This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

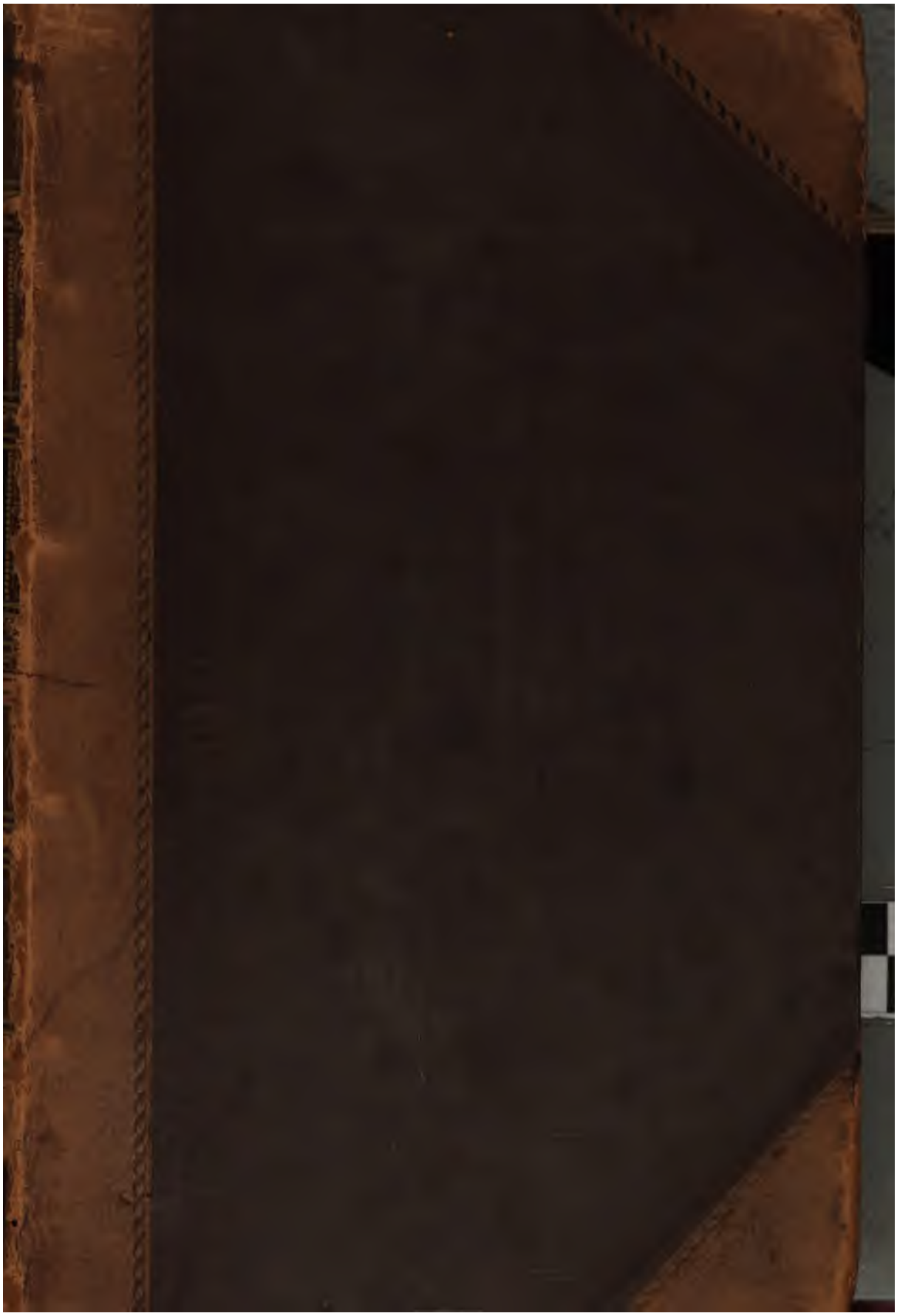
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



00025842R

8°
B. 174.
B.S.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION.

TOME II.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE,

CAPITAINE DE VAISSEAU,

Publié par ordre du Roi, sous les auspices du Ministre de la Marine.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

1842.

203. a. 275

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840.

CHAPITRE VI.

ARRIVÉE A BOURBON. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉMANCIPATION DES ESCLAVES APPLIQUÉE AUX COLONIES FRANÇAISES.

La belle saison finissait, et les fréquentes anomalies qu'avait subies le temps pendant notre séjour au Cap annonçaient suffisamment que l'époque à laquelle devait commencer l'hiver n'était pas éloignée; je pouvais donc avoir l'espérance que les fortes brises de S. E., contraires à la navigation que nous allions entreprendre, ne se feraient plus fortement sentir; mais je fus trompé dans mon calcul, et nous apprîmes à nos dépens, le jour du départ, qu'elles ne sont jamais aussi dangereuses qu'au moment d'expirer. En effet, à

peine *l'Artémise* était-elle sous voiles, que le vent, quoiqu'il fût encore de bonne heure, soufflait déjà avec violence. Aussi la poussa-t-il rapidement hors de la rade, qu'elle quitta en franchissant le canal formé par l'île Roben et la Grande-Terre.

Malgré la rapidité de notre course, j'eus le loisir, pendant que nous contournions la côte, de jeter un dernier coup d'œil sur Cap-Town, et de juger de l'ensemble de sa position dont j'avais précédemment étudié tous les détails avec soin. Je fus à même de me convaincre tout à fait combien les hautes montagnes qui l'entourent rendent sa défense difficile contre des forces suffisantes et bien dirigées. Elle est dominée de toutes parts, excepté du côté de la mer, et encore serait-il possible de débarquer au fond des anses formées par les diverses petites pointes que projette la presqu'île vers le large. De ce côté les abords du rivage n'étant que très-imparfaitement défendus, seraient aisément franchis par les troupes ennemies, qui, une fois maîtresses de la plage, pourraient sans beaucoup de peine, en gravissant avec rapidité la croupe du Lion, s'emparer de la ville que pas un ouvrage ne protége dans cette partie, et contraindre ainsi la garnison du fort William à capituler. Il est vrai qu'il a été question de construire, sur le sommet de la montagne dont je viens de parler, une citadelle qui dominerait tous les passages, et par conséquent garantirait le chef-lieu de toute attaque sérieuse de ce genre; mais la construction d'un pareil ouvrage sur un terrain granitique très-élevé et complétement privé d'eau, entraînerait dans des frais

tellement considérables, qu'ils ont paru hors de proportion avec le but proposé, et le projet a été, sinon abandonné, du moins ajourné pour longtemps.

D'une autre part, ce qui semblerait justifier cette détermination, c'est qu'il est supposable que, vu la difficulté de trouver un moment où la mer soit assez paisible pour permettre le débarquement sur un point que battent presque sans cesse des lames furieuses, les assaillants préféreront suivre l'exemple donné par les troupes anglaises, lorsque, la dernière fois, elles attaquèrent la colonie, c'est-à-dire, prendre terre sur les grèves sablonneuses dont est bordée la côte au nord de Table-Bay. Sans doute qu'en suivant cette route ils courront le risque de manquer d'eau potable, de trouver des sables mouvants; mais ils auront l'avantage immense de ne rencontrer leurs adversaires qu'en plaine, par conséquent de pouvoir tirer tout le parti possible de la supériorité du nombre, et d'être rendus promptement auprès de la ville, si toutefois ils ont eu soin de ne pas débarquer trop loin de cette dernière, faute énorme dans laquelle tombèrent les forces britanniques en 1806.

Je dus terminer promptement ces observations, car à peine quelques instants s'étaient-ils écoulés depuis notre appareillage et le moment où la violence du vent m'avait forcé de faire prendre plusieurs ris, que déjà l'île Roben était restée derrière nous. La ville et ses blancs édifices, ramenés à l'horizon, se confondaient avec la nappe d'écume dont la mer semblait tapissée jusque dans le lointain; la montagne de

la Table seule, comme entourée d'une auréole brillante qui faisait ressortir les arêtes de ses formes tranchées, nous apparaissait encore, mais commençait à se confondre avec la vapeur blanchâtre dont le ciel était enveloppé. Sur notre droite devenaient de plus en plus distinctes, à mesure que nous courions vers le N., les dunes de sable qui avoisinent la baie de Saldanha, le meilleur mouillage de la colonie, et auquel, probablement, les Hollandais ne préférèrent Table-Bay, pour y fonder leur établissement, que parce que cette dernière leur offrit quelques ruisseaux susceptibles de servir d'aiguades, tandis que l'autre eut à leurs yeux le double inconvénient de manquer complétement d'eau douce. Peut-être aussi se gardèrent-ils d'en prendre possession de peur d'exciter les réclamations des Anglais qui, dès cette époque, prétendaient y avoir arboré leur pavillon trente années auparavant, dans le but de s'assurer la possession de cette partie de l'Afrique méridionale.

Ainsi dédaignée, la baie de Saldanha resta solitaire jusqu'à ce que, vers le milieu du siècle dernier, les pêcheurs d'Europe, attirés par le nombre prodigieux de baleines qui alors fréquentaient ces rivages, prirent l'habitude de venir dépouiller leur proie ou se reposer de leurs fatigues sur cette excellente rade, complétement abritée de tous les vents, d'un abord facile, et dont les environs, couverts de fermes, fournissent en abondance des rafraîchissements de toute espèce. De semblables avantages ne pouvaient être négligés par le gouvernement anglais : en effet, comprenant bientôt

de quelle utilité serait pour ses escadres un aussi bon port, si elles y trouvaient une aiguade, il s'est décidé à y faire conduire à grands frais de l'eau des hautes terres voisines; et lorsque ces utiles travaux seront achevés, on verra affluer dans la baie, non-seulement les bâtiments qui auront besoin de vivres frais, mais encore ceux que la mauvaise saison forcera d'abandonner le chef-lieu, dont à leur nouveau mouillage ils ne seront éloignés que de vingt milles environ; trajet que les caboteurs accomplissent aisément en hiver, quand le temps n'est pas mauvais. Déjà même s'est formé en ces lieux un bourg assez considérable que protégent des fortifications, et où sont embarquées pour le chef-lieu les productions des cantons environnants.

Le même avenir n'est sans doute pas réservé à la baie de Sainte-Hélène, quoiqu'elle ne soit située qu'à quelques lieues seulement au N. de celle de Saldanha, et reçoive dans son sein les eaux d'une large rivière; car, ouverte comme Table-Bay aux vents de N. O., sans cesse tourmentée par la houle du large, et entourée de ces plaines sablonneuses qui vont en se déroulant vers le N. former le misérable pays des Namaquas, bien rarement les navigateurs se décident à la visiter.

Cette côte, que nous longions à petite distance, avait un air de désolation : partout des falaises escarpées complétement dépouillées de verdure, ou des plages solitaires sur lesquelles les lames déferlaient avec fureur et un bruit effrayant. Mais cette perspective n'attrista pas longtemps nos regards, car telle était la

rapidité avec laquelle, malgré la force du vent et la grosseur de la mer, notre frégate s'éloignait de la côte, que je perdis bientôt de vue les bords du continent africain.

J'avais espéré trouver le temps de moins en moins mauvais à mesure que nous irions au large, mon attente fut complétement trompée: le soir et pendant la nuit il fallut diminuer encore de voiles pour soulager le navire, que des lames courtes et fortes fatiguaient beaucoup.

Cette pénible navigation n'éprouva presque point de changement jusqu'au 4 mai, jour où la brise perdit beaucoup de sa violence et éprouva des intermittences de calme auxquelles succédaient ordinairement des orages terribles ou des torrents de pluie, sans que pour cela nous pussions gouverner en bonne route; car, dès qu'il fraîchissait, le vent revenait à l'E. et y stationnait avec une constance désolante.

Nous parcourûmes ainsi ces parages où il arrive souvent aux navires d'être frappés de la foudre en été, et de recevoir en hiver de furieux ouragans auxquels beaucoup d'entre eux ne peuvent résister. On ne peut attribuer ces phénomènes si dangereux pour les marins qu'au voisinage de la côte d'Afrique, qui forme dans cette partie, avec la grande île de Madagascar, l'immense canal Mozambique dans lequel le tonnerre gronde sans cesse, et où les grains de vent sont aussi violents que subits.

Cependant ce côté du continent n'en est pas moins très-fréquenté par les navigateurs, et principalement par les Américains du Nord, dont l'active industrie est

parvenue à former de lucratives relations de commerce avec les divers peuples cafres qui habitent sur les bords de l'Océan, depuis les frontières de l'établissement anglais jusqu'à celles des possessions portugaises, c'est-à-dire, jusqu'à la baie de Lagoa. Ils visitent ainsi les entrées de cette multitude de rivières, presque toutes torrentielles, qui se jettent à la mer dans ces parages, et ont formé, par de successives alluvions, d'assez bons mouillages devant leurs embouchures. Les nègres leur vendent de l'ivoire, des bestiaux, des peaux de bœuf et d'abondantes provisions, pour de la quincaillerie, des étoffes grossières, des métaux, du riz, et principalement des fusils ainsi que de la poudre dont ils se servent beaucoup dans leurs guerres civiles perpétuelles.

Parmi ces divers points où le trafic attire les marins, la rivière Saint-Jean située par 32° de latitude, Port-Natal qui est quarante lieues plus au N. et dont nous avons déjà parlé à propos des Boors émigrants, enfin la baie de Lagoa, tiennent le premier rang.

Cette dernière surtout, qui reçoit les eaux de trois larges fleuves, navigables pour de petites embarcations jusqu'à une grande distance de la mer, a été, de temps immémorial, une place très-fréquentée par les marchands. D'abord les Portugais y formèrent un comptoir en 1545, peu de temps après qu'ils l'eurent découverte et malgré les dangereux récifs dont la baie est infestée. Ensuite les Hollandais les y remplacèrent en 1727, et cédèrent eux-mêmes la place, en 1777, à des colons venus d'Ostende pour y fonder un comptoir

sous la protection de l'empereur d'Autriche. Mais à peine deux années s'étaient-elles écoulées, que la cour de Lisbonne revendiqua la propriété de cette baie, et fit même expulser de force les nouveaux arrivés. A partir de cette époque, aucun établissement permanent n'a été formé sur ce point, pas même depuis que les Anglais se sont fait céder en 1824, par le Portugal, les cantons limitrophes aux rives méridionales de la baie, sous le prétexte d'arrêter la traite des esclaves qui se faisait très-activement alors dans les rivières voisines. On peut considérer cette précaution, à laquelle bien certainement le commerce britannique n'est pas étranger, comme la véritable cause du peu de cas que les Portugais semblent faire aujourd'hui de ce point, quoique les navigateurs y troquent avec de grands profits des métaux, de la quincaillerie, des toiles de coton, du tabac, du sucre, des liqueurs fortes, contre de l'ivoire, des dents d'hippopotame et de la poudre d'or. Il est vrai que ce trafic n'est pas sans danger, tant les naturels de l'intérieur des terres sont féroces et méchants.

On pourrait trouver extraordinaire cette importante concession de la part d'une nation aussi jalouse de ses colonies, si l'on ne savait que la baie de Lagoa, quoique limite méridionale de ses riches possessions sur les côtes de cette partie de l'Afrique, comme le cap Delgado, situé sous le 11^{e} degré de latitude S., en est la limite N., ne doit pas être d'un grand prix pour elle, non-seulement parce que cette baie est fort éloignée de Mozambique, chef-lieu de sa puissance dans ces con-

trées, et très-fréquentée par les navires anglais et américains, mais encore à cause du peu de profits qu'y trouvent ses marchands, en comparaison de ceux auxquels ils atteignent sans peine dans les divers comptoirs environnants où flotte le pavillon portugais.

En effet, il sort annuellement une inconcevable quantité d'or de Sofala, ville bâtie auprès d'une rivière peu profonde, dont l'embouchure est gardée par le fort que les maîtres de Mozambique y ont fait construire, afin de pouvoir concentrer dans leurs mains le trafic de la majeure partie des métaux précieux et de l'ivoire qu'apportent les naturels du pays, auxquels le reste est acheté par les Arabes qui se montrent encore en ces lieux, où jadis ils régnaient en souverains.

Les Portugais n'ont pas à craindre cette concurrence dans la rivière Quillimane, sur les bords de laquelle, à soixante lieues de l'embouchure, ils possèdent le fort de Serra, que visitent, à une certaine époque de l'année, de nombreuses caravanes apportant, du centre de l'Afrique, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros et principalement de l'or que l'on dit y être très-commun. Ces articles précieux, qui sont payés avec de grossières marchandises d'Europe, sur lesquelles les vendeurs font des bénéfices énormes, prennent le chemin de Mozambique, d'où on les exporte pour notre continent.

Cette dernière place est donc le centre d'un commerce considérable, avantage qu'elle doit sans doute à son excellent port, où les plus forts navires peuvent mouiller parfaitement en sûreté. Dès longtemps avant l'arrivée

de Gama aux Indes, elle était riche et populeuse; aussi ce fameux navigateur y aborda-t-il peu de temps après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, pour faire prendre du repos à ses équipages fatigués. Mais à l'accueil empressé que lui fit d'abord la population, succéda bientôt, à l'instigation des marchands arabes, alors, comme aujourd'hui, fort nombreux sur cette côte, une très-vive animosité qui faillit causer la perte de ses vaisseaux, et le força d'abandonner subitement la relâche. Il s'en vengea sévèrement quelques mois plus tard, lors de son retour en Europe, en détruisant à coups de canon la moitié de la ville, dont il contraignit ainsi les habitants à lui laisser bâtir chez eux un comptoir fortifié, dont un peu plus tard la garnison rendit tout le pays tributaire de la couronne de Portugal.

L'île sur laquelle se trouvait l'ancienne cité, et qu'un canal, large seulement de deux milles, sépare du continent, fut entourée de hautes murailles garnies d'artillerie; et comme sous ses nouveaux maîtres elle resta longtemps non moins prospère que par le passé, sa surface se couvrit rapidement d'églises, de couvents, d'édifices publics et particuliers, où l'on retrouve encore aujourd'hui, quoiqu'ils soient pour la plupart en ruine, cet air de grandeur que les premiers conquérants des Indes surent donner à toutes les constructions qu'ils élevèrent dans les pays lointains.

Cependant à cette époque, comme de nos jours, il fallait que le commerce offrît de bien grands avantages aux Européens établis à Mozambique, ou qu'ils y fus-

sent retenus de force par ordre de la cour de Lisbonne, comme cela arrivait souvent, pour qu'ils se décidassent à vivre dans ce triste séjour. Là, sur un sol aride et sablonneux, n'apparaît jamais le moindre vestige de végétation; la chaleur y est constamment excessive, et cause, pendant la plus grande partie de l'année, des maladies terribles; enfin, la seule eau potable que puissent se procurer les habitants, est celle qu'ils recueillent durant la saison des pluies. Ajouterai-je que la cupidité, l'immoralité ainsi que toutes les mauvaises passions auxquelles s'abandonnent les colons portugais et leurs descendants, concourent, avec les inconvénients inhérents au pays ou au climat, à faire de cet établissement un affreux séjour? Mais ces gens-là s'enrichissent en peu de temps : mille branches de trafic plus lucratives, plus faciles les unes que les autres, s'offrent à leur nonchalante industrie. Les uns exploitent, au moyen du cabotage, le commerce des diverses places dont j'ai déjà parlé, et auxquelles j'ajouterai la rivière d'Inhanban, ainsi que la petite île de Quirimba située auprès de la côte d'Afrique, et dont les anciens habitants, tous mahométans, furent complétement exterminés par les chrétiens conquérants de leur pays. Ils en retirent en abondance et à bas prix de l'or, de l'ambre gris, de l'ivoire, de l'écaille de tortue, des cauris, enfin des provisions de bouche, en échange desquels ils livrent des métaux ouvrés ou bruts, des étoffes grossières, de la quincaillerie, des liqueurs fortes, du tabac, de la poudre.

des armes à feu et des toiles bleues ou blanches, toutes marchandises qu'ils tirent d'Europe et de l'Inde, tandis que les autres colons fournissent aux négriers une partie de cette multitude de captifs qui entrent annuellement au Brésil.

Les Anglais prétendent qu'il sort chaque année dix mille esclaves de Mozambique, malgré tous leurs efforts pour empêcher ce trafic prohibé; et cela n'a rien d'étonnant quand on songe que les Arabes, faisant le même commerce sur une très-grande échelle, aux mêmes lieux et sans empêchement, les traitants portugais ont mille moyens d'échapper à la surveillance des croiseurs britanniques : surveillance d'autant plus illusoire que ces entreprises sont protégées par les autorités elles-mêmes qui devraient les empêcher.

Ce mélange sur le même marché d'Arabes et de Portugais, mélange à la faveur duquel ces derniers bravent les menaces des négrophiles, sera bien difficile à empêcher; car ces musulmans, aux mœurs et aux institutions sociales desquels l'esclavage est inhérent, sont là pour ainsi dire chez eux, tant leurs possessions sont proches de plusieurs des comptoirs appartenant au Portugal. Ainsi le territoire africain de l'iman de Mascate, dont j'aurai plus tard occasion de parler longuement, est borné au S. par le cap Delgado, où finit celui sur lequel règne le gouverneur général de Mozambique, et vis-à-vis de cette dernière île, qui n'en est séparée que par un canal large à peine de vingt lieues, se trouve l'archipel Comore, dont la population tire son origine de quelques familles venues de l'Yemen,

d'où elles avaient été probablement chassées par une de ces révolutions si fréquentes en Arabie.

Les quatre îles composant cet archipel sont toutes peuplées d'une race d'insulaires adonnés à la navigation, et conservant des relations continuelles avec les pays desquels émigrèrent leurs aïeux. Cependant, tout nombreux qu'ils sont, ils ne peuvent se défendre que bien difficilement contre les invasions continuelles que font sur leurs terres, pendant la belle saison, les indigènes de Madagascar, et principalement les belliqueux Malgaches, qui ne craignent pas de traverser près de quarante lieues de mer dans de simples pirogues, pour venir piller et réduire en captivité les naturels des îles Comore, dont les chefs eux-mêmes les ont souvent appelés en aide durant les guerres civiles qui troublent très-souvent la tranquillité de ces populations; en sorte que celles-ci, étant forcées de se tenir renfermées presque sans cesse dans les endroits fortifiés, de peur d'être surprises par un ennemi qu'elles redoutent beaucoup, négligent les travaux de l'agriculture, et vivent misérables sur une terre aussi fertile que bien arrosée.

Malgré leur religion, malgré leur existence inquiète, ces insulaires sont généralement affables envers les étrangers, surtout ceux d'Anjouan, où les navires allant dans l'Inde par le détroit de Mozambique relâchent fréquemment pour faire de l'eau et des provisions. Cependant cette île est moins étendue et moins productive que Mayotte, de laquelle on retire des bois de construction magnifiques, beaucoup d'écaille de tortue et

de l'ambre gris, mais qui manque d'un bon ancrage, et dont les naturels se font redouter de leurs voisins par leur caractère remuant.

Cet amalgame d'Arabes et d'Européens qui s'oppose à la répression de la traite des noirs sur les côtes orientales d'Afrique, doit être également un obstacle à ce que notre religion fasse des progrès parmi les nègres qui les occupent; en effet, on ne compte qu'un très-petit nombre de chrétiens dans ces pays, quoique les Portugais les tiennent depuis plusieurs siècles sous le joug. On serait donc porté à supposer que ces derniers ont plus songé aux intérêts de leur commerce qu'à ceux de la foi catholique; mais il faut croire aussi que le zèle de leurs missionnaires a été arrêté par l'insalubrité redoutable de ces climats, la férocité des indigènes, et, plus encore peut-être, par le penchant que ceux-ci montrent pour le mahométisme, qui, du reste, semble avoir un plus grand attrait que notre religion pour les peuples idolâtres. Du moins est-il certain que les prêtres musulmans exercent une immense influence sur les populations de ces contrées, où ils sont chargés généralement de l'éducation de la jeunesse; et comme toujours quelques-uns d'entre eux accompagnent les caravanes qui vont dans l'intérieur du continent, ils sont parvenus à répandre leur religion jusqu'au sein de régions très-éloignées des côtes.

Devrions-nous, à l'exemple des ministres méthodistes et autres membres des sociétés négrophiles de Londres, déplorer amèrement ce triomphe du mahométisme? Oui, sans doute, si, de même que les Anglais,

nous faisions servir la religion à l'accroissement de notre commerce; mais comme nous ne sommes pas encore parvenus en France à ce point de haute philanthropie, je pense qu'il doit être indifférent à l'humanité de savoir quels sont les plus heureux dans leurs saints travaux, des missionnaires chrétiens ou de leurs rivaux d'Arabie, pourvu que les peuples africains soient promptement retirés de l'état de barbarie et de misère horrible dans lequel pour la plupart ils sont plongés encore à présent. D'un autre côté, cette tâche est bien difficile pour les Portugais de Mozambique, tant cet établissement et les comptoirs qui en dépendent sont déchus de leur ancienne splendeur. De même que leur métropole, ils ont été constamment en proie, depuis le commencement du siècle, à des troubles civils, pendant lesquels le désordre de l'administration a été poussé si loin, qu'il y a quelques années les souverains des tribus noires voisines, exaspérés par les scandaleuses exactions du gouverneur, vinrent l'attaquer dans son fort, le pendirent sur les murailles en présence de tous ses administrés, qui probablement étaient leurs complices, car ils ne firent aucune résistance; puis, après avoir accompli cet acte de justice sévère, les coalisés se retirèrent tranquillement chez eux.

Un pareil événement montrera, plus que tout ce que je pourrais dire, à quel point d'avilissement sont tombés dans ces contrées les descendants des compagnons d'Albuquerque; et cependant ils n'y font pas moins encore aujourd'hui un commerce très-considé-

rable. Que serait-ce donc si la cour de Lisbonne, montrant enfin un peu de vigueur et la ferme intention de réparer le mal causé au Portugal par les révolutions, rétablissait l'ordre dans ses colonies, n'en confiait plus la direction qu'à des hommes capables, et, ce qui est encore plus nécessaire dans l'état actuel des choses, à des administrateurs dont la droiture ainsi que la fermeté fussent éprouvées? C'est alors que l'on verrait que, malgré ses longs malheurs et sa faiblesse, cette nation est encore maîtresse de superbes possessions qui excitent, avec raison, l'envie de l'Angleterre, et auxquelles la France n'a rien au delà des mers que l'on puisse comparer.

Combien cette dernière réflexion me paraissait juste et pénible en même temps, lorsque je songeais que sur cet immense océan Indien dont je sillonnais avec tant de peine la surface pour remonter vers le N., une petite île dénuée de ports, entourée d'une mer souvent orageuse, Bourbon enfin, était le seul point où je pusse trouver la protection du pavillon de mon pays! Je me demandais comment une grande nation, qui disputa autrefois et qui disputerait encore au besoin l'empire des mers à la Grande-Bretagne, se trouvait bien moins riche en colonies que la malheureuse Espagne et le chétif Portugal. De longues guerres et les événements en sont la cause, sans doute; mais par quelle fatalité n'a-t-elle rien fait depuis vingt-sept années de paix pour réparer ses pertes? Bien plus, elle touche au moment où vont s'anéantir pour toujours les petites colonies, restes de son ancienne splendeur, tan-

dis que l'Angleterre, et même la Hollande, augmentent sans cesse les leurs en Asie, et ouvrent de nouveaux débouchés à leur commerce. Nous seuls, soit par une coupable négligence, soit par crainte de donner de l'ombrage à de puissants rivaux, nous ne formons aucun nouvel établissement, et laissons par conséquent les bâtiments de nos marines militaire et marchande errants sans cesse chez l'étranger, et n'ayant presque aucun point de relâche assuré.

Celui vers lequel je dirigeais la frégate devait donc être bien précieux à nos yeux, et d'une valeur d'autant plus grande que nous comptions y goûter un peu de repos, chose absolument nécessaire à l'équipage après la traversée aussi pénible qu'ennuyeuse commencée à notre appareillage du cap de Bonne-Espérance. *L'Artémise* battait la mer depuis plusieurs semaines, et pourtant elle n'avait pas encore atteint les vents généraux de S. E., sur lesquels je comptais pour la conduire rapidement à sa destination. Le temps continuait d'être variable; les grains, le calme, la pluie, se succédaient sans presque aucune interruption. Tantôt le ciel était clair, tantôt des bancs de brume répandaient tout à coup l'obscurité autour de nous; puis un coup de vent de N. E. venait faire une fort peu agréable diversion à l'impatience qui nous dévorait; cependant l'espoir qu'il serait suivi de la brise favorable nous le faisait recevoir avec résignation.

Plusieurs fois cet espoir fut cruellement déçu, mais j'en étais presque consolé par le plaisir que je trouvais à voir, durant les bourrasques, combien nos jeunes

gens avaient fait de progrès dans leur métier depuis le départ de Toulon. La manœuvre s'exécutait avec autant de célérité que de précision, et fort rarement, pendant les nuits sombres et orageuses, un seul des hommes chargés de serrer les voiles ou de prendre les ris, a manqué à son poste. Tous montraient la meilleure volonté; aussi, de mon côté, avais-je bien soin que toutes les précautions contre le mauvais temps fussent prises d'assez bonne heure, pour que les hommes courussent beaucoup moins le risque d'être arrachés de dessus les vergues par la force du vent ou les brusques mouvements que les lames imprimaient alors au navire. Je sais que cette façon d'agir n'obtient pas toujours l'approbation des jeunes capitaines ou des chefs de quart qui, jaloux d'acquérir la réputation de hardis marins, oublient peut-être trop souvent que l'audace, la supériorité de courage n'est pas du côté du chef, dont la vie ne court aucun risque sur le pont, mais bien du côté du matelot, qui, parvenu, après mille dangers, au sommet d'une mâture élevée, est menacé de la sentir à chaque moment se briser sous ses pieds. Quant à moi, il m'a toujours semblé que la perte de temps, causée quelquefois par une prudente diminution de voiles, perte que peut, du reste, aisément compenser une grande promptitude dans les attérages, ne pouvait être mise en balance avec l'affreuse crainte de voir un de mes compagnons s'engloutir au milieu d'une mer agitée, dont la fureur empêche souvent de lui porter aucun secours.

Nous n'eûmes pas heureusement à déplorer un pareil accident durant cette traversée; mais les fièvres, causées par l'humidité continuelle de l'atmosphère, remplirent l'hôpital de malades, parmi lesquels le nommé Fumelot, homme doux, sage et bon marin, succomba en peu de temps à l'épidémie. Plusieurs de ses camarades auraient eu probablement le même sort, si les vents alizés, qui se déclarèrent enfin le 24 mai, n'avaient amené avec eux une température douce, ainsi que la fin des contrariétés contre lesquelles nous luttions depuis si longtemps. Ce changement, tout agréable qu'il nous parut, ne nous empêcha pas de prendre en pitié un pauvre petit brick anglais dont nous fîmes la rencontre, et qui, après que je lui eus communiqué la longitude donnée par nos chronomètres, continua sa route vers le cap de Bonne-Espérance, où l'attendaient sans doute les mêmes épreuves à travers lesquelles nous venions de passer.

Deux jours après, Bourbon apparut devant nous, non pas tel que je l'avais vu sept années auparavant lorsque j'y abordai sur *la Favorite* à la suite d'un ouragan terrible, c'est-à-dire, encore assiégé par une mer furieuse et enveloppé de nuages sombres et menaçants, mais éclairé par un soleil radieux, et dessinant sur l'azur du ciel ses pics élevés, aux sommets desquels brûle un volcan dont les flammes me servirent de phare pendant la nuit pour venir jusque devant Saint-Denis, où nous laissâmes tomber l'ancre aux premières clartés du jour.

Depuis plus d'un mois la saison des ouragans, qui rendent ces parages si dangereux pour les navigateurs, avait cessé; la rade était couverte de navires occupés à prendre ou décharger leur cargaison au moyen de chaloupes qui allaient ensuite se grouper autour d'une sorte de débarcadère nouvellement construit, et dont l'extrémité, soutenue sur des pilotis de fer, se trouvait assez en dehors du ressac pour que celui-ci ne pût leur faire aucun mal. Cependant, comme je l'éprouvai à mes dépens en descendant à terre, malgré cette amélioration remarquable dans la manière d'aborder au rivage du chef-lieu de la colonie, le débarquement n'y est pas toujours commode, surtout lorsque l'échelle de corde, seule voie d'ascension pour parvenir sur le plancher de cette espèce de pont, plonge et replonge dans la grosse houle qui sans cesse assiége cette côte de fer. Mais du moins j'échappai heureusement à l'inconvénient auquel les voyageurs étaient en butte avant la construction du débarcadère, celui d'être complétement mouillé dans le canot dont on se servait alors pour pénétrer jusqu'au fond du barachois. J'arrivai donc sain et sauf chez le gouverneur, le contre-amiral Cuvillier, par lequel je fus reçu avec la plus franche cordialité. Sous son toit hospitalier, et grâce aux soins aimables dont madame Cuvillier me combla, je jouis des moments les plus agréables que j'aie goûtés pendant tout mon voyage. Cette société, douce, bonne et sans prétention, dont bientôt je devais être privé pour si longtemps, me rappela la France, dont le souvenir devait être ma seule jouissance, ma seule consolation pen-

dant le long exil que j'étais condamné à subir au milieu de populations étrangères; aussi en profitai-je avec empressement, et chaque jour amenait avec lui une nouvelle distraction. Tantôt je visitais les principaux monuments de la ville avec le gouverneur, dont la conversation, aussi spirituelle qu'instructive, était pour moi une source intarissable de précieux renseignements; tantôt, accompagnant madame Cuvillier dans ses promenades en voiture, je parcourais les endroits les plus remarquables des environs de Saint-Denis.

Nous visitâmes ainsi plusieurs élégantes maisons de campagne, où je retrouvai avec un plaisir infini cette belle végétation des tropiques, ces vastes plantations de cannes à sucre, de même que ces bouquets d'arbres couverts à la fois de fleurs et de fruits. Cependant tout cela fut bien moins attrayant pour moi que la maison de refuge des jeunes filles orphelines; établissement fondé depuis quelques années seulement sous le patronage de mon aimable compagne de voyage, qui, sachant de quel prix sont à mes yeux les œuvres de la philanthropie pratique, voulut me faire admirer son ouvrage. En effet, il méritait des louanges sous tous les rapports, et m'offrit une nouvelle preuve de la manière ingénieuse avec laquelle la véritable charité sait se créer des ressources pour soulager les misérables, quand la communauté ne peut venir à leur secours, ce qui malheureusement n'arrive que trop souvent.

Je vis une vaste maison où étaient élevées gratuitement soixante jeunes filles de tous les âges et de toutes

les couleurs. Leur tenue était simple, modeste, et je les trouvai occupées aux plus humbles travaux de leur sexe; genre d'éducation qui me sembla d'autant plus sensé, qu'elles étaient destinées à être placées à dix-huit ans, en qualité d'ouvrières ou de domestiques, dans les familles recommandables du pays. Pour faire tant de bien, pour sauver tant de pauvres et faibles créatures de la perdition où la misère les aurait entraînées immanquablement, l'on n'avait pas eu recours à la générosité du gouvernement, mais seulement à la bienfaisance des dames de la ville : et tel avait été leur empressement à répondre à cet appel, que l'établissement, administré sous leur surveillance avec non moins d'ordre que de douceur, faisait chaque jour de nouveaux progrès. Tant il est vrai, ainsi que l'expérience le prouve bien souvent, que nos femmes ont un esprit d'ordre et une sorte de sensibilité pratique qui les rend bien plus capables que notre sexe de créer et de faire prospérer les établissements de charité, lorsque toutefois la jalousie des administrations locales ou quelque mauvaise passion des hommes ne vient pas détruire leur ouvrage : à ceux-ci la créations des belles théories d'humanité; à elles le rôle de soulager, de consoler les malheureux.

Quoique la plupart des instants de la journée fussent ainsi occupés par les distractions que mes hôtes cherchaient à me procurer, je trouvais cependant le matin, et parfois le soir, le temps de parcourir tout seul les divers quartiers de Saint-Denis, afin de juger par moi-même des changements bons ou mauvais que cette

ville avait éprouvés pendant les sept dernières années (1). J'allais me promener sous l'ombrage des arbres du jardin public, qui me sembla bien mieux soigné qu'autrefois; une jolie église nouvellement construite attira mon attention par son architecture gracieuse; je trouvai les routes mieux entretenues que par le passé; enfin, après chaque promenade et avant de rentrer au logis, je venais faire une petite moisson de notes et d'observations au débarcadère, que l'on peut considérer avec raison comme le centre du mouvement commercial et politique de la colonie; car c'est là que s'engagent la plupart des affaires au milieu des caisses ou des ballots arrivant de la rade, et que se commentent les nouvelles vraies ou fausses qui journellement servent de pâture à l'esprit naturellement impressionnable des colons.

Souvent j'y rencontrais des négociants, hommes de sens et de moyens, comme Saint-Denis en renferme un bon nombre, et je mettais à profit l'obligeance qu'ils me témoignaient généralement, pour obtenir mille détails intéressants sur le commerce de Bourbon. J'apprenais par quelles terribles épreuves il avait passé depuis 1830; combien de maisons qui jusqu'à cette époque avaient été considérées comme riches et solides, se sont écroulées, entraînant au fond de l'abîme leurs correspondants de la métropole. Elles aussi avaient partagé cette espèce de vertige auquel, chez nous, la plupart des grands industriels et riches négociants parurent alors en proie, et s'étaient jetées dans des spéculations beaucoup trop considérables pour leurs ressources.

Comme ces derniers aussi, elles se trouvèrent ruinées complétement, lorsque la dernière révolution vint terminer tant de rêves dorés. La catastrophe fut terrible à Bourbon, et de même qu'en France, elle déchira le voile brillant qui recouvrait le gouffre où notre industrie ainsi que notre commerce étaient aux prises avec la mauvaise foi et la plus insatiable cupidité.

Toute cruelle que la leçon dut paraître aux colons, elle leur fut pourtant salutaire en les forçant à rentrer dans la voie qu'ils avaient suivie autrefois, et dont ils n'auraient jamais dû sortir. Les scandaleuses spéculations, cette sorte de jeu de bourse sur les denrées du pays, jeu dans lequel tout est fictif, hors un insatiable amour du gain, cessèrent complétement, et les affaires ne se firent plus qu'au comptant; l'économie, l'ordre reparurent où régnaient naguère encore la prodigalité et la dissipation. Les banqueroutes devinrent aussi rares qu'elles étaient fréquentes auparavant, et comme si les circonstances avaient voulu favoriser ce retour vers le bien, elles furent, pendant plusieurs années, assez favorables à la vente des sucres, pour que beaucoup de maisons de commerce aient pu réparer leurs pertes. Mais malheureusement, à mesure que les richesses reviennent, les anciens abus reparaissent; les capitalistes se livrent de nouveau aux spéculations hasardeuses, et si cela continue, il est à craindre que bientôt une autre crise ne vienne porter encore le désordre dans les affaires de la colonie.

Le meilleur moyen, suivant moi, de combattre le retour de semblables malheurs, serait de favoriser l'heureuse disposition que montrent les négociants de Bourbon, à lier des relations avec quelques-uns des pays riverains de l'océan Indien, négligés ou abandonnés par eux depuis longtemps. Là, ils trouvent à employer d'une manière lucrative cet esprit d'entreprise dont ils ont raison d'être fiers, et qui bien dirigé doit produire les plus précieux résultats; mais pour cela, il faut que le gouvernement les soutienne dans leurs efforts plus qu'il ne l'a fait jusqu'à présent. En effet, il ne suffit pas que nos marchands trouvent des navires de guerre pour les protéger partout où ils veulent aller trafiquer; il faut de plus que des traités ou des conventions de commerce empêchent les autorités du pays qu'ils visitent, de les taxer arbitrairement. Ainsi, par exemple, ne pourrait-on obtenir des maîtres de l'Inde, ou de ceux de Java et des autres îles de la Sonde, sinon plus de libéralité dans la manière dont ils traitent nos marchandises, manière qui équivaut presque à une prohibition, du moins plus de stabilité dans les droits imposés sur les productions du pays exportées par des bâtiments français, en sorte que nos armateurs ne font jamais qu'en tremblant des expéditions pour Calcutta et Batavia, tant les droits de douanes sont variables dans ces métropoles de l'Indostan et des pays malais?

Nos compatriotes trouvent heureusement chez les souverains des peuples presque barbares, encore indépendants des Européens dans ces contrées, une mo-

dération et une bienveillance qu'ils sollicitent en vain de nos alliés les Anglais et les Hollandais. Aussi, dirigent-ils leur activité de ce côté principalement ; leurs relations deviennent de plus en plus suivies avec la côte Mozambique, où jadis, du temps que se faisait la traite des noirs, les caboteurs de Bourbon se rendaient en grand nombre chaque année. A présent, au lieu d'esclaves, ils en retirent une quantité assez considérable de productions du continent africain. Les ports d'Ava et du Pégu sont également ouverts à nos trafiquants, qui trouvent moyen d'y échanger quelques articles de nos fabriques contre des chargements de riz et de superbes bois de construction.

Les armateurs de Saint-Denis ne bornent pas leurs expéditions pour l'étranger aux seuls pays que je viens de citer, et depuis quelque temps ils fréquentent beaucoup plus qu'auparavant les rivages de la Perse et de l'Arabie, où, suivant toute apparence, ces relations ne feront que s'accroître : du moins, nous devons le souhaiter ; car là est la meilleure mine de richesses à exploiter pour le commerce de Bourbon, comme plus tard je le montrerai, quand il sera question de Mascate et des autres points environnants.

Ces navigations côtières, pour ainsi dire, en outre du mouvement qu'elles donnent à notre marine marchande, offrent un autre résultat non moins avantageux, celui de tenir les bâtiments éloignés des mouillages de Bourbon pendant la saison dangereuse des ouragans : résultat bien précieux, puisque cette île ne possède pas plus aujourd'hui qu'autrefois, un lieu où les

navires puissent trouver de l'abri dans les mauvais temps ; non pas que bien des projets aussi dispendieux que gigantesques n'aient été proposés dans le but de la doter d'un port ; mais heureusement pour les finances de notre patrie, le gouvernement les a sagement mis de côté.

En effet, nullement découragés du mauvais succès qu'avait eu leur entreprise de créer à Saint-Denis un port, qui à peine terminé avait été renversé de fond en comble par la mer, les faiseurs de projets de la colonie avaient proposé d'en fonder un autre au milieu des récifs dont la côte du vent est hérissée. Quelque extraordinaire, quelque peu judicieuse même que fût la proposition, elle avait trouvé pourtant des prôneurs, sur les dires desquels le gouvernement s'était décidé à l'approuver, lorsque, heureusement mieux informé, il refusa les trois ou quatre millions demandés pour commencer l'opération. En agissant ainsi, nos ministres montrèrent que l'expérience du passé n'était pas perdue pour eux, et que, non-seulement ils se souvenaient des sommes énormes dépensées en pure perte pour construire ce barachois de Saint-Denis, dans lequel aujourd'hui, malgré des travaux continuels pour empêcher le ressac de le combler de nouveau, un canot peut à peine rester en sûreté, mais bien mieux encore, qu'ils conservaient la mémoire de tout ce qu'avait coûté l'établissement fondé, peu d'années après 1814, à la côte orientale de Madagascar, sur cette île de Sainte-Marie, qui, représentée d'abord comme un endroit délicieux, très-sain, et doté

par sa nature de tous les avantages désirables pour devenir le chef-lieu d'une puissante colonie, n'est plus à présent, de l'aveu de tout le monde, qu'un séjour horrible, dont le climat meurtrier a dévoré la majeure partie des Européens qui ont tenté de s'y établir. Les désappointements ne furent pas moins complets sous le rapport du commerce que sous celui de la colonisation. On comptait ouvrir, au moyen du nouveau comptoir, des débouchés considérables pour nos fabriques, dont les Madecasses devaient venir acheter à l'envi, assurait-on, les produits. Au lieu de ces chalands si empressés, accoururent les belliqueux Ovas pour nous expulser des divers lieux où les traitants avaient essayé de se fixer aux environs de Sainte-Marie, qui elle-même n'aurait pas offert peut-être un asile bien sûr aux colons, si elle n'avait été protégée contre les tentatives de l'ennemi par le canal qui la sépare de la grande terre. D'un autre côté, les Anglais de l'île de France, qui exploitent sans rivaux le commerce de Madagascar, n'ont pas manqué de faire, comme on pense bien, tous leurs efforts pour empêcher le nouvel établissement de prospérer, et ils n'y sont malheureusement que trop bien parvenus, soit en excitant les naturels contre nous, soit en opposant à nos marchands une concurrence que ceux-ci sont hors d'état de soutenir.

Ce n'est donc probablement pas dans l'intention de lutter encore contre cette formidable concurrence, mais tout simplement afin d'assurer aux navires qui fréquentent Bourbon un point de relâche, où ils puis-

sent réparer les avaries auxquelles ils sont exposés sur les côtes de cette île, que notre gouvernement vient de former un établissement sur l'île de Nos-Beh, située très-près de la pointe N. O. de Madagascar, et gouvernée par une reine qui a mis son pays sous la protection de la France, afin de le soustraire ainsi au joug des terribles Ovas, dont les armes ont déjà en grande partie subjugué ou exterminé la nation des Saccadaves, occupant les côtes de Madagascar voisines de ses États.

On assure que là, comme du reste on l'a dit de Sainte-Marie, il y a un très-beau port, des terres fertiles, un climat sain et une population disposée à s'attacher à nous (2). Il est d'autant plus à désirer que notre nouvelle possession ne soit pas trop au-dessous de ce tableau, que sa position à peu de distance de Mozambique et de Zanzibar, chef-lieu des possessions de l'iman de Mascate sur la côte d'Afrique, permet à nos trafiquants d'ouvrir un commerce assez important avec ces deux places, et que les navires de Bourbon pourront s'y rendre en peu de temps. Mais il est nécessaire qu'on s'y établisse d'une manière durable, c'est-à-dire, qu'on pourvoie promptement à la défense de l'île, en y mettant une forte garnison ; car, sans doute, les Ovas, dont la souveraine, veuve du fameux Radam, se considère comme ayant des droits à la propriété de tout Madagascar, feront tous leurs efforts pour nous chasser de Nos-Beh. De son côté, l'iman de Mascate, sous la protection duquel la reine de cette île s'était mise avant de venir solliciter notre

appui, verra probablement d'un œil jaloux notre puissance s'accroître ainsi à ses dépens. Enfin, nos éternels rivaux les Anglais, qui, pour ne pas donner d'ombrage aux Ovas et se conserver le monopole du commerce lucratif qu'ils font avec ce peuple puissant, ont renoncé prudemment jusqu'ici à former aucun établissement sur son territoire, les Anglais, dis-je, s'opposeront de toutes leurs forces à ce que nous parvenions à fonder dans ces parages une colonie dont l'influence pourrait s'étendre plus tard sur Madagascar, et qui servirait, en temps de guerre aussi bien qu'en temps de paix, d'asile à nos bâtiments. Pour que de semblables destinées, si toutefois elles sont réellement réservées à Nos-Beh, se réalisent, et que la fatalité qui semble attachée à toutes les entreprises de ce genre tentées par la France soit enfin vaincue, il faut que notre gouvernement montre à la fois moins de facilité dans l'adoption de cette foule de projets qu'au nom d'un intérêt général rarement bien entendu on lui présente sans cesse, et plus de persévérance dans leur exécution quand une fois ils sont adoptés. Il est bien difficile, dira-t-on, que les choses aillent autrement, tant que les affaires de la politique intérieure changeront de direction aussi souvent que le pouvoir changera de mains : j'en conviens; mais ne pourrait-on pas faire une exception en faveur des colonies, où, sous le double rapport de l'esprit public et des finances, les hommes et les choses doivent être traités avec de bien plus grands ménagements que chez nous, parce que d'abord les dépenses y sont excessives et ne peuvent être contrô-

lées suffisamment par l'administration centrale ; puis que les colons, justement effrayés des malheurs dont ils sont menacés, montrent une effervescence morale qui s'accroît constamment, et rend de plus en plus épineuses et désagréables les fonctions de gouverneur?

Celui de Bourbon se trouve, plus qu'aucun de ses collègues peut-être, dans ce cas. Quelle peine, en effet, n'a-t-il pas à calmer ou bien à comprimer les passions de ses administrés, dans un pays où la révolution de 1830 a renversé la plupart des fortunes, remué la société jusque dans ses fondements, enfin mis les partis aux prises entre eux et avec l'autorité! Autrefois les riches propriétaires, que l'on peut considérer comme l'aristocratie de la colonie, faisaient bien, il est vrai, une certaine opposition au gouvernement, mais cette opposition était calme, prudente, et, cédant parfois aisément aux efforts d'une politique adroite et conciliante, elle prêtait, quand cela devenait nécessaire, son appui au pouvoir pour le mettre à même de lutter avec succès contre l'esprit remuant, inquiet, dont s'est montrée animée de tout temps la population des villes. Aujourd'hui cette sorte d'équilibre est complétement détruit : ces mêmes propriétaires, mécontents soit du nouvel ordre de choses existant en France, soit de l'immense prépondérance qu'ont prise, au conseil colonial, leurs rivaux des villes qui, à leurs yeux, composent la démocratie, se tiennent tout à fait en dehors, du moins ostensiblement, des affaires publiques, et restent cantonnés sur leurs habitations, d'où

ils propagent autour d'eux leur mécontentement. En sorte que la première autorité, privée ainsi de ses meilleurs auxiliaires, se trouve tout à fait seule pour résister aux prétentions d'un parti que de nombreux renforts reçus de France, depuis la révolution de juillet, rendent encore plus redoutable, et qui, à Bourbon de même que dans la métropole, se montre hostile au gouvernement. Or, je le demande, si à Paris les ministres ont tant de peine à résister aux attaques d'un aussi dangereux adversaire, que peuvent faire contre lui les gouverneurs de nos colonies, qui, en outre de la tâche difficile de maintenir l'ordre parmi des administrés enclins généralement à la turbulence, en ont à remplir une autre que je crois bien plus difficile encore, celle de les faire se soumettre paisiblement à des ordonnances qui les blessent dans ce qu'ils ont de plus cher, leur fortune et leurs préjugés?

Nos compatriotes des Antilles et de Bourbon sont donc excusables de ne pas montrer tout le calme, toute la résignation qu'exigeraient de leur part les circonstances critiques où ils se trouvent aujourd'hui, et dans lesquelles, il faut l'avouer, ils ont été entraînés, non moins par la faiblesse et les fautes du gouvernement, que par leur entêtement à refuser depuis longtemps de faire aucune concession aux idées nouvelles qui ont changé la face politique et même sociale de notre patrie.

En effet, depuis 1814, époque à laquelle la Grande-Bretagne rendit à la France ses possessions d'outre-mer,

jusqu'à la révolution de 1830, qui nous a complétement livrés à la merci des faiseurs de théories philanthropiques, les propriétaires d'esclaves avaient subi, sans presque aucune opposition de leur part, les changements que l'exemple des Anglais et les obsessions des négrophiles contraignaient, pour ainsi dire, le gouvernement de faire à l'état social des mulâtres et des nègres libres ou en captivité. Par suite de règlements sages, et exécutés avec beaucoup de ménagement, de grandes améliorations avaient été obtenues dans la condition politique de ces deux classes de protégés, sans compromettre la fortune ou la sûreté des colons. Les gens de couleur marchaient de pair avec les blancs pour tous les droits politiques; chaque jour les préjugés contraires à leur caste perdaient de leur force; et même celui qui les excluait des milices blanches avait déjà subi de notables modifications. Les esclaves n'étaient plus exposés aux mauvais traitements de maîtres barbares, ou du moins les exemples de semblables crimes ne se renouvelaient plus que très-rarement et recevaient leur juste punition. Sages et industrieux, ils acquéraient des propriétés qu'ils léguaient à leurs enfants, et même ils pouvaient acheter la liberté. Un grand nombre d'entre eux vivaient indépendants sur les terres de leurs anciens maîtres, à la faveur du consentement tacite que ceux-ci, désirant sans doute les récompenser d'anciens services, avaient donné à leur libération. On les appelait *libres des savanes*, afin de les distinguer des esclaves émancipés légalement, c'est-à-dire après avoir payé les droits très-

élevés que le fisc réclamait en pareil cas, et dont l'abaissement considérable accordé par l'État, depuis quelques années, avait fait s'accroître énormément la classe des affranchis.

Comme ces nouveaux citoyens trouvaient dans leur industrie, ou la générosité de leurs patrons, des moyens d'existence assurés, ils ne pouvaient inspirer pour la communauté aucune inquiétude sérieuse. La classe des sangs-mêlés elle-même, aujourd'hui si remuante, si nombreuse et si paresseuse à la fois, ne pouvant s'augmenter qu'aux mêmes conditions que celle des nègres libérés, se montrait assez paisible, et semblait avoir oublié ses dernières tentatives d'insurrection, dont une surveillance active empêchait, du reste, le renouvellement. C'est ainsi qu'en multipliant avec une prudente mesure les émancipations, on marchait par la voie la plus sage et la plus sûre vers l'affranchissement général des noirs dans nos colonies.

Mais malheureusement la révolution de juillet vint détruire toutes ces espérances et troubler complétement l'espèce d'harmonie établie avec tant de peine entre les diverses classes de la population. Celle des esclaves, réveillée tout à coup par les cris de liberté qui retentissaient chez nous, prêtait une oreille attentive aux discours imprudents prononcés aux chambres en leur faveur, et que les agitateurs, non moins actifs aux colonies qu'en France, exploitaient pour le compte de l'anarchie. D'un autre côté, les mulâtres, croyant toucher au moment tant désiré par eux de satisfaire à

la fois leur jalousie et leur vieille animosité contre les blancs, ne cachèrent plus les projets de soulèvement qu'ils méditaient et se disposèrent à les exécuter. D'abord, les colons parurent effrayés de ces démonstrations; mais bientôt, revenus d'un premier moment de stupeur, ils firent tête à l'orage et se montrèrent exaspérés de l'abandon dans lequel la mère patrie semblait les laisser en ce moment critique où leurs vies ainsi que leurs biens étaient également menacés. C'est alors qu'ils commencèrent à déployer cet esprit de défiance et d'opposition qui, plus tard, profitant de la liberté de discussion accordée aux conseils coloniaux, nouvelle institution beaucoup trop libérale pour un pays de servitude, devait se traduire en résistance aux volontés de la métropole, et en professions de principes également imprudents.

L'agitation était donc générale : toutes les anciennes rivalités entre les blancs et les hommes de couleur avaient reparu avec une nouvelle violence; violence que, malheureusement, les nouvelles autorités envoyées de France avec des instructions difficiles sans doute à exécuter, ne parvinrent nullement à calmer; aussi des conspirations et des révoltes étouffées à grand'peine eurent-elles lieu dans plusieurs de nos colonies, et les négrophiles pouvaient déjà calculer le moment où ces dernières allaient tomber aux mains de leurs protégés.

C'en était fait de nos possessions d'outre-mer, si le pouvoir, s'arrêtant enfin sur le bord du pré-

cipice, n'eût changé de route et pris des mesures pour arrêter le désordre. Les esclaves furent contenus par la crainte, et les mulâtres durent remettre à un autre temps l'exécution de leurs projets contre les blancs. Quant à ces derniers, à peine échappés à un danger, ils se virent en butte à un autre qui, pour être en apparence moins menaçant, ne devait pas leur inspirer moins d'inquiétude pour l'avenir. En effet, les apôtres de l'émancipation, loin de paraître découragés de la non réalisation des espérances que la révolution de juillet leur avait fait concevoir pour l'accomplissement du grand œuvre dont ils poursuivent la consommation avec une si redoutable persévérance, se montraient, au contraire, plus actifs, plus remuants que jamais, et leurs coups, quoique recouverts du voile de la légalité, n'en étaient pas moins fatals aux intérêts des colons. Ils parvinrent, en usant de leur immense influence sur le gouvernement, et sous le prétexte d'améliorer le sort des noirs, à lui arracher la sanction de plusieurs mesures provoquées clairement dans l'intention d'amener l'affranchissement pur et simple des esclaves, c'est-à-dire, sans que les maîtres eussent reçu aucune indemnité de l'État. Pour arriver à ce but, ils commencèrent par faire complétement affranchir les *libres des savanes*, qui se trouvèrent ainsi soustraits pour la plupart à la surveillance de leurs anciens patrons, et privés, par conséquent, des secours qu'ils en recevaient. Bientôt après, il fut question d'accorder aux esclaves non-seulement la faculté de se racheter à un prix fixé

par les magistrats, et sans avoir besoin de l'autorisation de leurs maîtres, mais encore le droit légal de propriété.

Ces deux concessions, que trouvent aussi justes que simples ceux de nos législateurs pour qui les colonies et les institutions sur lesquelles leur ordre social est basé paraissent également étrangères; ces deux concessions, dis-je, achèveraient, si elles étaient faites, de rompre les liens qui unissent encore les esclaves à leurs maîtres, et auraient pour résultat certain la ruine de ces derniers et l'insubordination de la population noire. On ne peut douter de ce résultat, si l'on réfléchit que le rachat forcé étant accordé, les planteurs se verront exposés constamment à perdre la plus active, la plus intelligente partie de leurs ateliers, celle enfin sans laquelle toute exploitation devient impossible, et cela pour un dédommagement bien au-dessous du tort qu'ils éprouveraient. Le droit de posséder ou de pécule, suivant l'expression reçue, n'aurait pas de moins graves inconvénients pour les colons, puisqu'il les mettrait dans l'impossibilité, ou à peu près, de se faire obéir par des hommes pouvant les appeler à tout propos en justice, et libres de confier dorénavant leurs intérêts à des gens de loi, que l'intérêt du gain ou l'envie de se donner de l'importance portera immanquablement à semer la discorde entre les parties, au lieu de les tenir en bonne intelligence.

Présentés adroitement sous le point de vue philanthropique aux chambres, ces règlements y ont trouvé

Telle est la question d'où dépend aujourd'hui l'existence non-seulement des colons, mais encore de nos colonies. Paraît-elle bien comprise par les personnes chargées de l'éclaircir et de la résoudre? Il est clair que non, si on en juge d'après les divers rapports faits aux chambres sur ce sujet important, et les moyens indiqués pour arriver à une solution protectrice de tous les intérêts. En effet, ces rapports trahissent généralement l'ignorance la plus profonde du sujet qu'on y traite, et auraient immanquablement égaré l'opinion de nos législateurs, si ces derniers n'y avaient sagement reconnu l'influence des abolitionistes, qui, dans leur impatience de parvenir au but de leurs désirs, semblent peu s'inquiéter du reproche qu'on pourrait leur adresser, de mettre le gouvernement dans la triste alternative de commettre une injustice criante envers les colons, ou bien d'entraîner le pays dans d'immenses sacrifices. Que nos députés n'adoptent pas, sans bien les approfondir, les divers systèmes d'émancipation qui leur sont proposés, parce que chaque pas qu'ils font dans cette voie, c'est un principe qu'ils admettent, des engagements qu'ils prennent au nom de la France envers un parti, dont la tactique paraît être d'endormir leur vigilance par l'assurance d'un succès certain, et de les faire s'engager de manière que, quel que soit l'événement, il n'y ait plus moyen pour eux de revenir sur leurs pas. Que, de leur côté, nos ministres fassent attention que la lourde responsabilité de l'avenir pèse sur eux, et non sur les donneurs de conseils, qui,

presque toujours, se montrent les juges les plus sévères quand l'événement ne justifie pas, ce qui, dans ce cas, arrivera suivant toute probabilité, les promesses faites, à leur instigation même, par le pouvoir. Or, de quelle pesante responsabilité ne se chargera pas ce dernier, si, cédant à l'impulsion qu'on cherche à lui donner, il se prononce pour la libération immédiate des esclaves, et vienne demander aux chambres les moyens de l'accomplir? Sans doute, que ces moyens, quels qu'ils soient, seront plus nobles, plus dignes d'une grande nation, que ceux auxquels on a eu recours jusqu'à présent et dont j'ai parlé plus haut. Mais pourront-ils être obtenus aisément des chambres; puis appliqués facilement? c'est douteux pour toutes les personnes sages et connaissant les colonies.

Aux yeux de ces personnes, il est constant aujourd'hui que la question d'émancipation ne peut plus être résolue qu'en payant la valeur des nègres à leurs maîtres. Aussi, est-ce dans la manière de se procurer l'argent nécessaire pour ce remboursement, et celle dont il faut s'y prendre pour en donner le moins possible, que se trouve la difficulté. Bien des façons de la lever ont été proposées, et vraiment la plupart sont si absurdes, qu'elles ne méritent pas qu'on en fasse mention. Deux seules, à mon avis, peuvent supporter la discussion. L'une, c'est de rembourser le prix entier de chaque esclave; l'autre, de n'en donner qu'une partie, et de le compléter, comme ont fait les Anglais, par un certain nombre d'années de travail

imposé à l'individu libéré, ou, pour me servir du mot reçu, par une sorte d'apprentissage.

Le premier de ces modes d'émancipation conviendrait parfaitement, sans nul doute, aux négrophiles ainsi qu'aux riches colons, dont, une fois le marché accompli, la plupart abandonneraient avec empressement leurs propriétés dès lors sans valeur, pour revenir en France (3). Mais celle-ci voudra-t-elle autoriser ses représentants à donner plusieurs centaines de millions pour cette transaction, qui, toute prônée qu'elle est par les philanthropes, n'en serait pas moins fort peu avantageuse au pays, lequel perdrait ainsi à la fois ses colonies et ses trésors, deux choses qu'il doit conserver soigneusement, quoi qu'en disent nos économistes du jour, pour qui les unes et les autres semblent un fardeau, dont ils sont pressés de se débarrasser?

Cependant, comme les contribuables ne sont pas communément aussi généreux, et qu'il est plus que douteux que leurs délégués à Paris consentent jamais à sacrifier tant de millions au bien-être d'une race ennemie de la nôtre, lorsque chez nous les villes et les campagnes regorgent de pauvres gens mille fois plus malheureux que les noirs, les abolitionistes cherchent à faire adopter le second mode d'affranchissement qui, à mon avis encore, est, de même que le premier, condamné par la prévoyance et par les principes d'une sage administration. En effet, admettons qu'à l'exemple des Anglais, que, dans cette affaire encore, on veut absolument prendre pour modèles, le gouvernement, violenté par un parti, demande et obtienne des chambres les sub-

sides nécessaires pour rembourser aux propriétaires d'esclaves la moitié, c'est le moins qu'on puisse leur offrir, du prix de ces derniers, comment parviendra-t-il à compenser l'autre moitié? Là se trouve le nœud gordien, et nous allons voir qu'il est tout aussi difficile à défaire qu'à trancher.

Sans doute que l'apprentissage fut reconnu, à l'époque déjà reculée où nos voisins l'employèrent, comme le seul moyen un peu rationnel de payer une partie de la valeur des noirs libérés; mais aujourd'hui, par la façon même dont les Anglais l'ont appliqué, ce moyen est devenu d'un emploi sinon impossible, du moins extrêmement scabreux, et capable d'entraîner le pouvoir dans une foule d'embarras.

Afin de soustraire leur projet aux risques de non succès dont il est menacé, les partisans de l'émancipation ont cherché à faire subir au mode d'apprentissage employé par la Grande-Bretagne, quelques modifications, au moyen desquelles ils espèrent éviter les obstacles insurmontables qu'ils craignent, avec raison, de rencontrer à chaque pas sur leur chemin; mais ils n'en sont pas moins contraints d'employer le même principe, et ce principe sera toujours mauvais, quelles que soient les formes dont on l'enveloppera. Nos voisins n'ont pu employer l'apprentissage avec quelque succès, comme auxiliaire de l'émancipation, que parce qu'alors il n'était pas éprouvé encore; mais aujourd'hui cet auxiliaire est apprécié à sa juste valeur, et les colons des Antilles françaises savent trop combien ceux des possessions britanniques ont eu peu à s'en louer, pour

donner dans le même piége : leurs nègres eux-mêmes, auxquels on promet imprudemment depuis si longtemps la liberté, se contenteront-ils, lorsque vous aurez achevé de briser les faibles liens qui les tiennent dans la dépendance, se contenteront-ils, dis-je, eux, pour qui l'indépendance est synonyme d'oisiveté et de désordres, d'une liberté équivoque chargée pour bien des années encore des chaînes de la servitude, quand presque sous leurs yeux la population noire des îles anglaises jouit sans entraves d'une complète indépendance? Non, sans doute, ils ne comprendront pas la portée du bienfait que vous leur accorderez, bienfait dont ils ne recevront le prix qu'après un certain temps d'épreuve, c'est-à-dire, de durs travaux. Aussi ne tiendront-ils nul compte de ce que vous aurez fait pour eux, et bientôt, profitant de la facilité que le nouvel ordre de choses leur donnera, de se soustraire à la surveillance de leurs anciens maîtres, d'abord ils suivront les dangereuses leçons des mulâtres en refusant de travailler, puis se mettront en lutte ouverte contre les blancs, et enfin tenteront de conquérir la liberté par les massacres et les dévastations. C'est alors que le gouvernement comprendra combien est mauvaise la voie dans laquelle il se sera engagé. Premièrement, j'en conviens, il se verra prôné et applaudi par les philanthropes et par les négrophiles; mais son triomphe sera de courte durée, et bientôt les plaintes, les récriminations l'assailliront de toutes parts : d'un côté, les chambres lui demanderont compte, au nom du commerce maritime et de l'in-

dustrie, de nos colonies et de nos trésors sacrifiés si aveuglément à l'affranchissement des esclaves; de l'autre, les colons, revenus bientôt du sentiment de gratitude que leur aura inspiré, au premier moment, l'indemnité, se poseront en victimes, et, poussant jusqu'à ses dernières conséquences le principe de compensation admis en leur faveur, ils réclameront sans cesse de nouveaux dédommagements; aujourd'hui tout le monde en France est contre eux, alors tout le monde les plaindra, et nos ministres, que la généralité des partis rendra responsables des mauvais résultats de l'émancipation, seront accusés d'ignorance ainsi que d'incapacité par la masse des hommes raisonnant bien ou mal économie politique, et surtout par ceux-là même qui savent très-bien que le seul reproche à faire au pouvoir est d'avoir cédé trop facilement à leurs pernicieux conseils. Enfin, tant de sacrifices imposés au pays n'auront abouti qu'à faire sortir violemment nos pauvres petites colonies d'une situation précaire, il est vrai, mais au moins paisible, matériellement parlant, pour les plonger dans la plus horrible des anarchies.

Telles seront, d'après l'opinion de toutes les personnes désintéressées dans cette question, et qui sont pourtant à même de la juger parfaitement, les conséquences probables de l'essai que tenterait la France pour imiter la Grande-Bretagne dans ses exagérations de philanthropie. Mais, demandera-t-on, quel parti faut-il donc prendre pour les colonies? Je répondrai, que puisque notre pays ne consentira jamais à payer, de plusieurs centaines de millions, l'affranchissement

des esclaves, ni sans doute à commettre un acte de spoliation envers leurs maîtres en les libérant sans les acheter, et sera trop prudent, il faut l'espérer, pour essayer de l'apprentissage, son gouvernement doit fixer l'époque, dans quinze ou vingt ans par exemple, à laquelle tous les nègres seront émancipés sans condition; mais aussi qu'il s'engage en même temps d'une manière positive envers nos compatriotes des Antilles et de Bourbon, à ne faire jusqu'à cette époque aucun changement à la législation qui fixe aujourd'hui la position sociale et politique des hommes de couleur et des noirs en servitude; législation à la faveur de laquelle, ainsi que je l'ai dit déjà, la première de ces deux classes d'hommes jouit de tous les droits des blancs, tandis que la seconde n'a plus à craindre les mauvais traitements dont elle se plaignait non sans raison autrefois. Que, d'un autre côté, l'affranchissement reste facile comme par le passé, et continue à diminuer, d'une façon non moins rapide qu'à présent, la population captive, avec toutefois les garanties indispensables pour préserver les nouveaux libres de la misère. Enfin, qu'on s'occupe plus que par le passé de l'éducation religieuse et morale des noirs, afin de rendre leur futur affranchissement moins dangereux pour la tranquillité publique et plus profitable pour eux, sous le double rapport de l'industrie et de la civilisation. Quant aux colons, puisque leurs intérêts doivent être sacrifiés, dans cette circonstance, aux exigences de l'esprit du temps, qu'ils puissent du moins, ainsi rassurés sur l'avenir, se livrer tranquillement à l'exploitation de leurs propriétés, sans crainte de

voir les nègres se révolter et ravager les habitations, ou bien se sauver, comme ils le font depuis dix années, aux possessions britanniques, dont jusqu'ici les autorités ont refusé obstinément de les restituer. Telles sont les conditions à l'accomplissement desquelles est attachée la conservation de nos possessions d'outre-mer; aussi faudra-t-il que celles-ci soient munies de nombreuses garnisons et de corps de gendarmerie veillant nuit et jour dans les cantons de l'intérieur des terres, non-seulement à la tranquillité publique, mais encore à ce que les fauteurs de troubles, accourus des îles anglaises voisines des nôtres, ne viennent pas souffler l'esprit de désertion et de révolte parmi la population libre ou captive des campagnes, comme ils le font impunément aujourd'hui. Il faudra encore que les milices soient fortement organisées, et qu'au lieu de n'être composées que de blancs à l'exclusion des sangs-mêlés, comme cela se voyait encore naguère, elles reçoivent dans leurs rangs des habitants de toutes les couleurs, pourvu qu'ils soient propriétaires, et ayant par conséquent intérêt au maintien de l'ordre et de la tranquillité. Enfin, je terminerai cette énumération des mesures à prendre par le gouvernement pour la conservation de nos colonies, en disant qu'il doit montrer à l'Angleterre l'intention bien prononcée de conserver ces dernières dans leur état actuel, et de ne souffrir de sa part aucune tentative occulte ou déclarée pour la changer.

Qu'on ne croie pas cependant que cet état de choses sera maintenu sans peine : non certainement; car, ainsi que je l'ai montré plus haut, les partis sont

en présence et en proie à une vive animosité. Les blancs, ulcérés par la conduite des mulâtres envers eux depuis 1830, les considèrent comme d'implacables ennemis; ceux-ci, de leur côté, nourrissent contre leurs adversaires des passions tout autant hostiles et qui les pousseront sans nul doute aux derniers excès dès que l'occasion de les satisfaire se présentera. Les uns non moins que les autres montrent dans leur conduite et leurs discours une égale imprudence, une égale exaspération, qui malheureusement se laissent apercevoir dans la manière peu sage dont quelques membres des conseils coloniaux s'expriment sur le compte des hommes de couleur, et blâment amèrement les mesures que le gouvernement de la métropole prend en faveur de ces derniers. Ils pourraient faire croire, s'ils n'y font attention, que les institutions représentatives qui leur ont été octroyées depuis plusieurs années, sont trop libérales pour un pays où la servitude veille aux côtés de la liberté. Mais non, ils se montreront à l'avenir plus calmes, plus résignés aux malheurs dont les circonstances et les opinions de l'époque les menacent également. Déjà ils sont assez généralement, on doit le reconnaître, plus raisonnables, plus économes qu'autrefois, et bien peu parmi eux donnent prise aux calomnies dont en France on cherche à les noircir aux yeux de la multitude (4). Les mulâtres eux-mêmes finiront par suivre cet exemple et deviendront meilleurs citoyens à mesure qu'en se rapprochant des blancs, par la dignité de leur conduite et leurs bons senti-

ments, aussi bien que par l'éducation, ils affaibliront les préjugés de caste dont ils se plaignent, comme y sont parvenus déjà une partie d'entre eux, lesquels, par leur probité, leur industrie et un caractère paisible, ont mérité l'estime ainsi que la bienveillance des autres colons. Qu'ils ne demandent plus rien au gouvernement : sa tâche envers eux est complétement remplie, puisque les sangs-mêlés et noirs libres jouissent sans aucune exception, aux colonies, des mêmes droits que les habitants européens; le reste dépend entièrement du temps, qui, sans nul doute, fera tomber les barrières morales par lesquelles les deux couleurs sont encore séparées. Quant aux esclaves, il n'y a rien à craindre de leur part, tant qu'on ne tentera pas de les soustraire à la surveillance ou à l'autorité de leurs maîtres; car, vivant heureux dans des cases et sur des coins de terre appartenant aux propriétaires des habitations, on les trouve fort peu désireux généralement d'une indépendance qui les priverait de ces avantages, avantages auxquels ils doivent tenir d'autant plus, que si le souvenir des terribles révolutions dont les Antilles ont été le théâtre au commencement du siècle, n'est pas tout à fait sorti de leur mémoire, ils ne peuvent ignorer que hors de leur situation présente il n'y a pour eux que misère et abandon, ou bien une carrière de crimes et de brigandages.

Conservons donc nos colonies dans leur état actuel, si nous ne voulons pas les perdre, et nous trouver sans une seule possession au delà des mers. N'oublions pas que l'Espagne, notre alliée naturelle contre l'am-

bitieuse Angleterre, se trouve dans le même cas, que nous, et que le moindre essai d'émancipation de notre part, lui ravira Cuba et Porto-Rico, ses deux principales ressources dans l'état où ses finances sont tombées; état tellement déplorable, que de bien longtemps elle sera incapable de fournir des subsides pour payer l'affranchissement des esclaves, si on la forçait d'avoir recours à ce moyen. Adoptons donc une marche qu'elle puisse suivre. Bornons-nous à entretenir aux Antilles et à Bourbon une administration prudente et vigoureuse à la fois, qui, en assurant aux planteurs la jouissance de leurs ateliers pendant un certain nombre d'années, les mette à même de se créer des ressources pour l'époque, peu éloignée probablement, où sonnera l'heure dernière des colonies à nègres. Puis si la Grande-Bretagne trouve que nous tardons beaucoup à suivre son exemple, répondons-lui que nos esclaves se trouvent, et sont, en effet, bien plus heureux que ses nègres émancipés; et, dans le cas où cette raison ne suffirait pas aux négrophiles anglais, disons de plus que la France n'ayant pas comme sa voisine des royaumes aux Indes orientales pour remplacer ses Antilles perdues, doit regarder à deux fois avant de compromettre l'existence de ces dernières aussi légèrement; enfin ajoutons, que, peu curieux d'aller, comme elle le fait à présent, chercher des travailleurs à la côte d'Afrique, pour sauver d'un abandon total ses plantations en Amérique, nous aimons mieux garder telles qu'elles sont les populations noires de nos colonies.

Mais que les négrophiles se consolent : le moment où ces dernières succomberont aux attaques incessantes dont elles sont l'objet, ne paraît pas bien éloigné; car l'affranchissement des nègres n'est point le seul danger qui menace leur existence. D'un côté, la hausse du prix de la main-d'œuvre, de l'autre, la dépréciation de leurs produits sur les marchés de France, conséquences inévitables de l'état d'agitation auquel elles sont en proie, et de la concurrence du sucre indigène en Europe, hâteront immanquablement le moment où elles devront être abandonnées à la race noire, comme l'a été Saint-Domingue, et le sera tôt ou tard le reste des Antilles. Telle est leur destinée. Cette catastrophe, si fatale pour leurs habitants, peut être cependant plus ou moins retardée, suivant que ces derniers se montreront plus ou moins sages, plus ou moins prudents dans leurs relations avec la mère patrie. Ceux des îles françaises ne doivent pas se dissimuler que leur conservation est considérée par la métropole comme un fardeau, qu'elle ne supporte qu'impatiemment. Il faut donc, au lieu de risquer d'affaiblir les liens qui l'unissent à elle, en demandant une sorte d'indépendance commerciale, qu'ils cherchent à resserrer, au contraire, ces mêmes liens autant qu'ils pourront, et se réclament du titre d'enfants de la France; car, autrement, la moindre faveur, la moindre concession accordée à leurs imprudentes sollicitations pour se soustraire au monopole de notre commerce maritime, sera considérée par leurs nombreux ennemis comme une heureuse

occasion de débarrasser le pays de toutes obligations envers eux, et par conséquent du soin dispendieux de veiller à leur sûreté ; occasion qu'ils saisiront bien certainement avec empressement. Alors, que deviendront nos colons abandonnés ainsi à leurs seules forces, et exposés sans protection aux coups des négrophiles anglais? Bientôt chassés de leurs propriétés par les populations noires insurgées, ils ne trouveraient pas même dans la mère patrie une main amie pour les secourir.

Dans cet exposé, aussi vrai que simple et succinct de l'état actuel de nos Antilles, on trouvera, à de très-faibles différences près, l'histoire présente de Bourbon. Là, comme à la Martinique et à la Guadeloupe, les mulâtres ainsi que les noirs libres sont animés d'un sentiment de haine et de jalousie dont les blancs sont l'objet, et qui s'est traduit déjà plusieurs fois, depuis 1830, en conspirations tellement étendues, que si elles n'avaient pas été découvertes à temps, l'île allait être en proie aux plus grands désastres. Les esclaves donnaient aussi des inquiétudes très-vives, quoiqu'ils ne parussent pas avoir pris une part très-active à ces complots, et qu'ils soient en général doucement traités par leurs maîtres; mais ceux-ci vivant sans aucune défiance sur des habitations disséminées au milieu des mornes, tout à fait étrangers pour la plupart aux événements qui amènent à grands pas l'affranchissement de leurs ateliers, sont si peu capables d'opposer un obstacle à l'insurrection, si elle éclatait, que lors de la levée de boucliers des hommes de couleur, on avait

raison de trembler de voir les noirs de tous les cantons intérieurs de l'île se soulever à la fois. Heureusement qu'il n'en a rien été, quoique les conspirateurs eussent pris toutes leurs mesures pour cela; mais que ce fait n'inspire pas une grande sécurité, parce que, d'une part, le voisinage de l'île de France, où l'esclavage n'existe plus, est bien dangereux pour notre colonie; de l'autre, l'exaspération est toujours très-vive chez les mulâtres ainsi que chez les blancs, qui, de plus, montrent une inconcevable légèreté dans leur conduite et dans leurs discours, en présence de la population noire. Enfin, le conseil colonial lui-même a fait preuve de si peu de sagesse, de si peu de prévoyance, en forçant à plusieurs reprises le pouvoir de le dissoudre, afin de mettre un terme aux imprudentes déclamations de quelques-uns de ses membres contre l'émancipation des noirs, que l'on doit toujours craindre de voir au premier moment les partis opposés en venir aux mains, et accélérer ainsi la ruine du pays.

Tout cela fait bien mal augurer de l'avenir de Bourbon; d'autant plus que, tout en partageant le sort déplorable de nos Antilles, où le manque de capitaux et le malaise causé par l'aspect sombre de l'avenir diminuent chaque jour davantage les moyens de résister sur les marchés de la métropole à la concurrence du sucre indigène (5), cette colonie a de plus contre elle, dans une lutte déjà si inégale, l'augmentation de prix que doit nécessairement imposer à ses productions le long trajet que ces dernières ont à parcourir avant leur

débarquement en France. Naguère encore, il est vrai, on se flattait à Bourbon de conjurer les malheurs dont l'émancipation menace le pays, en empruntant à l'Indostan des cultivateurs qui auraient pu remplacer les noirs sur les habitations, si, comme il faut s'y attendre, ils devenaient trop exigeants ou tout à fait ennemis du travail; mais soit que les dépenses occasionnées par le transport et l'entretien de ces émigrants aient paru trop dispendieux aux colons, ou bien faute de prévoyance chez ceux-ci, tous les essais tentés jusqu'à présent pour introduire des Indiens dans l'île ont été infructueux, et cette dernière ressource pour les planteurs paraît à peu près évanouie.

Il ne m'a donc pas semblé extraordinaire que les habitants de Saint-Denis, aigris par les souvenirs d'un passé aussi pénible, et en présence d'un avenir qui n'est rien moins que rassurant, eussent conservé l'air triste et froid que je leur avais trouvé sept années auparavant, lors de mon passage sur *la Favorite;* je jugeai même que les dérangements de fortune dont la plupart d'entre eux étaient victimes, les avaient rendus encore plus solitaires, si je puis m'exprimer ainsi, qu'auparavant. Chacun, dès que les affaires de la journée sont terminées, se retire chez soi, où, le plus souvent, il reste seul jusqu'au moment du repos. Les réunions de cérémonie même, naguère encore assez fréquentes, sont fort rares aujourd'hui; et le nombre des colons qui ont conservé quelques traditions de l'hospitalité si franche, si généreuse que les étrangers recevaient autrefois à Bourbon, est considérable-

ment diminué. En sorte que le voyageur nouvellement débarqué à Saint-Denis serait cruellement embarrassé de trouver un abri, lors même qu'il aurait des lettres de recommandation pour de riches citadins, s'il ne s'y était élevé depuis peu d'années un hôtel où l'on peut se loger très-convenablement et vivre d'une façon assez confortable. Le propriétaire avait espéré que, grâce à l'abondance de glaces excellentes qu'on trouve chez lui, rafraîchissement délicieux sous ce climat brûlant, il attirerait dans son établissement tout le beau monde de la ville; mais un attrait aussi séduisant n'a même pas été capable de faire renoncer les dames et les maris à leur vie retirée, et presque personne n'est venu; en sorte qu'il est à craindre que cet hôtel, refuge si précieux pour les étrangers, ne soit bientôt fermé, faute d'un nombre suffisant de chalands.

Je me trouvai donc dans des circonstances encore moins favorables qu'à mon dernier voyage, pour connaître la société du chef-lieu; et elles le furent d'autant moins que, par une méprise très-flatteuse, sans doute, pour mon amour-propre d'auteur, mais fort peu recommandable pour moi aux yeux des Bourbonnais, plusieurs de ces derniers ayant lu une relation de voyage autour du monde qui parut en même temps que celle des pérégrinations de *la Favorite*, et confondu les deux ouvrages ou les noms des deux auteurs, m'avaient signalé, bien à tort certainement, comme un critique sévère de leurs concitoyens.

Heureusement pour ma curiosité que la Fête-Dieu

arriva pendant le séjour de *l'Artémise* devant Saint-Denis, et que, célébrée avec pompe par les soins de madame Cuvillier, qui fit dresser devant l'hôtel du gouvernement un superbe reposoir dont la vue attira de ce côté toute la population de la ville et des environs, ce fut pour moi une occasion aussi précieuse qu'inespérée de passer en revue le beau sexe du chef-lieu; j'eus lieu d'en être enchanté, car je vis une foule de femmes charmantes, et mises avec autant de fraîcheur que de goût. J'en avais remarqué un bon nombre autrefois dans les assemblées, et, malgré plus d'un lustre écoulé depuis cette époque, elles ne me semblèrent nullement changées; à mes yeux elles étaient, comme par le passé, dignes d'être comparées sous tous les rapports à nos gracieuses Parisiennes. A côté d'elles je remarquai beaucoup de jeunes filles dont les beaux yeux noirs, le teint animé quoique bruni par la chaleur des tropiques, la taille moelleuse et svelte, la tournure distinguée, la démarche voluptueuse, enfin les jolis petits pieds, justifiaient pleinement tout le bien que j'avais dit de leurs compatriotes dans mes derniers écrits. Quel dommage, pensai-je, que tant de dames et de demoiselles si bien faites pour briller dans le monde, par leurs grâces et l'éducation soignée que beaucoup d'entre elles ont reçue en France, ne se voient que très-peu les unes les autres, vivent presque constamment enfermées dans leur intérieur, où pourtant, il faut le dire, elles n'en sont pas moins en proie aux tourments des jalousies et des rivalités de société!

Cette cérémonie avait changé tout à fait l'aspect de la ville, les rues étaient pleines de gens endimanchés; mais ce joyeux spectacle ne devait durer qu'un instant. En effet, à peine la procession avait-elle repassé les portes de l'église, que cette multitude disparut comme par enchantement, et tous les quartiers rentrèrent dans leur état ordinaire, c'est-à-dire, redevinrent silencieux et déserts.

Est-ce le contraste peu agréable que cette transition si subite montra à mes yeux, qui me fit trouver Saint-Denis encore plus monotone qu'il ne l'était sept années auparavant? Je ne saurais répondre d'une façon positive à cette question; seulement je dirai que les maisons particulières étaient tout aussi délabrées, tout aussi mesquinement entretenues, à quelques exceptions près, qu'autrefois. Ces maisons témoignaient suffisamment, à mes yeux, que les locataires ne se considéraient que comme campés sur cette terre éloignée de leur patrie, où ils comptaient sans doute revenir aussitôt qu'ils auraient gagné une fortune suffisante pour jouir d'une douce aisance. J'aime trop la France moi-même pour ne pas excuser leur vif désir de gagner de l'argent pour y rentrer après un exil aussi court que possible. Loin de moi, donc, l'intention de blâmer l'extrême économie que la plupart d'entre eux observent dans leur manière de vivre, et dont généralement les nouveaux débarqués s'aperçoivent promptement; mais que, du moins, ils ne se montrent pas si rigides dans leurs jugements sur les fonctionnaires civils ou militaires qui, entraînés par la contagion de

leur exemple, sacrifient malheureusement beaucoup trop, je suis contraint de l'avouer, le présent à l'avenir.

Du reste, les circonstances étaient favorables aux spéculateurs de Bourbon : les sucres se vendaient un assez bon prix; les cafeteries nouvellement formées avec des plants importés de Moka, pour remplacer ceux que le temps, et plus encore la culture des cannes à sucre, avaient fait disparaître, commençaient à fournir à l'exportation; enfin le commerce extérieur allait bien, du moins si j'en juge par le prix auquel on voulut vendre le vin, les farines, les salaisons, et d'autres articles d'approvisionnement dont je désirais munir la frégate, et auxquels je renonçai par économie (6), espérant les acheter à meilleur marché dans les pays que je comptais visiter plus tard.

Dans cette circonstance, je sacrifiai sans balancer, j'en conviens, les intérêts des marchands de Saint-Denis à ceux que l'État avait confiés à mes soins. Cet acte d'économie fut probablement trouvé extraordinaire par beaucoup de gens, pour lesquels les finances publiques semblent une mine que tout le monde trafiquant a le droit d'exploiter sans ménagement. Quant à moi, je pensai que si le gouvernement doit faire des sacrifices, ce n'est que lorsqu'ils peuvent être d'une utilité générale. Aussi n'ai-je jamais balancé à prendre sous ma responsabilité toutes les mesures que j'ai jugées pouvoir donner des résultats avantageux au pays, alors même qu'elles devaient être dispendieuses pour le trésor : ainsi,

par exemple, je proposai aux autorités de Bourbon d'embarquer, comme volontaires, sur *l'Artémise*, quinze jeunes gens de couleur se sentant des dispositions pour notre métier, et que les soins que je promettais de prendre d'eux ne pouvaient manquer de mettre en état, avant peu d'années, de conduire les caboteurs de l'île. En agissant ainsi, je croyais rendre à cette dernière un double service, celui de la doter d'une classe de marins dont elle a grand besoin, puis de créer pour ainsi dire le moyen d'employer d'une façon utile à leur patrie, et lucrative pour eux, plusieurs milliers de ces mulâtres hardis et remuants qui, livrés généralement à la misère ainsi qu'à la plus profonde oisiveté, et pourtant avides de jouissances matérielles, inspirent souvent, avec juste raison, de vives inquiétudes pour la tranquillité intérieure de la colonie.

J'eus lieu de me féliciter du parti que je venais de prendre, en voyant l'empressement avec lequel un grand nombre de jeunes gens répondirent à l'invitation de l'autorité de s'engager pour faire partie de l'équipage de *l'Artémise*. Malheureusement, je ne consentis à en prendre que le nombre fixé premièrement, ce dont j'eus lieu de me repentir plus tard, car ces volontaires se conduisirent, sans presque aucune exception, parfaitement à bord, et remplacèrent avec avantage les hommes chétifs et mal portants qui, embarqués à Toulon, malgré mes réclamations, comme complément d'équipage, succombèrent promptement aux maladies des climats chauds, ou bien fu-

rent renvoyés successivement en France pour cause de mauvaise santé. On pourrait donc, en continuant à suivre les mêmes errements, préparer des recrues précieuses aux navires de guerre et du commerce, dont fréquemment, dans ces parages, le personnel est cruellement décimé par les fièvres et la dyssenterie; mais il est à craindre que les règlements qui, presque toujours, opposent une barrière infranchissable aux heureuses innovations que souvent des fonctionnaires de la marine, animés du noble désir de faire le bien, s'efforcent en vain d'introduire dans notre code administratif, aient empêché que mon exemple ne fût suivi par d'autres capitaines, et n'eût par conséquent les bons résultats qu'il promettait.

Plusieurs personnes ont paru craindre que les Bourbonnais, qui depuis leur enfance ont vu maintes fois les ouragans briser des navires sur les côtes de fer de leur île, n'aimassent mieux, une fois initiés à notre métier, aller l'exercer sur des rivages moins orageux. Ces craintes me semblent peu fondées; mais admettons qu'elles le soient, quel mal y aurait-il à ce que des hommes, condamnés chez eux à la misère et à l'oisiveté, allassent gagner honorablement leur vie sous d'autres cieux? Quant à moi, je n'oserais les en blâmer, car il n'y a point de parages au monde, je crois, où le cabotage soit aussi pénible que de Saint-Paul à Saint-Denis. Les brises y sont presque constamment fortes, et quand elles tombent, c'est pour faire place à de violents ras de marée, qui non-seulement interrompent souvent toute espèce de communication entre

violents ras de marée, qui non-seulement interrompent souvent toute espèce de communication entre la terre et les navires, mais, plus encore, causent une houle parfois assez forte pour arracher ces derniers de dessus leurs ancres et les jeter contre les rochers de la côte. Il ne nous arriva heureusement rien de semblable; mais la brise souffla constamment avec force, et la mer resta très-grosse durant toute la relâche, en sorte que le séjour du bord fut très-peu agréable pendant cet intervalle de temps; aussi, comme je sympathisais, quoique à terre et logé chez le gouverneur, où je jouissais de toutes les douceurs de l'hospitalité la plus empressée, avec les ennuis que l'équipage de *l'Artémise* devait éprouver sur la rade, je pressai vivement l'expédition des affaires qui nous retenaient à Bourbon, et fis appareiller aussitôt que ce fut possible pour continuer le voyage, à la grande satisfaction de tous mes compagnons, à qui généralement cette relâche ne me parut pas avoir laissé de bien attachants souvenirs.

CHAPITRE VII.

SÉJOUR A L'ILE DE FRANCE. — RÉSULTATS DE L'AFFRANCHISSEMENT DES NOIRS DANS LES COLONIES ANGLAISES.

Le 27 juin, la frégate *l'Artémise* abandonna la sombre et inhospitalière Bourbon pour la brillante et gracieuse Ile de France. J'allais revoir encore cette belle colonie où m'attiraient à la fois de si doux souvenirs de jeunesse, et ceux que je conservais de la manière si empressée dont à peine échappé à bord de *la Favorite* aux dangers d'un terrible ouragan, j'y avais été accueilli en 1830. Mais sept années s'étaient écoulées depuis lors, et, à l'époque où nous vivons, un pareil laps de temps, tout court qu'il est, amène avec lui bien des changements, surtout aux colonies, où hommes et choses semblent entraînés dans un tourbillon d'événements encore plus rapide que celui qui, chaque jour, change de plus en plus la face de notre vieille Europe. J'avais laissé cette île cultivée par une race captive, je la retrouvais soumise au régime de l'apprentissage, et touchant au moment de l'émancipation complète des esclaves, qui, jusque-là, avaient été considérés comme des instruments absolument néces-

saires à sa prospérité agricole. De semblables innovations, qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser de fond en comble les préjugés, les fortunes et les habitudes d'une population blanche, nombreuse, hardie, remuante et supportant impatiemment le joug britannique, n'avaient pu s'opérer sans que celle-ci opposât, avant de plier aux volontés de ses maîtres, une résistance morale opiniâtre, sinon matérielle quelquefois.

En effet, lorsque le gouvernement anglais, cédant à l'influence des sociétés négrophiles, préludait à l'émancipation de la race noire dans ses possessions d'outre-mer par des mesures protectrices des esclaves, mesures auxquelles l'apprentissage devait succéder bientôt, il rencontra, chez les habitants de l'Ile de France, une opposition bien plus vive encore que parmi ceux de ses autres colonies; de telle sorte qu'en 1831, l'arrivée dans cette île d'un magistrat, que sans doute ses opinions exagérées en philanthropie avaient fait choisir pour mettre à exécution les lois nouvellement promulguées en faveur des nègres, excita des troubles sérieux. Les colons, inquiets sur la conservation de leurs propriétés et la tranquillité des esclaves dont ils craignaient le soulèvement, formèrent spontanément des milices dans tous les quartiers de l'île; le mouvement s'accomplit avec une telle promptitude, que la première autorité elle-même fut entraînée à le sanctionner de son assentiment. Mais bientôt elle comprit sa faute, en voyant l'exaspération de ses administrés croître de moment en moment, ainsi qu'il arrive

toujours en pareille circonstance, et le désordre, sa suite ordinaire, faire des progrès effrayants. Sous le prétexte de surveiller les ateliers et d'arrêter de prétendues conspirations tramées par eux, des patrouilles de miliciens parcouraient de nuit comme de jour les habitations, troublant ainsi constamment les esclaves durant leurs travaux ou leur sommeil. Cette inquisition était d'autant plus intempestive, que, malgré l'imprudence que montraient les maîtres dans leurs discours aussi bien que dans leur conduite, les nègres ne firent aucune démonstration insurrectionnelle, pas même quand leur protecteur, menacé et maltraité par les blancs, fut contraint de se réfugier précipitamment à bord d'un navire qui le ramena en Angleterre. Après son départ, il est vrai, l'ordre se rétablit peu à peu; les milices furent dissoutes, et la surveillance inusitée dont les hommes de couleur étaient l'objet cessa tout à fait; mais l'irritation morale survécut à la cause qui l'avait produite, et s'accrut même encore, lorsque le fonctionnaire expulsé étant revenu bientôt avec de nouvelles instructions plus sévères encore que les premières, et accompagné de forces militaires suffisantes pour les faire exécuter, poursuivit ses ennemis avec cette persévérance, cette animosité que montrent généralement les sociétés religieuses quand elles veulent écraser les rivaux qui s'opposent à leurs desseins. Muni de pouvoirs très-étendus lui offrant les moyens de se venger des affronts qu'il avait reçus, le redoutable agent du parti saint fit destituer des autorités locales qui, selon lui, ne l'a-

vaient pas soutenu avec assez d'énergie, et accuser de rébellion les colons compromis d'une façon un peu marquante dans les derniers troubles. Dieu sait jusqu'où ce fougueux abolitioniste aurait poussé les choses, si, heureusement pour la colonie, les juges, se montrant équitables et indépendants à la fois, n'eussent renvoyé les accusés absous aux grands applaudissements de leurs compatriotes. Mais là se bornèrent les démonstrations hostiles de ces derniers; intimidés par les mesures rigoureuses que prit l'autorité, et craignant d'être expulsés du pays, ils se soumirent aux règlements récemment promulgués en faveur des esclaves, lesquels, soustraits légalement peu de temps après, moyennant une indemnité, au pouvoir de leurs maîtres, et placés sous la protection de magistrats institués à cet effet, prirent la nouvelle dénomination d'apprentis.

Tous ces changements eurent de fâcheux résultats pour la prospérité de notre ancienne possession; beaucoup d'habitants, effrayés des conséquences de l'émancipation, qu'ils considéraient avec raison comme une cause de ruine pour eux, se hâtèrent de vendre leurs propriétés, dont ils ne purent se défaire qu'à vil prix, tant l'inquiétude était générale, et la vente des sucres difficile depuis plusieurs années. Mais cette panique dura peu, car la plupart des colons, éblouis par les capitaux énormes que l'indemnité accordée par la Grande-Bretagne pour une partie de la valeur des noirs libérés, répandait dans l'île, oublièrent bientôt, avec cette mobilité d'imagination qui les caractérise, leurs tribulations

passées, et se montrèrent aussi rassurés qu'ils étaient découragés peu de temps auparavant. D'un autre côté, disons-le pour les excuser, les spéculations à la hausse auxquelles s'étaient empressées de se livrer sur les sucres les premières maisons de commerce de la métropole, dans la certitude que la mise en vigueur de l'apprentissage aux Antilles britanniques y ferait diminuer considérablement les produits; ces spéculations, dis-je, quoique déjouées par l'introduction des sucres de l'Inde dans les ports d'Angleterre, n'en firent pas moins monter très-haut le prix de cette denrée à l'Ile de France; en sorte qu'à mon arrivée au Port-Louis avec *l'Artémise*, j'y trouvai la population blanche en proie à un de ces paroxysmes de la folie des entreprises hasardeuses dont malheureusement l'ancien monde et même le nouveau ne leur avaient donné que trop fréquemment le funeste exemple. Les habitations naguère dédaignées se vendaient des prix fabuleux; on ne parlait que par millions : aussi le luxe et les dépenses n'avaient-ils jamais été aussi effrénés.

Cependant, au milieu de cet entraînement général, il y avait des gens sages qui considéraient l'avenir de la colonie comme non moins sombre qu'auparavant, et pensaient que la Grande-Bretagne, en cédant trop facilement aux exigences des négrophiles, avait, sans aucun avantage matériel pour sa puissance, prodigué des trésors et compromis l'existence de ses plus belles possessions d'outre-mer. En vain les partisans de l'émancipation ont cherché et cherchent encore aujourd'hui à tromper le public sur les déplo-

rables conséquences de leurs fatales théories; en vain ils répandent à profusion, sur l'état actuel des colonies britanniques, des rapports mensongers où ils les représentent comme n'ayant rien perdu au changement d'état de la race noire. Les faits matériels parlent contre eux. Il est constant que les produits des Antilles anglaises et de la Guiane ont considérablement diminué; que les nègres, dont les dispositions au travail étaient plus qu'équivoques pendant l'épreuve de l'apprentissage, ne veulent plus travailler ou s'y montrent très-exigeants pour les salaires depuis leur complète émancipation; enfin, que la population blanche de ces divers pays est divisée en deux factions irréconciliables ennemies. Chez l'une, celle des planteurs, des revers de fortune causés par le système nouveau, une ruine paraissant inévitable, la complète subversion morale et matérielle de l'ordre social, ont exaspéré les esprits. Chez l'autre, le parti abolitioniste, on retrouve toute l'intolérance, le fanatisme aveugle, la soif de domination, ordinaires aux sectes religieuses; j'ai fait voir ces dernières, dans la première partie de cet ouvrage, remuant les passions des masses pour arracher des sacrifices énormes au gouvernement; sacrifiant sans remords à la réalisation de chimères philanthropiques les plus belles possessions de leur patrie et les fortunes d'un million de leurs concitoyens; maintenant je les montrerai employant tous les moyens possibles, même les plus iniques, au triomphe de leurs principes; poussant les colonies étrangères dans un gouffre de calamités; marchant à la tête des

populations noires, dans la lutte que celles-ci ont engagée avec les blancs, pour s'emparer du pays où elles furent en servitude, et n'ayant pas honte, afin d'atteindre ce but, d'exciter leurs protégés contre les colons, qu'elles cherchent à mettre pour ainsi dire au ban de l'humanité.

N'était-il pas naturel, après cela, que ces derniers, iniquement dépouillés de leurs biens par le gouvernement, blessés cruellement dans leurs préjugés, désignés par des prêtres fanatiques à l'animadversion de l'Europe entière, aient vu avec crainte mettre à exécution chez eux le système de l'apprentissage, et plus tard se soient laissés aller à maudire la mère patrie, lorsque celle-ci, non contente de ne leur payer qu'une partie de la valeur des esclaves, est venue, toujours poussée par les abolitionistes, impatients d'arriver à leurs fins, diminuer de deux années le temps pendant lequel les nègres devaient travailler gratuitement comme apprentis? Ensuite, quels dégoûts, quelles persécutions n'ont-ils pas éprouvés, quand ces mêmes apprentis eurent été complétement rendus à la liberté! Les négrophiles prétendent, d'un air triomphant, que leurs protégés ne se sont pas livrés, à cette époque critique, comme on le redoutait généralement, au désordre et à l'anarchie. Ils ont raison; mais, ce qu'ils ne disent pas, c'est que les nouveaux citoyens, à peine délivrés par l'émancipation de la crainte que leur inspiraient les magistrats chargés de les surveiller pendant la durée de l'apprentissage, et libres par conséquent de suivre sans entraves leurs

mauvais penchants, ont abandonné presque tous les habitations sur lesquelles leurs familles étaient établies et bien traitées de temps immémorial, et cela dans le seul but : les uns, de se livrer au vol et au vagabondage; les autres, de s'établir sur les terrains domaniaux voisins des montagnes, où ils passent les jours à s'enivrer ou à dormir sous de mauvaises huttes; et les nuits à commettre toutes sortes de déprédations sur les propriétés des environs. Bon nombre se sont retirés dans les villes, et s'y livrent, pour subsister, aux plus coupables industries. Quant à ceux qui n'ont pas encore renoncé aux travaux de la terre, l'amour du changement et de l'oisiveté, la soif du gain, inhérents au caractère du nègre, les rendent peu utiles aux planteurs, que souvent ils délaissent sous le prétexte le plus frivole et malgré des engagements contractés d'avance, au moment de la récolte, c'est-à-dire à l'époque où ils sont le plus nécessaires, pour aller se louer à d'autres propriétaires que le besoin de bras force de leur donner des salaires exorbitants. Sans doute que la loi ne tolère pas de semblables friponneries; mais les maîtres ayant à craindre que la moindre plainte juridique contre les délinquants ne fasse déserter le reste de l'atelier, et de plus, les frais de procédure contre les engagés déserteurs ou accusés de quelque autre crime étant à leur charge, préfèrent supporter la paresse, l'insolence et même les déprédations des ouvriers, plutôt que de s'exposer au double risque de faire des dépenses inutiles ou d'être abandonnés par eux. Il est

aisé de concevoir tout ce qu'une pareille tolérance, que la prédilection, je dirai même la partialité des juges en faveur des engagés accusés par les colons, rend plus complète encore, peut amener d'inconvénients à sa suite. Les délits se sont multipliés avec une rapidité déplorable : tous les liens de famille que l'ancienne répartition des noirs sur les habitations et les habitudes morales que les maîtres s'étaient efforcés de conserver de temps immémorial parmi les esclaves, sont complétement détruits; les fils délaissent leurs parents vieux ou infirmes; les femmes, qui trouvent au sein des villes, où elles se retirent en foule, les moyens d'exister en se livrant à la prostitution, se refusent généralement à toute espèce d'occupations utiles, ne veulent plus contracter d'unions légitimes, et finissent souvent par abandonner leurs enfants; en sorte que ceux de ces malheureux, que l'âge ou les maladies ont bientôt réduits au plus affreux dénûment, mourraient par centaines si leurs anciens patrons, auxquels ils ont recours dans la détresse, ne venaient à leur secours. Un pareil acte d'humanité de la part de ces derniers est d'autant plus louable, que la population noire ayant brisé complétement tous les liens de mutuelle affection ou de gratitude qui l'attachaient naguère encore aux blancs, se prépare visiblement à la lutte dont l'issue la rendra probablement maîtresse du sol.

Peut-être cette époque est-elle encore éloignée; cependant le mal est bien grand, si grand même que les lois faites pour le réprimer se trouvent insuffisantes.

Le vagabondage auquel se livrent la plupart des nègres émancipés, le vagabondage, dis-je, cette plaie des colonies britanniques, a pris une effrayante extension, et nul remède n'a pu jusqu'ici en arrêter les progrès. Il est la cause de mille délits, de mille crimes contre les propriétés et contre les mœurs : le glaive de la justice s'émousse chaque jour davantage et ne cause presque plus de terreur aux coupables, qui, du reste, se soustraient aisément à ses coups par la fuite dans les montagnes ou les cantons éloignés des villes. La démoralisation s'accroît chaque jour, et en face de cette tourbe d'individus des deux sexes, sans principes, sans éducation religieuse, sans presque aucune tradition de société ou de famille, complétement ignorants des obligations que leur impose l'affranchissement, les magistrats se trouvent pour ainsi dire désarmés, tant est grand le nombre des coupables à condamner. En vain le gouvernement, pour établir quelques antécédents, a fourni gratuitement à ses propres affranchis, des cases, des terres, des instruments aratoires, et même des vivres, dans le but d'en faire des laboureurs sages et laborieux : la plupart des concessions restent en friche; et les cases sont devenues presque généralement des repaires de maraudeurs et de recéleurs. En vain encore il a fondé des écoles élémentaires où la génération noire qui grandit, devait se former à la vertu et devenir digne de la liberté : les écoles sont à peu près désertes, et les enfants s'empressent de suivre le mauvais exemple qu'ils reçoivent de leurs parents. Il est probable que les philan-

thropes comptaient sur des résultats tout autres; cependant que devaient-ils attendre de moins mauvais, de créatures chez lesquelles l'imprévoyance et la paresse le disputent à l'ignorance et aux plus grossiers penchants; qui, vivant sous un climat dont la chaleur perpétuelle rend les vêtements inutiles, et fait pousser spontanément une foule de végétaux bons pour la subsistance de l'homme, peuvent se livrer, sans crainte de la faim ou du froid, à leur passion pour l'oisiveté? Est-il donc étonnant qu'aujourd'hui, se trouvant libres de vivre à leur fantaisie, ils ne veuillent plus travailler? Ajoutons que, prônés depuis longtemps par les négrophiles, excités contre les blancs, ils se figurent être non-seulement les égaux de ces derniers sous tous les rapports, mais encore comme ayant été spoliés par eux de pays à la propriété desquels ils croient avoir des droits incontestables, parce que leurs pères et eux-mêmes les ont cultivés.

Voilà pourtant les hommes qu'on a fait passer sans presque aucune transition de la servitude à la possession de tous les droits des citoyens anglais, et dont on s'est efforcé d'établir le prétendu bien-être aux dépens des colons, avec une partialité, une violence que ces derniers ne méritaient pas!

En effet, ces pauvres colons, si calomniés par les abolitionistes, font, cependant, il faut en convenir, tout ce qu'ils peuvent pour améliorer la race noire; et s'il est vrai que d'abord ils aient défendu avec trop de persistance leurs préjugés de caste, du moins ils se montrent noblement résignés aujourd'hui à toutes les conséquen-

ces de l'émancipation, quoique leur position morale et matérielle soit vraiment devenue intolérable. D'une part, luttant en vain contre les préventions que leurs ennemis ont su soulever contre eux, ils ne trouvent en Europe qu'une froide indifférence pour leurs malheurs, et ne rencontrent chez les magistrats chargés de vider leurs différends avec les engagés, que des dispositions malveillantes auxquelles l'absence complète d'un code sur cette matière donne une importance bien fatale à leurs intérêts. De l'autre part, ils voient les charges auxquelles les condamne l'émancipation des esclaves s'accroître sans cesse, et les récoltes aller en diminuant chaque année faute de bras pour cultiver les terres, alors que des engagements pris antérieurement dans l'espoir de chances moins malheureuses, les livrent aux poursuites de leurs créanciers; en sorte que la plupart d'entre eux envisagent leur ruine s'approchant à grands pas, sans qu'ils puissent l'éviter.

Tels sont les résultats d'abord de l'apprentissage, puis de l'émancipation, dans les principaux établissements britanniques au nouveau monde. Ce tableau de l'état actuel de ces derniers n'est pas conforme, je le sais, à celui qu'en tracent les négrophiles dans leurs écrits : il est cependant complétement vrai et affranchi de toute prévention. Je ne blâme pas le principe de l'affranchissement des esclaves : loin de là, je le trouve juste et noble; mais j'attaque la manière beaucoup trop précipitée avec laquelle il a été appliqué, et l'esprit qui a présidé à son exécution. Sans doute que l'intention du

gouvernement britannique, en s'engageant dans cette voie, était d'y marcher pas à pas, et de remplacer l'autorité des maîtres, seul frein que connussent les esclaves, par le pouvoir des lois, à mesure que la population noire, rendue moins grossière et moins dépravée par l'instruction religieuse et une sorte d'éducation civile, serait enfin devenue capable de comprendre ce que c'était que la liberté ; mais les ministres anglais, violentés par les sectes religieuses, n'ont pu suivre la route qu'ils s'étaient d'abord tracée, et se sont vus contraints d'accorder sans retard l'indépendance politique à des hommes complétement dépourvus d'industrie ainsi que de l'amour de l'ordre et du travail. Bien plus, il a fallu qu'avec d'aussi mauvais éléments, ils reconstruisissent un nouvel ordre social dans les colonies, comme si des lois suffisaient pour accomplir une œuvre aussi difficile, et faire s'aimer et se confondre deux races que les préjugés, les haines, les vengeances séparent entre elles. Qu'est-il arrivé? ces lois contre la paresse, la dépravation et le vagabondage se sont trouvées inexécutables, tellement le nombre des coupables est grand, et l'émancipation, qui devait produire tant d'améliorations pour la race noire, n'a fait qu'en retarder la civilisation.

Un pareil état de choses qui empire chaque jour, conduit immanquablement les colonies à leur perte, et cependant il est plus que douteux que toutes les mesures qu'on pourra adopter pour en arrêter les funestes progrès, soient suivies de quelques résultats avantageux. En effet, comment remettre au travail,

lorsque enfin on sera convaincu que la population esclave n'était nullement mûre pour la liberté, ni même digne de l'intérêt que les négrophiles ont cherché à appeler sur elle; comment, dis-je, pourra-t-on remettre au travail tous ces noirs qui, soustraits depuis plusieurs années au seul mode de surveillance susceptible de les civiliser, celui que chaque maître exerçait séparément dans son atelier, ne présentent plus aujourd'hui qu'une masse d'êtres habitués à l'oisiveté, au brigandage, à la débauche, ayant les mêmes mauvais penchants, les mêmes intérêts, et tellement compacte, que l'action des lois ne peut, pour ainsi dire, la pénétrer? N'est-il pas même à craindre qu'une répression un peu sévère de ses désordres, ou seulement le retrait de quelques-unes des faveurs dont elle a été comblée, ne la fasse passer rapidement du vol ou de la maraude, auxquels elle se livre, à la révolte et au massacre des blancs?

Je m'attends bien qu'en lisant ceci, les personnes qui considèrent l'Angleterre comme infaillible, et jugent tout ce qu'elle fait conforme à la sagesse et à ses intérêts, diront sans nul doute qu'en proclamant l'affranchissement des esclaves, elle s'est réservé les moyens de les faire rentrer dans l'ordre, s'ils ne reconnaissaient pas convenablement cette faveur. Mais ignore-t-on que son gouvernement n'aurait jamais pris un parti aussi contraire aux intérêts du pays, s'il n'avait été contraint de céder à cet esprit de bigoterie qui a fait tant de progrès chez nos voisins depuis la fin du siècle dernier, et contre lequel on voit les véritables

hommes d'État de la Grande-Bretagne lutter, mais en vain, depuis plus de soixante années? Ils savent fort bien que l'émancipation causera la perte des colonies, et n'a rapporté au commerce et à la politique de leur patrie presque aucun des avantages promis par les abolitionistes, avantages dont la prétendue réalisation sert à ces derniers de voile pour cacher leurs mauvais succès.

Parmi ces avantages, on cite principalement celui que procure aux manufactures de la métropole l'accroissement considérable qui a lieu en ce moment dans la consommation des marchandises de luxe aux possessions anglaises en Amérique, et qu'on attribue aux progrès faits par les émancipés en bien-être matériel. Mais leurs protecteurs ont-ils bien raison de tant vanter ces progrès? Non vraiment, car la plupart des protégés ne se procurent ces superfluités, dont malheureusement on s'est efforcé de leur inspirer le goût, qu'en commettant mille délits contre le bien d'autrui. Or, je le demande, une pareille source de profits peut-elle offrir quelque garantie de durée au commerce de nos voisins?

Si ces mêmes hommes d'État considèrent l'émancipation sous le point de vue politique, ou du moins dans ses rapports avec les intérêts des colonies, ils trouveront de nouvelles raisons de la désapprouver. En effet, contraints de renoncer de plus en plus à l'espoir de faire travailler les affranchis aux plantations d'une manière convenable, c'est-à-dire suivie et à des prix modérés, les planteurs n'ont pas d'autre perspec-

tive que celle d'abandonner bientôt leurs propriétés pour se retirer sur l'ancien monde. En vain ils cherchent à conjurer leur désastre, les uns en faisant venir des cultivateurs, soit d'Europe, soit de l'Amérique du Nord, des Açores ou des Canaries : le climat brûlant des tropiques les a bientôt dévorés; les autres demandent de nouveau des bras à l'Afrique, comme si les pauvres nègres, transportés aux Antilles sous le nom d'engagés, nouveau nom inventé par la politique anglaise pour cacher cette espèce de traite, consentiront à remplir jusqu'au bout leurs engagements quand ils se trouveront au milieu d'une population noire qui refuse de remplir les siens (7). Enfin, une autre grande preuve de détresse que donnent les habitants des colonies à sucre de nos voisins, c'est l'essai infructueux tenté par ceux de la Guyane, de tirer de l'Indostan des laboureurs, pour remplacer leurs anciens esclaves dont ils ne peuvent plus rien obtenir.

Oui, il est constant, quoi qu'en disent les abolitionistes, que l'Angleterre se repent d'avoir changé la face de ses possessions au nouveau monde, et détruit ainsi, sans aucune compensation pour elle, un de ses principaux éléments de prospérité. C'est une erreur, suivant moi, de croire qu'elle les a sacrifiées ainsi dans le but de faire tomber dans le même gouffre celles des autres puissances européennes, et d'assurer par ce moyen à l'Inde britannique le monopole du commerce du sucre avec le monde entier. Cette pensée n'est venue que plus tard à son gouvernement, lorsque, comprenant l'étendue de la faute où l'influence

des négrophiles l'avait entraîné, il a cherché, avec sa ruse, sa persévérance habituelles, les moyens de la réparer; et se servant aujourd'hui de la cause même du mal comme de remède, il cache sous le masque de la philanthropie son projet bien arrêté de ruiner, par l'affranchissement des esclaves, toutes les colonies à sucre étrangères. Aussi nous cache-t-il ses mécomptes autant qu'il le peut, et essaie-t-il de faire croire que les noirs affranchis, pleins de reconnaissance pour ses bienfaits, se soumettent avec empressement au joug des lois, et ne voient plus dans leurs anciens maîtres que des bienfaiteurs; tandis que, bien au contraire, les deux races se détestent plus que jamais, et sont sur le point de commencer une lutte, dont l'issue probable sera l'expulsion ou le massacre des blancs.

L'Ile de France, quoique isolée au milieu de l'océan Indien, n'a pas été plus favorisée sous ces divers rapports que les Antilles anglaises, puisque là aussi l'émancipation a complétement désorganisé l'ordre social, et fait rétrograder rapidement la prospérité dont jouissait auparavant cette belle colonie. A peine libérés, les nègres employés aux plantations ont abandonné en majeure partie la culture des terres; en sorte que sur la plupart des habitations les récoltes ne peuvent se faire, les champs tombent en friche, et les planteurs voient non-seulement leurs revenus ainsi compromis par le manque de travailleurs, mais encore leurs propriétés en proie aux rapines des affranchis, qui, soustraits à

toute espèce de surveillance, se livrent, pères, mères et enfants, au vagabondage, à la maraude, et à tous les excès de l'ivrognerie. A peine, sur soixante-dix mille apprentis libérés, en compte-t-on un quart gagnant leur vie d'une façon licite, et encore se refusent-ils, par horreur pour toute espèce de frein, à contracter aucun engagement de quelque durée. Aussi les crimes et les délits contre les propriétés se sont-ils multipliés tellement, que les tribunaux ne suffisent plus pour juger les coupables, ni les prisons pour les contenir.

Un pareil état de choses aurait promptement causé la ruine de la colonie, si les habitants n'avaient fait venir, il y a quelques années, des cultivateurs indiens, dont alors l'extension énorme des cultures rendait l'assistance absolument nécessaire, et qui, au nombre de vingt et quelques mille environ, forment aujourd'hui, avec la moitié tout au plus de ce nombre d'engagés noirs, la classe agricole de l'Ile de France. Mais cette ressource empêchera-t-elle la ruine de celle-ci, comme beaucoup de planteurs semblent le croire? Je ne le pense pas, parce qu'elle ne tardera pas à leur manquer. Sans doute, et en admettant la suppression de la défense faite par la compagnie d'exporter davantage d'Indiens de ses possessions, que l'Indostan peut fournir à l'Ile de France bien plus de travailleurs encore pour remplacer les anciens esclaves; mais cette multitude d'étrangers vivra-t-elle longtemps en bonne intelligence avec la population noire, qui de temps immémorial a montré pour les sectateurs de Brama

une profonde aversion? et dans le cas même où les deux races se mélangeraient, la plus forte, sous le double rapport du nombre et de l'énergie, celle des nègres, ne fera-t-elle pas partager à l'autre ses mauvais penchants et son éloignement pour les blancs? Déjà même les Indiens se conduisent moins bien qu'autrefois; à l'exemple des engagés, ils se montrent exigeants pour le prix de leur travail, turbulents pour le moindre grief; enfin, très-enclins à la débauche avec les négresses et à l'ivrognerie. Puis, n'est-il pas reconnu que leur salaire, tout faible qu'il est, se trouve encore trop fort dans les circonstances actuelles, en comparaison des revenus que les planteurs tirent de leurs propriétés? Que sera-ce donc, lorsque la libre importation des sucres d'Asie sur les marchés d'Angleterre, où les consommateurs demandent à grands cris qu'elle soit débarrassée de ses entraves actuelles, contraindra les colons des possessions britanniques de baisser le prix de leurs produits?

Cette dernière supposition peut être considérée dès ce moment comme une réalité, surtout pour l'Ile de France; car non-seulement, dans l'Inde britannique, la culture des cannes à sucre, encouragée par les plus riches capitalistes de la métropole, promet de fournir bientôt d'immenses résultats, mais encore dans les pays malais, la plupart des souverains indigènes ont des sucreries dirigées par des Européens et entourées de vastes plantations. Ainsi donc, l'Ile de France est menacée, comme les autres colonies de l'Angleterre, et même plus qu'elles, à cause de son

grand éloignement d'Europe, de deux calamités : l'une, de voir sa population agricole abandonner la culture du sol, ou bien exiger des salaires beaucoup trop forts; l'autre, de ne pouvoir vendre ses récoltes qu'à un prix beaucoup trop bas pour que les planteurs puissent continuer à faire valoir leurs propriétés. Or, la conséquence immanquable de ces calamités, à moins que des événements imprévus ne viennent en paralyser les effets, ce qui n'est guère probable, sera l'abandon à la race noire de cette île, dont le nom seul réveille chez les Français une foule de souvenirs patriotiques et glorieux.

Quand j'arrivai dans ce pays, les capitaux considérables payés comme indemnité par le gouvernement anglais aux propriétaires des esclaves, en permettant aux colons de se livrer à leur goût pour le luxe et les spéculations hasardeuses, rendaient nulle pour eux, ainsi que je l'ai dit plus haut, l'expérience du passé : ils jouissaient du présent comme si l'avenir eût été pur et sans nuages. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que les événements qui s'étaient succédé depuis l'époque du passage de *la Favorite* au Port-Louis, avaient eu une funeste influence sur la société de cette ville : l'effervescence morale, conséquence des troubles causés par la promulgation des règlements favorables aux noirs, subsistait encore parmi la population française, dont les membres formaient, suivant leurs opinions, leurs passions ou leurs intérêts, trois partis qui, quoique moins animés peut-être les uns contre les autres que par le passé, étaient toujours

des foyers de haines et de jalousies. L'un, composé des gens sages et prudents, qui, tout en gémissant de la conduite aussi arbitraire qu'impolitique du gouvernement anglais envers ses colonies à esclaves, et principalement envers l'Ile de France, pensaient avec raison qu'il était inutile, dangereux même pour leurs concitoyens, de chercher à se soustraire aux exigences de la métropole, toutes injustes qu'elles étaient, et qu'il fallait se résigner, afin d'éviter de plus grands malheurs. Une pareille manière de voir était taxée, comme on le pense bien, de faiblesse, de pusillanimité, par les exaltés, lesquels, comptant dans leurs rangs la plupart de ces jeunes créoles aux têtes ardentes, à l'esprit indépendant, refusaient de faire aucune concession à des maîtres qu'ils détestent et affectent de braver toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. Aussi était-ce principalement contre le troisième parti, celui où se sont réfugiés ces hommes aux opinions équivoques, toujours disposés à sacrifier au pouvoir dispensateur des faveurs, leurs compatriotes et même leurs amis, qu'ils dirigeaient principalement leurs attaques, au grand mécontentement des autorités locales, dont l'influence se trouvait par conséquent beaucoup restreinte par cette opposition, aux diatribes ou aux récriminations de laquelle plusieurs journaux ouvraient leurs colonnes chaque matin. Mais heureusement pour ces créatures des autorités, que la désunion règne chez les colons français, et même parmi leurs plus violents antagonistes. Les familles sont opposées les unes aux autres; les parents les plus

proches ne se voient pas, et souvent même sont ennemis. Cette déplorable zizanie existe non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes, où les planteurs ne rougissent pas d'employer toutes sortes de moyens pour enlever aux habitations voisines des leurs les nègres ou les Indiens engagés, et se créent ainsi mutuellement de graves embarras.

Une semblable mésintelligence parmi les habitants est d'autant plus blâmable, qu'elle ne peut être justifiée par aucune rivalité entre les blancs et les mulâtres, puisque ceux-ci vivent en bonne harmonie à présent avec leurs anciens rivaux; ni attribuée à l'influence dangereuse des ministres méthodistes, car à l'Ile de France la population étant presque entièrement catholique, ces derniers sont forcés, à leur grand regret, de céder le premier rôle aux prêtres papistes, qui, du reste, il faut en convenir, le remplissent fort mal. En effet, ceux d'entre eux qui viennent d'Angleterre se montrent pour la plupart si cupides et si étrangers à toutes les vertus apostoliques, qu'on pourrait, sans beaucoup se tromper peut-être, attribuer à leur présence dans l'île une partie du mal que je viens de signaler.

Du reste, ce mal était caché sous un vernis de richesses et de splendeur si séduisant; le Port-Louis était si brillant, si animé, que sans la connaissance profonde que j'avais du pays, j'aurais pu y être trompé et croire l'Ile de France plus heureuse, plus opulente que jamais. Le chef-lieu était le séjour des plaisirs bruyants; les festins, les bals se succédaient chaque

jour. Une nouvelle salle de comédie construite en pierres, d'une architecture assez gracieuse, pouvait à peine contenir tous les spectateurs qu'y attirait plusieurs fois par semaine une troupe d'acteurs venus de Paris. Un jeu excessif, des paris considérables faits aux courses de chevaux dont la mode venait d'être introduite dans la colonie, et auxquelles paraissaient des sujets très-distingués apportés à grands frais des pays les plus lointains, et bien d'autres amusements tout aussi dispendieux, offraient aux habitants de la ville les occasions de déployer leur prodigalité. Mais tout cela ne pouvait m'éblouir : je savais trop bien que ces dépenses aussi folles qu'excessives étaient payées avec le prix des esclaves dont la libération allait bientôt mettre un terme à ces rêves de grandeur. Aussi me sentant peu de goût pour ces fastueuses distractions, mettais-je tout mon plaisir à revoir mes anciennes connaissances; et quoique bon nombre d'entre elles eussent été victimes des événements qui avaient renversé tant de fortunes dans la colonie, ce fut encore à elles seules, à leur accueil aussi bienveillant, aussi empressé qu'autrefois, que je dus les quelques heureux instants de plaisir que je goûtai pendant cette relâche. Je fis aussi plusieurs nouveaux amis, dont les aimables procédés m'ont laissé également de bien doux souvenirs.

Parmi ces derniers je citerai d'une manière particulière M. Desjardins, savant distingué dans les diverses branches de l'histoire naturelle, qui, devinant mon intention de parcourir l'intérieur de l'île, me pressa

de venir passer quelques jours sur son habitation, située dans le quartier de Flak, un des plus intéressants de l'île. Le désir de m'instruire, celui d'échapper pour quelques instants aux fatigantes distractions de la ville, me firent accepter avec empressement une aussi séduisante invitation, et par une fraîche matinée, avant que le soleil eût pris de la force, nous nous acheminâmes dans une bonne voiture traînée par des mules vers notre destination. La route était belle et rendue moins poudreuse par une petite pluie tombée durant la nuit; aussi arrivâmes-nous de bonne heure à la charmante demeure de mon compagnon de voyage, où nous attendait un excellent déjeuner. Là respirait l'ordre uni à la plus confortable simplicité. Une jolie allée, sablée soigneusement, serpentant à travers des bosquets d'arbres fruitiers et des plates-bandes de fleurs, parmi lesquelles brillaient mille touffes de roses, nous conduisit devant la maison principale, qui, de même que plusieurs bâtiments dont elle était entourée, me parut construite de briques et de bois.

Ceux de ces bâtiments qui servaient au logement du maître et aux divers membres de sa famille étaient recouverts d'un toit assez vaste pour mettre à l'abri du soleil et de la pluie une belle galerie sur laquelle donnaient de tous les côtés les fenêtres, en sorte que la brise entretenait à toute heure du jour une délicieuse fraîcheur dans les appartements. De la plupart des chambres on jouissait de magnifiques points de vue : des unes on voyait la chaîne des montagnes escarpées, aux sommets neigeux, formant le centre de

l'île, et sur les flancs desquelles, au milieu des gorges hérissées de bois, commençaient les plantations de cannes à sucre qui, semblables à une nappe verte, se déroulaient en ondulant jusqu'à la mer. La rapide succession des nuances que répandait pour ainsi dire à la surface de cette masse de verdure éclairée par le soleil, le vent en l'agitant, formait une perspective admirable. Celle que j'apercevais de mes fenêtres donnant sur la mer, était non moins grandiose; le seul lointain horizon de l'océan la bornait; l'air était calme, le ciel sans nuages et les eaux tranquilles. J'apercevais au large des navires couverts de voiles se dirigeant vers le port N. O. Moins loin de la côte, plusieurs de ces caboteurs, au moyen desquels se font les transports de marchandises entre les divers cantons maritimes de l'île, réduits par la faiblesse de la brise aux efforts des nonchalants rameurs noirs, avançaient lentement vers leur destination. Enfin, presque sous mes yeux une foule de pirogues de pêcheurs allaient et venaient, se croisaient dans tous les sens le long de la ceinture de brisants qui entoure l'île d'Ambre, sur laquelle se perdit *le Saint-Géran* dont Bernardin de saint Pierre a immortalisé la catastrophe dans son charmant roman de *Paul et Virginie*.

Je distinguais facilement la place où naufragea ce navire, et j'aurais même pu voir, si j'avais eu le loisir d'aller jusque-là, ses débris engagés entre les récifs. Mais heureux de la tranquillité dont je jouissais dans ce paisible séjour, de la foule de notions précieuses et variées que m'offrait la conversation de mon hôte,

je sortis à peine des limites de la propriété pendant le court séjour que j'y fis, et tout entier au présent, je tâchai d'oublier que bientôt il faudrait renoncer à un repos aussi doux.

Le matin je parcourais les campagnes sous la conduite de M. Desjardins, répondant toujours avec une inépuisable complaisance à toutes mes questions. Il m'expliquait par quelles anomalies avait passé la culture des cannes à sucre dans la colonie depuis vingt années, et combien elle s'était étendue aux dépens des forêts et des autres genres de plantations. Ces empiétements avaient été si peu réfléchis, que les champs de vivres pour la nourriture des noirs et les pâturages ayant à peu près disparu, la colonie ne pouvait plus subsister sans les riz de l'Inde ni les bestiaux de Madagascar, et se trouvait même obligée de tirer de l'extérieur le café nécessaire à sa consommation. Les caféries, il est vrai, avaient, de même que celles de Bourbon, succombé à plusieurs maladies apportées, dit-on, des Antilles, où elles font de temps immémorial de grands ravages. Mais il était reconnu que ces arbustes précieux auraient pu échapper à la destruction, ainsi que les arbres appelés *bois noir*, destinés à les protéger contre les ardeurs du soleil, si les uns et les autres avaient été mieux soignés. Faute, sans doute, de la persévérance nécessaire pour combattre le mal, les planteurs de l'Ile de France ont perdu une des branches d'industrie agricole qui leur offrait le plus de chances de durée pour l'avenir.

La culture de la canne, en effet, pour laquelle on a

tout sacrifié à l'Ile de France, n'offre, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, aucune chance de prospérité dans les colonies à esclaves, où bientôt le haut prix de la main-d'œuvre, la concurrence de l'Inde, ou bien le manque de bras, forcera d'y renoncer, tandis que les nègres ne montrent aucune répugnance pour l'entretien et la récolte des plantations de café, genre d'occupation plus conforme à leurs goûts, parce qu'il n'exige généralement ni veilles ni travaux forcés. Aussi son abandon était-il un sujet de regrets très-vifs pour beaucoup de colons, surtout depuis le commencement de l'apprentissage des esclaves, tant ces derniers montraient d'éloignement pour les travaux de la terre, et l'intention bien prononcée de les abandonner aussitôt qu'ils seraient émancipés. En les voyant, je remarquai sur-le-champ les changements que quelques années seulement du nouveau régime avaient causés chez eux. Hommes et femmes ne témoignaient plus pour leurs maîtres le même respect qu'auparavant, n'obéissaient qu'avec peine; enfin, ne semblaient craindre que le magistrat chargé spécialement de les surveiller. Ce frein même avait déjà considérablement perdu de son pouvoir à leurs yeux, soit qu'ils trouvassent les juges plus qu'indulgents pour leurs nombreuses fautes, soit qu'ils eussent bien compris l'espèce d'impunité que leur assurait, on peut le dire, la répugnance qu'éprouvaient généralement les planteurs à les poursuivre, aux dépens de leur temps et de leur bourse, devant des magistrats presque toujours prévenus en faveur des délinquants. C'est ainsi que se brisaient dans

notre ancienne possession les liens qui depuis si longtemps unissaient les esclaves aux maîtres, et s'évanouissait l'unique garantie un peu solide, suivant moi, de l'amélioration de la race noire, sous le double rapport de l'industrie et de la civilisation; car on ne peut nier que les nègres, disséminés sur les habitations où leurs familles vivaient depuis longues années, n'offrissent bien plus de prise aux efforts des ecclésiastiques et des philanthropes pour les rendre dignes de la liberté.

Là ils étaient, comme du reste ils le sont encore dans nos colonies, parfaitement traités: pour eux l'avenir se montrait débarrassé de toute inquiétude: malades, on les entourait de soins; vieux, une existence douce leur était assurée. Les femmes jouissaient des mêmes avantages, et de plus, quand, se trouvant enceintes, le terme de leur délivrance approchait, elles devenaient l'objet de la sollicitude de leur maîtresse, qui en outre se chargeait des nouveau-nés, aussitôt que l'allaitement était terminé. Ces petits êtres se réunissaient, pendant que leurs parents travaillaient aux champs, dans une sorte de salle d'asile où, confiés à la surveillance de plusieurs vieilles négresses, ils passaient tout leur temps à jouer, jusqu'à ce que, ayant atteint dix ans, ils dussent partager leur temps entre les leçons du maître d'école et quelques légers travaux d'agriculture ou des occupations relatives à l'intérieur de l'habitation. Parvenues à l'adolescence, les jeunes filles se mariaient, et dans cette nouvelle position la générosité de leur maîtresse contribuait d'ordinaire à leur bonheur. Quant aux hommes, ils obtenaient du maître la jouissance

d'un quartier de terre où ils construisaient une case, autour de laquelle se formaient bientôt le potager et la petite basse-cour dont les produits, portés chaque semaine au marché de la ville voisine, assuraient au propriétaire, quand il était sage et industrieux, les moyens d'entretenir très-confortablement sous tous les rapports sa femme et ses enfants, qui de plus devaient recueillir, à la mort du père, suivant un usage religieusement observé dans les colonies, le fruit de son travail et de ses économies.

Ainsi les choses se passaient, quoi qu'en disent les abolitionistes, dans la plupart des Antilles britanniques, et se passent encore aujourd'hui chez nous. Peut-être est-il vrai, comme les négrophiles le prétendent, que les colons, en prenant autant de soin des esclaves, aient consulté beaucoup plus leurs propres intérêts que ceux de l'humanité; mais je demanderai si chez nous, où les classes inférieures sont bien plus malheureuses que les travailleurs des Antilles, la douteuse commisération qu'on accorde à la misère du bas peuple des villes, ne prend pas sa source bien moins dans la bienfaisance que dans la crainte des dangers où son désespoir pourrait jeter la société. Le fait est que, dans les possessions européennes, au sein desquelles subsiste encore l'esclavage, la population noire est bien moins dépravée que dans la plupart des îles britanniques, où les villes sont devenues des sentines de vices et de crimes depuis l'émancipation, tant cette mesure a devancé l'époque à laquelle les nègres se seraient trouvés mûrs pour la liberté. L'apprentissage, consi-

déré comme une transition de la servitude à l'indépendance absolue, n'a produit aucun des résultats qu'on en attendait; il a été beaucoup trop court, pour que les affranchis pussent profiter des moyens de civilisation morale qu'on leur offrait; aussi n'ont-ils employé l'allégement que ce nouvel état de choses portait à leur servitude, que pour préluder aux désordres auxquels plus tard ils comptaient se livrer. Puis la mesure elle-même renfermait dans son sein des vices qui devaient paralyser le bien qu'elle aurait pu faire. Cette différence impolitiquement établie entre les esclaves employés à l'agriculture et ceux qui servaient comme ouvriers ou domestiques, différence à la faveur de laquelle ces derniers étaient libérés deux années plus tôt que les autres, ne pouvait manquer de causer une funeste rivalité entre les individus des deux catégories; aussi fut-elle un sujet de jalousie, jusqu'au moment où, en 1838, une loi, arrachée au ministère britannique par les abolitionistes, vint, au grand désappointement des planteurs qui, d'après les promesses du gouvernement, comptaient conserver leurs apprentis jusqu'en 1840, et avaient contracté des engagements en conséquence, vint, dis-je, rendre laboureurs et ouvriers en même temps à la liberté.

Cette époque tant désirée d'une partie de la population, et si redoutée de l'autre, approchait lors de mon passage à l'Ile de France, et mes conversations avec M. Girardin et plusieurs de ses amis, tous propriétaires comme lui, me prouvaient que si au Port-Louis régnaient le faste et la dissipation, sur presque

toutes les habitations, au contraire, on était en proie à la gêne et aux soucis. Beaucoup de colons, chargés de dettes contractées dès longtemps pour l'acquisition ou l'exploitation de leurs terres, avaient vu passer aux mains de leurs créanciers une grande partie, sinon la totalité, de l'indemnité accordée par l'Angleterre en payement de la valeur des esclaves devenus apprentis; en sorte que toutes les espérances qu'ils pouvaient concevoir de rétablir leurs affaires, n'étaient basées que sur un travail suivi chez les nègres et le crédit dont les avaient favorisés jusqu'alors les capitalistes métropolitains; or, ces deux ressources leur manquaient à la fois; les noirs travaillaient mal, et les capitalistes, inquiets sur l'avenir des colonies, ne faisaient plus qu'avec répugnance de nouvelles avances aux planteurs. Ceux-ci, il est vrai, malgré beaucoup d'efforts pour dissimuler aux prêteurs ce qu'il y avait de précaire dans leur position, et combien la prochaine émancipation des apprentis les inquiétait pour leurs revenus, ne pouvaient s'empêcher de convenir que celle-ci allait être pour eux la cause de mille embarras. Les uns pensaient, avec raison, comme l'expérience l'a prouvé depuis, que les esclaves s'empresseraient, dès leur affranchissement, d'abandonner les travaux de la campagne, les hommes, pour se livrer au vagabondage et au vol, les femmes, pour aller exercer dans les villes l'horrible métier auquel leur penchant au libertinage et leur passion pour la parure les entraînent d'une manière irrésistible. Les autres colons, tout aussi bons prophètes, mais jugeant

moins défavorablement du caractère des noirs, prétendaient que, sur la quantité assez considérable peut-être de ces derniers, qui chercheraient à gagner leur vie d'une manière licite, beaucoup, poussés par le préjugé humiliant, répandu généralement parmi eux contre la grande culture, s'empresseraient de s'adonner pour leur propre compte au jardinage, dont les produits portés aux marchés des villes leur assureraient de bien plus grands profits que le travail aux plantations, quelque élevé que fût le salaire de la journée; de sorte que les propriétaires qui, pour retenir les esclaves affranchis, leur auront laissé, soit gratuitement, soit pour une rente minime, la jouissance de leurs cases et de leurs jardins, n'obtiendront jamais d'eux que très-peu de bons services, malgré les propositions les plus séduisantes. Ce préjugé des noirs contre le labourage sera d'autant plus fatal aux colonies à sucre, que, basé, à leurs yeux, sur les souvenirs de la servitude, ils mettent tout leur orgueil, sans presque aucune exception, à éloigner leurs enfants des occupations agricoles, et, malheureusement, l'instruction que les négrophiles s'efforcent de donner à ces derniers, ne sert que trop bien les préjugés des parents.

Lors même que je n'aurais pas su combien l'apprentissage et toutes ses conséquences causaient de mal au pays, je m'en serais aperçu à la seule inspection des cultures, tant elles me semblèrent faites à la hâte et dépourvues de cet air d'ordre et d'avenir, si je puis m'exprimer ainsi, que je leur avais vu autrefois. La

nécessité de faire des revenus dans le plus court délai possible, le sacrifice de l'avenir au présent, se laissaient reconnaître presque partout dans les cantons que j'avais traversés. Les champs de cannes à sucre occupaient, il est vrai, d'immenses surfaces de terrain; mais beaucoup d'entre elles avaient un air misérable, causé par le mauvais choix des terres qu'elles couvraient; ici les cannes grêles et maigres semblaient ne pousser qu'à regret au milieu des quartiers de roches et des gros cailloux dont la campagne était parsemée; là elles s'élevaient, ni plus fortes ni plus belles, sur un sol dont la couleur blanchâtre et la qualité sablonneuse trahissaient l'épuisement, et lorsqu'elles offraient l'image d'une vigoureuse végétation, c'est que la terre n'était débarrassée que depuis peu de temps des bois qui la couvraient auparavant. Ces exceptions ne se rencontraient que bien rarement, car, en général, les parties cultivées de l'île sont épuisées, et ont besoin d'engrais, que leur haut prix ne permet pas toujours aux propriétaires de leur donner, par la double raison que ces nouveaux frais augmenteraient encore la valeur du sucre, dont le prix est déjà trop élevé, et absorberaient des capitaux dans lesquels la production ne pourrait faire rentrer qu'à une époque trop éloignée; or, je le répète, à l'Ile de France, comme du reste dans toutes les colonies soumises au régime de l'esclavage ou de l'émancipation, le présent est tout et l'avenir n'est plus rien.

Ainsi donc, elles sont menacées de devenir stériles, ces belles plaines, si riches, si fertiles, si bien arrosées

par de nombreuses rivières, que l'éloignement des chaînes de montagnes où elles prennent leur source empêche de devenir, pendant la saison des pluies, des torrents dévastateurs, comme il arrive à Bourbon, où les terres cultivables, se trouvant pressées par les hautes terres contre la mer, sont annuellement exposées à ce terrible fléau.

Dans les contrées intertropicales, on est dans l'usage d'abandonner les terres qui, fatiguées par une longue suite de récoltes, ne payent plus suffisamment les soins des cultivateurs; alors ceux-ci vont, la hache à la main, demander aux forêts voisines un sol vierge, dont généralement la possession ne leur coûte guère que les travaux de défrichement. Cet usage fut également suivi, pendant longtemps, à l'Ile de France, comme aux Antilles; mais la grande extension qu'y prirent bientôt les cultures, en donnant une plus forte valeur au sol, a forcé peu à peu les planteurs d'y renoncer; et comme, d'un autre côté, les moyens que ceux-ci pourraient employer pour améliorer leurs champs, les entraîneraient dans des dépenses hors de proportion avec leurs revenus, si diminués aujourd'hui, ils sont contraints de laisser tomber les plantations dans l'état misérable où je les ai vues. Voilà le mal dont l'Ile de France m'a paru attaquée : il est bien grand, sans doute, et pourtant elle pourrait échapper à ses atteintes fatales, malgré même l'abolition de l'esclavage, si, chose malheureusement impossible pour elle, comme pour les autres colonies britanniques à sucre, elle parvenait à conjurer les con-

séquences désastreuses de la dépréciation aussi vraisemblable que prochaine que subiront ses produits sur les marchés de la métropole, puisqu'elle possède encore des forêts, et la faculté de se procurer des bras libres pour les défricher. En effet, la partie S. O. de l'île, voisine du morne de Brabant et de la rivière Noire, quoique déjà envahie sur plusieurs points par des sucreries, n'en possède pas moins un grand nombre de places, qui jusqu'ici n'ont servi qu'au pacage des bêtes de somme envoyées par les colons des plaines pour se refaire dans ces cantons pendant la saison du repos sur les habitations. Ces places pourraient cependant être couvertes de plantations, dont les récoltes auraient deux voies pour parvenir jusqu'au chef-lieu; l'une par mer, en passant sous le vent de l'île, l'autre par la belle route qui, traversant cette dernière dans sa plus grande largeur, conduit du Port-Louis à Mahébourg. Mais pour nettoyer le sol des bois qui le couvrent, il faut de grands travaux, et par conséquent des frais de main-d'œuvre très-considérables. Or, nous avons vu que les nègres émancipés, quand toutefois ils veulent bien travailler, exigent à présent des salaires tout à fait disproportionnés avec les services qu'ils rendent et les revenus des terres en valeur. Aussi n'est-ce pas d'eux, mais bien des Indiens dont j'ai voulu parler, en prétendant que les planteurs trouveraient des hommes libres pour cultiver leurs champs de cannes à sucre, si toutefois ils parvenaient à se procurer les capitaux nécessaires à leur payement. Cette nouvelle race de laboureurs, introduite depuis seule-

ment une dizaine d'années environ dans la colonie, se compose d'hommes tirés principalement des provinces voisines de la côte de Coromandel, où on les engage moyennant des gages mensuels fort modiques, dont pourtant une partie doit servir à la subsistance et à l'entretien des familles que ces pauvres gens laissent derrière eux. Ces précautions, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, étaient sévèrement exigées par le gouvernement anglais de l'Inde, lorsqu'il tolérait cette espèce de traite; mais malheureusement sa surveillance n'a pu empêcher les émigrants d'être bien souvent indignement trompés par les spéculateurs qui exploitent ce nouveau genre de trafic. Tantôt victimes des plus indignes friponneries, ils ne touchaient qu'une partie du faible prix de leur engagement; tantôt, au lieu d'être bien traités et nourris convenablement pendant la traversée de l'Inde à l'Ile de France, on les entassait par centaines à bord de petits navires mal armés, encore plus mal approvisionnés, sur lesquels beaucoup d'entre eux contractaient des maladies dangereuses, causées par les plus cruelles privations; en sorte qu'ils arrivaient généralement à leur destination dans un si pitoyable état de santé, que plusieurs mois de repos leur étaient absolument nécessaires pour se rétablir.

Cependant, il ne faut pas croire que ces Indiens s'abandonnent sans réserve à la merci des armateurs faisant métier de les recruter. Jamais ils ne s'engagent isolément, mais toujours par bandes plus ou moins nombreuses, à la tête de chacune desquelles ils placent

un d'entre eux qui, ordinairement, justifie la confiance de ses camarades par sa prudence et sa fermeté: il exerce sur eux une autorité sans bornes, veille aux intérêts de la communauté, contracte les engagements en son nom, et perçoit pour ses peines un certain droit sur la paye de chacun. C'est lui qui, avant de quitter le pays natal, prend connaissance des contrats passés entre le colon au nom duquel on les enrôle, et le spéculateur qui s'est chargé de les conduire sur telle ou telle propriété, moyennant un certain prix; car, d'après les règlements établis par les autorités locales dans l'Inde, les émigrants ne peuvent abandonner leurs foyers que pour passer au service d'un planteur qui s'est engagé d'avance devant les magistrats à leur donner la nourriture, le logement et un salaire convenu pendant un nombre d'années déterminé, en échange de leur travail; de façon qu'en touchant cette contrée encore nouvelle pour eux, ils sont placés incontinent sur les habitations.

Quand ce temps de servage est accompli, ils redeviennent complétement libres; les associations formées entre eux pour l'intérêt général sont dissoutes, et chaque membre peut employer son temps et son industrie comme il l'entend. Mais alors ces étrangers ont acquis par un long séjour dans la colonie une connaissance approfondie de leurs droits et du prix de la main-d'œuvre : aussi deviennent-ils exigeants, et ne se louent qu'à des prix assez élevés, que, du reste, ils obtenaient aisément à l'époque où j'étais à Saint-Louis, tant leur naturel patient et doux plaisait aux habitants.

Ceux qui provenaient des contrées montagneuses de l'Indostan, et que l'on distingue par le nom de Coulis, se faisaient principalement remarquer par leurs dispositions pour les travaux de l'agriculture, dont ils supportent les fatigues avec autant d'aisance que de bonne volonté. Cependant, malgré leur caractère pacifique, il faut bien se garder de les maltraiter, et surtout de heurter leurs préjugés religieux, car autrement, et comme l'événement l'a démontré plusieurs fois, ils sont capables de se porter aux derniers excès contre leurs persécuteurs. On n'a guère à redouter de pareilles démonstrations de la part des autres Indiens qui, provenant des villes maritimes de l'Inde, sont moins forts, moins énergiques, moins habitués aux durs travaux, et en même temps plus civilisés que leurs compatriotes des hauts pays. Aussi s'emploient-ils presque tous comme domestiques, métier dans lequel ils déploient autant d'intelligence que de zèle, et même un attachement remarquable pour les blancs qu'ils servent, et à qui leur service paraît d'autant plus agréable, que la plupart d'entre eux étant parias, remplissent sans répugnance tous les genres de fonctions dont leur compatriotes, même des dernières castes, ont horreur.

A l'époque de mon séjour à l'Ile de France, les colons étaient généralement satisfaits de leurs nouveaux servants. Cependant ils commençaient à craindre que ces derniers ne fussent gâtés par le contact des nègres, dont le détestable exemple les entraînait à la débauche et à l'ivrognerie. Bon nombre même vivaient avec

des négresses, la pire engeance qu'ils pussent fréquenter. Mais comment ne pas pardonner ces torts, quelque graves qu'ils soient, à de pauvres gens condamnés à végéter pendant plusieurs années loin de leurs familles sur une terre étrangère? Quant à moi, j'avais, je l'avoue, compassion d'eux, quand je visitais les petits hameaux où ils résident ensemble sous quelques mauvaises huttes de paille disséminées sur un terrain dont la surface était souillée de mille ordures, au lieu d'offrir à l'œil l'agréable perspective d'une multitude de petits jardins, comme on en voit ordinairement autour de la demeure des noirs. De ces mauvaises huttes, je voyais sortir des hommes généralement maigres, d'une construction grêle; leurs vêtements étaient sales, en lambeaux, et sur leurs figures se peignaient la tristesse et l'ennui. Ainsi exposés, sans aucune précaution, aux influences d'un climat très-variable et bien moins chaud que celui de leur patrie; mal logés, mal vêtus, ils contractent des maladies chroniques auxquelles beaucoup d'entre eux ne peuvent résister longtemps. En vain les habitants s'efforçaient de leur faire prendre le costume européen, moins léger que leurs pagnes flottants, et plus commode pour les travaux agricoles; un petit nombre seulement avaient consenti à l'adopter, tant est forte l'aversion que les disciples de Brama montrent généralement pour toute espèce de changement à leurs usages: de sorte que si, par malheur, ce qui n'arrivait que trop souvent, ces pauvres gens rencontraient des maîtres peu soucieux de leur bien-être ou de ménager leur

susceptibilité religieuse, ils devenaient tout à fait de misérables créatures. Cependant, leur nombre n'en avait pas moins été sans cesse en augmentant pendant les dernières années, et il aurait continué sans doute à s'accroître, si le gouvernement de l'Inde, mécontent, dit-on, du vide que cette émigration causait parmi les populations agricoles du Coromandel, ne l'avait défendue peu de temps avant mon arrivée au Port-Louis. Mais cette prohibition était généralement considérée comme momentanée par les planteurs, qui comptaient bien trouver dans la venue de nouveaux renforts de ces laboureurs sur leurs habitations, un remède contre le coup fatal que la prochaine émancipation des esclaves devait porter aux cultures. Leur pensée, ainsi que l'événement l'a prouvé, n'était pas sans fondement; car ce sont les vingt-quatre mille Coulis environ que contenait la colonie en 1838, lors de la fin de l'apprentissage, qui, par leur travail, en ont empêché la ruine.

Mais quel sort l'avenir réserve-t-il à cette masse d'étrangers sans familles de leur race, ni même de leur couleur, jetée au milieu d'une population noire, méchante, nombreuse, dont elle est séparée par sa religion, par une haine nationale réciproque, et plus encore par des intérêts opposés? Quel rôle pourra-t-elle jouer dans la lutte engagée aujourd'hui entre les blancs et leurs anciens esclaves? Ceux-ci souffriront-ils paisiblement de la part des Indiens une concurrence qui permettra aux colons de refuser les salaires exagérés qu'ils exigent pour travailler aux plantations? Cela est plus que douteux. Il arrivera

donc nécessairement, et malgré les efforts des autorités locales, que les Coulis, intimidés et entraînés par les émancipés, mettront leurs services au même taux élevé que les engagés noirs, ce qui entraînera nécessairement la ruine de la colonie et son abandon par les blancs. Alors, je le demande, que deviendront ces pauvres émigrants, faibles et craintifs, abandonnés par leurs protecteurs à la merci d'une population turbulente qui se considérera comme la seule maîtresse du sol? On ne peut admettre qu'il puisse y avoir jamais de fusion entre les deux races. C'est impossible; trop d'obstacles s'y opposent. Il faudra donc que la plus faible cède à l'autre. Dans ce cas, quels traitements lui sont réservés? la servitude ou l'extermination, à moins qu'elle ne retourne au pays d'où elle est venue. Mais comment pourra-t-elle accomplir ce retour? Qui se chargera des frais énormes qu'entraînera le rappatriement de tant de malheureux? Actuellement même ce serait une chose bien difficile à exécuter; que sera-ce quand la plus complète anarchie régnera sur l'Ile de France?

Tels sont probablement les événements que prévoyait le gouvernement de l'Inde lorsqu'il a mis des entraves à l'émigration de ses sujets: peut-être même aurait-il dû l'arrêter plus tôt, et ne pas laisser ainsi compromettre, pour des intérêts précaires et momentanés, l'avenir de cette foule de misérables que des promesses mensongères ont arrachés à leurs foyers.

Quoique la plupart de ces réflexions soient le résultat de mes observations sur les objets divers qui passaient sous mes yeux, et de mes conversations

avec M. Desjardins, on aurait tort d'en conclure que toutes mes occupations et nos causeries fussent aussi sérieuses; car je trouvais dans mon nouveau séjour, grâce à l'hospitalité, l'esprit aimable, et aux connaissances aussi profondes que variées de son propriétaire, toutes les sortes de plaisirs que je pouvais désirer. Souvent nous visitions ensemble la collection d'objets d'histoire naturelle où il avait réuni ce que l'Ile de France fournit de plus curieux dans ce genre. Là je pouvais juger combien la nature a été généreuse envers elle. Quelle variété de gibier renferment les forêts dont les montagnes sont couvertes; et que d'espèces de cerfs offrent aux jeunes créoles l'occasion d'exercer leur adresse ou leur activité! L'ornithologie ne présente pas moins de richesses que le règne animal. Une foule d'oiseaux empaillés déployaient sous mes yeux leurs plumages plus brillants les uns que les autres. Cependant, je n'y trouvai point cette espèce de cygnes qui, trouvés par milliers sur l'île par les premiers navigateurs portugais, fit donner à celle-ci le nom de Cernos (terre des Cygnes); elle a si complétement disparu, que sans quelques anciennes gravures où elle est représentée, on la rangerait dans la classe des oiseaux fabuleux. Les rivières ne sont pas moins bien peuplées que les bois, surtout depuis que, par les soins de naturalistes distingués, plusieurs espèces de poissons tirées de contrées lointaines y ont été naturalisées, entre autres, le gourami, apporté de la Chine et qui fourmille à présent dans tous les cours d'eau. On pourrait presque ranger dans cette même catégorie

les mulets qui, enlevés à la mer, leur élément naturel, sont nourris dans l'eau douce, où ils acquièrent une saveur et un embonpoint très-estimés des gourmets.

Ce cabinet, quoique bien curieux, n'avait pourtant pas autant d'attraits à mes yeux que la bibliothèque qui lui était contiguë, et dans laquelle je trouvais un genre de distraction beaucoup plus analogue à mes faibles connaissances et à mes goûts. Aussi, pendant que la chaleur du jour nous retenait au logis, j'y passais souvent des heures entières à parcourir les ouvrages modernes qui pouvaient justifier ou modifier ma manière de voir sur la foule de sujets que je devais traiter un jour. Combien je sentis la nécessité d'employer ce moyen de m'éclairer, quand mon hôte me montra, placé beaucoup trop honorablement parmi les bons livres, le voyage de *la Favorite*, dont en ce moment la vue me rappela les mille tracasseries que sa rédaction, quoique bien simple et souvent plus indulgente que véridique, m'avait causées dans les lieux où je passais pour la seconde fois! Cette impression fut d'autant plus vive, qu'à l'Ile de France même dont j'avais traité, il me semble, la population française avec ce sentiment d'enthousiasme et d'affection que mes souvenirs de jeunesse m'avaient inspiré pour elle, je rencontrai bon nombre de personnes mécontentes de la manière dont j'en avais parlé. Il est vrai que les dames en formaient la majeure partie; elles ne pouvaient me pardonner la manière favorable dont je m'étais exprimé sur les filles de couleur, et tout l'éloge que renfermait l'ouvrage sur leurs charmes, leurs grâces et leur esprit,

n'était rien pour elles, parce qu'il était suivi de celui de leurs rivales; et, chose bien singulière! les maris, dont la plupart appréciaient au moins autant que l'auteur le mérite des mulâtresses, n'étaient point des derniers à crier contre lui. Pourquoi? je n'en sais vraiment rien, à moins qu'ils ne voulussent, en partageant ainsi l'animosité de leurs moitiés, se faire pardonner quelques méfaits : tant il y a que j'éprouvai mille tribulations, lorsque, ayant abandonné, à mon grand regret, l'habitation où j'avais passé de si heureux moments, pour revenir à Port-Louis reprendre une vie de fêtes et de grands dîners, je voulus réunir à bord de *l'Artémise*, dans un bal, mes anciennes et nouvelles connaissances, pour leur témoigner ma reconnaissance de la gracieuse réception qu'elles m'avaient faite.

Ce fut alors que je pus juger combien cette société de l'Ile de France, si distinguée par son bon ton et son urbanité, avait perdu sous ce rapport depuis plusieurs années par l'émigration de beaucoup d'anciennes familles parties pour l'Europe ou pour l'Inde. Le vide qu'elles ont laissé dans cette société a été comblé, il est vrai, par de nouveaux arrivants devenus propriétaires des plus belles habitations, ou bien par des commerçants accourus successivement d'Europe pour faire leur fortune dans la colonie; mais ce vide n'a été rempli que matériellement. Car si beaucoup de ces nouveaux colons, ayant prospéré dans leurs affaires, affichent tous les genres de luxe, bien peu possèdent ces bonnes manières, et surtout cette urbanité, apanage des classes élevées. Ils

portent généralement au sein des réunions un esprit envieux et tracassier devant lequel achève de disparaître le faible reste d'abandon et de cordialité qui avait résisté à l'influence des changements politiques accomplis à l'Ile de France depuis trente années. Ce sont encore eux qui, ne montrant aucune mesure, aucun discernement dans leur blâme ou leur approbation des actes du gouvernement local, et fort peu indulgents pour leurs mutuelles erreurs, ont empêché jusqu'ici le succès des efforts tentés par plusieurs de leurs compatriotes, gens raisonnables et estimés de tous les partis, afin d'opérer un rapprochement entre les deux nations. Les Anglais ont paru d'abord aux fêtes données par les Français; puis, sous le prétexte vrai ou faux qu'ils avaient été froidement accueillis, non-seulement ils ne sont plus retournés dans ces sociétés, mais, plus encore, on les accuse d'avoir affecté de ne pas reconnaître les maîtres de la maison. En sorte que les combattants des deux camps ennemis, sauf quelques traités de paix particuliers, ne se voient plus que lorsque de grandes solennités appellent tout le monde dans les salons du gouvernement. Là, chacun se range sous sa bannière, compte ses amis ou ses rivaux, et loin de se disposer à faire des concessions pour la paix, montre une animosité encore plus forte qu'auparavant.

Complétement étranger de fait comme d'intention à tous ces débats, et obligé cependant d'avoir des relations avec tous les partis, je voulus, afin de ménager l'amour-propre d'un chacun, n'inviter au bal

sur *l'Artémise* que mes amis et les quelques autorités anglaises dont j'avais à me louer; mais la présence de la frégate à l'Ile de France avait trop excité l'attention publique, pour que je pusse tranquillement accomplir mon projet. En effet, à peine fut-il connu, que des familles entières dont je n'avais jamais entendu parler jusqu'alors m'assaillirent de leurs sollicitations. Une concession devait en entraîner dix autres, ou bien faire autant de mécontents et surtout de mécontentes, car chaque invitée, une fois son droit assuré, revenait à la charge pour le reste de ses parents, jusqu'au troisième degré, et parfois me témoignait, d'une façon fort peu aimable, son désappointement de ce que, ne pouvant décidément avoir toute la ville chez moi, je ne me rendais pas à ses obsessions. J'avais d'autant plus de peine à me conduire au milieu de tous ces embarras, que la plupart de mes intimes connaissances se voyant accusées, par les personnes refusées, d'être la cause de leur inadmission, n'osaient plus me donner de conseils ni de renseignements. Ma philosophie se trouva mise, je l'avoue, en cette circonstance à une si rude épreuve, que je fus vingt fois sur le point de donner aux habitants de Port-Louis le spectacle de l'appareillage de *l'Artémise* avant celui d'un bal à son bord.

Enfin, la fête eut lieu, et grâce aux soins de mon second, qui remplit les fonctions de décorateur avec autant de goût que de complaisance, et aux nombreux danseurs que comptait dans ses rangs notre état-major, elle fut brillante, et je fus à peu près dédommagé de

Je ne sais vraiment si, après les sanglants reproches qui m'ont été prodigués à propos de l'opinion que j'ai émise dans le voyage de *la Favorite* sur les filles de couleur de l'Ile de France, je puis oser revenir sur le même sujet; mais dois-je en conscience, manquant au devoir d'écrivain véridique, passer sous silence une classe fort intéressante de la population de cette contrée, et à laquelle notre sexe porte généralement dans ce pays un très-vif intérêt? Non sans doute. Quand même je serais menacé de nouveau de la réprobation des dames de Port-Louis, je dirai que les mulâtresses sont toujours aussi séduisantes; que leur jolie tournure et le costume à l'européenne qu'elles ont adopté, les font souvent confondre par les étrangers avec leurs anciennes maîtresses, dont elles cherchent également du reste à suivre l'exemple, ce qui est fort louable, en se montrant filles sages ou bonnes mères de famille, qualités que, je l'avoue, elles ne possédaient pas autrefois.

Cet éloge est bien peu de chose, n'est-ce pas? et cependant après l'avoir prononcé, ce que j'ai de mieux à faire c'est de terminer bien vite dans mon livre la relâche de *l'Artémise* à l'Ile de France, comme elle le fit elle-même le 19 juin, peu d'instants avant le coucher du soleil, sous les yeux d'une foule de curieux rassemblés sur les quais pour la voir appareiller. En dehors des passes, elle resta en calme, et pour la dernière fois je contemplai cette île si riche en souvenirs glorieux pour la France, aujourd'hui flétrie par le joug britannique. En vain elle avait étalé

à mes yeux le luxe prodigieux de ses habitants : sous ce voile brillant j'avais aperçu tous les symptômes d'une ruine imminente, et j'entrevoyais dans l'avenir, non sans éprouver une sensation pénible, le moment où, livrée à une race également incapable d'habitudes laborieuses et de civilisation, elle retombera nécessairement dans l'état sauvage d'où nos pères l'ont tirée.

A mes regards se déployait un magnifique spectacle, bien fait pour augmenter les regrets que m'inspiraient ces tristes prévisions. Les derniers rayons du soleil doraient encore les sommets élevés des mornes voisins de la ville, que déjà celle-ci, plongée dans l'ombre, se couvrait d'une multitude de feux, dont le nombre s'accroissait de moment en moment dans le lointain, à mesure que s'épaississait l'obscurité répandue comme un voile noir sur les gorges profondes du Pouce et du Pitre-Bot. Toutes ces blanches habitations, qu'à leur position pittoresque sur les saillies de la plupart des rochers dont la main des hommes a pu niveler le sommet, on croirait suspendues aux flancs rapides de ces montagnes, disparaissaient successivement à mes regards; et bientôt nous ne distinguâmes plus à la lueur du crépuscule mourant que le port, et par-dessus les batteries qui bordent la passe d'entrée, les hautes mâtures des navires mouillés sur la rade. Parmi ceux-ci bon nombre, imitant l'exemple de l'*Artémise*, s'éloignaient de la côte à la faveur de la faible brise du soir. Les plus gros, pesamment chargés de sucre, se dirigeaient sous toutes voiles, les uns vers l'Europe, pour en rapporter cette masse considérable

de marchandises de toutes sortes, nécessaires aux besoins d'une île aussi populeuse, tandis que les autres se rendaient aux États-Unis, pour y échanger leurs cargaisons contre des farines, du tabac, du beurre, des bois de construction, des viandes salées, de la morue, enfin, les productions si variées de l'Amérique du Nord, ou bien, allaient demander des chargements de chevaux, de moutons, de légumes secs, des farines, du beurre et des fromages, soit aux terres australes Britanniques, soit au cap de Bonne-Espérance. Quelques-uns aussi faisaient route pour la Chine et les côtes indiennes, d'où ils devaient rapporter, quelques mois plus tard, du thé, des épices, de l'or, de l'étain ou du cuivre, des toiles bleues, ainsi que beaucoup d'autres articles fournis par l'Asie. Parmi les navires qui nous entouraient, les moins forts servent au transport des bestiaux et des riz que les naturels de la grande île de Madagascar fournissent à l'Ile de France, en échange des objets manufacturés dont ils ont besoin; ou bien, servent au cabotage actif que la colonie entretient avec cette foule de petites îles, dont les habitants, la considérant comme leur métropole, lui envoient les produits de leurs habitations et de leur industrie. Ceux de Rodrigue envoient au Port-Louis du sucre. Coëtivy, quoique à peu près semblable à un banc de sable entouré de rochers, exporte une quantité assez considérable de maïs; les tortues de la Providence forment pour les pauvres lépreux exilés sur ce rocher, loin du reste du monde, un article assez lucratif de trafic. Sa voisine, Jean de Nova, ainsi que l'isolee Diego-Garcia, joignent à cette

branche d'industrie le commerce du poisson salé et de l'huile fabriquée avec l'amande des fruits que produisent les cocotiers dont la plupart de ces rochers sont couverts. La petite Agaléga surtout se distingue parmi ces dépendances de l'Ile de France par l'abondance de ce genre de produit, et de même qu'elles, a été concédée par le gouvernement anglais à un colon qui la fait cultiver par des nègres confiés à la surveillance d'un économe chargé aussi de diriger les exploitations. Ces petites communautés établies au milieu d'une mer immense, sur des écueils dont une multitude de naufrages ont révélé l'existence aux navigateurs, avaient toujours excité ma curiosité. Je trouvai une heureuse occasion de la satisfaire, en acceptant la proposition que me fit une de mes connaissances du Port-Louis, le comte Saint-Aulaire, possesseur d'Agaléga, d'aller visiter sa propriété avec lui. Ce fut donc de ce côté que je dirigeai la course de *l'Artémise*, quand une jolie brise de sud-est qui s'éleva avant minuit eut bientôt, en nous entraînant rapidement au large, fait disparaître sous l'horizon les feux du rivage et le rivage lui-même de l'Ile de France, dont au jour les hautes montagnes seulement se montraient encore à nos yeux.

Ainsi qu'il arrive presque toujours aux navires qui traversent ces parages pendant la saison où nous étions, la frégate trouva un ciel nuageux, des mers grosses, un vent fort, jusqu'au moment où, ayant approché l'équateur de plus près, l'horizon devint clair, le temps beau, la brise légère et même faible, mais

toujours favorable, en sorte que nous pûmes avoir connaissance d'Agaléga dès le 21, c'est-à-dire, trois jours seulement après le départ. A 7 heures du soir, l'île n'était plus qu'à quelques lieues; alors je fis prendre la bordée du large, en attendant le lever de la lune, sur laquelle je comptais pour éclairer notre route vers les récifs. A 9 heures, nous gouvernâmes en bonne route, et deux heures après, les vigies distinguèrent parfaitement la terre, distante en ce moment de deux milles environ, et sur laquelle, en réponse au coup de canon que je fis tirer, brilla tout à coup un grand feu; alors nous mîmes en travers pour attendre le jour. Dès qu'il parut, une pirogue aborda la frégate et retourna promptement au rivage, emportant M. de Saint-Aulaire, ainsi que plusieurs personnes de l'état-major, qui me témoignèrent le désir d'accompagner mon passager au débarquement sur ses possessions. Je cédai d'autant plus aisément à leurs sollicitations, que je partageais le sentiment de curiosité dont ils étaient animés, en voyant de si près cette jolie petite île, ou, pour mieux dire, cette charmante corbeille de verdure qui, éclairée par les premiers rayons du soleil levant, semblait sortir du sein de la mer, dont les flots, en heurtant doucement les récifs, l'entouraient d'une ceinture argentée.

Mille détails semblaient en effet se réunir pour donner de la vraisemblance à cette comparaison. La forme oblongue d'Agaléga, sa surface presque au niveau des eaux, et couverte d'une épaisse forêt de co-

cotiers qu'une étroite bande de sable blanc comme la neige séparait des brisants, tout, jusqu'à la manière dont cette oasis de feuillage, à peine longue de deux milles, ressortait du milieu de la brume matinale qui enveloppait l'immense horizon, concourait à rendre cette perspective non moins pittoresque qu'attrayante pour nous. Aussi, à 8 heures, laissant la frégate aux soins du commandant en second, je me rendis avec plaisir aux pressantes invitations de mon passager et fus le trouver sur son habitation. Là, tous les objets qui s'offraient à ma vue attiraient mon attention; non qu'ils me fussent étrangers, car ces arbres, ces cases rappelaient les colonies, mais partout je remarquais un air d'ordre et de propreté, quelque chose de pittoresque que je n'avais encore vu nulle autre part. A peine échappé à la bruyante et tumultueuse civilisation du Port-Louis, la paix, la tranquillité qui régnaient autour de moi, quoique de tous côtés mes regards rencontrassent l'image de l'industrie et du travail, m'offraient un charme infini. Au lieu du luxe effréné et de la misère qui toujours le suit, avait succédé sous mes yeux le spectacle du bien qu'une humanité éclairée est capable de faire, quoique dépourvue de grandes ressources, lorsqu'elle peut librement exercer son influence sur les classes inférieures. Là, par les soins du régisseur, homme sage, actif et intelligent, trois cents individus vivaient loin du monde civilisé, sur un banc de corail, isolé au milieu de l'océan, au sein de l'abondance et dans une parfaite harmonie entre eux.

Quel aspect riant avait le hameau, chef-lieu de la colonie! Au centre s'élevait la maison du maître : les récifs du rivage avaient fourni les matériaux de construction pour la base de l'édifice, et les bois voisins pour la partie élevée; des nattes de paille artistement tressées formaient les cloisons intérieures des appartements, comme des feuilles de cocotier en composaient le toit, sous lequel tournait une galerie circulaire qu'un bosquet de beaux filaos tirés de Madagascar, garantissait en tout temps contre les rayons brûlants du soleil. Beaucoup moins vastes sans doute, mais construites de la même manière, étaient les nombreuses cases à nègres qui, rangées symétriquement de chaque côté d'espèces de rues larges et plantées d'arbres aboutissant à la demeure principale, ne laissaient rien à désirer sous le double rapport du confortable et de l'exposition.

Chacune de ces cases contenait une famille, pour les membres de laquelle la transition accomplie dernièrement, celle de la captivité à l'apprentissage, avait été tout à fait insensible : tant le sort heureux dont ils jouissaient leur laissait peu désirer. Garantis, par l'isolement de leur séjour, des mauvais conseils de ces gens qui pervertissent les nègres, sous le prétexte de les éclairer; défendus de l'amour du changement par leur ignorance et de l'ivrognerie, ce fléau de leur race, par la non-introduction de liqueurs fortes dans l'île, ils se montraient paisibles, et accomplissaient leurs travaux avec assez d'empressement. Ils sont presque

tous grands, forts et bien portants, conséquence naturelle de la beauté du climat sous lequel ils vivent, et de l'abondance ainsi que de la bonne qualité des aliments dont ils se nourrissent. Quoique Agaléga ne soit qu'à 9 degrés seulement de l'équateur, la brise, en renouvelant sans cesse l'air, empêche les chaleurs d'y être jamais fortes. Les pluies tombent avec quelque force de décembre en avril; parfois même elles sont précédées ou suivies de coups de vent assez violents; mais ces ouragans passent vite et le beau temps dure le reste de l'année. Sous une température constamment douce, et n'ayant aucun animal carnassier à craindre, car les souris sont les seuls quadrupèdes inapprivoisés existant dans l'île, les volailles se multiplient avec une telle profusion, que tous les nègres, même les plus pauvres, s'en nourrissent journellement, et trouvent ainsi moyen de varier, d'une façon aussi saine qu'agréable, la nourriture facile que leur offre la mer, où fourmillent, le long des récifs, des poissons excellents.

Cependant, sur un écueil ainsi placé, sans aucun abri, au milieu de l'Océan, les variations de l'atmosphère doivent être très-brusques, et par conséquent contraires à la propagation de certains animaux. En effet, les bœufs et les cerfs que l'on a essayé à plusieurs reprises d'introduire dans l'île, y sont morts en peu de temps, et la conservation des chevaux, ainsi que des mules, exige beaucoup de précautions. Cette funeste influence s'étendait même, il n'y a que peu d'années encore, sur les enfants nouveau-

nés, et rarement sur dix pouvait-on en conserver deux. Mais, grâce à la sollicitude vraiment paternelle de l'économe, à peine les mères ont-elles à pleurer aujourd'hui la perte de quelques-uns de leurs négrillons. Ceux-ci ne naissent que dans la maison construite au milieu des bois, où les femmes en couche sont mises à l'abri, autant que possible, des influences morbifiques de la mer. Ils sont soigneusement enveloppés de flanelle pendant plusieurs mois, et tenus dans des chambres parfaitement aérées. Ainsi traités, ces petits êtres dépassent sans peine la première enfance, et si j'en juge par les mines gaies, fraîches et éveillées de ceux qui jouaient et gambadaient autour du régisseur, mon fidèle compagnon dans mes courses sur le territoire soumis à sa puissance, le nouveau régime avait parfaitement réussi. Un autre obstacle encore s'oppose à l'accroissement de cette petite population; mais il se trouve malheureusement du genre de ceux contre lesquels toute la science humaine vient échouer : c'est la disproportion énorme qui a lieu entre les enfants mâles et femelles. Il naît bien plus de garçons que de petites filles; ce qui me parut d'autant plus fâcheux, que ces dernières promettaient de ressembler plus tard à leurs mères, qui presque toutes étaient de jolies négresses aux appas volumineux, arrondis, aux grands yeux noirs, aux belles dents et à la mine très-agaçante.

Cette énorme différence numérique entre les deux sexes, et que rien n'annonçait devoir diminuer avec le temps, avait beaucoup inquiété d'abord le législateur

d'Agaléga. Comment, en effet, empêcher les débats et même les querelles entre les heureux époux de ces dames et les pauvres diables condamnés à un célibat éternel? N'était-il pas à craindre que le sentiment ne vînt porter bien souvent le trouble dans les unions légitimes? Mais par bonheur, notre nouveau Lycurgue avait affaire à des maris trop pacifiques et à des femmes trop compatissantes, pour que l'amour devînt un sujet de dissensions parmi ses administrés. Les choses s'arrangèrent sans aucune intervention, sinon très-moralement, au moins d'une manière très-paisible, et à la satisfaction de tous les partis. Chaque mari agréa un ou deux assesseurs, ou même davantage, suivant le plus ou moins de succès que sa compagne avait dans la société, et partagea avec eux d'une manière équitable les moments fortunés que l'absence du soleil et la cessation des travaux livrent aux amours. Alors seulement l'heureux amant dont le tour de bonheur est arrivé, peut venir présenter ses hommages à la maîtresse du logis, et encore doit-il la délaisser avant le lever du jour. Telles sont les dures conditions imposées par l'usage aux nègres *Bonsoir:* ainsi on nomme ces époux temporaires qui n'en doivent pas moins rendre tous les services en leur pouvoir au ménage auquel ils sont agrégés. Grâce à cet arrangement, dont, à ce qu'il paraît, toutes les parties contractantes sont également satisfaites, puisque bien rarement il cause des discussions entre elles, la pénurie de femmes ne cause aucun embarras au régisseur d'Agaléga. Il m'a semblé même plutôt disposé à souhaiter qu'un accroissement du

beau sexe ne vienne pas le contraindre à modifier l'ordre de choses établi, tant il considère comme douteux qu'il pût jamais parvenir à faire renoncer ces dames au régime fort doux qu'elles avaient suivi jusqu'alors, et qui, du reste, soumis au contrôle de l'opinion publique, empêche les désordres qu'entraîne généralement à sa suite la dissolution des négresses dans les colonies.

Cette manière de voir de M. le Duc était justifiée par l'air de santé et de contentement répandu sur les physionomies de ses apprentis des deux sexes, et plus encore par l'activité qu'ils déployaient, non-seulement sous ses yeux, aux environs de l'établissement, mais même dans les parties les plus reculées des bois de cocotiers, qui fournissent le principal revenu de la colonie.

Aussi, après avoir visité tout ce que l'usine où l'on fait l'huile et les nombreux magasins qui l'entourent pouvaient offrir d'intéressant à ma curiosité, ce fut de ce côté que je dirigeai mes pas, espérant goûter le plaisir d'une promenade solitaire et y trouver un abri agréable contre la chaleur de midi. Mon espoir ne fut pas déçu, et à peine m'étais-je un peu éloigné de l'habitation, que déjà une voûte de feuillage, impénétrable aux rayons du soleil, s'étendait au loin sur ma tête. Plus j'avançais, plus cette voûte s'épaississait, tant les cocotiers étaient serrés les uns contre les autres. Le jour douteux répandu autour de moi, le bruit causé par la brise agitant le sommet des arbres, le son rauque et monotone des

brisants du rivage; enfin, le fracas causé au milieu de cette espèce de solitude silencieuse, par les cocos qui, parvenus à une complète maturité, se détachaient de leur branche nourricière, et tombaient sur le sol, me jetaient dans une sorte de recueillement qui n'était pas sans charmes; cependant, comme de semblables rêveries, si agréables d'ordinaire pour l'homme heureux, dont les pensées ne peuvent être que douces, finissent toujours par produire un tout autre effet sur le pauvre exilé, je m'empressai d'échapper aux tristes réflexions qui bientôt vinrent m'assaillir, en suivant à grands pas un sentier que je savais devoir me conduire à l'endroit où une bande de nègres faisaient la récolte des cocos.

Je les trouvai s'occupant avec ardeur, les vieillards et les femmes, à ramasser les fruits tombés des arbres, indice le plus certain de leur parfaite maturité, pour les entasser, auprès des plus adroits et des plus forts ouvriers chargés, à ce titre, de l'opération difficile de dépouiller les noix de leur enveloppe filandreuse, en les frappant avec dextérité sur un fer tranchant fixé solidement au centre d'un billot de bois dur. Ainsi nettoyées, puis brisées, et presque aussitôt chargées sur des pirogues ou des charrettes, ces noix étaient transportées à l'établissement, où d'autres ouvriers devaient en extraire l'amande, quand celle-ci commence en séchant à se détacher de la coquille.

Cette pulpe blanchâtre que forme le jus en s'épaississant à mesure que le coco approche de sa maturité, fournit une huile à brûler excellente, dont l'usage,

borné naguère encore aux contrées riveraines de l'océan Indien, est maintenant très-répandu en Europe, où l'on est parvenu à la transformer en bougies d'un emploi aussi économique qu'avantageux. Mais avant que la matière première soit passée à l'état d'huile, il faut qu'elle subisse une manipulation dont les procédés, tout grossiers qu'ils paraissent ordinairement aux voyageurs qui parcourent l'Indostan, contrée dans laquelle ils sont principalement employés, n'en ont pas moins été reconnus jusqu'ici comme supérieurs à tous ceux que l'industrie européenne a tenté de leur substituer. En vain on a voulu remplacer par des presses que la vapeur ou d'autres forces motrices font agir, ces informes mortiers de bois au fond desquels les amandes, après avoir été exposées durant plusieurs jours au soleil sur des plates-formes, sont soumises à l'action d'un pilon auquel un mécanisme très-simple, mû par des hommes ou des animaux, imprime à la fois un mouvement de rotation et une force de pression telle, que toute la liqueur contenue dans la substance comprimée s'écoule par le canal pratiqué à la base du mortier.

Ainsi extraite, l'huile est versée d'abord dans de grands foudres; puis, quand elle a bien déposé toutes les matières étrangères dont elle était chargée, on la met en barriques, pour être livrée au commerce.

Toute simple que paraît au premier abord cette fabrication, elle est pourtant très-dispendieuse en raison de la promptitude avec laquelle les principaux ustensiles de l'usine sont mis hors de service, et de la

MOULIN À HUILE A GALÉGA.

grande quantité de bras dont celle-ci exige l'emploi, tant pour rassembler la quantité considérable de cocos qu'elle consomme, que pour faire subir à ces derniers les nombreuses préparations dont ils ont besoin avant d'être livrés au moulin. Aussi M. le Duc avait cherché et était parvenu, à force d'industrie et de surveillance, à employer utilement et d'une manière lucrative pour le propriétaire, toutes les matières que, en outre de l'huile, les dix-sept moulins confiés à ses soins lui fournissaient chaque jour abondamment. Avec le marc, il nourrissait les animaux de trait et engraissait une grande quantité de porcs et de volailles, dont la vente sur les marchés de l'Ile de France, ou bien aux bâtiments en relâche, donnait des profits considérables. En mêlant l'huile de qualité tout à fait inférieure avec la soude retirée au moyen de la combustion de la partie filandreuse du coco, il fabriquait un savon que, malgré sa qualité médiocre et son odeur désagréable, il livrait annuellement en assez forte quantité à l'exportation. Enfin, les coquilles des noix lui servaient à macadamiser les nombreuses routes qui sillonnaient l'île dans tous les sens, ou bien à confectionner le charbon nécessaire aux divers ateliers de forge ou de taillanderie dans lesquels se confectionnaient, par les mains d'ouvriers noirs, tous les objets de ce genre dont l'établissement avait besoin. Là ne se bornaient pas encore les bonnes choses dont l'activité et l'intelligence supérieure du régisseur d'Agaléga avaient doté son gouvernement. Non moins capable de former des charpentiers et des

maçons que des ouvriers en fer, il était parvenu, à force de persévérance, à faire réparer et même construire toutes les embarcations grandes ou petites qui servaient au cabotage de l'île. Plus encore: c'est à lui qu'on doit la construction des quais de pierre, du bassin où les pirogues trouvent chaque soir un abri contre le mauvais temps, et l'édification de la petite batterie sur laquelle, aussitôt que les bâtiments sont en vue, un grand feu brille toute la nuit.

Nous-mêmes, les promeneurs de l'état-major de la frégate et moi, nous fûmes à même d'apprécier d'une façon très-agréable combien la sollicitude de notre hôte s'étendait à tout, et avec quelle attentive bienveillance étaient traités par lui les voyageurs qui venaient le visiter. Nos chasseurs eurent des guides pour les conduire dans les cantons où le gibier abonde, et principalement de l'autre côté du marigo qui, rempli d'eau à haute mer seulement, sépare alors l'île en deux parties : de ce côté qui est moins fréquenté que les environs de l'habitation, ils firent une chasse vraiment merveilleuse, comme je fus à même d'en juger, quand, après avoir exploré l'île dans tous les sens, ils revinrent mourant de faim et de soif à la maison du maître, prendre leur part d'un copieux dîner que M. de Saint-Aulaire nous avait fait préparer.

Parmi ces lièvres, ces perdrix, ces pintades et ces pigeons ramiers étendus morts en foule sous mes yeux, je n'avais d'abord aperçu aucun sujet digne d'une mention ornithologique particulière, quand M. le Duc, qui à ses connaissances pratiques en tous genres joint

quelques notions d'histoire naturelle, appela mon attention sur un oiseau que je reconnus sur-le-champ pour l'ibis égyptien.

Comment cet oiseau se trouvait-il sur un rocher situé à plusieurs centaines de milles de toutes terres, tandis qu'à Madagascar et dans les archipels voisins il est complétement inconnu? L'unique solution que, suivant moi, on puisse donner de ce problème, c'est d'admettre que des ibis arrachés des côtes d'Afrique, où leur espèce est indigène, par un violent coup de vent de nord-ouest, comme il en passe quelquefois dans ces parages, seront venus s'abattre sur Agaléga, et s'y seront multipliés. Cette supposition est d'autant plus admissible qu'on voit souvent apparaître dans les bois de cocotiers dont cette île est couverte, et ordinairement à la suite des mauvais temps, des volatiles étrangers que les habitants n'avaient jamais vus auparavant.

Du reste, l'ibis est une triste conquête pour Agaléga. Son plumage est sombre et sa chair ne fournit qu'un détestable manger. Aussi ne figura-t-il pas au nombre des cent mets divers dont M. de Saint-Aulaire, jaloux de me montrer toutes les richesses culinaires de sa propriété, fit servir au dîner. Le gibier, la volaille et le poisson en firent les frais. Tout était bon, surtout des rougets et des bonites que je trouvai bien supérieurs à tout ce que j'avais mangé de meilleur dans ce genre à l'Ile de France.

Un festin aussi splendide et servi devant des chasseurs affamés auxquels le maître de la maison et son

économe en faisaient les honneurs d'une manière aussi généreuse que cordiale, dut nécessairement être fort gai et durer longtemps. En effet, le soleil allait se coucher, lorsque, rendu inquiet par la manière bruyante dont la mer brisait sur le récif du rivage, phénomène précurseur ordinairement d'un raz de marée, je donnai le signal du départ un peu plus tôt que je n'avais d'abord eu l'intention de le faire, dans la crainte que si le départ était retardé davantage, l'embarquement ne devînt dangereux, sinon même impossible. Grâce à cette précaution, il s'opéra assez facilement, en sorte qu'après avoir témoigné en même temps à mes deux aimables hôtes ma reconnaissance pour leur gracieuse réception, et mon désir que les circonstances me ramenassent encore chez eux, nous retournâmes à bord de *l'Artémise* qui, quelques moments après, faisait route vers les Seychelles, où la nécessité urgente de visiter le gréement de la frégate, avant d'aborder aux côtes de l'Inde, me décidait à relâcher.

Après une journée si complétement employée, le repos de corps et d'esprit m'était bien nécessaire; et pourtant de longs moments s'écoulèrent avant que l'excitation causée dans mon âme par toutes les impressions auxquelles elle venait d'être livrée, eût cédé à l'influence du calme, je dirais même du profond isolement, au sein desquels s'écoulait ma vie à bord. Mon appartement me parut bien solitaire; aussi le quittai-je promptement pour monter sur le pont où le beau temps et la fraîcheur de la nuit devaient calmer, je le savais par expérience, l'agitation que j'é-

prouvais. Le ciel était presque sans nuages; le vent alizé agitait à peine la surface de la mer; la lune, alors dans son plein, nous montrait Agaléga avec ses massifs de cocotiers qui, malgré leur élévation, semblaient une ombre répandue sur les eaux. Cette vue rappelait à ma mémoire tout ce qui avait passé sous mes yeux depuis le matin, et mes idées prenant peu à peu une direction plus conforme aux exigences du genre de vie auquel j'étais condamné, et du rôle d'observateur que je devais remplir, je pus alors me former une opinion juste et sans prévention de l'état actuel de la petite colonie que nous venions de quitter. J'avais vu tout ce que la fermeté réunie à la sagesse et à l'industrie peut mettre un homme à même d'exécuter, lorsque les circonstances lui permettent de déployer ces précieuses qualités. Là, un seul individu de notre couleur, isolé au milieu de plusieurs centaines de noirs, était parvenu à rendre ces derniers heureux, les maintenir dans l'ordre le plus parfait, et à leur faire accomplir leur tâche journalière sans peine, et même en n'employant que rarement les châtiments corporels. Sa présence avait, pour ainsi dire, vivifié cette propriété qui, sous une pareille direction, croissait en importance sous le double rapport de l'étendue des plantations et des revenus. Lorsque je la visitai, elle fournissait à l'exportation annuelle, en outre de plusieurs articles dont j'ai fait l'énumération plus haut, l'énorme quantité de 37 mille veltes d'huile, représentant à peu près la somme de 200,000 francs, dont, il est vrai, la moitié, au moins, était consommée

par les frais d'exploitation ou d'entretien des travailleurs. Le trafic même qui se fait sur les lieux entre les habitants et les caboteurs ou bien les navires visiteurs, n'est pas à dédaigner. Le tabac, les étoffes, les articles de parure ou de ménage, nécessaires à cette population, articles auxquels j'ajouterai le rhum dont, aux grands jours de fête, l'économe régale ses administrés, tout est payé avec les productions du pays, qui, je dois l'avouer, ne sont livrées qu'à un prix fort avantageux pour les vendeurs. Cette source de bénéfices ne pourra qu'augmenter, car les capitaines des bâtiments de guerre ou de commerce qui traversent ces parages, trouvant en abondance à Agaléga des volailles, du maïs, quelques légumes, des cochons, du bois à brûler et de l'eau très-bonne, quoique tirée de puits creusés dans le sable, et sachant qu'ils pourront même, au besoin, laisser tomber l'ancre à petite distance du rivage, fréquenteront la petite colonie de plus en plus dans quelques années (9).

Celle-ci jouit donc d'une grande prospérité, et l'on se sentirait disposé, en voyant l'existence heureuse et paisible qu'y mènent les noirs, à décider que son avenir est bien moins précaire que celui des autres possessions britanniques où l'esclavage a été aboli; mais on abandonne bientôt cette illusion, quand on réfléchit combien il est à craindre que les anciens captifs d'Agaléga, une fois rendus complétement libres, l'amour du changement ne devienne chez eux plus fort que celui du bien-être, comme il n'arrive malheureusement que trop souvent dans les sociétés même

les plus civilisées ; ou bien que ce même bien-être n'attire dans l'établissement les affranchis de l'île de France, dont le mélange avec la population actuelle pervertira celle-ci immanquablement. Puissent ces prévisions se trouver fausses, puisse le régisseur de cette petite colonie ne pas voir s'évanouir en peu de temps l'œuvre qui lui a coûté tant de peines, et pour l'accomplissement de laquelle il s'est courageusement résigné à vivre pendant longtemps sans parents, sans amis, sur un récif, et le seul blanc au milieu de nègres bruts et ignorants.

Telle fut la conclusion à laquelle me conduisirent les nombreuses réflexions que je fis pendant les courts instants que mit *l'Artémise*, poussée par une fraiche brise, à nous faire perdre de vue, malgré un superbe clair de lune, Agaléga et ses hauts cocotiers. Peu à peu les bandes de fous et de mouettes dont les cris assourdissants nous avaient annoncé, la nuit précédente, le voisinage de la terre, étaient restées derriere nous, et le lendemain, au point du jour, mes yeux n'aperçurent plus qu'une immense plaine liquide à la surface de laquelle voltigeaient des nuées de poissons volants.

Mais nous étions trop peu éloignés de notre prochaine relâche pour que cet isolement fût de longue durée ; en effet, le 26 juin, au lever du soleil, les vigies distinguèrent les hautes terres de Mahé, et quelques heures après, *l'Artémise* laissa tomber l'ancre, à la place même où avait mouillé la corvette *la Favorite*, sept années auparavant. Est-ce au spectacle d'activité

et d'industrie que je venais d'admirer, ou aux changements que les années apportent ordinairement dans notre manière de voir et de sentir, ou bien enfin à la réalité des changements subis par la colonie de Mahé depuis mon dernier passage, qu'il faut attribuer l'air de tristesse et d'abandon que je trouvai à cette possession britannique, dont j'avais conservé des souvenirs si frais et si attachants? Malheureusement il n'était que trop vrai que, durant les dernières années, elle avait perdu beaucoup sous tous les rapports. La nature y était toujours aussi belle, les terres aussi fertiles, mais en vain je cherchai ces plantations si variées, ces charmantes habitations que j'avais parcourues en 1830 : les unes avaient fait place aux herbes parasites, si vivaces sous les tropiques, les autres étaient en ruine, et les jolis chemins que j'avais suivis autrefois pour aller y recevoir un gracieux accueil disparaissaient sous les arbustes épineux : en voyant la diminution qu'avait subie la population blanche et noire de ce petit pays, j'aurais pu croire qu'il avait été visité par quelque fléau destructeur de notre espèce, si les lamentations du peu de mes anciennes connaissances que je retrouvai sur les lieux n'avaient confirmé mes soupçons, que là encore s'offraient à moi les funestes résultats de l'émancipation des esclaves. Ceux-ci en effet, quoiqu'à peine arrivés à la moitié du temps d'apprentissage qui devait les conduire à l'indépendance complète, montraient la même aversion pour le travail, la même turbulence que les noirs de l'Ile de France, et comme

il n'existait dans tout l'archipel qu'un magistrat chargé de juger leurs délits, ils profitaient, pour s'assurer une sorte d'impunité, de la répugnance que montraient généralement les maîtres à porter leurs plaintes devant une autorité aussi éloignée de chez eux; en sorte que les colons se trouvant ruinés pour la plupart, et fatigués d'entretenir des hommes qui ne voulaient plus travailler, préféraient s'en débarrasser en leur concédant des terres et la liberté. D'autres plus avisés, prévoyant de bonne heure ce qui allait arriver, étaient parvenus à décider, par de belles promesses et une augmentation de gages, leurs apprentis à les accompagner à l'Ile de France où ils les louaient un haut prix aux planteurs; mais quelques-uns des émigrés étant revenus chez eux, et ayant fait à leurs camarades un triste tableau de la vie laborieuse qu'ils menaient à la nouvelle résidence, ceux-ci ne voulurent plus du tout s'expatrier, sous le prétexte, admis du reste par les lois promulguées récemment sur cette matière, et assez plausible, il faut en convenir, que le climat de l'Ile de France étant humide et froid, en comparaison de celui de Mahé, faisait beaucoup de victimes parmi ceux d'entre eux qui avaient abandonné leurs foyers. Quoique cette résolution ait compromis gravement les intérêts des habitants des Seychelles, on ne doit pas moins se féliciter qu'un pareil obstacle ait arrêté l'émigration des apprentis, car autrement le pays courait le risque de se trouver bientôt sans un seul blanc et privé des trois quarts de sa population noire.

D'un autre côté, qu'allait devenir cette dernière au

moment où ses anciens patrons n'exerçant plus sur elle aucun pouvoir, ni même aucune influence, et effrayés des funestes conséquences que l'émancipation, attendue prochainement, pouvait avoir pour leur sûreté, se disposaient à l'abandonner à elle-même, pour transporter leurs pénates ailleurs? Je trouvai la solution de ce problème durant les diverses excursions que je fis dans l'intérieur de Mahé, sous la conduite du gouverneur Harisson, par lequel je fus accueilli avec autant d'empressement et d'urbanité que je l'avais été lors de mon passage sur *la Favorite*.

Je parcourus ainsi successivement tous les quartiers les plus intéressants de l'île, et partout se montrèrent à mes yeux les indices de la destinée malheureuse que l'avenir réserve à cette colonie, comme à toutes celles, du reste, dont le sol est cultivé par la race noire. Ici, ce sont des habitations abandonnées de leurs propriétaires, dont quelques-uns ont emporté avec eux jusqu'aux maisons de bois pour s'en servir dans les contrées où ils se sont retirés; là s'étendent sur les flancs des collines de vastes plantations de girofliers que, malgré leur vigueur, et profitant de l'abandon où elles sont tombées, les arbres indigènes commencent à étouffer. Plus loin, je distinguai des champs de manioc ou de maïs qui, aujourd'hui presque en friche et envahis par les mauvaises herbes, fournissaient peu d'années encore auparavant de superbes récoltes à l'exportation. Enfin, mon complaisant guide, qui de même que moi déplorait la décadence de la colonie confiée à ses soins, me montrait avec une sorte de douleur des établisse-

mens industriels délaissés par les fondateurs, faute des bras ou des capitaux nécessaires à leur exploitation; tantôt, je parcourais avec lui des chantiers autrefois remplis de nombreux ouvriers occupés à construire ou à réparer des navires, et devenus tout à fait solitaires. Tantôt nous visitions la belle sucrerie que plusieurs colons, aidés par des capitalistes de l'Ile de France, étaient parvenus à créer il n'y avait que peu d'années, à l'époque où les sucres se vendaient très-avantageusement sur le marché de cette ancienne possession française. Un abondant cours d'eau, que plusieurs réservoirs alimentaient même dans les plus grandes sécheresses, offrit à bon marché la force motrice pour le moulin, tandis que les terres environnantes, les plus fertiles, les mieux exposées de l'île, sous tous les rapports, pour la culture des cannes, furent aisément louées ou achetées. Mais, soit que les actionnaires, ayant fait de trop grands sacrifices pour les bâtiments de l'usine, manquassent des capitaux nécessaires pour une si considérable exploitation; soit que les planteurs voisins, qui avaient promis de fournir des cannes à sucre à l'usine, refusassent de tenir leurs engagements; ou bien enfin, ce qui est encore plus probable, que le dispendieux entretien des apprentis et leur peu de dispositions au travail eussent fait monter la main-d'œuvre beaucoup plus haut qu'on ne l'avait calculé d'abord, l'usine n'a jamais marché convenablement, malgré toutes les chances avantageuses réunies en sa faveur. Quand je la vis, les magasins, la purgerie tombaient en ruine faute d'entretien, et la machine, privée de sa

principale pièce envoyée au delà des mers pour être réparée, chômait depuis un an; en sorte que les récoltes, devenues inutiles, pourrissaient sur le sol, et les ouvriers, abandonnés à eux-mêmes, étaient morts en partie ou avaient abandonné l'habitation.

En traçant l'histoire de l'unique sucrerie que Mahé ait possédée, j'ai fait celle de presque toutes les belles propriétés de la colonie. Pour elles, des causes à peu près semblables ont amené les mêmes résultats; et lorsque je demandai à mon compagnon de voyage ce que devenait la foule d'apprentis rendus à la liberté avec ou sans l'aveu de leurs maîtres, il me montra une multitude de petites cases nouvellement construites sur les habitations abandonnées, à l'ombre des arbres fruitiers et dans les positions les plus pittoresques. C'est là que vivent avec leurs familles, me disait-il, non sans un air de mécontentement, et plongés dans l'oisiveté, ces hommes dont les bras pourraient faire produire de superbes moissons à la terre féconde sur laquelle leurs demeures sont disséminées; mais non, ils se contentent d'en obtenir, au prix de quelques heures seulement d'un nonchalant travail, la petite quantité de maïs et de manioc nécessaire à la nourriture de leurs familles et à celle de quelques volailles qu'ils vont échanger chaque semaine au marché de la ville contre les articles manufacturés dont ils ont besoin. D'autres, plus paresseux encore, attendent de la Providence leur subsistance journalière, qu'ils vont chercher, quand la faim les presse, dans les bois environnants.

Lorsque, tout en écoutant les nombreuses plaintes que mon guide formulait contre ces colons d'une nouvelle espèce; tout en déplorant avec lui le tort que leur paresse causait aux planteurs, je promenais mes regards sur ces belles campagnes, au sein desquelles règne un été perpétuel, où le sol, arrosé par une multitude de petits ruisseaux, produit spontanément cent espèces de végétaux propres à la nourriture de l'homme, où tout enfin semble inviter celui-ci au repos, du fond de mon âme, amollie sans doute par un aussi séduisant spectacle, s'élevait une voix qui démentait mes paroles. Elle me demandait si ces braves nègres qui, pouvant vivre confortablement sans travailler, aimaient mieux se reposer que de tremper la terre de leurs sueurs, n'étaient pas dans les principes de la véritable philosophie; car enfin, me disait-elle, plus sages peut-être que vous autres gens civilisés, ils commencent la vie comme vous cherchez tous à la finir, c'est-à-dire qu'ils jouissent sur-le-champ de cette douce quiétude dont la conquête vous coûte ordinairement une longue suite d'années de peines et de soucis. Mais malheusement ces philosophes, imitant en cela, du reste, l'exemple de beaucoup d'indigènes des bords de la Seine ou de la Tamise, non moins qu'eux ennemis de toute espèce d'occupation fatigante, montraient, quand l'occasion de s'y livrer impunément se présentait, un goût très-prononcé pour le bien du prochain. Afin de se procurer ce qui leur manquait, ils se livraient la nuit à de petits larcins dans les lieux habités du voisinage, en attendant que plus tard ils pussent satisfaire,

sans crainte d'une répression sévère, leur penchant au pillage et leur haine contre les blancs.

Tels étaient les progrès que les anciens esclaves des Seychelles avaient faits dans les voies de la civilisation et de l'industrie depuis que l'apprentissage était commencé. Aussi les colons de cet archipel me parurent-ils encore plus mécontents que ceux de l'Ile de France, si c'est possible, de l'accomplissement du grand œuvre des négrophiles. Cependant, je dois en convenir, ils avaient beaucoup contribué eux-mêmes à amener les choses au point de désordre où elles étaient parvenues.

En effet, la plupart d'entre eux, au lieu d'employer utilement les capitaux considérables que l'indemnité accordée par le gouvernement anglais aux possesseurs de nègres avait fait tomber entre leurs mains, au lieu de rester sur leurs propriétés pour soigner ou bien pour contenir les apprentis, et profiter ainsi des sept années de travail que ceux-ci leur devaient, la plupart d'entre eux, dis-je, s'empressèrent d'aller à l'Ile de France où ils dissipèrent en peu de temps leur part de l'indemnité, puis revinrent chez eux légers d'argent, et de plus ayant contracté des habitudes de luxe qui leur étaient inconnues auparavant. Alors l'ancienne simplicité de mœurs à laquelle le mauvais état de leur fortune les força de revenir devint insupportable à la plupart d'entre eux, qui s'abandonnèrent d'autant plus vite au découragement qu'ils trouvèrent leurs apprentis animés du plus mauvais esprit et ne voulant plus travailler.

Sans ce découragement, qui semblait étouffer complétement chez eux l'énergie dont ils avaient tant besoin pour se soustraire à cette fâcheuse situation, les habitants de Mahé, au lieu de ne songer qu'à émigrer en abandonnant leurs plantations, auraient fait de vigoureux efforts pour tirer parti de ces dernières, sinon après l'émancipation, du moins après l'apprentissage, et ils y seraient parvenus, on peut le croire, car si les nègres montrent un éloignement presque insurmontable pour la culture des cannes et la fabrication du sucre, ils peuvent être assez aisément décidés, par l'appât d'un bon salaire, à entreprendre d'autres genres de travaux moins pénibles quoique tout aussi productifs. Ainsi, par exemple, la culture du café, celle du maïs, du manioc ou du riz, la coupe des beaux bois existant encore dans les cantons élevés de l'île, et dont une partie pourrait être employée sur les lieux à la construction ou à la réparation des navires; la pêche de l'espèce de tortue qui fournit l'écaille si recherchée pour la tabletterie, et dont on trouve une grande quantité sur les rivages des Seychelles; enfin, la fabrication de l'huile de coco, à laquelle on pourrait donner une extension d'autant plus considérable, que les terrains voisins de la mer et même plusieurs montagnes de Mahé sont hérissés de cocotiers; chacune de ces productions, ainsi que plusieurs autres dont l'énumération serait trop longue, formerait une branche d'exportation lucrative, si elle était convenablement exploitée. Mais non, les colons des Seychelles, quoique actifs et intelligents, quoique marins intré-

pides, n'entendent rien aux spéculations. Soit par ignorance des affaires ou bien par un sentiment de délicatesse exagéré, bien rarement ils se décident à contracter un emprunt pour tenter quelque entreprise, lors même que le succès en paraîtrait assuré. Aussi, peut-on considérer cet archipel comme menacé d'une manière très-sérieuse d'être abandonné complétement avant peu d'années par les blancs à la race noire, c'est-à-dire, livré au désordre et à la barbarie.

Une semblable destinée paraissait réservée à cette charmante petite île Sainte-Anne, dont il est tant question dans la relation du voyage de *la Favorite*, et sur laquelle je retrouvai mon ancienne connaissance, la famille Savy : comme les autres propriétaires de Mahé, elle avait subi dans sa fortune de si fâcheuses anomalies, que son vénérable chef me parut disposé à aller chercher sur les côtes de l'Inde une autre patrie où il pût employer utilement ses capitaux et exercer son industrie. L'abandon d'une aussi belle et aussi agréable propriété sur laquelle parents et enfants avaient vécu d'une manière honorable pendant longues années, au sein de l'abondance, devait leur coûter beaucoup, et cependant Sainte-Anne n'en était pas moins, comme du temps de *la Favorite*, le séjour de la gaieté et des plaisirs. Il est vrai que les fréquentes visites des officiers d'une petite corvette de charge française retenue depuis plusieurs mois à Mahé par de très-fortes avaries, ne contribuaient pas mal à faire oublier les chagrins de leur position aux futurs émigrants, qui tous, en général, et

surtout les jeunes femmes et les demoiselles, me semblèrent très-empressés de montrer aux nouveaux hôtes les progrès en tous genres qu'elles avaient faits pendant leur dernier voyage au Port-Louis. Ces progrès étaient constants, je l'avoue. Elles dansaient mieux, montraient plus de goût dans leurs toilettes, figuraient avec moins de timidité devant les visiteurs, que lors de nos premières relations; mais, je dirai franchement, quand même ces pages devraient leur déplaire autant que celles du voyage de *la Favorite*, dans lesquelles pourtant je n'ai mêlé qu'une bien innocente critique à beaucoup d'éloges, je dirai que, malgré ces nouveaux agréments dont mes anciennes connaissances paraissaient si fières, elles ont eu grand tort, suivant moi, d'abandonner ainsi leurs grâces naturelles pour le brillant d'une société plus recherchée.

Je trouvai donc Mahé bien changé sous tous les rapports, et n'offrant plus, au lieu de scènes gaies et riantes, comme à mon dernier voyage, que l'image de l'abandon et d'une colonie touchant à sa fin. Aussi voyais-je approcher avec plaisir l'époque où la terminaison des travaux à exécuter dans le gréement de la frégate lui permettrait de continuer son voyage vers les côtes de l'Inde, terme de notre prochaine traversée. Une autre raison encore, la santé de l'équipage, me faisait désirer vivement la fin de cette relâche, car le nombre de nos malades, au lieu de diminuer, s'accroissait chaque jour, malgré les rafraîchissements variés qui étaient prodigués à tous les hommes sans exception, ce que j'attribuai à la grande chaleur des

nuits et à l'énorme quantité de fruits que mangeaient nos jeunes gens. Je pressai donc le départ, et je fis bien, car peu de jours seulement après l'appareillage, le mal avait à peu près cessé, grâce à l'air frais et pur de la mer, et peut-être aussi à l'ample provision de bœufs et de tortues que nous avions faite en partant.

Ce pays, que j'abandonnais ainsi avec si peu de regrets et même l'esprit en proie à des impressions pénibles, était pourtant un de ceux d'où j'avais emporté à mon dernier voyage les plus doux souvenirs. J'y étais venu avec l'espoir de les renouveler; mais cet espoir, comme on l'a vu plus haut, avait été complétement déçu. Dans cette île, en moins de quelques années, tout, hommes et choses, avait changé par l'influence de l'émancipation des esclaves. Elle m'offrait un déplorable exemple de l'état d'abandon dans lequel tomberont, avant peu de temps, toutes les colonies à nègres, sans exception, et justifiait ainsi malheureusement les craintes que m'avait toujours inspirées l'œuvre des négrophiles, craintes que, malgré ma manière de voir, tout à fait favorable à l'affranchissement des esclaves, l'on n'a pas craint de qualifier de délit envers l'humanité. Combien de fois pendant mes longs séjours aux colonies, ai-je fait des vœux ardents pour qu'ils vinssent sur les lieux mêmes juger de la meilleure manière d'appliquer le principe de l'émancipation, ces hommes qui, malgré une instruction profonde en économie politique et une grande expérience des affaires, se sont laissé entraîner par des théories brillantes, séduisantes même sans doute,

mais que l'examen sévère et consciencieux de la question fait évanouir sur-le-champ. Alors ils auraient compris, comme moi, j'en suis persuadé, qu'une philanthropie sage, positive et surtout désintéressée, pareille enfin à celle dont je suis animé, pouvait seule amener sans secousse l'affranchissement et ménager à la fois les droits de l'humanité, ceux des colons, et, ce qui est non moins précieux, les intérêts de la métropole qui, dans l'état actuel des choses, semble condamnée à toutes sortes de sacrifices, dont les résultats seront immanquablement l'ingratitude des noirs, les malédictions des blancs et la perte de nos colonies.

CHAPITRE VIII.

RELACHE A TRINQUEMALAY. — KARICAL. — TRINQUEBAR. — GOUDELOUR. — PONDICHÉRY. — MADRAS. — ARRIVÉE A CALCUTTA.

Plus j'avance dans la longue carrière que je dois parcourir, plus je suis effrayé des obstacles sans nombre qui surgissent de toutes parts autour de moi, comme pour m'empêcher de parvenir au but vers lequel tendent mes efforts. Pourrai-je trouver toujours le courage nécessaire pour continuer de traiter la plupart des grandes questions politiques ou sociales dont, en ce moment où le grand drame que joue la société en Europe, approche de plus en plus du dénoûment, la solution occupe si vivement gouvernants et gouvernés? Ne dois-je pas craindre de me voir accusé de partialité ou d'exagération par les personnes auxquelles ont paru trop vives les couleurs de mes tableaux? Mais non, elles rendront, je l'espère, plus de justice aux sentiments qui m'animent, et comprendront que si parfois ma manière de voir a pu leur sembler prononcée, hardie même, elle n'en est pas moins celle d'un homme qui n'a cédé à aucun sentiment d'animosité, sur lequel l'envie de faire triompher ses opi-

nions n'a aucune influence, et dont, au contraire, le seul désir est de se rendre utile à ses compatriotes, en leur disant la vérité.

Cet appel à l'impartialité, à l'indulgence des lecteurs, m'a semblé bien nécessaire en ce moment où, après avoir osé heurter de front des opinions qui ne trouvent que trop de partisans chez nous, et ne pas avoir craint de prendre le parti des blancs contre la race noire, cette protégée de nos philanthropes, je vais essayer de déchirer le voile de préjugés et d'erreurs de tout genre derrière lequel est caché aux yeux de mes concitoyens le véritable état de l'Inde, ainsi que la situation politique des Anglais en Asie.

C'est dans ces contrées qui, aujourd'hui, occupent tant l'attention publique, et dont nous devions parcourir les côtes pendant une année, que je dirigeai *l'Artémise*, en quittant l'archipel des Seychelles. Les calmes et les brises contraires que les marins rencontrent toujours sous l'équateur, retardèrent d'abord notre navigation; mais, bientôt parvenus aux parages où règne la mousson de sud-ouest, et poussés par celle-ci, nous arrivâmes en peu de jours devant Trinquemalay, où je relâchai dans l'intention de voir l'amiral commandant la station anglaise, et de former ainsi avec cet officier général des relations bienveillantes qui pussent être favorables aux intérêts de nos bâtiments marchands, attirés par le commerce sur les rades de l'Indostan. Une autre raison encore me détermina, je l'avoue, à visiter ce port de Ceylan: je voulus voir des lieux qui, pour tous les Fran-

çais et principalement les marins, doivent avoir quelque chose d'intéressant, de flatteur même pour leur amour-propre national; car c'est là ou dans les parages environnants, que, pendant les années 1782 et 1783, si mémorables pour notre marine militaire, le bailli de Suffren lutta presque toujours victorieusement, quoique avec des forces inférieures, contre les flottes britanniques commandées cependant par un amiral distingué. On le vit, cherchant et attaquant sans cesse son adversaire, l'empêcher de détruire nos établissements de la côte Coromandel. Loin de France, n'en recevant que de rares et insuffisants approvisionnements, il sut arracher à l'ennemi ceux dont il avait besoin. Enfin, par une manœuvre aussi habile qu'heureuse, il parvint à planter son pavillon sur les murailles de Trinquemalay, alors que l'amiral Hughes le croyait occupé à réparer les avaries éprouvées par ses vaisseaux dans les derniers combats.

Pour moi, auquel plusieurs voyages dans l'Inde avaient rendu familiers les détails des hauts faits accomplis par M. de Suffren, la vue du principal théâtre de ses exploits ne pouvait manquer d'avoir un vif attrait. Aussi employai-je avec empressement les courts instants de liberté que me laissèrent, pendant notre relâche, les aimables attentions dont je fus comblé par l'amiral Keppel et le colonel commandant Trinquemalay, à parcourir ces lieux si pleins de souvenirs glorieux pour notre pays.

Nos couleurs avaient flotté au sommet avancé de cette Pointe du Pavillon (Flag-Point) qui termine par

une muraille granitique de 100 pieds de hauteur, la plus élevée comme la plus septentrionale des trois pointes que projette vers l'ouest la presqu'île au milieu de laquelle est situé le fort de Trinquemalay. Les abrupts rivages méridionaux de cette presqu'île sont baignés par les eaux tranquilles de la magnifique baie intérieure à laquelle ce point maritime doit la présence des Européens, tandis que ceux qui font face dans la direction opposée bordent la rade foraine où l'*Artémise* était à l'ancre.

C'était là que le bailli de Suffren avait débarqué les troupes hors de la portée du canon des remparts qui, dans cette partie, bordent la plage, et au milieu desquels son artillerie ayant bientôt fait une large brèche, força la garnison de capituler peu d'heures seulement avant l'apparition de la flotte ennemie accourue à son secours. La poterne située de ce côté auprès du débarcadère m'a bien souvent donné passage, lorsque peu d'instants après le lever du soleil, je descendais à terre pour faire mes courses matinales; et à peine en dedans des fortifications, mille sujets d'observation se succédaient sous mes yeux. J'étais dans l'intérieur du fort, ou pour mieux dire de la ville, car si devant moi s'étendait une esplanade garnie de plusieurs rangées de canons et d'affûts autour desquelles circulaient des pelotons de soldats occupés à relever les postes avant la grande chaleur du jour, ou bien des bandes de militaires condamnés pour quelques fautes de discipline à réparer les chemins, je voyais de toutes parts, dans le voisinage de cette esplanade, des

groupes de petites maisons et de cases indiennes entourées de bosquets, à l'ombre desquels des indigènes, vêtus de pagnes blancs et nonchalamment étendus sur de riches tapis, se reposaient ou causaient entre eux. Ce spectacle ne manquait ni de fraîcheur ni de mouvement ; ces arbres couverts de superbes fleurs, ces mille espèces de plantes parasites qu'une végétation vigoureuse répandait à profusion sur les remparts dont je voyais en beaucoup de places les masses brisées par leurs ramifications, enfin la chaleur du jour qu'un ciel sans nuages et un soleil brillant répandaient sur tous les objets, formaient un tableau vraiment pittoresque, auquel prêtait un nouveau charme à mes yeux, l'air de vétusté qu'avaient la plupart des édifices publics environnants.

En effet, de toutes parts je voyais sur ces derniers les traces du climat et du temps. Ici, des magasins dont les insectes avaient dévoré la charpente, étaient à moitié démolis; là, plusieurs bâtiments destinés au logement des troupes et de leurs officiers semblaient sur le point de subir le même sort ; enfin, au milieu d'un terrain couvert de décombres et d'immondices, s'élevait un mausolée construit à l'européenne sur de grandes dimensions, mais tellement dégradé par les pluies, qu'il me fut impossible d'en déchiffrer l'inscription. Il renfermait probablement les cendres d'un haut personnage hollandais ou portugais, dont on avait cru faire parvenir le nom à la postérité, en lui élevant un aussi magnifique tombeau; et pourtant à peine un demi-siècle s'était-il écoulé depuis son tré-

pas; le reste même des matériaux apportés de bien loin pour la construction de sa dernière demeure, étaient encore intacts, que déjà le temps avait effacé son nom du souvenir des générations actuelles aussi bien que du monument. L'image de cette nature grande et riche des tropiques empressée de détruire les édifices que la main des hommes a élevés sur ses domaines, me frappait davantage encore, lorsque, prenant le chemin qui conduit par une montée courte mais rapide de la ville au sommet de *Flag-Point*, et serpente au milieu d'anciennes constructions croulant de toutes parts, je venais m'asseoir au pied d'une petite colonne de granit dont, malgré leur solidité, les assises supérieures, arrachées de la base, gisaient tristement sur le sol. Cette colonne avait porté le pavillon hollandais au temps, sans doute, où il régnait en maître sur les opulentes contrées d'Asie arrachees par les Pays-Bas au Portugal. A sa base se trouvaient gravés plusieurs noms illustrés peut-être par des victoires : aujourd'hui, vainqueurs et vaincus sont tombés dans le gouffre sans fond de l'oubli; le pavillon a disparu, le monument qu'il protégeait est renversé dans la poussière, et à quelques pas de là flottent orgueilleusement les couleurs britanniques, au sommet d'un mât élevé.

Que de tristes et sérieuses pensées sont venues assaillir mon esprit à cette place où tout ce qui m'entourait me faisait sentir le néant des grandeurs, de la gloire et des réputations, à la recherche desquelles les hommes sacrifient si souvent, et presque toujours

en vain, leur bonheur et leur existence! Cependant je trouvais une sorte de jouissance à venir m'y livrer, au sein d'une profonde solitude, à mes réflexions, quoiqu'elles dussent être pénibles; car moi aussi j'avais abandonné mon pays, je m'étais condamné à vivre pendant plusieurs années loin de tout ce que j'aimais au monde, pour contribuer, suivant mes faibles moyens, à la grandeur de ma patrie, et pour acquérir un peu de cette gloire dont je comprenais alors si bien l'inanité.

Combien l'homme se trouve peu de chose en présence de semblables vérités! aussi doit-il leur fermer son âme, s'il attend de l'opinion publique la récompense de ses travaux, car elles sont bien capables de jeter le découragement dans les âmes faiblement trempées.

J'avoue que par moments j'en éprouvais la dangereuse influence, quand, de la petite place que j'occupais à la crête de cet amas de rochers entassés les uns sur les autres, je contemplais les scènes grandioses qui s'offraient de toutes parts à mes yeux. Du côté de la mer et jusque dans un lointain infini, se déroulait la plaine liquide sur laquelle, en vue même du point où j'étais placé, douze vaisseaux français commandés par le bailli de Suffren avaient livré un combat sanglant à la flotte anglaise. Alors le bruit de l'artillerie des deux ennemis résonnait, dit-on, dans les montagnes de l'île comme les plus bruyants éclats du tonnerre: au moment où je le contemplais, la surface de la mer, semblable à une vaste solitude, n'était agitée que

par la brise, et le seul bruit qu'elle m'apportait était celui des lames heurtant le pied du rempart de granit dont j'osais à peine mesurer des yeux l'effrayante hauteur. Si je regardais sur la gauche, je voyais commencer, pour ainsi dire, à mes pieds, la plage sablonneuse qui, après avoir entouré l'anse peu profonde que forme la presqu'île en se projetant dans cette partie au large de la côte de Ceylan, et près de laquelle *l'Artémise* se reposait doucement sur son ancre, allait ensuite dans sa course à peu près directe vers le nord se perdre au sein d'un horizon brumeux. Sur la droite une perspective différente s'offrait à ma vue : ce n'étaient plus des grèves qui, bordées d'un côté par le ressac écumeux, et de l'autre par les limites de la végétation, semblent un ruban de neige bordé d'argent et d'émeraudes, mais des chaînes de collines abruptes couvertes de bois épais, et au travers desquelles l'océan s'est frayé, à la faveur de quelque commotion souterraine, le canal étroit par lequel les navires parviennent jusqu'au fond de la magnifique baie de Trinquemalay, cet immense bassin dont les ramifications qui s'étendent au loin vers l'intérieur des terres, forment presque autant d'excellents mouillages restés pourtant jusqu'ici non moins solitaires que les antiques forêts répandues sur leurs bords. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, je n'apercevais dans cette direction qu'une masse de verdure sombre et sauvage à laquelle je trouvais d'abord un aspect imposant et grandiose, mais qui m'eut bientôt fatigué par son uniformité.

Les seuls êtres humains qui habitent ces immenses solitudes sont quelques misérables sauvages, restes infortunés des anciens maîtres d'un pays tombé, depuis un temps immémorial, aux mains d'étrangers venus de l'Indostan, ou des pays malais. Trop peu nombreux et d'un caractère trop craintif pour oser revendiquer leurs anciens droits à la propriété du sol, ils vivent loin des lieux habités, tantôt sur les bords de la mer, tantôt au fond des bois, où ils se procurent aisément, au moyen de la pêche et de la chasse, une nourriture assez abondante. Ces pauvres gens se sont toujours montrés bons et hospitaliers pour les Européens égarés ou naufragés sur leur territoire. Souvent même ils leur ont servi non-seulement de guides pour sortir de ces vastes forêts, mais plus encore de protecteurs contre les bêtes sauvages; car telle est l'adresse de ces indigènes, que les plus terribles animaux redoutent leurs coups.

Ils trouvent d'autant plus aisément le gibier nécessaire à la subsistance de leurs familles, que cette partie orientale de Ceylan, quoique fertile, est entièrement déserte, à l'exception de quelques points maritimes parmi lesquels Batticolo, situé à 20 lieues environ au sud de Trinquemalay, est le seul qui mérite d'être cité. Cette place jouissait d'une certaine prospérité du temps qu'elle appartenait à la cour de Lisbonne; aujourd'hui elle est sans aucune importance, et sa population, que gouvernent deux ou trois fonctionnaires anglais tout au plus, ne se compose guère que de quelques milliers d'Indiens

non moins paresseux, non moins dépourvus d'industrie que les descendants des Portugais, mêlés parmi eux, et qui, là comme dans le reste de l'Inde, sont tombés dans le plus profond avilissement. Du reste, Trinquemalay n'est guère mieux partagé sous ces divers rapports : ses habitants ne sont ni plus nombreux ni plus industrieux. Appartenant en majeure partie à cette classe d'Indiens chassés de la presqu'île par la misère ou la crainte de la justice, ils se montrent généralement dépravés et d'un caractère remuant qui exige une grande surveillance de la part des autorités locales. On compte bien plusieurs grands villages aux environs de la ville; mais, comme la plupart de leurs habitants croupissent dans la paresse ou bien se livrent à toutes sortes d'industries plus ou moins illicites, les terres sont si mal cultivées que leurs produits ne peuvent suffire à la subsistance de la population. Ce mauvais état de l'agriculture provient aussi de ce que les Chingulais, qui occupent en foule les parties occidentales de l'île, ne veulent pas venir résider au milieu de cette méchante race; aussi n'en voit-on presque aucun à Trinquemalay, au grand chagrin des Européens, qui manquent ainsi à la fois de bons domestiques, d'ouvriers et de cultivateurs.

Si, fatigué de l'aspect monotone que présentent les campagnes qui entourent l'établissement anglais, je promenais mes regards sur les lieux à travers lesquels j'avais passé pour arriver au point culminant où j'étais assis, j'acquérais encore davantage la certitude que Trinquemalay n'avait jamais été considérable, ou bien

qu'il était beaucoup déchu de son ancienne splendeur. Les casernes et l'hôpital militaire que l'on a placés sur les hauteurs de Flag-Point, pour les tenir sans doute constamment aérés, même durant les plus grandes chaleurs, avaient un air d'abandon qui m'attrista. Les variations de température sont, il est vrai, tellement brusques dans ces lieux élevés, que l'on a été obligé de faire descendre une partie de la garnison dans la plaine, pour soustraire les soldats aux maladies inflammatoires qui les décimaient auparavant. Au centre de la ville, qui, ainsi que je l'ai dit déjà, est située à l'endroit où les hauteurs de la presqu'île se joignent par une déclivité assez rapide aux terres basses, les troupes ne courent pas un pareil danger, mais y sont exposées aux funestes influences d'une température constamment chaude et humide. Aussi la plupart des employés du gouvernement ont-ils choisi l'emplacement de leurs maisons en dehors des vieux remparts du fort, qui, malgré leur peu de développement, n'en gênent pas moins beaucoup la circulation de l'air.

J'apercevais au loin, parmi les bouquets d'arbres voisins de la mer, bon nombre de ces maisons dont les toits couverts de tuiles rouges contrastaient d'une manière pittoresque avec le feuillage qui les abritait des rayons du soleil. D'autres étaient disséminées sur la plaine aride et blanchâtre que la grande terre projette jusqu'au col de la presqu'île, et au milieu de laquelle s'élève un vaste édifice carré, percé d'une multitude de fenêtres à ses quatre larges façades, dont l'état de

dégradation annonce suffisamment que les nombreux administrateurs qui, autrefois, occupaient cet immense magasin, ont été porter leurs pénates ailleurs. Ils ont très-bien fait, car lorsque la brise tombe, les rayons du soleil rendent cette vaste construction une véritable fournaise; seulement ils n'auraient pas dû grouper, ce me semble, comme ils l'ont fait, leurs nouvelles demeures autour de l'ancienne, et les soumettre par conséquent aux mêmes inconvénients. Je me sentais disposé d'abord à préférer les habitations situées au milieu des bois; mais en songeant aux torrents de pluie de l'hivernage, aux nuées de moustiques qui viennent à leur suite, je me trouvais fort embarrassé de décider lequel de la forêt ou de la plaine était le plus détestable séjour. J'avais été cependant bien souvent à même d'en juger, lorsque, dirigeant mes pas vers le port où mouillent les navires de la station anglaise, je traversais cette plaine dont je viens de parler. D'un côté s'élevaient les collines de la presqu'île, couvertes de broussailles épaisses, et de l'autre de vastes terrains, incultes ou hérissés de plantes parasites, allaient en ondulant se joindre aux forêts dans le lointain; çà et là quelques villages indiens aux cases mal propres et misérables. Auprès du chemin se montraient, à grande distance les unes des autres, de rares habitations construites dans le genre des maisons de campagne d'Angleterre; mais au lieu de gazon de boulingrins et de parterres de fleurs, leur accompagnement ordinaire chez nos voisins, elles n'étaient entourées que d'arbustes rachitiques, de plantes desséchées et saupou-

drées d'une poussière blanchâtre dont, en attendant que les pluies de l'hivernage vinssent la transformer en flaques de boue, la moindre brise soulevait des torrents. Les pâturages qui bordent la route dans presque toute sa longueur, quoique soigneusement protégés contre les atteintes des passants ou des animaux par des palissades, ne sont guère en meilleur état ; aussi le bétail qu'ils renfermaient avait-il un air languissant. Du reste, cet état de dépérissement des bêtes à cornes provient sans doute non moins de l'influence du climat que du manque de bons pâturages, car généralement les moutons et les volailles ne valent rien, et les chevaux, apportés à grands frais des diverses contrées d'Asie, perdent en peu de temps leur vivacité, ainsi que leurs forces, et meurent de langueur au bout de quelques mois, à moins qu'ils ne soient envoyés se rétablir dans le haut pays.

Les hommes ne luttent pas avec moins de désavantages que les quadrupèdes contre cette funeste influence, si j'en juge par le nombre de victimes toutes jeunes encore que la garnison anglaise fournit annuellement au fléau, et dont je vis les noms ainsi que l'âge figurer sur les pierres tumulaires dont le cimetière est tapissé. Comment, en effet, pourrait-il en être autrement dans une contrée où l'atmosphère est soumise à des variations aussi subites que dangereuses pour l'espèce humaine? Tantôt à une chaleur suffocante succède tout à coup, dès que la brise s'élève, une température très-fraîche, à laquelle se joint, la nuit, une rosée abondante; tantôt l'air, que des calmes prolongés ont laissé

Piron del. Bouquet sculp. Turgis ex.

longtemps en stagnation, devient si humide et si lourd, que, lorsqu'un coup de vent terrible ne vient pas le renouveler, il engendre d'effroyables épidémies.

Cependant, à mesure que j'approchais du port, je trouvais au pays une apparence moins triste; la campagne est plus accidentée, moins aride, et la route serpente à travers plusieurs jolies plantations appartenant au domaine qui entoure la belle habitation sur laquelle réside l'amiral anglais. Cette habitation, que le gouvernement met noblement à la disposition de l'officier général commandant la station, est vaste, commode, meublée convenablement, et située au sommet d'un monticule d'où l'on domine l'arsenal et le port. Celui-ci, que forme un des cent bras de la baie de Trinquemalay, étant entouré presque partout de montagnes et ne communiquant avec l'extérieur que par une passe très-étroite, jouit presque constamment d'un calme parfait, et bien rarement le mauvais temps vient troubler la tranquillité des navires ou même les gêner dans leurs réparations. Mais aussi rien au monde de plus solitaire que les rivages de cette rade : partout des bois épais viennent jusqu'au bord de l'eau. En vain les yeux cherchent quelques vestiges annonçant la présence de l'homme. Le seul que j'aie jamais aperçu dans mes courses de ces côtés était le canot d'une corvette anglaise transportant nos chasseurs sur les rives opposées de la baie, et dont les voiles blanches, vues dans le lointain, ajoutaient encore quelque chose de plus morne à la profonde solitude des lieux qu'elle parcourait.

L'arsenal même ne troublait que bien faiblement le profond silence qui régnait sur ces bords : ses ateliers étaient muets et son enceinte vide d'ouvriers. Il est vrai que sur la rade se trouvaient seulement un brick de guerre et le canot qui portait le pavillon de l'amiral en attendant le retour de la frégate commandante, partie depuis plusieurs mois en mission. Mais quand j'eus parcouru plusieurs fois cet établissement, j'acquis la conviction que lors même que toute la station aurait été dans le port, il ne pouvait guère prétendre à une beaucoup plus grande activité ; car, à l'exception de l'édifice contenant les bureaux des administrateurs, jolie construction fort commodément arrangée, je ne vis que de pauvres bâtiments ou de mauvais hangars, servant les uns de magasins, les autres d'ateliers ; et tous ne donnant qu'une triste idée de cette place qui, du reste, peut à peine être comparée à nos plus petits ports militaires en France. Cependant sa position est très-belle : devant les quais, l'eau est assez profonde et le fond suffisamment bon pour que les plus gros vaisseaux puissent y stationner en sûreté, et il se trouve sous les canons du fort d'Oldenbourg, construit sur la crête de la montagne dans les flancs de laquelle a été creusé l'emplacement des édifices, qui se trouvent ainsi entourés et gardés à la fois par une haute muraille de granit. Ce fort domine tous les environs et n'est dominé par aucune hauteur : aussi, quoique peu considérable, suffit-il à la protection du port et même de la rade, dont son artillerie commande la passe complétement.

Tel est le premier arsenal du gouvernement britannique dans l'Inde, et le meilleur port sans contredit de cette partie de l'Asie. C'est là que les navires de la station viennent se réparer ou faire reposer leurs équipages. Cependant, soit que l'aspect solitaire et monotone des campagnes environnantes exerçât sur mon esprit une fâcheuse influence, soit que réellement ce port ne répondît pas à l'idée que je m'en étais faite, d'après son antique réputation, chaque fois que je le visitai, ma curiosité fut promptement rassasiée. Aussi je revenais toujours avec un nouveau plaisir à la belle demeure de l'amiral Keppel, où je recevais un accueil non moins honorable que bienveillant. Là je rencontrais souvent les capitaines de la station qui, tous de même que leur chef, me parurent très-médiocrement enchantés de leur long séjour à Trinquemalay. Ils se plaignaient de ce que cette place est tout à fait isolée, dépourvue complétement de société, et de plus soumise aux pernicieuses influences d'un climat aussi malsain que désagréable en toute saison. Ces griefs, autant que je pus en juger pendant ma courte relâche, sont assez fondés : les communications entre la ville et Colombo (10), chef-lieu de Ceylan, situé sur les côtes occidentales de cette grande île, sont extrêmement difficiles : on a bien commencé, il est vrai, une route qui doit lier ces deux points ; mais elle devra traverser tant de forêts marécageuses, tant de rivières et de ravins, que probablement il se passera encore bien des années avant son complet achèvement. D'un autre côté, les marchands et les voyageurs ne paraissant que rare-

ment dans ce pays dépourvu de commerce et généralement peu curieux, le nombre des familles européennes y est très-borné, tellement même que l'on compte à peine dix dames blanches dans les plus nombreuses réunions, et encore ne parvient-on à les réunir que très-difficilement, tant cette petite communauté est en proie aux rivalités de tous genres et aux tracasseries.

Quelles distractions ont donc ces pauvres exilés dans une contrée où la vie animale est détestable, où le climat punit de mort le moindre excès, où enfin l'extrême difficulté de conserver les chevaux force de renoncer à l'équitation, ce grand amusement des Anglais? Il ne leur reste que le plaisir de la chasse. Aussi s'y livrent-ils pour la plupart avec passion au sein des forêts qui entourent l'établissement. Dans ces vastes solitudes, ils trouvent cent espèces de gibier, une grande variété d'oiseaux, mais aussi des tigres non moins gros que féroces, des buffles terribles et de nombreuses bandes d'éléphants. Comme c'est principalement sur cette dernière race d'animaux que les plus hardis d'entre eux exercent leur adresse et leur courage, la quantité de victimes qui tombent sous leurs coups est vraiment incroyable. Beaucoup de ces chasseurs les comptent par centaines ou, pour mieux dire, ne les comptent plus du tout. Leurs guides dans ces expéditions sont ordinairement quelques-uns des sauvages dont j'ai parlé plus haut et qui, eux-mêmes, chasseurs intrépides, laissent rarement échapper leur proie, quoiqu'ils n'aient pour l'atteindre que des flèches et des javelots. Mais, ils appellent la ruse à

leur aide, et suivent par troupes, en se cachant, les bandes d'éléphants dont il est bien rare que quelques-uns, ayant eu les quatre pieds percés successivement de dards lancés par des mains exercées, ne tombent bientôt sur le terrain, et n'expirent sous les coups d'ennemis prompts à les entourer. Cependant, une semblable conquête n'est pas toujours aussi aisément accomplie, car on dit que souvent, en voyant un des leurs ainsi maltraité, les fugitifs reviennent en fureur jusqu'auprès du mort ou du blessé, et l'emportent au fond des bois. Si, comme on l'assure également, sur une centaine de ces quadrupèdes, il ne s'en trouve tout au plus que cinq ou six ayant des défenses, on pourrait difficilement s'expliquer l'espèce d'acharnement que les Chingulais mettent à les poursuivre. Mais plusieurs personnes m'ont assuré que les guides ne voulant pas livrer à la merci des blancs une de leurs plus lucratives branches de revenu, avaient bien soin de ne faire voir à ces derniers que des éléphants dont la dépouille n'a presque aucune valeur.

Pour moi qui ne me sentais aucune disposition pour de pareils travaux, et redoutais de plus l'influence du climat pour ceux de mes jeunes gens qu'ils pouvaient tenter, je me décidai sans beaucoup de peine à quitter Trinquemalay, aussitôt que les affaires qui m'y attiraient furent terminées, et le soir même du jour où je fus assez heureux pour témoigner à l'amiral, sa famille et au gouverneur de la ville, par une brillante réception sur *l'Artémise*, combien j'étais sensible à la manière affectueuse dont nous avions été accueillis par

eux (11), je fis mettre sous voile et gouverner vers la côte Coromandel.

L'époque de l'année à laquelle nous étions, est celle où l'orageuse mousson de S. O. se fait sentir avec le plus de violence : nous l'avions appris à nos dépens sur la rade que nous abandonnions, car le vent y avait soufflé presque sans cesse avec force, quoiqu'il eût à traverser l'île dans sa plus grande largeur avant d'arriver jusqu'à nous. La frégate dut donc avancer rapidement, lorsque, ayant dépassé l'extrémité la plus septentrionale de Ceylan, il n'y eut plus de terres entre elle et la brise. En effet, le 28 juillet, lendemain du départ, après une nuit très-sombre pendant laquelle la sonde fut notre seul guide pour franchir les bas-fonds que la presqu'île indienne projette dans cette partie, je fis mouiller devant l'établissement français de Karical, dont le pavillon flottant sur le bord du rivage, au sommet d'un mât élevé, put seul me faire reconnaître la position, tant la côte de Coromandel est basse et présente partout l'aspect uniforme de falaises blanches entremêlées de bouquets d'arbres et de pagodes ruinées.

Dans mes divers voyages aux Indes, je n'avais pas visité cet établissement qui, cependant, est de quelque importance pour notre patrie, à présent que de toutes ses anciennes propriétés sur les rives de l'Indostan, il ne lui reste plus que trois ou quatre comptoirs perdus, pour ainsi dire, au milieu des immenses possessions britanniques. Ces comptoirs sont bien peu de chose, diront les personnes qui les ont visités; c'est

vrai; j'ajouterai même que sous le rapport du commerce, ils nous sont à peu près inutiles; mais ils portent nos couleurs, rappellent aux indigènes une nation que leurs pères apprirent à aimer, et doivent, à ces deux titres, attirer d'une manière spéciale l'attention de notre gouvernement. Je crois donc convenable de les décrire; et si le lecteur venait à se lasser, ce qui n'est que trop à craindre pour moi, de la foule de descriptions de tout genre que je ferai passer sous ses yeux, jusqu'au moment où je le conduirai au sein de la métropole des possessions anglaises en Asie, qu'il veuille bien songer que la connaissance de chacun de ces détails lui deviendra bien nécessaire pour comprendre mes raisonnements, quand, plus tard, j'essaierai de tracer, d'une manière claire et concise, le tableau politique de l'Inde, telle qu'elle est aujourd'hui. C'est ainsi que je parviendrai, j'espère, à répandre sur la toile une couleur locale et des détails qui suffiront à l'intelligence des faits généraux que j'y retracerai; et Karikal, celui des établissements européens sur la côte Coromandel que je visiterai le premier, va me fournir une partie des renseignements dont j'aurai besoin pour accomplir cette tâche difficile.

Là, j'ai trouvé dans le gouverneur, le capitaine d'artillerie de marine Saint-Hilaire, cet amour du bien, ce noble désir de s'instruire qui, unis chez lui à une aimable bienveillance pour les voyageurs, évitent à ceux-ci la perte de temps précieux où les entraînent ordinairement les premières recherches dans un pays

nouveau pour eux. Aussi profitai-je avec empressement de cette bonne fortune pour m'éclairer sur le mode d'administration, de levée d'impôts et de culture, suivi dans nos établissements indiens; en même temps que je m'attachai à augmenter la somme de mes connaissances touchant l'influence que ce même mode d'administration a dû avoir sur les mœurs, les habitudes et sur les intérêts des indigènes. Je me trouvai ainsi à même de juger par comparaison, et par conséquent de la meilleure manière, des divers systèmes de gouvernement adoptés par les Européens dans ces contrées.

Est-ce une heureuse occasion qui se présente à moi de faire l'éloge de la façon dont nos colonies indiennes sont gouvernées? Je le désirerais vivement: j'aurais voulu l'opposer avec avantage à celle que nos voisins ont adoptée dans leurs possessions asiatiques, et que, peut-être, on a trop vivement blâmée en Europe, comme je le montrerai plus tard; mais non, une pareille jouissance d'amour-propre national ne m'était point réservée, et je vais être contraint de signaler de nombreux abus, une foule de négligences que, malgré la sanction du temps, il aurait été aussi facile que convenable de détruire.

En effet, ce ne sont pas de vastes provinces renfermant des millions d'habitants, et par conséquent difficiles à administrer, dont les destinées sont confiées aux soins de la France; mais tout bonnement de petits cantons, placés à grandes distances les uns des autres, et où il doit être aisé de faire régner l'ordre ainsi que la

prospérité : celui où est construit Karikal, par exemple, n'a que quatre lieues du N. au S., c'est-à-dire le long de la mer, dont ses limites vers l'intérieur du continent ne s'éloignent que de la moitié seulement de cette distance. Sa population ne monte qu'à une quarantaine de mille âmes tout au plus. Cependant, depuis 1814 que cette petite colonie nous a été rendue par l'Angleterre, elle n'a fait de progrès sous aucun rapport.

A quoi faut-il attribuer cette coupable stagnation de la part des administrations qui se sont succédé dans nos établissements d'Asie depuis 1814? A la difficulté, je crois, d'abandonner d'anciens errements et peut-être aussi à l'apathie morale que cause dans ces contrées, chez les Européens en général, et même chez les fonctionnaires les mieux intentionnés, cette habitude de voir souffrir et vivre en proie à la plus profonde misère, une population qui semble née pour cette condition avilissante, tant elle la subit avec patience et résignation. Semblable à un troupeau de bêtes de somme, elle naît, végète, et meurt sur un sol à la richesse duquel elle n'a jamais eu aucune part; et si, parmi les nombreuses castes qui la composent, les plus élevées jouissent de quelque considération auprès de ses maîtres, elles ne s'en servent la plupart du temps que pour vexer et rançonner impunément leurs malheureux compatriotes, qu'elles devraient, au contraire, soutenir et protéger.

C'est dans ces castes supérieures que sont choisis les innombrables agents subalternes chargés de la levée des différentes taxes, et de faire cultiver le sol comme fer-

miers ou comme surveillants, sous la direction des fonctionnaires européens qu'ils trompent à qui mieux mieux, sans que ceux-ci, Anglais ou Français, aient pu parvenir jusqu'à présent à réprimer leur soif de gain et leur friponnerie. Ce sont eux également qui remplissent toutes les places inférieures de police et même de judicature, et comme ils s'entendent parfaitement entre eux pour cacher leurs méfaits et étouffer les plaintes de leurs pauvres administrés, on peut dire que ces derniers sont complétement à leur merci. En sorte que la taxe territoriale levée par les divers gouvernements européens, seuls propriétaires du sol, quelque énorme qu'elle soit, paraîtrait encore légère aux cultivateurs, si leurs charges n'étaient sans cesse augmentées par l'avidité et les concussions des collecteurs indigènes.

Un pareil état de choses, tout déplorable qu'il est, n'a rien d'étonnant pour l'homme qui a pu voir jusqu'à quel point d'avilissement moral est descendue cette malheureuse population ; combien tous les sentiments d'honneur, de probité, d'estime de soi-même, j'ajouterai d'humanité, lui sont étrangers; combien plus encore sont nombreux et mal rétribués, et la plupart du temps mal choisis, les agents indigènes chargés des intérêts du fisc. D'un autre côté, ces agents ayant affaire à des maîtres qui considèrent la rentrée et l'augmentation des revenus publics comme le principal but à atteindre, sont eux-mêmes, il faut en convenir, souvent pressurés, et, par conséquent, peuvent se croire tacitement autorisés à prévariquer.

Ces revenus proviennent principalement des terres affermées par l'État, auquel, ainsi que je l'ai dit plus haut, elles appartiennent presque en totalité. Chez les Anglais, les fermiers n'obtiennent leur bail qu'à des espèces d'enchères et en offrant certaines garanties de payement à l'État qui, une fois ces conditions remplies, leur confie sans balancer, non-seulement la fortune de provinces entières, mais encore une forte partie de son autorité sur les classes agricoles dont, en conséquence, le sort est livré à la merci de ces espèces de fermiers généraux, et, ce qui est encore pis, de leurs nombreux délégués. Ces derniers, répandus par milliers dans les bourgs et les villages, sont chargés de surveiller, d'activer les cultures, de soigner l'irrigation des champs, de faire faire les récoltes, et de les partager avec les petits fermiers qui sous-louent les terres; enfin, de pousser au travail cette foule de misérables laboureurs qui sont en proie le plus souvent aux horreurs de la plus profonde misère et même de la faim.

Dans quelques provinces du nord de la presqu'île, on avait conservé l'usage établi par les anciens dominateurs, de laisser chaque village s'administrer lui-même. Dès lors, le chef de la communauté devenait responsable du payement de la rente des terres dont ses administrés avaient la jouissance; mais comme la manière dont ce chef et les autres notables faisaient la répartition du travail et des impôts était, avec juste raison, un sujet de réclamations continuelles de la part des classes inférieures, les Anglais ont été obligés

de renoncer à ce système et de lui substituer celui dont je viens de parler, lorsque toutefois les indigènes, se montrant turbulents, ne repoussaient pas le joug de gens étrangers à la localité, ou bien étaient trop pauvres pour qu'il se trouvât parmi eux un homme assez riche ou assez respecté de ses concitoyens pour prendre à bail le fermage des terres, car alors le fisc se chargeait lui-même de l'exploitation.

Cette manière d'opérer offre bien des inconvénients et donne lieu à beaucoup d'abus financiers, si l'on en juge par la foule de mesures que prend l'administration pour les éviter, et la multiplicité des peines portées contre les concussionnaires.

Du reste, toutes ces diverses manières de percevoir l'impôt territorial sont reconnues mauvaises depuis longtemps par les maîtres de l'Indostan, qui pourtant, malgré une foule d'essais, n'ont pu encore en trouver un meilleur, c'est-à-dire, ménageant à la fois les intérêts du trésor et ceux des cultivateurs. D'un côté, en dépit des plus grandes précautions apportées par l'État pour s'assurer de la solvabilité des fermiers généraux, ceux-ci manquent souvent à leurs engagements, de sorte que les revenus publics éprouvent annuellement des déficit considérables : de l'autre côté, les indigènes sont horriblement misérables dans la plupart des provinces, et ont plutôt perdu que gagné au changement du joug mahométan contre celui des Européens. Cependant, la taxe sur les terres est à peu près la même qu'aux temps passés, et même les cultivateurs qui exploitent pour leur propre compte, ont

droit, sur leurs récoltes, à une part moins faible qu'autrefois. De ces dernières, quarante-quatre parties leur appartiennent, quarante-quatre autres sont au fisc, et les douze parties restantes servent à l'acquittement des frais généraux. Ceux qui sont pauvres reçoivent du gouvernement des avances, soit en nature pour ensemencer leurs champs, ou pour exister jusqu'à la moisson suivante; soit en numéraire pour réparer les pertes de bestiaux employés au labourage. De plus, et aux frais de l'État, sont exécutées ou entretenues, d'abord les grandes constructions hydrauliques pour l'irrigation des terres, cet accessoire indispensable de l'agriculture dans cette partie de l'Asie; ensuite les routes qui servent aux communications des villes et des villages avec les marchés où se vendent les produits du sol; et tout cela avec un soin, une prévoyance qui fait honneur aux maîtres de l'Indostan. Il est juste de dire aussi que dans la plupart des provinces, principalement celles du sud de la presqu'île, la majeure partie des dépenses causées par ces vastes et utiles travaux sont payées avec les sommes considérables provenant de la dîme levée, suivant un usage immémorial, sur les produits des terres en faveur des pagodes, et qui n'avaient servi qu'à enrichir les brames, jusqu'au moment où le gouvernement anglais, mettant sagement un terme à cet abus, n'a plus laissé à ces derniers que les finances nécessaires pour l'entretien des temples et de leurs desservants.

La même grandeur, le même ordre sévère règne dans les autres parties de l'administration britannique

aux Indes : depuis quelques années, les exemples de concussion que donnaient autrefois les hauts fonctionnaires sont devenus extrêmement rares, et l'économie a succédé à une scandaleuse dilapidation des deniers publics : à la tête des divers départements des finances, de la police et du commerce, se trouvent des hommes distingués autant par leurs talents que par leur loyauté ; enfin une tranquillité profonde a remplacé les troubles, les dévastations auxquelles ces contrées étaient autrefois constamment en proie ; et pourtant les populations de l'Indostan sont horriblement misérables, plus même qu'elles ne l'ont jamais été. A quoi faut-il attribuer cette déplorable condition des habitants, d'une des plus populeuses régions du globe, celle où, dès longtemps avant notre ère les philosophes accouraient chercher des leçons de sagesse et de civilisation ? J'ai montré plus haut combien la profonde démoralisation des Indiens, surtout dans les castes élevées où la soif de l'or a dès longtemps étouffé toute espèce de pitié et de commisération pour les classes inférieures, a opposé jusqu'ici d'obstacles insurmontables à l'application d'un système d'impôt territorial moins écrasant pour ces dernières. Ensuite, il faut songer qu'on ne peut, sans risquer de faire tomber dans une confusion épouvantable cette masse de près de cent millions d'âmes, chercher à modifier son ordre social que vingt siècles au moins d'existence ont consacré, et dont tous les éléments sont pour ainsi dire soudés ensemble par des préjugés religieux tellement puissants, que, même aujourd'hui, bien peu

d'Indous osent les braver. Une autre considération, non moins sérieuse aux yeux de la Compagnie, l'empêche également d'entrer dans la voie des innovations : c'est la crainte de compromettre la rentrée de revenus absolument nécessaires à l'entretien d'une nombreuse armée, non moins indispensable qu'une immense administration à l'existence de la puissance britannique en Asie. Cette dernière considération, qui a tellement d'importance aux yeux des hommes d'État chez nous et chez nos voisins, qu'elle les oblige de fermer les yeux sur beaucoup de maux, doit être nécessairement bien plus forte encore pour le gouvernement de l'Inde, où les Européens ne se sont établis que par la violence et doivent tenir dans une obéissance passive des peuples qui n'ont aucune espèce d'affinité avec eux.

Cependant, dira-t-on, il n'est pas possible qu'une nation aussi éclairée que la nation anglaise n'ait pas su gouverner l'Indostan mieux que ne l'ont fait les barbares conquérants dont elle est le successeur, et améliorer le sort des malheureux indigènes, si elle l'avait bien voulu. La remarque est fort juste ; aussi y répondrai-je lorsque j'expliquerai comment la Compagnie, contrainte de sacrifier constamment ses sujets aux intérêts commerciaux ou politiques de la métropole, occupée d'abord par des guerres continuelles, ensuite pressée par le mauvais état de ses finances, s'est trouvée jusqu'ici, on peut le dire, hors d'état de faire le bien.

C'est une grande chute, sans doute, que de venir parler au lecteur de notre petit comptoir de Karikal,

après l'avoir entretenu de l'Asie britannique; mais ce comptoir appartient à la France, porte ses couleurs; il est un des seuls restes de notre grandeur passée dans l'Indostan; à ces divers titres, je suis persuadé que la description que je vais en faire ne sera pas sans quelque intérêt pour mes compatriotes, et utile peut-être pour notre gouvernement, puisqu'il y verra que beaucoup de bien était à faire et qu'il n'a pas été accompli.

En effet, les améliorations que les Anglais n'ont pu introduire dans la position sociale ou politique d'une immense population, pouvaient l'être aisément parmi les quelques milliers d'individus soumis à notre joug, et pourtant j'ai trouvé ces derniers non moins misérables, non moins écrasés par un vicieux système d'impôts que dans les provinces voisines. Trop pauvres pour fournir au fisc des hommes capables de prendre à ferme les revenus de l'État, celui-ci fait exploiter les terres par ses agents indigènes qui, non moins avides que leurs collègues au service anglais, rançonnent cruellement les cultivateurs. Ces cultivateurs, il est vrai, ne doivent livrer aux collecteurs que 43 parties de leur récolte au lieu de 44, comme cela se pratique sur le territoire de la Compagnie : de plus, ils jouissent d'un notable avantage que cette dernière n'accorde pas aux contribuables, celui d'effectuer le payement de la taxe en nature et non en numéraire, condition très-onéreuse dans un pays où l'usure est poussée extrêmement loin; mais, soit ignorance du véritable état des choses de la part de l'administration de Pondichéry, dont celle de Karikal dépend tout à

ait; soit que l'esprit de centralisation, poussé trop loin dans nos établissements indiens, fasse sacrifier les succursales au chef-lieu; soit enfin pénurie de fonds, le fait est que la population native tributaire de la France se trouve très-malheureuse; que les travaux d'utilité publique sont négligés d'une façon tellement déplorable que beaucoup de terrains, autrefois productifs, restent en friche aujourd'hui, parce que, d'une part, les canaux d'irrigation se sont bouchés faute d'entretien, tandis que, d'une autre, le mauvais état des digues destinées à contenir les rivières durant la saison des pluies, permet aux eaux de submerger les campagnes environnantes. J'ajouterai, pour finir ce triste tableau, que les chemins qui lient les villages entre eux, et ceux-ci avec la résidence du gouverneur, sont tellement mauvais, que même lorsque l'hivernage a cessé depuis longtemps, les pauvres Indiens ont mille peines à transporter leurs productions sur le bord de la mer, auquel ils ne parviennent la plupart du temps qu'après avoir brisé leurs charrettes ou perdu quelques-uns des buffles de leurs attelages, et cela aux lieux mêmes où viennent finir à notre frontière les belles routes dont cette partie des possessions anglaises est sillonnée dans tous les sens.

A peine eus-je mis le pied sur notre territoire que je remarquai les conséquences de ce mauvais système d'administration. La bande de terre large d'un mille environ que je traversai pour aller du débarcadère à Karikal, me parut triste et comme dépeuplée. La ville elle-même ne se compose que de quelques maisons cons-

truites à l'européenne ou à l'indienne, dans lesquelles logent les employés du gouvernement, ainsi que les marchands riches du pays, et de cases aussi sales que misérables. Cependant la demeure du gouverneur me parut assez convenable, quoique la petite place dont elle forme un des côtés fût mal entretenue et que le jardin qui l'entoure par derrière, les bâtiments de servitude, tout, jusqu'au principal corps de logis, eussent besoin de réparations. Je fis une remarque semblable en allant visiter la principale aldée ou village indien, situé à très-peu de distance de la résidence de la première autorité. La route que je parcourus pour m'y rendre est large, bordée de beaux arbres, mais il était facile de juger que, construite dans des temps plus heureux, on la négligeait beaucoup aujourd'hui, quoiqu'elle fût, entre ces deux points les plus intéressants de la colonie, la seule voie de communication praticable dans tous les temps; car les autres, sans presque aucune exception, malgré leur utilité, étaient à peine tracées.

Parmi ces dernières, les unes serpentent capricieusement sur un sol couvert à la fois de poussière et d'ordures, entre deux rangées de mauvaises huttes d'où, à notre passage, sortaient une nuée d'enfants chétifs et déguenillés que suivaient bientôt leurs parents non moins hâves, non moins maigres qu'eux. Les autres, sur lesquelles nous rencontrions à chaque pas des cloaques de boue ou, pour mieux dire, des fondrières, conduisent au milieu des rizières, dont une bonne partie, quoique nous fussions au cœur de la saison

des pluies, attendaient encore l'eau qui devait les féconder. Ce retard, bien extraordinaire dans un canton sillonné par plusieurs rivières assez considérables, provient de la rareté et du mauvais état des canaux d'irrigation; puis des barrages ou des tranchées que font les cultivateurs de riz du haut pays, pour détourner les cours d'eau sur leurs plantations, malgré les continuelles réclamations des autorités françaises auprès des collecteurs anglais, et le règlement sur cette intéressante matière, observé de temps immémorial au Coromandel.

Ce règlement ou, pour mieux dire, ce code de lois si nécessaire dans l'Indostan, où de l'arrosement des terres dépendent uniquement les récoltes de riz, seule nourriture d'une immense population, ce code de lois, dis-je, est, à ce qu'on assure, un modèle de sagesse autant que de clarté, et fait supposer que chez les anciens Indous l'art architectonique était poussé aussi loin dans les constructions hydrauliques que dans celles des pagodes ou des palais. Partout sur le sol de la presqu'île on trouve de ces ouvrages gigantesques parfaitement conservés, quoique l'époque de leur fondation se perde dans la nuit des temps. Une province possède d'immenses réservoirs ou plutôt des lacs artificiels, destinés à conserver pour les temps de sécheresse l'eau des pluies tombées pendant l'hivernage : une autre est sillonnée par de longs canaux qui, semblables à de grosses artères, portent au loin la fertilité. Enfin, on voit dans plusieurs pays de la péninsule indienne de vastes et profonds étangs

creusés dans le but d'empêcher, en le diminuant, le volume d'eau effrayant que roulent les grands fleuves durant la saison des pluies, d'inonder avec trop d'abondance les contrées voisines de leurs rives. Celui qui existe encore dans le Tanjaour, sur les limites maritimes duquel se trouve Karikal, est un travail dont on ne saurait trop admirer les dimensions et la solidité. Ses bords, revêtus dans leur immense développement de pierres de taille apportées de très-loin, servent à contenir le large et rapide Cavéry, dont le cours alimente la plupart des rivières qui se jettent à la mer de ce côté de la presqu'île.

C'est ainsi que les Indiens sont parvenus à fertiliser, malgré la qualité légère et sablonneuse du sol, et malgré une atmosphère presque constamment embrasée, les vastes plaines qui déroulent leur surface uniforme et presque entièrement privée de cours d'eau naturels, depuis les Gates jusqu'à l'Océan. Cependant, combien de fois, nonobstant ces précautions, a-t-on vu, par suite d'une sécheresse accidentelle ou bien de pluies trop prolongées, les rizières, de la fécondité desquelles dépend l'existence des populations de l'Indostan, condamnées à la stérilité, et laissant ainsi des myriades d'êtres humains en proie à toutes les horreurs de la famine et des épidémies les plus épouvantables!

Ce dernier fléau avait sévi peu d'années avant notre arrivée sur les pauvres indigènes de Karikal. Le choléra était venu les décimer d'une manière horrible, et en voyant ceux qu'il avait épargnés occupés à tra-

vailler aux rizières, je compris quels ravages cette effroyable maladie dut exercer parmi des malheureux condamnés à de si pénibles et malsains travaux.

Comme l'époque des inondations était arrivée, et par conséquent celle où les diverses espèces de riz devaient être plantées, les champs étaient couverts de travailleurs. Ici des hommes enfoncés jusqu'à la ceinture dans un terrain détrempé par les eaux, et exposés aux rayons d'un soleil brûlant, guidaient des buffles traînant après eux une chétive charrue qui, ainsi que l'attelage, disparaissait souvent à moitié dans la boue. Là, de pauvres femmes presque nues, et dont l'aspect inspirait à la fois le dégoût et la pitié, étaient occupées à planter dans l'espèce de fange où elles se traînaient, les brins de riz qu'on leur apportait d'un semis voisin.

Plus loin les jeunes gens des deux sexes, que guidaient les agents du fisc chargés de faire travailler ces malheureux, ouvraient des brèches aux petites digues qui entourent les rizières, ou bien les fermaient, afin d'arroser convenablement le riz déjà un peu grand et d'empêcher, en le submergeant à une certaine hauteur, les oiseaux ou les insectes, si nombreux dans cette saison aussi chaude qu'humide, de le dévorer. Quelques mois plus tard, les occupations devaient changer de genre, sans être pour cela moins fatigantes; alors le bruyant *tam-tam* qui marque les heures du travail fait devancer le jour aux ouvriers, afin qu'ils puissent scier et enlever en même temps les épisavant que le hâle de midi les ait séchés de la rosée de la

nuit; car autrement le grain s'en échapperait au moindre frottement. Ensuite, portées sur une aire, les gerbes sont d'abord secouées fortement, puis foulées aux pieds par des bœufs jusqu'à ce que le grain, mis à part en monceau sous les yeux des surveillants, soit partagé entre le cultivateur et le fisc.

Là ne se terminent pas encore les travaux agricoles à exécuter par les laboureurs, avant le retour de la prochaine saison des pluies. Les opérations dont je viens de parler sont à peine accomplies, qu'ils s'occupent déjà des terres à *menus grains*, c'est-à-dire, de celles qui, ne pouvant être fécondées que par des irrigations artificielles, sont consacrées aux cultures les plus productives. Au nombre de ces dernières, il faut placer en première ligne le chayaver à la tige flexible et élancée, dont les racines soumises à l'ébullition donnent une liqueur qui sert à fixer d'une manière ineffaçable la couleur rouge sur les étoffes. A la même époque, on s'occupe des diverses récoltes du cocotier, ce trésor des contrées intertropicales. Les fruits, dépouillés de leur enveloppe filandreuse si recherchée pour la confection des cordages, servent à fabriquer de l'huile; les feuilles couvrent les toits des chaumières indiennes; la liqueur qu'au moyen de plusieurs incisions laissent échapper les branches, compose plusieurs espèces de boissons, très-prisées des indigènes, ou bien servent à l'assaisonnement de leurs aliments. Enfin, quand l'arbre, épuisé par tant de sacrifices, devient improductif, son tronc, transformé en poutre ou en colonne, sert à la construction des maisons. En

outre du cocotier, la nature a doté le sol de l'Indostan d'une foule d'autres productions non moins utiles qu'agréables pour l'homme; et cependant, même dans les années les plus heureuses, les dernières et en même temps les plus nombreuses classes de son immense population manquent souvent du nécessaire, quoique vivant, pour ainsi dire, de rien et exerçant leur industrie avec autant de persévérance que de résignation. Elles souffrent, meurent et ne se plaignent pas. Il ne faut pas croire pourtant que tous les Indiens montrent, sans exception, une aussi complète abnégation de leur dignité personnelle. On les voit généralement, il est vrai, supporter patiemment le joug des Européens, et payer des impôts écrasants sans murmurer; mais il est des provinces où ils se montrent beaucoup moins pacifiques : celle du Tanjaour entre autres, dont le territoire de Karikal est limitrophe, se distingue par le caractère remuant de ses habitants, leur esprit de localité, et par la manière décidée dont ils s'opposent au moindre changement qu'on veut faire subir à leurs usages. Il paraît que cette anomalie remarquable dans le caractère indien doit être attribuée aux guerres et aux dévastations fréquentes que cette province a éprouvées. Elle a été, durant la seconde partie du siècle dernier, le théâtre de la lutte sanglante que les Français soutinrent contre les Anglais avant de leur abandonner le sceptre de l'Indostan. N'est-ce pas également sur son territoire qu'à une époque encore moins éloignée du temps actuel, ont

eu lieu ces terribles combats entre les maîtres de Calcutta et leurs irréconciliables ennemis, Hider, souverain du Mysore, puis son fils Tippo-Saïb, qui non-seulement mit plusieurs fois le Tanjaour à feu et à sang, mais encore fit circoncire de force par ses soldats des milliers d'Indous qui, en raison de l'aversion qu'éprouvent les sectateurs de Brama pour ceux de Mahomet, préféraient la cause des Anglais à celle d'un prince musulman? Cette politique, digne d'un tyran d'Asie, a eu des résultats dont Tippo-Saïb ou ses successeurs eussent profité, si les maîtres de Madras n'étaient parvenus à se défaire d'un antagoniste aussi dangereux.

En effet, ceux des nouveaux circoncis qui échappèrent au traitement barbare par lequel furent changés leur religion, par conséquent leurs usages et leur situation politique, sont devenus aussi fanatiques, aussi impatients du joug européen que leurs convertisseurs; en sorte que la présence dans cette contrée d'un pareil surcroît de mahométans en a peu à peu changé la face sous le double rapport des préjugés et du caractère des habitants. Ces derniers se montrent envers les prêtres beaucoup moins respectueux, beaucoup moins obéissants que leurs compatriotes du nord de la presqu'île, où les lignes de démarcation entre les différentes classes de la population sont bien plus prononcées qu'au Tanjaour et dans les provinces environnantes.

Dans celles-ci, les castes et les religions sont à peu près confondues; aussi les Indiens ne contribuent qu'avec la plus grande répugnance à l'entretien

des pagodes ou des mosquées et n'accordent qu'une très-faible considération aux desservants. Ils sont enclins à la mutinerie contre l'autorité, surtout quand ils croient leurs préjugés nationaux sérieusement attaqués, ou bien qu'un de leurs chefs les excite au soulèvement.

Telles sont à peu près les dispositions qu'on remarque chez ceux qui vivent sur le territoire de Karikal, et principalement dans la Grande aldée, où, réunis en beaucoup plus grand nombre que sur d'autres points de la colonie, il est moins aisé de les contenir qu'ailleurs; de façon que, malgré la prompte intervention de la force armée, composée, il est vrai, de quelques pions (gardes de police) seulement, ce village a été le théâtre de troubles très-sérieux dont le sujet donnera une idée de la manière singulière dont les Indiens tiennent aux coutumes qui servent à distinguer les castes entre elles.

Un gouverneur avait accordé aux tisserands, corporation fort nombreuse dans l'établissement, une faveur très-enviée des hommes appartenant aux castes inférieures, celle de porter des babouches, prérogative des classes les plus élevées. Tant que les nouveaux anoblis se contentèrent de jouir de leur triomphe à Karikal, où la présence de leur protecteur les garantissait, sinon des quolibets, du moins des attaques matérielles de leurs compatriotes, ceux-ci les laissèrent tranquilles; mais il n'en fut pas de même quand ils osèrent affronter l'indignation publique au sein même de la Grande aldée. Le combat s'engagea sur-le-champ.

Les audacieux novateurs furent sévèrement maltraités; leurs maisons ainsi que celles de leurs adhérents devinrent la proie des flammes, et la guerre civile ne finit qu'à l'arrivée des pions, ou, pour mieux dire, quand les babouches furent abandonnées par les tisserands.

Cette espèce d'émeute a eu de fâcheux résultats pour la prospérité de la Grande aldée, et par suite pour celle de l'établissement. Les maisons détruites n'ont pas été rétablies, et la fabrication des toiles a éprouvé une diminution considérable, par suite du départ de beaucoup d'ouvriers qui sont passés sur le territoire anglais, afin d'échapper sans doute aux persécutions de leurs concitoyens.

Partout où j'ai dirigé mes promenades aux environs de Karikal, j'ai reconnu les traces de cette décadence dont on retrouve, du reste, les tristes effets sur toute la surface de la presqu'île indienne, et que la teinte de misère générale répandue sur les habitations comme sur les habitants rend encore plus frappante pour le voyageur sur ces bords lointains. Quant à moi, je ne pourrai jamais exprimer le sentiment que j'éprouvai en parcourant ces campagnes sur lesquelles végétaient, dans de mauvaises huttes de paille, des milliers d'êtres humains, portant tous au front le sceau de l'avilissement moral et sur leurs personnes celui de la plus profonde abjection. Sans doute que parfois s'offraient à mes regards quelques maisons de pierres ou de briques aux étroites fenêtres, aux murailles blanchies à la chaux, soutenant un toit en terrasse que dominaient de grands

tamariniers, dont le feuillage ombrageait le petit porche garni de larges bancs de maçonnerie sur lesquels le soir vient se reposer, au milieu de ses amis, le maître du logis. Sans doute encore que je rencontrais souvent d'antiques pagodes dont les murailles rongées par le temps, et la mare entourée d'arbres séculaires à l'abri desquels les fidèles accomplissaient leurs ablutions, offraient un coup d'œil vraiment pittoresque. Parfois aussi je passais devant des chauderies, espèces de caravansérails, où campaient une foule de piétons arrivant des diverses parties de l'Indostan et qui avaient trouvé place dans ces asiles ouverts gratuitement aux pauvres voyageurs par les dévots musulmans. Enfin je visitai le superbe tombeau, principal ornement de Karikal, qu'une veuve a fait ériger à la mémoire de son défunt mari, comme une compensation, probablement, du tort très-grave qu'elle lui avait fait, en renonçant à l'honneur de se brûler sur son bûcher, et qui plus est, en lui donnant un successeur. Mais toutes ces diverses constructions, quoique bizarres dans leurs formes et souvent curieuses par leur travail, éclairées même par un soleil toujours brillant, ne peuvent égayer des paysages que l'absence presque totale de bois et de mouvements de terrain, plus encore que le silence morne qui règne presque partout, semble avoir frappés de tristesse et de monotonie.

Si quelques émotions parviennent jusqu'à l'âme, elles ne sont causées que par la pitié dont on est saisi en voyant les bouges infects où vivent les cultiva-

teurs, au milieu de rizières dont le sol fangeux, échauffé par le soleil, laisse échapper des miasmes presque mortels pour l'espèce humaine et même pour les animaux. Les chaumières des artisans au sein des villes ou des villages ne sont ni moins misérables ni moins malsaines. Dans les unes comme dans les autres de ces demeures règnent le plus affreux dénûment et des maladies endémiques, causées par la mauvaise qualité et souvent la petite quantité des aliments dont se nourrissent leurs hôtes infortunés; aussi les fièvres pernicieuses, le choléra ainsi que la dysenterie, font-ils annuellement des ravages terribles parmi eux.

Ce tableau, tout triste qu'il paraîtra sans doute, est pourtant d'une exacte vérité, non moins chez les Anglais que chez nous, comme j'ai été à même de le vérifier dans mes nombreuses visites sur leurs possessions, entre autres celle que je fis à Nagore, petite ville maritime située dans le sud et à deux lieues seulement du territoire de Karikal, auquel une rivière sert de limite de ce côté.

Je ne parvins sur les bords de cette dernière qu'après avoir cheminé à travers une plaine stérile, par une route à peine tracée, quoique les relations entre les deux établissements soient continuelles par cette voie. A peine avais-je touché les possessions britanniques, que déjà je voyais les preuves du soin que prend le gouvernement de la Compagnie d'entretenir et de multiplier les voies de communication, alors même qu'elles ne sont pas d'une importance

majeure pour ses sujets, et doivent pourtant lui coûter fort cher; tandis que chez nous, au contraire, des chemins dont la création, ou seulement la réparation augmenterait sensiblement la prospérité publique, et qui sont depuis longtemps le sujet de réclamations continuelles des autorités locales auprès de celles de Pondichéry, restent impraticables pendant la majeure partie de l'année. Autrefois, faute d'un moyen facile de la passer, la rivière de Nagore, grossie par les pluies, devenait extrêmement dangereuse pour les voyageurs que leurs affaires appelaient de l'autre bord : je la franchis sur un beau pont de briques auquel travaillaient encore de nombreux ouvriers. La construction de ce pont me parut solide, malgré la nature sablonneuse du sol : mais aussi rien n'avait été négligé pour atteindre ce but. Les fondations étaient immenses, et les piles très-épaisses, afin de résister plus aisément aux inondations ainsi qu'aux tremblements de terre; et ce ne fut pas sans étonnement que je vis, rayonnant dans plusieurs directions, des chemins de fer destinés, les uns à jeter au loin des décombres, les autres à transporter plus promptement les matériaux sur les lieux où ils devaient être employés.

Cependant, ces constructions ne sont pas très-chères en comparaison de ce qu'elles coûteraient en Europe; tant aux Indes la main-d'œuvre est à bon marché, et les briques ont peu de valeur, quoique d'une excellente qualité. Dans les siècles reculés, on employait de préférence une espèce de granit apporté du

haut pays, comme le prouvent plusieurs pagodes dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Mais cette manière dispendieuse de bâtir doit avoir été abandonnée depuis au moins quatre siècles, car parmi les monuments religieux ou autres dont la fondation ne remonte pas à une antiquité plus reculée, il en est bien peu qui ne soient pas faits en grande partie de briques. La belle pagode de Nagore, par exemple, qui était le but de mon excursion et que l'on assure avoir près de quatre cents ans d'ancienneté, n'est bâtie presque entièrement que de cette dernière espèce de matériaux; cependant elle ne porte aucune trace de vétusté. Cet édifice colossal, les vastes bâtiments qui l'entourent, étonnent les yeux et l'esprit, mais n'ont rien d'attrayant pour l'imagination. Leur masse aux formes dénudées semble dépouillée comme à dessein de tous les ornements saillants qui pourraient l'embarrasser dans sa course à travers les siècles, et l'œil ne la mesure qu'à travers le voile de couleur terne et monotone étendu, pour ainsi dire, sur toutes les perspectives de l'Indostan. Aucune variété, aucun contraste dans l'architecture, ne viennent réveiller l'attention, bientôt fatiguée par la profusion de sculptures en relief qui couvrent les diverses façades de l'édifice. A l'intérieur sont de vastes cours dallées qu'entourent des portiques à colonnes sous lesquels, dans les solennités religieuses, vient s'abriter du soleil la foule des sectateurs de Brama. Quand je les parcourus, le bruit de mes pas sur la pierre troublait seul le silence de ces espèces de cloîtres,

puis se prolongeait au loin sous les voûtes des passages sombres que nous franchîmes à plusieurs reprises, avant de parvenir à la porte de fer couverte d'ornements de cuivre qui ferme le sanctuaire, au seuil duquel les prêtres nous arrêtèrent. Je m'en consolai en mettant plus de temps dans ma visite à la grande tour, qui me parut être la partie la plus intéressante de la pagode: elle a cent soixante pieds de haut. Toutes ses dimensions sont colossales, et surtout celles des portes qui, par leur architecture vraiment cyclopéenne, et les innombrables ornements exécutés en relief sur les murailles environnantes, méritent l'attention des hommes de l'art.

L'érection d'un semblable temple a dû coûter bien des dépenses et bien du travail aux habitants des cantons environnants; mais aussi leurs descendants trouvent dans le voisinage de la pagode et dans l'affluence annuelle des pèlerins qui viennent y faire leurs dévotions, des moyens d'existence assurés. Cependant leur ville et eux-mêmes m'ont paru misérables; et les alentours de la pagode avaient un air aussi triste que désert, quoique des troupes de baladins déployassent leurs talents devant la principale entrée, les uns en montrant aux curieux des couleuvres capelles, espèce de reptile très-commun dans ces contrées et dont la piqûre est mortelle, réchauffées dans leur sein ou roulées autour de leurs membres; les autres, en luttant contre des ours noirs apprivoisés qu'ils amenaient des Gattes, où vivent des milliers de ces animaux. Je voyais aussi une foule de desservants du temple, couchés non-

chalamment à l'ombre des portiques, tandis que de vieilles bayadères, groupées ici autour d'une fontaine, là auprès d'une cuisine en plein vent, lavaient le linge ou préparaient le repas de ces fainéants lévites. Cependant leur nombre doit être bien moins considérable qu'autrefois, car les Anglais, en s'emparant, pour l'appliquer à l'entretien des édifices d'utilité publique, d'une bonne partie du revenu de quatorze aldées, donné à la pagode par son fondateur, n'ont laissé judicieusement aux prêtres de cette dernière que juste la somme nécessaire pour l'entretenir. Une pareille économie était utile, sans doute, à l'intérêt général, mais elle n'a pas été favorable à la prospérité de Nagore, car je lui ai trouvé un air pauvre et morne, causé, me dit-on, par la diminution de ses revenus. Cependant elle est située au bord de la mer, possède un petit port où des caboteurs viennent embarquer les produits des plaines assez fertiles qui l'environnent de toutes parts.

Il faut également attribuer, je pense, le peu de mouvement existant dans cette ville au dommage que fait à son commerce la proximité de Karikal, où les trafiquants étrangers ne payent aucun droit, tandis qu'à leur entrée sur le territoire anglais les marchandises, quelle que soit leur provenance, sont chargées d'une taxe qui varie de 8 à 16 pour cent. Cette mesure impolitique de la Compagnie avait fait s'accroître considérablement autrefois la prospérité de notre petit comptoir : les caboteurs de Ceylan y venaient par centaines échanger des bois d'ébénisterie, du café, des

noix de coco bonnes à la fabrication de l'huile, contre du riz qu'ils remportaient chez eux, après avoir toutefois passé l'hivernage dans l'Arselar (rivière de Karikal), afin d'échapper au mauvais temps de la mousson de S. O., si dangereuse sur leurs côtes, privées de bons havres. Les grands bateaux d'Achem et de la presqu'île malaise, imitant leur exemple, s'empressaient également d'entrer dans cette rivière, où ils attendaient tranquillement que leurs cargaisons de bois de teck, de sucre candi, fussent vendues et remplacées par des chargements de toiles peintes des fabriques indigènes, de bois précieux apportés de l'extérieur, de poteries communes et de riz; mais depuis quelques années, par suite de l'encombrement progressif de ce cours d'eau, à son embouchure, par les sables de la mer, le nombre des visiteurs a considérablement diminué. Maintenant, quarante ou cinquante caboteurs de Ceylan tout au plus et quelques bateaux d'Achem paraissent annuellement devant notre établissement, dont le commerce maritime sera réduit bientôt à presque rien, si l'Arselar ne parvient pas à se créer avec l'Océan une nouvelle communication plus profonde que celle par laquelle les eaux s'écoulent à présent.

Cet état de choses est d'autant plus à déplorer que notre établissement possède encore quelques chantiers où l'on construit bon nombre d'embarcations avec les bois de teck tirés du Pegu, et que l'exportation par mer des riz devenant de plus en plus difficile, il est à craindre que l'Arselar n'apporte plus sur notre terri-

toire, comme il le fait encore aujourd'hui à chaque saison des pluies, les récoltes des provinces situées sur ses rives et sur celles du Cavery. Cette branche de trafic ne laisse pas d'être assez considérable, quoiqu'elle ne soit entretenue qu'au moyen de bateaux de cuir appelés *périchons* par les naturels, seules embarcations qui puissent, à ce qu'il paraît, franchir impunément les obstacles que présente ce genre de navigation. Elles ont la forme d'une demi-sphère, portent une assez forte quantité de riz, leur cargaison ordinaire, sont dirigées chacune par deux hommes qui, après s'être défaits du chargement au port d'arrivée, démontent leur esquif, vendent les bambous servant de membrure, et retournent par terre chez eux, emportant la peau qu'ils emploient à couvrir la carène d'un nouveau périchon sur lequel ils descendent encore l'année suivante avec le courant jusqu'à la mer.

Quoique ces divers genres de trafics soient de peu d'importance, ils n'en causent pas moins dans notre comptoir un mouvement commercial de plus d'un million et demi de francs, auquel, il est vrai, l'importation contribuait pour la moitié environ; mais, d'un autre côté, l'administration fournit chaque année sur les produits des terres pour plusieurs centaines de mille francs de riz à celle de Pondichéry. Comme siége du gouvernement, cette dernière a raison de faire contribuer ainsi sa succursale aux charges publiques; cependant elle devrait se montrer plus généreuse à son égard en lui laissant une partie de cette redevance pour ses canaux d'irrigation, ainsi que

ses chemins qui sont, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans un pitoyable état, et soulager la misère des pauvres cultivateurs dont j'ai aperçu un grand nombre à travers les barreaux de la prison où ils étaient renfermés, les uns pour n'avoir pas payé leur fermage, les autres parce qu'ils avaient livré à leurs familles affamées le grain destiné à l'ensemencement des terres.

Un faible subside annuel obvierait à tous ces inconvénients. S'il était accordé, Karikal, au lieu de perdre de plus en plus, sous le double rapport de la population et de l'agriculture, comme il arrive aujourd'hui, prospérerait rapidement, et rembourserait en peu de temps avec usure, à l'administration de Pondichéry, les sacrifices faits en sa faveur. Mais celle-ci elle-même, toujours embarrassée dans ses propres affaires, n'a pas pu jusqu'ici et ne pourra vraisemblablement jamais venir en aide à notre petit établissement, qui, ainsi traité, finira par perdre tout à fait la supériorité qu'il exerce encore à présent par son commerce maritime sur sa voisine Nagore, et même sur le comptoir danois de Tranquebar, dont le territoire borne le sien vers le nord. J'avais fréquemment entendu citer, durant mon précédent voyage sur la côte Coromandel, ce comptoir comme une preuve frappante des résultats avantageux qu'on obtiendrait chez nous, en changeant le mode de perception suivi pour la rentrée de l'impôt des terres. J'acceptai donc sans balancer l'offre aimable que me fit M. Saint-Hilaire d'aller ensemble visiter le gouverneur danois, avec lequel il entretenait des relations de bon voisinage,

déjà nous étions rentrés dans le monde vivant ; nous trouvions une jolie place plantée d'arbres, à travers le feuillage desquels scintillaient la multitude de lumières dont étaient éclairées la plupart des maisons voisines, où résident les hauts fonctionnaires de la colonie. Parmi tant d'habitations resplendissantes de feux, celle de la première autorité se faisait remarquer par ce genre de luxe dont l'éclat séduit toujours le voyageur aux bords indiens, et qui pourtant est fort peu dispendieux dans un pays où l'huile à brûler se trouve à très-bas prix. J'en fus ébloui moi-même, ou du moins mon imagination saisit avidement la diversion que ce nouveau spectacle vint apporter aux impressions tristes sous l'influence desquelles j'étais depuis notre entrée en ville, et qu'acheva d'effacer complétement la manière gracieuse dont je fus reçu par le gouverneur, M. Morier, en qui je rencontrai à la fois un collègue et un homme distingué sous tous les rapports, comme je ne tardai pas à en trouver les preuves dans sa conversation et la manière éclairée avec laquelle il administrait le pays confié à ses soins.

Le lendemain, dès avant le lever du soleil, nous étions l'un et l'autre à cheval, parcourant le territoire danois qui, tout borné qu'il est, m'offrit mille sujets d'intéressantes observations. J'appris, non sans étonnement, que les compatriotes de mon complaisant guide étaient les premiers, parmi les Européens, qui avaient formé des comptoirs sur la côte de Coromandel, et que la fondation non-seulement de Tranquebar, mais même

de la loge de Négapatnam dont nous avions distingué les blanches maisons sur les bords de la mer, avant de mouiller à Karikal, remontait aussi haut que le règne de Christiern VI. Alors, suivant l'usage du temps, une compagnie régissait ces établissements : elle fit de si bonnes affaires, que Tranquebar, d'abord mauvais hameau indien, devint en peu de temps une cité florissante, à la faveur du commerce des étoffes de coton peintes ou blanches, fabriquées dans les populeuses aldées entourant la ville, et que de nombreux navires allaient porter aux habitants des contrées septentrionales d'Europe. Enorgueillie de pareils succès, cette compagnie voulut devenir conquérante, et tenta deux fois, à la fin du dix-septième siècle, d'étendre sa domination sur Ceylan, dont un souverain qu'elle avait défendu contre les Hollandais lui concéda plusieurs cantons; mais toutes les troupes et les employés qui furent envoyés à plusieurs reprises pour en prendre possession, étant morts de maladie presque sur-le-champ, la nouvelle acquisition fut abandonnée. Rendue plus sage par cette tentative malheureuse, la maîtresse de Tranquebar ne s'occupa que de commerce, vécut en paix avec tous ses voisins, et orna le siége de sa puissance d'une foule d'édifices publics, parmi lesquels on remarque encore plusieurs temples, protestants ou catholiques, de beaux magasins, le fort dont j'ai parlé plus haut, enfin les demeures des principales autorités. Les habitations privées qu'on éleva de toutes parts ne le cédèrent en rien à ces monuments sous le rapport des ornements et de l'architecture, dont les styles, quoique

assez variés, se rapprochent beaucoup de celui des maisons particulières en Italie. Ainsi furent bordées de constructions gracieuses quatre larges rues qui, partant d'une jolie place située au centre de la ville, vont en rayonnant se terminer à une muraille d'enceinte dans laquelle sont pratiquées plusieurs portes avec pont-levis, dont une conduit à la forteresse que j'avais aperçue du large, et sur les remparts de laquelle sont rangés encore aujourd'hui quelques gros canons assez bien entretenus. Par suite des événements qui ont changé la face politique et commerciale de l'Indostan, la compagnie danoise a disparu, et avec elle les richesses, la prospérité du chef-lieu de ses établissements. La plupart des maisons se trouvent veuves de leurs opulents propriétaires, qui sont ruinés ou retournés en Europe. Des milliers de tisserands ont été chercher de l'ouvrage ailleurs. De sorte que l'on ne compte plus que vingt-deux mille âmes dans la colonie. Mais le bien qu'une administration sage et ferme avait fait n'est pas entièrement détruit, ainsi que je fus à même de m'en assurer pendant mes excursions. Les terres sont bien cultivées ; très-peu restent en friche, quoique leur irrigation exige d'autant plus de peine qu'elle ne s'opère qu'au moyen d'un seul canal alimenté par le Cavéry, dont même les Anglais détournent souvent les eaux : des touffes de superbes cocotiers s'élèvent de toutes parts et fournissent un riche revenu : les bestiaux sont très-communs; les indigènes paraissent moins pauvres, leurs demeures moins misérables que partout ailleurs; enfin, la principale aldée, quoique considé-

rablement déchue de son ancienne splendeur, offre encore le spectacle d'une certaine activité. Ses environs sont assez riants, surtout du côté de la maison de campagne du gouverneur, ancien édifice où demeuraient autrefois des agents de la compagnie, chargés de la fabrication des toiles, qu'ils faisaient ainsi tisser sous leurs yeux. Là, je vis avec plaisir de très-beaux arbres fruitiers et un jardin potager en plein rapport, grâce à l'eau d'un étang situé devant la façade de la maison, pour laquelle il forme un charmant point de vue.

Je me demandais, en parcourant ce petit territoire, dont en un instant je touchais les limites opposées, pourquoi tout y semblait plus animé, moins flétri que chez nous; pourquoi j'éprouvais moins vivement ces émotions pénibles qui toujours m'ont poursuivi sur le sol indien. Je craignais d'être en proie aux illusions de la nouveauté; mais je fus rassuré quand mon compagnon de promenade m'expliqua les nombreux avantages que ses prédécesseurs et lui-même avaient obtenus, en suivant un système d'impôt territorial différent de ceux qu'emploient généralement les Anglais et les Français. Les terres, au lieu d'être taxées suivant leurs produits, ne le sont que suivant leur fertilité reconnue et les moyens plus ou moins faciles d'irrigation dont peuvent disposer les cultivateurs. Ainsi les plus productives payent 46 3/4 au fisc, ce qui est beaucoup sans doute; mais les moins bonnes, qui sont en même temps les plus communes, ne sont chargées que de 20 1/4; en sorte que pour les premières, en

admettant 12 o/o, de frais généraux, taux ordinaire à Tranquebar, le fermier a pour sa part de la récolte 41 1/4 o/o et pour les autres 67 3/4; par conséquent se trouve rétribué suivant ses dépenses et ses travaux, ce qui n'a pas lieu ailleurs. Il ne reçoit pas annuellement, il est vrai, comme ceux de Karikal, des avances en numéraire pour remplacer les animaux de labourage dont les maladies ou les accidents l'ont privé; mais il s'en passe très-bien; et aux yeux de qui a pu apprécier le caractère imprévoyant et apathique des naturels de l'Indostan, pour lesquels généralement il n'y a pas de lendemain, ces secours qu'ils doivent rembourser avec usure l'année suivante paraîtront avec raison plutôt un malheur qu'un bienfait.

J'ai entendu élever contre ce mode d'administration beaucoup d'objections que je me sens également incapable de combattre ou d'approuver. Je dirai seulement qu'il ne pouvait guère convenir à la compagnie anglaise, laquelle opérant sur des contrées immenses, dont les productions varient à l'infini, et contrainte nonobstant cela de généraliser ses opérations, devait naturellement repousser un système qui entraîne dans une multitude de détails dangereux pour les intérêts du fisc, dont généralement les agents inférieurs ne se piquent ni de droiture ni de loyauté. Mais notre administration de Pondichéry, qui n'a pas des millions d'Indiens à administrer, ferait peut-être fort bien de suivre un peu l'exemple de celle de Tranquebar.

En effet, cette dernière, quoique à peu près délaissée par sa métropole dont elle ne reçoit qu'un

navire au plus tous les trois ans, et qui ne conserve vraisemblablement ce comptoir que par orgueil national, n'en parvient pas moins à payer, avec les revenus des terres et les divers droits levés sur le commerce, les 50,000 fr. environ qu'elle dépense annuellement. La grande quantité de riz que produit la contrée, beaucoup de peaux de bœufs, de cabris et de moutons, de l'huile de coco, trois à quatre cents balles de toiles de coton blanches et de pagnes bordés de rouge à l'usage des indigènes, sont portées soit à Madras, soit à Ceylan, pour y être échangées contre des marchandises britanniques ou indigènes. Du reste, ce trafic n'occupe qu'une vingtaine de caboteurs tout au plus, et encore ne peuvent-ils rester qu'une partie de l'année devant Tranquebar, qui, n'ayant ni rivière ni port où ils puissent se réfugier dans les mauvais temps, devient pour eux d'un abord très-difficile, malgré le petit phare que l'on allume chaque nuit au sommet de la tour du fort.

Afin d'obvier à cet inconvénient majeur, le précédent gouverneur, encouragé par les bonnes affaires que faisaient ses administrés, auxquels une abondante récolte de riz, alors que le reste de l'Indostan était en proie à une sécheresse désastreuse, avait permis de réaliser des profits considérables; le précédent gouverneur, dis-je, s'était décidé, avec toutefois autorisation de son souverain, à renouveler les essais tentés en vain au commencement du siècle, par ses compatriotes, pour former un établissement aux îles Nicobar, sur les bords d'une baie magnifique, entourée de superbes

forêts et de terrains fertiles; mais l'affreux climat de ces îles ayant eu bientôt dévoré les nouveaux colons, comme cela était arrivé précédemment, ces terres inhospitalières furent abandonnées encore cette fois par les Européens.

Les habitants de Tranquebar doivent, je crois, peu s'affliger de l'issue malheureuse de cette entreprise, quoique tentée probablement dans leur intérêt, puisque tant diminué est leur nombre aujourd'hui, que la moindre expatriation parmi eux réduirait complétement leur ville à l'état de solitude, comme je fus à même de le constater d'une manière certaine, lorsque, après un dîner splendide que M. Morier donna en l'honneur de l'état-major et du commandant de *l'Artémise*, je vis réuni dans son vaste salon tout ce que Tranquebar renfermait de personnes notables. Le sexe le plus intéressant était représenté par vingt-sept dames: quant à l'autre, quelques cavaliers au corps usé, à la figure maladive, composaient tout le contingent qu'il put fournir de plus solide pour soutenir les fatigues du bal auquel la soirée dut être nécessairement consacrée, car l'arrivée de la frégate et surtout de ses nombreux officiers avait comme réveillé cette société du véritable assoupissement léthargique où elle était plongée depuis longtemps. Pourquoi ne puis-je pas vanter ici les grâces et les appas des danseuses qui se trouvaient là rassemblées sous mes yeux, et faire envier ainsi aux lecteurs le plaisir que nos jeunes gens durent trouver à courtiser, sans presque aucun concurrent, ce que l'aristocratie féminine de la colonie danoise renfermait de

plus distingué sous tous les rapports? Je voudrais bien flatter ici l'amour-propre de ces dames; mais avant tout, je dois rendre hommage à la vérité, et conviendrai, à mon grand regret, que toutes, sans presque aucune exception, étaient peu avenantes, et que chez elles le manque des attraits de la figure et des charmes de la physionomie n'était nullement compensé par une tournure gracieuse ou la séduction de toilettes de bon goût. Peut-être aussi, la comparaison que, malgré moi, je faisais sans cesse entre elles et la maîtresse de la maison, jeune, jolie et aimable femme aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au teint de lis et de rose, à la taille svelte, faisait ressortir cruellement la peau très-brune, les appas sans harmonie entre eux, enfin, les manières peu affables, du moins pour les Français, de ses invitées.

Celles-ci, malgré leur empressement à se rendre à l'invitation de la première autorité, semblaient presque toutes n'y être venues qu'à contre-cœur, tant elles conservaient, même lorsque les jeunes officiers de *l'Artémise* cherchaient avec un bien noble dévouement à les mettre en gaieté, une mine triste et refrognée. Il est vrai que parmi elles il n'y avait guère que des femmes d'un âge mûr, et qui plus est, veuves presque toutes de plusieurs maris; j'en comptai jusqu'à dix-huit dans ce cas, quantité singulièrement forte en comparaison de l'exiguïté de la population chrétienne, et pour un canton considéré comme peu malsain. Après maintes et maintes questions à ce sujet, je me vis contraint d'attribuer cette épidémie sur les époux, unique-

ment à la fatalité, dont il me parut, du reste, que ces dames avaient déjà oublié la cruauté, si j'en juge par les frais étonnants que la plupart faisaient en faveur d'un de leurs compatriotes encore affranchi, il est vrai, des nœuds de l'hymen, mais dont neuf ou dix lustres amassés sur sa tête et une constitution épuisée semblaient annoncer d'avance un prochain veuvage à l'heureux objet de son choix. La pénurie d'hommes causée par cette déplorable mortalité parmi les maris, et même parmi les jeunes gens, est si grande, que l'on compte à peine un seul de ces derniers pour dix personnes de l'autre sexe; heureusement que là comme dans les autres établissements européens sur les côtes de Coromandel, où existe généralement cette même pénurie d'individus de notre espèce, les employés civils ou militaires de la Compagnie anglaise, ces intrépides épouseurs, comblent un peu les vides en prenant pour compagnes les demoiselles ou les jeunes femmes qui, par leurs grâces et leur amabilité, parviennent à les captiver. Ils viennent annuellement en assez grand nombre à Tranquebar pour y respirer l'air frais de la mer et rétablir ainsi leur santé fatiguée par les chaleurs excessives auxquelles ils sont exposés dans l'intérieur de l'Indostan. Alors ces maisons, dont la solitude m'avait attristé, se peuplent pour quelques mois de visiteurs qui laissent bien, il est vrai, en partant, force guinées aux mains de leurs hôtesses, mais remportent leurs cœurs et surtout leur liberté.

Nous fîmes comme eux, mes compagnons et moi, et le lendemain matin, après une nuit qui ne m'a

laissé d'autre agréable souvenir que celui des attentions aussi délicates que multipliées dont le gouverneur et sa charmante femme m'avaient comblé, je voguais sur *l'Artémise* vers le comptoir anglais de Goudelour, où j'espérais, avec d'autant plus de raison, recueillir sur l'Inde les lumières dont j'étais si avide, que je savais y trouver comme collecteur, c'est-à-dire comme première autorité administrative de la partie méridionale de la vaste province d'Arcot, M. Dent, le même qui m'avait accueilli avec tant d'empressement à Masulipatnam, en 1830, quelques jours après l'échouage de *la Favorite* sur la côte de Golconde, et dont le frère était resté mon compagnon de voyage sur cette même corvette, depuis le départ de Valparaiso jusqu'à l'arrivée à Toulon. Pour moi, une semblable rencontre était une bonne fortune sous tous les rapports : j'allais revoir une ancienne connaissance dont l'amitié et les talents supérieurs me promettaient à la fois de doux instants de repos et une ample moisson de précieux renseignements. Mais ces renseignements ne fatigueront-ils pas les lecteurs qui ont eu le courage de surmonter jusqu'ici l'ennui que leur a causé peut-être cette longue série de détails souvent arides, de descriptions non moins monotones, sur lesquelles je n'ai pu me dispenser de fixer leur attention? Oui sans doute, cela est à craindre; et cependant plus j'avance sur la route que je parcours en ce moment, moins j'entrevois la possibilité d'égayer les sujets sérieux qui me restent encore à traiter. Aussi, parfois, je sens le découragement envahir mon âme; et si le

désir d'éclairer mes concitoyens sur tant de sujets qui intéressent notre commerce ou notre politique, et fort peu connus généralement, n'était aussi vif chez moi, j'aurais déjà renoncé dès le début de cet ouvrage à la tâche épineuse que je me suis imposée par attachement pour mon pays. Je viens donc encore réclamer de l'indulgence : je sens combien elle m'est nécessaire, surtout actuellement, que s'approche de plus en plus le moment où il me faudra traiter des questions d'une immense portée, et auxquelles, ainsi qu'il a été dit plus haut, je dois préluder par une foule d'explications indispensables pour mettre les lecteurs à même de les bien comprendre et par conséquent de les juger.

Quoique Goudelour doive être rangé parmi les points les moins importants des possessions britanniques dans l'Inde, son origine française, les souvenirs glorieux pour notre marine militaire que rappelle son nom, me font un devoir d'en parler. Puis, c'est aujourd'hui le chef-lieu administratif d'une vaste province peuplée de plusieurs millions d'habitants, et, à ces divers titres, j'espère que la courte description que je vais en donner ne paraîtra ni trop longue ni tout à fait dépourvue d'intérêt. Je passerai sous silence l'ancienne ville dont les édifices, actuellement presque tous en ruine, portèrent pendant bien des années notre pavillon. Je ne dirai également que peu de mots de la nouvelle ville, formée en majeure partie des jolies maisons que les autorités anglaises se sont fait construire au milieu de bosquets magnifiques, sur les bords de

belles routes liant entre elles de populeuses aldées, et à quelques milles seulement du vieux Goudelour, que sa position au milieu des sables voisins de la mer leur a fait abandonner. Je ne m'occuperai que de sujets dont le développement pourra jeter quelque clarté sur la manière dont nos voisins administrent l'Indostan; et mon empressement à rester dans ces limites sera d'autant plus grand, que je trouvai dans ce nouveau séjour une bien favorable occasion de m'éclairer sur beaucoup de choses que je désirais savoir.

En effet, le pouvoir y était confié à un homme sage, bon et énergique à la fois, qui, tout en faisant respecter par les indigènes l'autorité de la Compagnie et appliquer les mesures fiscales dont l'exécution lui était prescrite, s'occupait avec succès du bien-être de ses administrés. Jamais leurs plaintes, même celles du plus humble laboureur, n'étaient repoussées, et chaque jour, à une audience publique à laquelle assistaient, non-seulement les agents indigènes du fisc, mais plus encore les sous-collecteurs européens chargés de la surveillance des principaux districts, chaque réclamant pouvait se présenter sans crainte, plaider sa cause, et justice était faite sur-le-champ.

Plusieurs fois j'assistai à ces séances ainsi qu'aux fréquentes réunions au sein desquelles étaient discutées souvent de hautes questions administratives, et presque toujours j'eus lieu d'être étonné des précautions que prend le gouvernement de la Compagnie pour garantir ses sujets de toutes espèces d'exactions, et faire pénétrer les bienfaits d'une administration aussi pru-

dente que vigoureuse jusqu'aux dernières classes de la population, malgré les obstacles que les préjugés, soit religieux, soit nationaux, dont cette dernière est imbue, lui opposent constamment. Grâce à une active surveillance, la justice est rendue dans toutes ses possessions aussi équitablement que possible. Pour cela, dans chaque circonscription de territoire confiée aux soins des collecteurs, espèce de préfets, il y a un juge européen ayant sous ses ordres des magistrats indigènes, chargés de faire exécuter les lois par les habitants des grandes aldées où ils doivent résider. Le chef et ses inférieurs sont richement rétribués, afin, sans doute, que la crainte de perdre des places aussi lucratives, ce qui peut leur arriver à la moindre faute de ce genre, les empêche de prévariquer. Du reste, leurs attributions sont assez bornées. Ils ne décident qu'en première instance et seulement d'affaires civiles dont l'objet en discussion ne dépasse pas 12,500 fr. Les débats sont publics et généralement courts; chaque partie plaide sa cause, et l'arrêt est rendu. Quant aux affaires où il est question d'intérêts plus majeurs et de délits criminels passibles des travaux publics, elles sont portées devant un des grands juges qui, chaque année, sont expédiés du chef-lieu de la présidence pour tenir des espèces d'assises dans chaque circonscription qu'ils parcourent, accompagnés du collecteur lui-même, des juges européens auxquels se joignent les magistrats indigènes, mais sur les lieux seulement soumis à leur juridiction. Enfin, la peine de mort ne peut être prononcée que par les tribunaux des chefs-lieux de

présidence. Du reste, dans les cas civils ou criminels d'une certaine importance, les plaideurs mécontents du jugement peuvent en appeler aux hautes cours d'Angleterre : mais les frais sont si considérables et les procédures si lentes, que rarement les parties ont recours à ces voies d'appel.

Si nous tournons notre attention sur quelques autres branches de l'administration britannique dans l'Inde, nous les trouverons conduites avec tout autant d'ordre et non moins de tendance aux améliorations que celle de la justice. L'armée est bien payée, bien disciplinée et judicieusement répartie dans de grands camps, d'où elle surveille à la fois les frontières et les provinces de l'intérieur. Les soldats vétérans jouissent de pensions qui les mettent au-dessus du besoin : indigènes, ils sont employés à la police dans leur pays natal; Européens provenant des régiments blancs de la Compagnie, ils peuvent, s'ils veulent, faire partie des petites colonies établies sur plusieurs points du territoire, où les autorités locales doivent leur fournir, en outre de la pension de retraite qui monte jusqu'à 120 francs par mois pour les sous-officiers, une certaine quantité de vivres pour subsister. Là, installés dans de jolies petites maisons construites ordinairement aux frais de l'État, ils vivent fort heureux, ainsi que je m'en assurai par moi-même, en visitant une de ces espèces de communautés, située auprès de Goudelour. Malheureusement, ces vieux soldats, adonnés pour la plupart à l'ivrognerie et usés par la débauche plus encore que par le climat, ne

jouissent pas longtemps de cette agréable position.

Cependant, de même que les anciens Cipayes, ils rendent des services en exerçant la police dans les provinces. Au défaut de troupes actives, ils doivent veiller à la tranquillité publique, qui, malgré la surveillance et la sévérité des autorités anglaises, est bien souvent troublée par des bandes de brigands que l'on voit apparaître soudainement partout où elles savent pouvoir enlever, sans presque coup férir, quelque précieux butin, et qui se dissipent avec autant de rapidité qu'elles se sont formées, sans que la population leur oppose la moindre résistance, ni même témoigne la plus légère disposition à aider la police dans ses recherches pour découvrir ces associations de malfaiteurs. Jamais ces malfaiteurs ne sont dénoncés, même individuellement, par les autres Indiens : tant en ce pays, livré pendant une longue suite de siècles à l'anarchie et aux dévastations, le droit du plus fort est respecté par les habitants. Les victimes elles-mêmes se taisent, ou n'osent que bien rarement désigner les déprédateurs. Cependant de pareils désordres, dont on ne voit que trop souvent des exemples sur notre propre territoire, se renouvellent moins fréquemment depuis quelques années. Mais comme, au sein de cette masse immense d'êtres humains que ne lient entre eux ni l'amour de l'ordre ni celui de la patrie, fermentent sans cesse les plus mauvaises passions, on doit toujours craindre le retour des affreux excès auxquels la puissance anglaise elle-même n'a pu mettre un terme que bien difficilement.

Le commerce intérieur, ce puissant moyen de civilisation, surtout chez des peuples pour qui les voyages paraissent un besoin, semble avoir excité toute la sollicitude du gouvernement. Les moyens de communications autrefois si rares, si mauvais, ont été considérablement améliorés et augmentés sur toute la surface de l'Indostan. Partout des ponts, des digues, des chaussées servent à lier aujourd'hui des provinces que des rivières larges et rapides, ou des marais impraticables pendant une grande partie de l'année, séparent entre elles. Les chauderies, ces espèces de caravansérails où les voyageurs et les marchands indigènes peuvent trouver chaque soir un abri qu'ils doivent à la munificence de quelque dévot musulman ou indou, sont mieux entretenues et surtout plus sûres que par le passé. Les Européens qui parcourent l'Indostan jouissent des mêmes avantages aux stations qui ont été établies à petites distances les unes des autres sur les grandes routes, et dans lesquelles ils trouvent des logements meublés très-confortablement. Enfin, et d'un accord commun entre les administrations des trois présidences, celles-ci travaillent depuis quelques années à supprimer les lignes de douane établies de temps immémorial entre les provinces par les souverains qui les possédaient, avant que la Compagnie les eût rangées sous son obéissance. Ces lignes de douane, semblables à celles que pour leur malheur nos touristes rencontrent à chaque pas de l'autre côté du Rhin, sillonnaient la surface de la presqu'île dans tous les sens, entravaient ou du moins ren-

daient aussi lente que dispendieuse la circulation des marchandises, soit indigènes, soit exotiques. Ces obstacles ont disparu d'une grande partie de l'Indostan, et moyennant un droit qu'ils payent pour leurs pacotilles, en arrivant aux lieux de destination de ces dernières, les trafiquants circulent librement aujourd'hui, partout, en dedans des limites des possessions britanniques.

L'agriculture, actuellement principale source des revenus de la Compagnie, devait nécessairement fixer son attention. En effet, nous la voyons l'encourager par tous les moyens employés en Europe dans le même but. Des primes sont accordées aux meilleurs produits. A Calcutta, à Madras et à Bombay, des sociétés, formées sous le patronage du gouvernement pour améliorer la culture des terres, répandent au loin les bonnes méthodes et les encouragements. Les têtes des tigres, des léopards et des ours noirs qui, sortant par bandes nombreuses des forêts, ou bien des montagnes neigeuses, durant l'hiver, dévorent les troupeaux et souvent même les pasteurs, sont mises à prix, et, grâce à cette mesure dont l'exécution coûte annuellement de très-fortes sommes au trésor dans certaines localités, ces hôtes dangereux tourmentent beaucoup moins à présent les pauvres cultivateurs. Après cette énumération parfaitement véridique des bienfaits que la Compagnie anglaise s'efforce de répandre sur ses sujets, comment pourrez-vous expliquer, me dira-t-on, les causes de la misère profonde où sont plongés les malheureux

Indiens? J'y parviendrai très-aisément en montrant le gouvernement de l'Indostan, de même que celui d'Angleterre, de France et de presque tous les autres États européens, contraint par l'accroissement continuel de ses dépenses, de chercher à augmenter constamment ses revenus, et par conséquent de multiplier sans cesse les taxes sous lesquelles gémissent les habitants de ses possessions. Les pestes, les famines effroyables qui, à plusieurs reprises, sont venues, depuis le commencement du siècle, ravager la presqu'île, et dont la description est encore un sujet d'effroi pour le monde civilisé, comme leur apparition un thème d'inépuisables reproches contre l'administration de la Compagnie, ne doivent pas être imputées davantage à celle-ci que ne le sont aux gouvernements d'Europe les maladies épidémiques et les disettes auxquelles plusieurs contrées de notre partie du monde ont été en proie les dix dernières années. En effet, quelle difficulté ne présente pas aux législateurs britanniques l'organisation sociale d'innombrables populations, ayant des religions et des usages tout à fait différents des nôtres, et dont un des préjugés les plus enracinés est une aversion tellement profonde pour tous les étrangers, surtout les Européens, que si ces mêmes populations ne se trouvaient partagées en sectateurs de Brama et en Mahométans, deux sectes irréconciliables ennemies, ou si même les Indous n'étaient divisés en castes que séparent entre elles des préjugés religieux, des jalousies et même des haines que nulle considération d'intérêt national n'a jamais pu faire

taire un seul instant, il serait impossible aux Anglais de les tenir sous le joug! Cela est d'une telle vérité que même de nos jours, malgré la surveillance dont ils sont l'objet, rarement une année se passe sans que quelque soulèvement vienne avertir les maîtres de l'Inde que leur pouvoir moral est nul dans ces contrées. Peut-on s'étonner après cela que la Compagnie, toujours inquiète pour sa domination et rencontrant mille obstacles au bien qu'elle voudrait faire à ses sujets, sacrifie souvent leurs intérêts aux siens, et même à ceux d'une impérieuse métropole qui, tout entière aux soins de son commerce ainsi que de sa politique, considère l'Indostan comme une mine à exploiter, et non comme une contrée populeuse confiée à ses soins?

On peut donc dire qu'il y a aujourd'hui deux pouvoirs présidant à la fois aux destinées de l'Asie britannique : l'un, le gouvernement local, qui commence à s'identifier au pays, et à comprendre que, dans l'extrême pauvreté de métaux précieux à laquelle l'Inde est réduite, il ne peut rétablir ses finances qu'en encourageant le commerce intérieur, l'agriculture, et par conséquent en s'occupant davantage que par le passé du bien-être des populations; l'autre pouvoir n'est autre que la Grande-Bretagne elle-même, cette puissance toujours égoïste, toujours prête à sacrifier le monde entier aux intérêts matériels de ses habitants, c'est-à-dire à leur influence commerciale, et qui, non contente d'avoir détruit, par la concurrence de ses fabriques de coton, la principale branche d'industrie des pauvres Indiens, tout en protestant de sa solli-

citude pour leur bonheur, cherche encore, malgré la résistance continuelle de la Compagnie, à étendre de plus en plus les monopoles de tous genres qu'elle exerce sur eux.

Mais, entraîné par le sujet, j'oublie que je ne voulais donner ici que quelques renseignements particuliers sur l'organisation sociale des populations de l'Indostan et la manière dont elles sont gouvernées par nos voisins; renseignements nécessaires pour faire comprendre plus aisément aux lecteurs les considérations générales dans lesquelles je compte bientôt entrer, lorsque, parvenu à Calcutta, je pourrai mieux juger de la situation politique des diverses contrées de l'Asie.

Je reviens donc à Goudelour, ou, pour mieux dire, à la province de *Sud-Arcot*, dont cet ancien comptoir français est aujourd'hui le chef-lieu administratif, et j'en dirai encore quelques mots avant de passer aux autres établissements européens que je dois visiter avant d'arriver à la métropole de l'Inde britannique. Cette province est un des greniers à riz de Madras, dont elle n'est éloignée que de trente et quelques lieues seulement par mer; aussi les caboteurs qui s'abritent pendant la mauvaise saison dans la rivière de Goudelour, fréquentent beaucoup Madras où, en outre de la récolte des rizières, ils portent du café et de l'indigo, dont la culture commence à s'étendre dans le Tanjaour; du coton, qu'autrefois sa malpropreté faisait dédaigner, mais qui, mieux cultivé et mieux préparé aujourd'hui, est assez estimé; des cuirs, des cornes de bœuf, des peaux de cabri et de mouton, enfin des toiles blan-

ches ou bleues, ainsi que des pagnes bordés de rouge, dont une partie prend ensuite la route des pays malais.

Malgré cette variété de produits et la manière avantageuse dont elle est arrosée par plusieurs grands cours d'eau et une multitude de canaux artificiels, la partie du Sud-Arcot voisine de Goudelour n'est pas très-riche; ce qu'il faut attribuer à la qualité sablonneuse de son territoire, et peut-être aussi à ce que toutes les terres appartenant à l'État, les cultivateurs n'ont qu'un intérêt secondaire à l'amélioration des champs et conséquemment ne les cultivent qu'avec nonchalance. Cependant j'ai vu presque partout les collecteurs anglais préférer à tout autre ce système d'exploitation, quand, toutefois, les fermiers payent leur rente en numéraire, car autrement, disent-ils, le partage des récoltes entre ces derniers et le fisc est une source intarissable de friponneries et de réclamations. Quoique une partie de ces inconvénients n'existe pas quand le territoire est partagé en Zimmendaries, c'est-à-dire, se trouve aux mains de propriétaires fonciers, comme cela existe dans plusieurs provinces de l'Indostan, cette autre organisation territoriale n'est pas approuvée par les agents de la Compagnie, parce que, à ce qu'ils prétendent, ces propriétaires exerçant une grande influence sur leurs compatriotes par leur fortune ou par d'anciens souvenirs de puissance détruite, se montrent parfois exigeants, turbulents même, surtout quand ils appartiennent à la classe des Mahométans, gens fort difficiles à gouverner et toujours prêts

à se soulever contre les chrétiens. Aussi le gouvernement s'est-il efforcé de tout temps de détruire les Zimmendaries, en expropriant les possesseurs de terres quand ils n'ont pas payé les rentes dues par eux à l'État, ou bien en employant quelque autre moyen de ce genre. Mais il n'y parvient pas toujours aisément, et non sans causer parfois des troubles sérieux, surtout quand il s'attaque aux plus influents parmi ces représentants de l'ancienne aristocratie du pays.

Pour pallier sans doute ce qu'il y a d'un peu machiavélique dans cette manière d'administrer, les hauts fonctionnaires de la Compagnie prétendent, peut-être avec raison, que ces riches propriétaires se montrent les tyrans des pauvres paysans établis sur leurs terres, et sont un des plus forts obstacles à l'amélioration de la condition misérable de leurs concitoyens. D'un autre côté, quelle pitié peut-on attendre des Zimmendars en faveur de ces derniers, dans une contrée où les populations sont partagées en un nombre infini de castes qu'éloignent les unes des autres des préjugés bien autrement forts, quoiqu'à peu près du même genre, que ceux par lesquels, naguère encore chez nous, était séparée la noblesse du reste de la nation?

De deux castes, la plus élevée méprise profondément l'autre, et pense tenir de Dieu même le droit de l'exploiter à son profit. Les Brames, qui tiennent le premier rang comme consacrés au service des autels, ne s'allient jamais aux Schatrias ni aux Naïres, quoique du sein de ces derniers sortent les guerriers, les chefs, et même les souverains du pays. Ensuite viennent les

Soudras, dont les mains beaucoup moins pures cultivent les terres, tissent ou teignent les étoffes, et accomplissent sans répugnance toutes les obligations que leur impose la profession de trafiquant, à laquelle ils se livrent presque tous. Enfin, cette espèce de chaîne sociale se termine aux Parias, race considérée comme infâme, hors de caste, dont le contact seul est une souillure pour les autres Indiens, et qui doit accomplir, par devoir, les travaux les plus durs et les plus vils.

En vain les Européens se sont efforcés de la sortir de cet état d'abjection pour s'en faire probablement un point d'appui contre les classes élevées, car elle forme à elle seule plus de la moitié de la population dont les Soudras composent à peu près le reste, surtout depuis que, se confondant par des alliances avec les Naïres et les Schatrias, ils absorbent de plus en plus cette dernière caste, réduite ainsi à presque rien aujourd'hui. En vain, dis-je, on a voulu tirer les Parias de leur avilissement; tous les moyens de la civilisation moderne ont échoué contre l'abrutissement où ils sont plongés et contre l'aversion qu'ils inspirent aux autres Indiens, aversion tellement profonde, qu'elle résiste même au changement de religion, et que, se ferait-il chrétien ou musulman, un Paria est toujours immonde pour ses nouveaux coreligionnaires. Aussi les voit-on, soit pour cette raison, soit à cause de leur attachement à la foi de leurs pères, abandonner celle-ci bien rarement, et ce n'est que parmi les plus dégradés d'entre eux que les missionnaires catholiques ou protestants ont pu

trouver jusqu'ici des néophytes, en sorte qu'ils ont eu presque toujours à en rougir.

La caste des Soudras semble plus disposée à subir l'influence des Européens, non en ce qui a rapport à la religion, c'est un point sur lequel les sectateurs de Brama ou de Mahomet n'ont pas encore cédé dans l'Inde, mais pour ce qui touche à l'instruction et à l'industrie. Ainsi on voit ses membres fréquenter en grand nombre les écoles publiques, entretenues à cet effet par le gouvernement, et faire des progrès dans les arts mécaniques et l'agriculture. Ont-ils également avancé dans les voies de la moralité ou dans celle qui doit les conduire un jour à former une nation indépendante? Nullement; car ils se montrent non moins démoralisés, tout aussi fripons, tout aussi divisés entre eux qu'autrefois, par des haines, non pas seulement de caste à caste, mais entre professions marchant sous la même bannière, et séparées par des nuances tellement légères, que les Européens, même les mieux instruits des mœurs indiennes, les confondent aisément.

Si nous poussons cette espèce d'investigation des castes indoues jusqu'aux Brames, nous trouverons ceux-ci donnant à leurs compatriotes l'exemple de la plus profonde démoralisation et cherchant à les abrutir, au lieu d'employer les connaissances, apanage ordinaire de leur caste, à éclairer les masses dont ils devraient être les guides vers un état moins malheureux. Toute leur ambition se borne à obtenir des conquérants de l'Indostan les places de finance; et comme, aussi souvent que l'occasion s'en présente, ils trom-

ces portiques gigantesques où, dans les grandes solennités religieuses, doit s'arrêter la foule des fidèles appartenant aux castes inférieures à celles des Schatrias ou des Naïres qui, elles-mêmes, ne peuvent suivre les Brames en dedans de la plus intérieure des trois enceintes dont les hautes murailles gardent le sanctuaire du temple contre la curiosité du vulgaire. Pour celui-ci, l'effet imposant produit naturellement par un style d'architecture aussi prodigieux dans les dimensions de ses œuvres que bizarre dans leurs détails, et prodigue de sculptures ainsi que de statues visiblement arrangées dans le but de frapper à la fois les sens et les yeux. Pour les fidèles des rangs élevés, le recueillement religieux, ou pour mieux dire l'effroi involontaire qu'inspirent le silence et la solitude de ces vastes galeries dont les mille colonnes de granit qui les soutiennent, forment tout l'ornement. Cet antique monument, dont mes yeux et mon esprit étaient également étonnés, obtenait, il est vrai, un nouveau degré de sombre splendeur par le contraste que faisait avec sa masse noircie par les siècles, le paysage délicieux des environs. La campagne était agréablement émaillée de champs de riz aux mille couleurs vertes, et de tamariniers ou de cocotiers aux cimes élevées, du milieu desquels les pyramides de la pagode s'élançaient vers le ciel comme pour se faire apercevoir de plus loin aux navigateurs longeant les rives du Coromandel.

A quelques milles de là, également sur le bord du rivage, se trouve Porto-Novo, petit havre situé à l'em-

VUE DE L'UNE DES PORTES DE LA GRANDE PAGODE DE CHILLAMBARAN.

bouchure d'une rivière assez profonde pour recevoir de gros bateaux, et auprès de laquelle on a établi depuis quelques années une fonderie trop remarquable par son grand développement, les sommes énormes qu'elle a coûté, et le bruit qu'a causé dans l'Inde cette nouveauté industrielle, pour que je négligeasse de la visiter. Je trouvai en effet cet établissement très-important sous le rapport des constructions; trop même, puisque l'on a construit quatre hauts fourneaux, plusieurs grandes forges avec de pesants martinets, des ateliers et des magasins sans nombre, et même installé à grands frais quatre fortes machines à vapeur, avant d'être assuré du débouché des produits de l'usine. Aussi est-il advenu là ce que nous voyons arriver si souvent chez nous dans de pareilles circonstances, lorsque, comme à Porto-Novo, les directeurs de l'entreprise ont imprudemment sacrifié beaucoup trop de capitaux au désir d'exciter l'attention du public par de dispendieuses démonstrations, au lieu de chercher à capter sa confiance par de la prudence et une sage économie : le promoteur de la spéculation y a perdu, non-seulement une belle fortune, mais encore les sommes considérables que lui avait avancées la Compagnie à titre d'encouragements; et bientôt après mon passage, les travaux furent suspendus faute de fonds nécessaires au payement des ouvriers. Cette catastrophe, qu'il faut aussi attribuer, peut-être, aux efforts du commerce anglais pour détruire un genre d'industrie qui menaçait les intérêts des marchands de fer de la métropole, est d'autant plus à déplorer

pour la prospérité de la partie de l'Inde où l'usine est située, que dans celle-ci se formaient, sous la direction de mécaniciens venus d'Europe, une grande quantité d'ouvriers indigènes, et qu'elle fournissait des fers comparables, dit-on, à ceux de Suède. La ruine de cette fonderie aura d'autres conséquences bien plus tristes encore à mes yeux; elle anéantira l'activité et l'abondance que celle-ci répandait au loin parmi les pauvres habitants des forêts de jongles d'où l'on tirait la masse énorme de bois et de charbon nécessaire à l'usine, ainsi que dans la province de Salem, sur le territoire de laquelle se trouve en abondance le minerai de fer à fleur de terre et au bord d'une rivière dont les eaux portent aisément en peu de jours les bateaux chargés jusqu'à Porto-Novo. Aussi doit-on espérer que la Compagnie ne laissera pas tomber en ruine un établissement aussi utile, nécessaire même à ses sujets, pour lequel elle a fait de grands sacrifices, et où l'on commençait déjà à fabriquer des articles qui étaient accueillis avec faveur dans les diverses parties de ses possessions.

Toujours curieux de m'instruire, j'accompagnais mon hôte dans les fréquentes excursions que l'habitude de voir tout par lui-même le portait souvent à faire aux environs de sa résidence. Assistant ainsi aux divers rapports que les autorités subalternes venaient adresser à leur chef, je me familiarisais avec les détails de cette administration que je désirais tant connaître; et comme le territoire soumis à la juridiction de M. Dent touchait à celui de Pondichéry, dont Goude-

lour n'est éloigné que de neuf milles seulement, j'obtenais de précieux renseignements sur les relations de notre comptoir avec ses voisins. Je ne pouvais, je l'avoue, m'empêcher de sourire parfois en entendant mon compagnon de promenade se plaindre amèrement du tort que causait aux revenus du fisc la contrebande active qui se faisait sur notre frontière malgré toute sa surveillance : par ce moyen, disait-il, l'indigo anglais devenait français sans payer de droit, et aux mêmes conditions une énorme quantité de cigares, ainsi que d'autres articles apportés de France ou fabriqués à Pondichéry, passaient aux mains de ses administrés. Ce trafic interlope, auquel la plupart des Indiens, pour qui la nationalité ou les intérêts de leurs maîtres sont tout à fait indifférents, se livrent d'habitude, est d'autant plus facile, que les deux territoires sont enclavés l'un dans l'autre, de telle manière qu'il paraît complétement impossible d'empêcher la contrebande entre leurs habitants respectifs. Or, chez nous, le commerce étant libre, la Compagnie seule perd à cet état de choses. Aussi a-t-elle plusieurs fois demandé à ce que, par des échanges mutuels de cantons, les limites devinssent moins équivoques; mais jusqu'ici ces demandes sont restées sans résultats, et resteront ainsi probablement encore longtemps.

Si ce mélange pour ainsi dire des territoires est avantageux aux intérêts de leurs habitants, ou du moins à ceux de la population de Pondichéry, il n'en est pas de même pour les voies de communication entre les deux pays; elles sont généralement négligées

aux environs des frontières, par les deux administrations, qui, prétendent-elles, ne savent pas suffisamment où commencent ni où s'arrêtent, au milieu de tous ces cantons soit anglais, soit français, intercalés les uns dans les autres, les limites de leur juridiction. En sorte que, d'un côté comme de l'autre, plus on se rapproche de ces dernières, plus les routes sont mal entretenues, ainsi que je fus à même de m'en convaincre, lorsque, ayant conduit la frégate, le 4 août, devant Pondichéry, j'allai quelques jours après visiter mes amis de Goudelour, où plusieurs officiers de *l'Artémise* et moi nous fûmes accueillis comme par le passé, c'est-à-dire avec le plus aimable empressement.

Cependant, malgré les moments agréables que me procurait cette distraction, et le court séjour que je fis au chef-lieu de nos établissements indiens, je ne m'en occupais pas moins avec soin de connaître quels changements celui-ci avait subis pendant les huit années écoulées depuis le passage de *la Favorite;* et à mon grand regret, je suis forcé par la vérité de dire qu'il n'avait fait aucun progrès, sous le rapport administratif, dans la voie des améliorations. J'ajouterai même que je trouvai plus vifs, plus envenimés que jamais, les débats qui, presque de tout temps il est vrai, ont existé dans cette colonie entre les hauts fonctionnaires publics et les principaux habitants européens, mais dont le précédent gouverneur, le contre-amiral de Mélay, était parvenu par sa prudence et sa douceur à calmer beaucoup la violence. Les premiers se plaignaient de la turbulence et de l'esprit indépendant de

leurs administrés, qui, sans considérer jusqu'à quel point les exigences de la métropole embarrassaient l'administration et rendaient les améliorations de tous genres difficiles, se montraient toujours mécontents de ce que celles-ci ne s'accomplissaient pas aussitôt qu'ils les demandaient. Les colons européens, de leur côté, attaquaient le penchant à l'arbitraire que montrait le gouvernement local, son indifférence pour tout ce qui touchait aux intérêts du pays, et la manière peu judicieuse dont les revenus de la colonie, au lieu d'être employés à l'amélioration de l'agriculture, ainsi qu'aux voies de communication, deux branches intéressantes du service public, servaient à payer des dépenses au moins inopportunes et une foule d'employés inutiles dont le nombre s'accroissait encore chaque année des nouvelles recrues arrivées d'Europe. Il faut en convenir, une partie de ces plaintes mutuelles ne sont pas sans fondement; car si les habitants de Pondichéry ont tort de rendre l'administration tout à fait responsable des nombreuses entraves dont souffre leur commerce, d'un autre côté, cette dernière n'est pas complétement innocente des reproches qui lui sont adressés. En effet, on ne peut disconvenir que la manière de lever l'impôt des terres, quoiqu'elle soit connue depuis longtemps comme une source d'exactions criantes, n'a subi aucun changement. Chaque jour augmente d'une façon déplorable le nombre des pauvres fermiers ruinés par les exigences du fisc qui, non-seulement se montre dur envers eux, mais encore n'accorde jamais, faute de fonds en réserve pour cela, malgré l'usage

suivi généralement dans l'Inde, de dégrèvement aux cultivateurs maltraités par les intempéries des saisons, ou bien à ceux dont les rizières n'avaient pas été arrosées suffisamment, par suite du mauvais état des canaux ou des réservoirs d'irrigation; en sorte que la surface des terres abandonnées s'étendant de plus en plus, les revenus de l'État diminuent, chose d'autant plus malheureuse que, d'un autre côté, les dépenses s'accroissent annuellement, sans que, pour cela, les grands travaux d'utilité publique et les réformes administratives demandées depuis si longtemps aient fait aucun progrès notable. Ainsi, par exemple, les habitants du chef-lieu, de même que les équipages des navires mouillés sur la rade, sont forcés de boire l'eau saumâtre et malsaine des puits situés auprès du rivage, à moins qu'ils n'aillent en puiser de moins mauvaise à une source distante de plusieurs milles de la ville, au sein de laquelle on pourrait la conduire très-aisément; ce qui serait un bienfait pour la population indigente du chef-lieu, et une économie considérable pour le gouvernement, dont, chaque année, le budget est chargé d'une forte dépense causée par le transport de l'eau nécessaire à ses divers établissements, ainsi qu'aux bâtiments de guerre mouillés sur la rade. Ajoutons que les habitants de Pondichéry et des villages environnants sollicitent en vain depuis longtemps que l'on donne de l'écoulement vers la mer aux vastes mares qui se forment de toutes parts sur les routes pendant la saison des pluies.

Si nous continuons à énumérer les nombreux griefs

élevés contre le gouvernement local par ses administrés, nous en trouverons encore quelques-uns qui, malgré l'exagération dont ils sont visiblement empreints, ne manquent pas malheureusement d'une certaine vérité.

Pourquoi le trafic du principal produit agricole de la colonie, celui du riz, n'est-il pas libre? Sans doute qu'en permettant la libre exportation de cette denrée de première nécessité, on dérogerait à d'anciens usages basés sur la crainte d'amener une disette au sein de l'établissement; mais l'expérience a prouvé suffisamment que cette crainte était chimérique et entraînait l'administration dans des mesures dispendieuses, inutiles, et même dangereuses. D'abord elle arrête ainsi complétement les progrès de l'agriculture, qui ne peut prospérer qu'autant que les fermiers ont la faculté de vendre leurs récoltes avec le plus d'avantages possibles: ensuite les grands approvisionnements de riz qu'elle oblige l'autorité locale de conserver au chef-lieu ont l'inconvénient majeur de causer des pertes considérables quand cette denrée fait un long séjour dans les magasins: enfin, lorsque par hasard le moment où cette dispendieuse précaution pourrait avoir de bons résultats se présente, c'est-à-dire, quand la famine désole les contrées voisines de la côte Coromandel, Pondichéry, privée de toute espèce de défense, court le risque effrayant d'être envahi par cette foule immense d'êtres humains qui, chassée de ses foyers par la faim, se porte comme un torrent partout où elle espère trouver à manger.

Les Européens se plaignent aussi, non sans raison, de l'abandon où est laissée l'instruction des blancs et celle des indigènes. En effet, soit faute de surveillance de la part des autorités, soit incapacité chez les personnes chargées de cette branche importante de l'administration, le collége public fondé par l'État manque de bons professeurs et se trouve presque complétement vide d'élèves. Les autres établissements du même genre n'étaient pas dans une plus favorable situation. Ainsi se trouvait négligé par le gouvernement un des meilleurs moyens de s'attacher les classes élevées de la population indigène : tandis que, par une application irréfléchie des utopies philanthropiques, tant prônées aujourd'hui chez nous, il a tellement affaibli l'ascendant exercé autrefois par les blancs sur les Indiens, qu'à présent ces derniers, naguère si soumis, sont devenus, surtout dans les villes, insubordonnés et insolents.

Enfin, je clorai cette liste, déjà bien longue, des plaintes qu'émettent les colons de Pondichéry contre le gouvernement, par celle qui m'a paru la plus fondée. Elle a pour cause l'indifférence que la métropole montre à l'égard des intérêts commerciaux et industriels du chef-lieu de ses possessions dans l'Inde; indifférence contre laquelle les gouverneurs, alors même qu'ils seraient doués de toutes les qualités supérieures dont ils ont tant besoin à présent pour régir nos colonies, chercheraient en vain à lutter, tant leur crédit auprès du ministère est faible et leurs observations sont peu écoutées; en sorte que, placés entre des administrés

mécontents, aigris même, par conséquent injustes, et un pouvoir central violenté lui-même dans ses décisions par les exigences impérieuses des villes manufacturières, ou bien, trop occupé des affaires intérieures pour pouvoir donner une grande attention à des intérêts aussi lointains et aussi peu connus, les gouverneurs, dis-je, se trouvent dans une position très-difficile et presque toujours hors d'état de faire le bien.

S'il en était autrement, quelqu'un de ces gouverneurs qui, depuis bientôt trente années, ont été appelés à la direction de nos comptoirs indiens, serait parvenu, sans nul doute, à faire modifier le régime prohibitif sous lequel les marchands de Pondichéry gémissent encore à présent, malgré tant de réclamations : je dis prohibitif, parce que je ne sais par quel mot exprimer la foule d'entraves par lesquelles le commerce intérieur ou extérieur de cet établissement est constamment arrêté.

En effet, quoique les habitants de son petit territoire tirent des possessions de la Compagnie anglaise tous les articles dont ils ont besoin, et même ceux qui sont de première nécessité, la majeure partie de ces articles n'en est pas moins frappée au passage de la frontière du droit énorme de 16 p. %, de même que les marchandises exotiques qui passent de chez nous chez nos voisins, et cela sans que jamais le pouvoir ait essayé d'adoucir par quelques négociations un état de choses aussi onéreux pour notre comptoir. On sera vraisemblablement porté à croire après cela que la métropole s'est empressée de dédommager Pondichéry

d'un joug aussi lourd, en la favorisant dans ses relations commerciales avec la mère patrie ou ses colonies. Il n'en est rien, car dans toutes les possessions françaises, ses produits sont prohibés ou frappés de droits énormes, c'est-à-dire, traités comme produits étrangers; ainsi, par exemple, ses toiles bleues ou blanches ne sont reçues à Bourbon qu'en entrepôt, ou bien en payant la taxe énorme de 20 p. %.

Quelques années encore après 1814, plusieurs articles, tels que les chaussures de cuir, les bougies de cire, les meubles de rotin, enfin les cigares, dont la fabrication faisait vivre une foule de pauvres Indiens de Pondichéry, étaient reçus, moyennant un droit modéré, à Bourbon où, vendus à bas prix, ils servaient aux classes pauvres : à présent, ces mêmes articles sont prohibés dans l'intérêt de nos fabriques, et les consommateurs doivent les recevoir de France, les payer par conséquent beaucoup plus cher, ou bien s'en passer, ce que font beaucoup d'entre eux. C'est ainsi que, par une mesure qui, bien certainement, n'a produit qu'un bien mince avantage à nos manufactures nationales, on a fait un grand tort au bien-être des populations des deux pays.

En France, les marchandises d'exportation du chef-lieu de nos possessions indiennes ne sont pas accueillies plus favorablement qu'à Bourbon. Les guinées ou toiles bleues, qui seules pourraient y trouver un débouché avantageux, étant susceptibles de faire tort à notre industrie cotonnière, sont repoussées et ne jouissent de la libre introduction que dans nos établissements de

la côte d'Afrique, où, du reste, la population noire, de même que celle des contrées environnantes, en fait une grande consommation; aussi la jalousie intéressée des manufacturiers de Rouen cherche-t-elle en ce moment à leur fermer cette dernière voie, sous le prétexte spécieux qu'elles ont été confectionnées en majeure partie sur le territoire de la Compagnie anglaise (12).

Là ne finit pas encore la longue liste des obstacles que les armateurs et les industriels de notre comptoir à la côte Coromandel rencontrent dans leurs opérations; les uns ont vu, il y a peu d'années, se tarir pour eux, par suite d'une augmentation considérable de droits mis presque spontanément par le gouvernement hollandais de Java sur les toiles bleues, leur principale branche de trafic avec le grand archipel d'Asie; tandis que les autres n'ont obtenu l'introduction des produits de leurs sucreries au sein de la métropole, comme provenant d'une colonie française, que lorsque, complétement ruinés par une longue attente de cette faveur, ils se trouvaient hors d'état d'en profiter. Cependant telle est l'intelligence, l'activité des négociants de Pondichéry, que, malgré tant d'entraves, ils sont parvenus à étendre annuellement le cercle de leurs opérations tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Une contrebande active leur offre la facilité de répandre sur le territoire anglais une assez grande quantité de marchandises françaises, telles que vins, liqueurs fortes, comestibles et articles de Paris, en échange desquels, et par le même moyen, ils reçoivent beau-

coup de toiles de coton écrues, ainsi que l'indigo nécessaire pour les teindre en bleu; ce qui n'empêche pas que la fabrication de cette même espèce de tissus n'ait été toujours en croissant dans nos aldées, tant la quantité de guinées bleues expédiées pour notre établissement du Sénégal a été forte pendant les dernières années. Bon nombre aussi ont pris le chemin des pays malais, et principalement de Sumatra, où les trafiquants indigènes les payent souvent avec du café et du poivre qui, autrefois livrés aux Anglais à Pondichéry, prennent aujourd'hui la route de France, depuis la sage suppression, par notre gouvernement, de la prime accordée précédemment pour les denrées provenant des grands archipels d'Asie, et apportées dans nos ports sur des navires nationaux. D'un autre côté, l'émancipation des esclaves à l'Ile de France ayant donné une très-forte impulsion à l'émigration des Indiens pour cette colonie britannique, Pondichéry, dont la population indigène jouit d'une certaine réputation d'intelligence, a vu souvent, pendant les dernières années, les armateurs anglais venir chercher des recrues sur ses bords, et par conséquent y introduire des capitaux considérables.

Les affaires sont donc assez prospères au chef-lieu de nos comptoirs indiens; aussi les créations utiles y éclosent-elles successivement. Nous avons vu plus haut quel malheureux sort ont subi les sucreries que plusieurs capitalistes étaient parvenus à créer; des magnaneries, formées en 1828, n'ont pas été plus heureuses, malgré les aveugles sacrifices de l'au-

torité locale en leur faveur, et pourtant l'industrie n'a pas été découragée. Une filature s'est élevée depuis quelques années, et après avoir éprouvé bien des chances diverses, se trouve à présent en pleine activité. Ses produits sont recherchés par les tisserands des cantons environnants, comme supérieurs en beauté aux cotons filés à la main dans le pays, en sorte que ceux-ci n'entrent plus que pour fort peu de chose dans la confection des guinées fabriquées sur notre territoire. Ce résultat est flatteur sans doute pour le fondateur de l'établissement, très-avantageux pour les intérêts des actionnaires, puisque chaque année leurs bénéfices s'accroissent, et qu'il est même question de multiplier considérablement le nombre des métiers. Mais était-il bien sage au gouvernement, protecteur naturel de tous les intérêts, de fournir des capitaux très-considérables, alors que, faute de quelques sacrifices de sa part, tous les travaux d'utilité publique et même l'agriculture sont en souffrance, de fournir, dis-je, des capitaux considérables pour faire prospérer une branche d'industrie aux dépens de celle qu'exploite la classe la plus nombreuse comme la plus pauvre de la population indigène, celle des fileurs de coton, qui se trouve ainsi privée de ses moyens d'existence? Une pareille mesure est aussi contraire, il me semble, aux principes d'une bonne administration qu'à ceux de l'humanité, puisqu'elle réduit à la plus profonde misère une foule de pauvres gens, pour enrichir quelques individus. N'est-ce pas là une des principales causes des désordres po-

pulaires qui ont lieu chez nos voisins, où l'on voit presque chaque jour les classes ouvrières briser les mécaniques inventées dans le but de diminuer le nombre des travailleurs? Je conviens, je prétends même que chaque branche d'industrie doit être libre, alors même qu'elle n'offre aucun avantage à la communauté; mais qu'au moins le gouvernement ne vienne point la favoriser aux dépens de celles que son succès doit anéantir. J'ajouterai même que plus les commerçants, les manufacturiers se laissent entraîner à cet égoïsme qui semble inhérent à leur profession, plus le pouvoir doit se montrer pénétré de la vérité de ce principe, qu'une nation ne peut être véritablement puissante et prospère qu'autant que chez elle les classes inférieures sont heureuses et ne manquent ni de travail, ni de pain; car de l'accomplissement de cette condition depend la durée de sa grandeur.

Or, aucun pays n'est moins dans ces conditions que celui où la prospérité nationale dépend de celle des fabriques, parce que, comme il arrive souvent en Angleterre, la moindre anomalie commerciale plonge dans la misère des masses d'ouvriers, au secours desquels la communauté doit venir, sous peine de voir sa tranquillité sans cesse troublée. Félicitons-nous donc de ce que notre patrie n'est point un pays manufacturier : ses richesses, sa force, tiennent à son magnifique territoire, à sa population homogène. Efforçons-nous d'améliorer l'agriculture si imparfaite encore chez nous; cherchons à rendre le sort des classes inférieures de moins en moins malheureux, et un

jour la France ne devra nullement regretter, suivant moi, de n'avoir pas égalé la Grande-Bretagne dans son activité manufacturière et colonisatrice. Telle n'a pas été, malheureusement pour la population indigène de Pondichéry, la manière de voir de plusieurs des hauts fonctionnaires qui l'ont successivement gouvernée. Ils se sont empressés à qui mieux mieux de prodiguer les trésors de la colonie, pour la doter de fabriques qui devaient détruire, ainsi que je l'ai expliqué précédemment, les principales branches d'industrie exploitées de temps immémorial sur les lieux, sans, pour cela, livrer à la consommation locale, ou bien à l'exportation, des produits meilleurs que ceux que fournissait notre comptoir auparavant.

Cependant, quel que soit le point de vue sous lequel j'envisage la manière dont le gouvernement a favorisé la filature de Pondichéry, je n'en rendrai pas moins justice à la persévérance et aux talents que le créateur de cette filature a dû déployer pour conduire celle-ci au point de perfection auquel elle est parvenue. En effet, de combien d'énergie, de connaissances en tous genres, n'a-t-il pas eu besoin pour monter et faire marcher des machines aussi compliquées, dans un pays dénué de toute espèce de ressources sous le rapport de l'industrie! et plus encore, quelle patience il lui a fallu pour amener d'ignorants et paresseux Indiens, tirés des derniers rangs de la population, à un degré d'intelligence et d'activité tel que ce sont eux qui, sous sa direction, remplissent, au nombre de plusieurs centaines, tous les emplois de la fabrique,

en sont les seuls ouvriers et travaillent douze heures par jour! Leur salaire est bien faible, et pourtant il leur suffit pour faire vivre leurs familles dans une sorte d'aisance qu'elles ne connaissaient même pas, et ce qui est bien plus précieux encore, pour les garantir de la misère à venir par de sages économies. Je les ai vus, hommes et enfants, à l'ouvrage, les uns conduisant avec autant d'adresse que de promptitude ces mécaniques délicates; les autres occupés, en qualité de forgerons, charpentiers et mécaniciens, à réparer les vieux métiers ou à en préparer de nouveaux et à entretenir les machines à vapeur de l'établissement. Ce tour de force d'industrie exécuté avec de pauvres misérables, considérés jusque-là comme des êtres trop abrutis pour comprendre la perfection de nos arts mécaniques, fait sans doute grand honneur à l'homme qui l'a conçu et mis si heureusement à fin. Mais, je le répète, si, comme le prétendent et avec raison, suivant moi, nos économistes les plus distingués, la tranquillité ou, pour mieux dire, l'existence de la société actuelle dépend autant de la masse de travail procuré au peuple que de la manière plus ou moins lucrative dont ce travail est rétribué, il est malheureux de voir une foule de bras privés d'occupation, et par conséquent une foule d'individus auxquels la misère donne le droit de maudire un ordre social où, dans le seul but de fabriquer à un peu meilleur marché, on encourage la création de machines inventées pour remplacer les forces de nombreux ouvriers; et cela, dans des pays où s'accroissent

sans cesse les classes nécessiteuses qui attendent du travail de la veille la subsistance du lendemain.

La création de la fabrique de tissus de coton qui existe depuis quelques années seulement à Pondichéry, m'a semblé bien plus conforme aux principes d'une sage politique et de la véritable philanthropie. En effet, non-seulement il ne s'y confectionne que du linge de table et des coutils de diverses espèces, toutes étoffes très-peu connues des tisserands indiens, auxquels, par conséquent, cette concurrence ne peut causer de dommage; mais encore les ouvriers sont choisis parmi l'espèce d'hommes qu'on appelle Portugais dans l'Inde, parce qu'ils proviennent du mélange des anciens maîtres de Goa avec les Indiens. Cette espèce d'hommes qui mérite, par son penchant à l'oisiveté et à la dépravation, le mépris dont partout elle est l'objet en Asie, ne jouissait pas d'une moins mauvaise réputation au chef-lieu de nos établissements indiens, avant qu'on lui eût offert, pour la sortir de la profonde misère où elle végétait, un moyen qui ne heurtât pas trop ses préjugés orgueilleux contre les travaux manuels, et auquel bon nombre de familles de cette race dégénérée doivent aujourd'hui une existence assurée.

Pour aider encore davantage à sa régénération, ainsi qu'à celle des hautes castes indiennes, dont il est également de notre politique de presser l'émancipation morale, il faudrait que Portugais et Indiens pussent venir apprendre les éléments de nos sciences dans des écoles publiques instituées à cet effet. Or, nous avons vu combien Pondichéry était mal partagée sous ce rap-

port ; mais il faut espérer que les principaux habitants de la ville, chrétiens, Indous et Arméniens réunis, feront à leurs frais ce que l'autorité locale n'a pas su accomplir jusqu'à présent. Puissent-ils réussir dans le projet qu'ils avaient formé entre eux lors de mon passage à Pondichéry ; celui de fonder un collége dont tous les professeurs, largement rétribués, seraient choisis en France, avec un tel soin, que bientôt leurs leçons attireraient une foule de jeunes gens appartenant aux familles anglaises fixées sur cette partie de l'Indostan, et qui trouvent généralement aussi dispendieuse que pénible l'obligation d'envoyer leurs enfants en Europe, pour y recevoir une éducation convenable. En sorte que la nouvelle institution deviendrait, pour ses fondateurs, bien moins un sujet de dépenses qu'une source de profits considérables.

Il est donc sensible, d'après ce qui précède, que si, dans la lutte dès longtemps engagée entre la première autorité locale et les sommités de la bourgeoisie, ces dernières se sont montrées parfois inquiètes, exigeantes, injustes même envers les fonctionnaires chargés de les gouverner, on ne peut nier que leurs plaintes contre l'inertie et la faiblesse de l'administration, contre le peu d'union et de concert existant entre ses divers membres, n'ont pas toujours été sans fondement. Aussi le gouvernement de la métropole a-t-il fini par céder aux demandes de la population blanche de Pondichéry qui désirait jouir, malgré son exiguïté, de quelques-uns des priviléges accordés aux colonies françaises, entre autres de celui de posséder

un conseil colonial, dont les membres, choisis dans son sein, seraient chargés de surveiller l'emploi des fonds publics, de défendre contre l'arbitraire les intérêts de la communauté, enfin d'éclairer le pouvoir central sur les besoins du pays.

J'avoue que de semblables prérogatives confiées à des personnes aigries contre les autorités locales par de récents débats, peuvent rendre la position de ces dernières très-difficile, et l'expérience de ce qui se passe dans nos autres possessions au delà des mers, où ces conseils ne sont malheureusement que trop souvent le théâtre d'une opposition aveugle contre le pouvoir, semble justifier cette crainte. Mais à Bourbon et aux Antilles s'agitent les brûlantes questions de l'émancipation des esclaves, questions d'où dépendent la fortune et peut-être même l'existence de leurs habitants; tandis qu'à Pondichéry, la réforme de quelques abus dans l'emploi des fonds publics, l'affranchissement du commerce intérieur et extérieur des entraves qui le gênent; enfin l'obligation d'améliorer le sort des cultivateurs indiens, sont les seules choses dont l'assemblée devra s'occuper, et auxquelles probablement elle aura la sagesse de borner ses investigations sur le passé. On doit avoir d'autant plus l'assurance qu'elle prendra ce dernier parti, que dans son sein se trouvent des hommes très-capables, et que le gouverneur actuel, le capitaine de vaisseau du Camper, sous l'administration duquel son installation a eu lieu depuis mon passage aux Indes, déploie dans l'accomplissement de ses difficiles fonctions une prudence, un amour de l'or-

dre et du bien, dont la colonie commence à ressentir les heureux résultats. Ensuite, comme cette dernière s'accroît sans cesse par l'arrivée de familles respectables qui, abandonnant l'Ile de France, viennent avec des capitaux considérables s'établir dans notre comptoir au milieu de leurs compatriotes, tout porte à croire que ces derniers se guériront peu à peu de ce fatal esprit de désunion, de discorde même, qui, en grande partie, a été de tout temps la cause de leurs malheurs.

Est-ce la conscience d'avoir mérité les nombreux reproches qu'ont faits à l'auteur du voyage de *la Favorite* les dames de Pondichéry, sur la manière point assez flatteuse, suivant elles, dont il a parlé de leur société, ou bien l'heureux changement éprouvé réellement par cette même société, qui m'a porté à la trouver bien différente de ce qu'elle était en 1830? Je me garderai soigneusement de décider cette question; mais, coupable ou non d'erreur à cette époque, je conviendrai aujourd'hui avec empressement que le beau monde de Pondichéry est parfaitement bien sous tous les rapports, ainsi que j'eus l'occasion de m'en assurer à plusieurs brillantes réunions auxquelles je fus invité et où se trouvaient rassemblées bon nombre de jolies femmes, dont la blancheur du teint, les charmantes tournures et les manières aussi gracieuses que distinguées, m'auraient convaincu, si je ne l'avais été d'avance, que nos compatriotes du beau sexe, nées ou établies dans l'Inde, font toujours honneur au sang français qui coule dans leurs veines, et méritent l'hom-

mage que tous les étrangers venus aux bords de l'Indostan rendent généralement à leurs grâces et à leurs aimables qualités.

Ce n'est pas une amende honorable que je fais ici, j'écris sous l'influence de mes plus récents souvenirs, et principalement de ceux que j'ai conservés du bal donné l'avant-veille de notre départ par une de mes plus recommandables connaissances, qui voulut m'offrir ainsi l'occasion de voir rassemblées la plupart des personnes de la colonie distinguées par leur position sociale, leur esprit ou leur beauté. Je fis, en effet, à cette réunion une foule de ces remarques que la mémoire d'un voyageur conserve toujours comme une compensation de pénibles souvenirs. Mais ce qui me charma le plus, ce furent la douceur, l'angélique figure, les grâces aussi touchantes que naturelles de la maîtresse de la maison. Je me laisse entraîner avec d'autant moins de scrupule au plaisir de citer cet exemple d'un bien rare assemblage des plus précieux dons de la nature, que la dame dont je parle, étant aimée et respectée de toutes les personnes qui la connaissent, cet hommage, loin d'exciter leur jalousie, obtiendra, j'en suis persuadé, leur suffrage universel.

Ainsi accueilli avec autant d'urbanité que d'empressement dans plusieurs des familles les plus considérées du pays, guidé par le commissaire ordonnateur, sous le toit duquel j'avais reçu la plus bienveillante hospitalité, je me trouvai dans une bien favorable situation pour satisfaire mon envie de m'instruire; aussi, quoique placé sur un terrain que j'avais exploré avec

soin, peu d'années seulement auparavant, je n'en rencontrais pas moins à chaque pas de nouveaux sujets d'observation.

Parmi ces derniers, je citerai d'une manière particulière la fête de Vilnour, pagode renommée, voisine de la ville, et où la principale cérémonie religieuse qui eut lieu la nuit, m'offrit un spectacle encore plus singulier que ceux du même genre dont les lecteurs ont pu lire la description dans le voyage de *la Favorite*. En effet, le soir, sous un ciel ordinairement sombre et orageux à cette heure, dans la saison où nous étions, l'aspect de ces myriades d'indigènes aux turbans, aux pagnes blancs, se mouvant, comme les flots de la mer, à la lueur blafarde de mille torches, autour des lieux où devaient se passer les divers épisodes de la fête, était pour moi aussi singulier que nouveau. Le moment le plus intéressant de la solennité fut celui où une large barque richement pavoisée et illuminée de la manière la plus brillante se promena sur l'étang de la pagode, au bruit d'une bruyante musique et aux acclamations de la foule de curieux pressés au bord de l'eau. J'étais au nombre de ces derniers; et enchanté de pouvoir jouir à mon aise d'une bonne petite dose de liberté au milieu de ces pauvres gens, je partageais franchement leur gaieté, et m'amusai tout autant qu'eux des feux d'artifice qui terminèrent la cérémonie. Puis chacun s'achemina paisiblement vers son chez soi; pas un tumulte, pas une rixe, pas un désordre ne troubla la fête; et si quelque scandale eut lieu, ce fut de la part de plu-

sieurs Européens qui, attablés sous une tente, passèrent en orgie la majeure partie de la nuit, au grand étonnement des assistants.

Je trouvai encore une autre occasion de connaître les mœurs et les coutumes des Indiens, au mariage de la fille d'un marchand indigène qui, voulant, suivant l'usage reçu, déployer dans cette circonstance une ostentation digne d'être citée, donna un grand bal auquel il invita beaucoup de ses compatriotes et toutes les sommités de la société européenne. A ce bal, j'eus le coup d'œil d'une singulière bigarrure de personnages appartenant à des races diverses, et, par conséquent, différant entre eux par le costume, les manières et la couleur. Notre race, je suis forcé d'en convenir, avec ses vêtements étriqués, serrés contre le corps, cette cravate si gênante, surtout dans les pays chauds, ne brillait nullement auprès des sectateurs de Brama ou de Mahomet, dont les larges et flottantes écharpes, les légères coiffures, laissaient aux membres toute leur liberté, et à la tête cette noble attitude qui caractérise les peuples orientaux. Généralement, ces hommes étaient beaux, quoique un peu replets; leur physionomie ne manquait pas d'intelligence, ni leurs manières de dignité; et le maître de la maison, aidé de ses principaux parents, faisait parfaitement les honneurs de chez lui. Quant au beau sexe indigène, il n'était représenté dans cette assemblée que par les suivantes de la nouvelle mariée, et celle-ci elle-même, que je trouvai à mon arrivée, installée, à côté de son époux, grand jeune homme à la figure agréable, sur une espèce de trône

placé à l'extrémité du salon. L'un et l'autre étaient couverts de pierres précieuses et de bijoux dont l'éclat ne put m'empêcher de trouver la jeune femme peu jolie, peu fraîche malgré ses treize ans, encore moins gracieuse dans sa petite taille, et paraissant fort ennuyée de la cérémonie. Mais en revanche, parmi les suivantes qui, groupées derrière leur maîtresse, avançaient à qui mieux mieux leurs petits minois pour jouir d'un spectacle si extraordinaire pour elles, il y avait plusieurs fort belles jeunes filles, dont les grands yeux noirs aux regards languissants, la bouche mignonne ornée de dents blanches comme la neige, le nez mince et bien fait, le front haut et couronné de longs cheveux noirs, enfin, la taille svelte et les formes moelleusement arrondies que voilaient à peine des pagnes en mousseline légère, me donnaient une idée très-séduisante des charmes que possèdent les dames indiennes, auxquelles les usages du pays imposent l'obligation de rester presque toujours renfermées au fond de leurs maisons. Cependant, un sentiment pénible venait se mêler aux douces émotions que me faisait éprouver la vue de ces jeunes filles; sur leurs gracieuses et candides physionomies paraissait déjà cette teinte de tristesse, d'abattement même, que le joug d'un mari despote et indifférent, une existence solitaire et une longue succession de fatigues ainsi que de dégoûts, sans presque aucune compensation, impriment au front de presque toutes les femmes d'Asie. Dans leurs regards étonnés, je croyais lire le mouvement d'envie que devaient leur faire éprouver la gaieté, l'entraînement au plaisir que montraient

sous leurs yeux nos belles compatriotes, dont la danse et la musique excitaient à la fois le désir de s'amuser et la coquetterie. Heureuses femmes, semblaient-elles se dire, qui, appartenant à une nation où elles sont aussi chéries que respectées, vivent tout à fait étrangères aux peines et aux humiliations dont leurs semblables sont abreuvées dans presque toutes les parties du monde! En effet, chez nous, plus que partout ailleurs, on sait apprécier les précieuses qualités dont la nature s'est plu à doter le sexe le plus faible; la douceur, le dévouement, l'intelligence, et un tact si fin et si sûr, que même dans nos contrées civilisées, les hommes, quelque élevé que soit leur rang, ont bien tort de ne pas consulter plus souvent leurs compagnes, car alors on ne verrait pas autant de renversements de fortune ou de troubles intérieurs dans les familles.

Je pouvais donc juger par comparaison de l'influence que les bons ou mauvais traitements, l'estime ou le mépris, la confiance ou une humiliante défiance, enfin, l'esclavage ou la liberté, peuvent exercer sur le moral et le physique des femmes. Celles que j'avais sous les yeux, et dont les façons aisées et gracieuses, l'air modeste et digne en même temps, enfin, les toilettes élégantes, me rappelaient si bien nos Françaises, devaient donner pleinement gain de cause à l'opinion que je soutiens ici. Beaucoup de ces dames étaient fort agréables; la plupart dansaient bien, et je remarquai, non sans plaisir, bon nombre de demoiselles qui devaient tôt ou tard attirer sans doute par leurs charmes, les hommages des employés civils ou militaires de la

Compagnie anglaise, et aller dignement soutenir, soit à Madras, soit à Calcutta, la flatteuse réputation des dames de Pondichéry.

Les charmes de toutes ces jolies personnes étaient, il est vrai, singulièrement rehaussés par les ornements aussi brillants que bizarres du lieu où elles étaient rassemblées. Le luxe européen et le faste asiatique avaient été mis à contribution pour parer l'espèce de tente à plusieurs compartiments, dressée pour la fête, et de tous côtés s'offraient à mes yeux des contrastes tout à fait bizarres. Ainsi, par exemple, nos meubles les plus recherchés figuraient parmi ceux que l'industrie indigène fabrique de temps immémorial, et au milieu de plusieurs statues grotesques groupées aux deux côtés de la porte d'entrée. De larges ouvertures avaient été laissées pour la circulation de l'air extérieur, afin de diminuer la chaleur étouffante de l'atmosphère, et pourtant les planchers des appartements étaient couverts d'épais tissus de laine. On brûlait cent espèces de parfums autour de nous pour embaumer l'air; de longues guirlandes de roses mêlées de jasmins, serpentant sur les parois intérieures de la tente, exhalaient leurs suaves odeurs, tandis qu'à l'extérieur, presque à toucher la salle du bal, des milliers de lampions, au fond desquels flambaient des paquets d'étoupe nageant dans l'huile de coco, répandaient au loin une vapeur infecte, à laquelle venaient se mêler les miasmes peu agréables, exhalés par les naturels que la curiosité attirait en foule à toutes les issues des appartements où se tenaient les invités.

Cependant, à part ces inconvénients inhérents au climat de l'Inde et aux usages des habitants de cette contrée, la fête était magnifique. Un très-joli feu d'artifice fut tiré au milieu des cocotiers, devant les fenêtres de la salle à manger, où quelques instants après on servit un magnifique souper, auquel prirent part tous les convives européens et indigènes ; puis les danses recommencèrent pour se prolonger assez avant dans la nuit. Quant à moi, je suivis l'exemple des nouveaux mariés qui se retirèrent après le festin, et j'abandonnai la partie pour aller chercher un repos que me rendait nécessaire le rôle d'observateur auquel je m'étais condamné.

Ce rôle, comme on voit, n'était pourtant pas toujours pénible, et je le quittai même assez souvent afin de me livrer tout entier aux douces distractions que je goûtais au sein de plusieurs familles distinguées, où j'étais accueilli avec autant d'urbanité que d'empressement. Mais le temps qui, heureux ou triste pour moi, m'entraînait toujours avec une égale rapidité vers l'avenir, m'avertit bientôt qu'il fallait abandonner les lieux où j'avais trouvé tant de souvenirs de la patrie absente, entendu raisonner à mon oreille le doux langage de mon pays, pour aller vivre longtemps dans des contrées malsaines, au milieu d'étrangers aux yeux desquels la qualité de Français n'est pas toujours un titre à leur bienveillance ou à leur amitié.

Nous fîmes donc avec quelque chagrin, les officiers de *l'Artémise*, notre équipage et moi, les derniers préparatifs de départ. La coque, la mâture, ainsi que le

gréement de la frégate avaient été remis dans la meilleure condition; elle reçut un grand approvisionnement de vin, que des navires arrivant de Bordeaux nous vendirent à un prix modéré; j'eus soin en outre de munir chacun de nos hommes de deux rechanges de toile bleue, dont le bon marché et l'excellente qualité offraient un moyen d'économie d'autant plus avantageux aux acquéreurs, que je pus ainsi les dispenser de porter à la mer la dispendieuse tenue de toile blanche indiquée par les règlements. Enfin, grâce aux fréquentes promenades de nos jeunes gens à terre, et aux vivres frais que l'on distribua en abondance aux hommes bien portants, comme aux malades, tout mon monde se trouvait dans un état de santé trop rassurant pour me faire prévoir, lorsque nous mîmes à la voile, le 16 août au soir, les pertes cruelles qui devaient, quelques jours plus tard, jeter le deuil à notre bord.

Ce fut donc paisiblement, mais non sans fixer souvent nos regards avec un sentiment de regret sur le phare brillant élevé depuis peu de temps à Pondichéry, et jusqu'à ce qu'il fût descendu sous l'horizon, que nous nous acheminâmes vers Madras, devant les murailles de laquelle une brise favorable nous conduisit le lendemain, peu d'heures après le lever du soleil.

J'avais suivi la même route avec *la Favorite*, en 1830, visité ces mêmes lieux dont j'ai parlé longuement dans la relation de mon précédent voyage. Je ne puis donc que glaner aujourd'hui quelques détails échappés à mes premières recherches, et qui, je le crains, ne me feront pardonner que bien difficilement la

longue série de réflexions sérieuses, ennuyeuses même peut-être, que j'ai présentées dans ce volume depuis notre arrivée sur la côte Coromandel; aussi ne m'arrêterai-je que très-peu à Madras, afin de conduire plus vite le lecteur à Calcutta, cette fameuse cité tout à fait nouvelle pour moi, et source féconde d'intéressantes observations.

Je retrouvai pourtant, au chef-lieu de la seconde présidence de l'Inde britannique, les amis que j'y avais laissés sept années auparavant, toujours aussi désireux de m'être agréables que par le passé; et grâce aux soins empressés de mes anciennes connaissances, M. Campbell, ainsi que son beau-frère, M. Chamier, secrétaire général du gouvernement, sous le toit duquel je fus accueilli par les maîtres de la maison avec le plus aimable empressement, je me trouvai de nouveau à même de puiser aux meilleures sources, c'est-à-dire auprès des personnes aussi distinguées par leur position sociale que par leur talent, beaucoup de renseignements, dont une connaissance plus approfondie du pays me fit apprécier encore davantage la valeur.

Cette haute société elle-même fut le premier but de mes observations : elle me parut avoir subi, dans ses habitudes, des modifications peu favorables aux fêtes et aux plaisirs. Je la trouvai bien moins gaie et bien plus cérémonieuse qu'en 1830. Plusieurs causes avaient amené ces résultats si fâcheux pour les voyageurs, auxquels cette ville offrait auparavant mille brillantes distractions. Une des principales est l'extension considérable qu'a prise depuis quelques

années, dans l'Inde, la secte des saints, dont j'ai eu déjà plusieurs fois occasion de parler à propos du cap de Bonne-Espérance et des établissements anglais à la côte occidentale d'Afrique. A Madras, leur nombre et leur influence sont également très-étendus : ils occupent la majeure partie des hautes places militaires ou civiles de la présidence; se soutiennent mutuellement, et sont fortement appuyés à Londres par leur parti; en sorte qu'ils ne craignent nullement de braver les premières autorités, lesquelles, du reste, semblent reconnaître leur pouvoir, tant elles craignent de les mécontenter. Est-il étonnant, après cela, que les saints fassent journellement de nouveaux prosélytes, auxquels le désir de gagner le ciel, ou, bien mieux encore, l'amour des places, inspire le courage d'abandonner les plaisirs mondains pour les réunions où, plusieurs fois par semaine, ils se rendent tous, grands et petits, dans le but de chanter des psaumes et de se prêcher mutuellement? En deviennent-ils meilleurs, moins jaloux, moins ennemis de leurs collègues fonctionnaires publics ou négociants comme eux? on peut en douter; car, malgré les restitutions anonymes (13) que plusieurs de ces nouveaux convertis ont faites au trésor, malgré leurs hautes prétentions à une renommée de vertu et de probité, ils n'en sont pas moins détestés de tout le monde. L'esprit de prosélytisme et d'intolérance dont ils sont animés, justifie du reste suffisamment cette aversion générale, ainsi que les craintes que leurs tentatives continuelles pour convertir les Indiens, gens

fort ombrageux sur l'article de la religion, inspirent avec juste raison au gouvernement de la Compagnie.

Il est facile, après cela, de concevoir combien la présence de semblables commensaux doit jeter de froid et de roideur dans une société au sein de laquelle de nombreux dérangements de fortune, et les diminutions considérables faites depuis quelques années par la Compagnie aux appointements de tous ses employés, avaient déjà répandu une gêne peu favorable à la fréquence des grandes réunions. L'hospitalité même, cette belle institution si en honneur dans l'Inde, a souffert de cet état de choses : aujourd'hui, la plupart des fonctionnaires publics et des voyageurs, que le service ou bien la curiosité attirent journellement à Madras, n'y sont plus, comme autrefois, accueillis chez les Européens, leurs connaissances ou leurs amis; ils vont maintenant loger à leurs frais au club, fondé et entretenu aux dépens de tous les riches habitants de la ville, enchantés probablement d'avoir trouvé ainsi un moyen de se débarrasser, à bon marché, d'une dispendieuse obligation. Du reste, on est assez confortablement dans cette espèce d'auberge, et la vie n'y coûte pas trop cher.

La mode des voyages aux contrées montagneuses de la presqu'île, durant la saison des chaleurs, et à laquelle, sous le prétexte de rétablir leur santé, sacrifient la plupart des négociants opulents, ainsi que les hauts fonctionnaires au grand détriment quelquefois des

affaires publiques, est venue encore porter un coup fatal au personnel des sociétés que j'avais vues si nombreuses autrefois. Maintenant, gentlemen, ladys et jeunes gens de l'un comme de l'autre sexe, prennent aussi souvent, et pour le plus long temps qu'ils peuvent, le chemin des Nielgherries, chaîne de montagnes au sein desquelles, il y a quatre années environ, le collecteur d'un district voisin, chasseur déterminé, ayant découvert des vallées inconnues jusqu'alors à ses compatriotes, et où cependant, du moins pendant la majeure partie de l'année, règne un printemps perpétuel, construisit une habitation, auprès de laquelle s'élevèrent bientôt les maisons de plaisance des principales autorités de Madras.

Un climat sain et tempéré, à la faveur duquel croissent à l'envi tous les végétaux de nos contrées; des forêts magnifiques remplies de daims, de cerfs, de sangliers, de buffles, d'ours et de beaucoup d'autres espèces d'animaux indigènes chez nous, devaient attirer naturellement en foule les maîtres de l'Inde; les uns pour y raviver leur constitution usée par les chaleurs excessives des plaines de l'Indostan; les autres pour se livrer aux plaisirs de la chasse, et le reste pour changer de résidence seulement; en sorte qu'il se forma rapidement, au milieu de ces solitudes, une ville charmante, qui, en peu de temps, fut dotée de monuments publics, et même de superbes hôpitaux, destinés à recevoir les militaires de tous rangs, que la faculté jugeait nécessaire d'envoyer dans les hauts pays, pour y retremper leurs forces épuisées. Les fonds pour ces dispen-

dieuses constructions furent obtenus de la cour des directeurs, lesquels, séduits par les pompeux rapports qu'on leur fit sur les économies que la Compagnie ferait en envoyant aux Nielgherries ses employés malades, au lieu de leur accorder, suivant l'usage établi, des congés de convalescence pour aller à ses frais se rétablir, soit en Europe, soit au cap de Bonne-Espérance, consentirent à la création du nouvel établissement. Aussi vit-on en peu de temps une belle et large route, construite à grands frais, remplacer le chemin étroit et difficile qui conduisait de Madras aux montagnes, en serpentant, pendant plusieurs centaines de milles, à travers d'immenses forêts de jungles, parsemées de marécages, et servant de repaires à des bandes d'éléphants et de tigres, extrêmement dangereux pour les voyageurs : de façon qu'aujourd'hui, ce long trajet se fait avec autant de sûreté que de promptitude, grâce aux immenses travaux accomplis, il est vrai, malgré les plaintes réitérées des directeurs, fort mécontents d'avoir été entraînés dans des dépenses excessives, qui n'ont eu, au résumé, aucun avantage pour le trésor ni même pour la santé des employés. En effet, il arrive souvent que les convalescents, et même les personnes bien portantes, contraintes de cheminer longtemps, avant d'atteindre le terme de leur course, à travers des plaines couvertes de bois épais, qui interceptent la circulation de l'air, et où l'abri des montagnes empêche la mousson de S. O. de renouveler l'atmosphère, sont attaqués de fièvres mortelles, ou bien contractent des maladies de poitrine causées par

la transition subite de la chaleur brûlante du plat pays à la température froide qu'ils trouvent sur les hauteurs.

Cependant on n'en doit pas moins voir dans cette mesure une preuve de la sollicitude de la Compagnie pour le bien-être de ses serviteurs. Cette sollicitude se fait également remarquer dans les soins qu'elle prend des troupes noires, dont on la voit sans cesse occupée d'améliorer la position sous le double rapport du physique et du moral : elles sont bien payées et bien nourries ; la discipline est assez douce, surtout depuis que l'autorité des colonels a été tellement restreinte, qu'un cipaye, ne serait-il que simple soldat, ne peut être soumis à quelque peine afflictive, ni même emprisonné, sans le jugement d'un conseil de guerre. Quand ces militaires sont devenus vieux ou infirmes, ils reçoivent une pension qui les met à même de vivre dans l'aisance chez eux. Sous le point de vue moral, ils ne sont pas moins favorablement traités. Ainsi, par exemple, ils peuvent monter en grade jusqu'à celui de major inclusivement, et depuis quelques années, ceux d'entre eux qui portent les épaulettes sont affranchis de l'humiliante nécessité d'obéir, comme cela arrivait autrefois, à des sous-officiers blancs, lorsque tous les chefs européens viennent à manquer par suite de blessures ou de maladie.

Toutes ces concessions diverses sont importantes ; cependant, autant que j'ai pu en juger, les troupes noires paraissent généralement mécontentes, et inspirent peu de confiance à la Compagnie. Les officiers anglais prétendent que les nouveaux règlements sur la disci-

pline, en affaiblissant l'autorité des chefs sur leurs subordonnés indigènes, ont rendu ceux-ci exigeants, mutins et fort enclins à abuser de la faculté qu'on leur a nouvellement donnée de porter des réclamations jusqu'au commandant en chef de l'armée. Les soldats, de leur côté, se plaignent de la non-exécution de ces mêmes règlements sur la discipline, et de ce qu'ils ont souvent à leur tête de jeunes officiers tout à fait étrangers à leurs usages ou à leurs préjugés religieux; enfin, supérieurs et subalternes témoignaient hautement leur mécontentement de la manière inique dont les parts de prises provenant de la dernière guerre contre les Byrmans, avaient été divisées entre les capteurs, non pas dans l'Inde comme on avait toujours fait jusqu'alors, mais à Londres, et après quatre longues années d'attente; de façon que tous les copartageants se sont crus lésés. Aussi, malgré la promesse tacite de l'administration de ne plus procéder ainsi dans le cas où les mêmes circonstances se présenteraient, les troupes blanches et noires, surtout les premières, se montrent-elles fort peu disposées à marcher une seconde fois contre Rangon, où elles ont vu des bataillons entiers succomber en peu de jours à d'horribles maladies, au milieu d'un pays pauvre, couvert de bois marécageux, et tellement malsain, qu'aujourd'hui même les régiments européens chargés de garder les nouvelles conquêtes en Ava, contre une population féroce et guerrière, n'en reviennent qu'après avoir perdu un grand nombre de soldats et beaucoup d'officiers.

C'est principalement l'armée de la présidence de Madras qui a payé ce cruel tribut lors de la guerre de 1823, et par conséquent en conserve le plus un lugubre souvenir. Cependant elle n'en est pas moins considérée comme supérieure en discipline, en patience, au milieu des privations et des fatigues, à l'armée du Bengale, quoique les soldats indigènes dont elle se compose ne puissent être comparés à ceux de cette dernière pour la taille, la vigueur, ni même l'énergie. A Calcutta, métropole de la puissance britannique aux Indes, et chef-lieu de provinces aussi riches que peuplées, les troupes se recrutent, non comme sur la côte Coromandel, au sein des classes inférieures, où les préjugés de religion et de caste sont moins exagérés que dans les rangs élevés de la population, mais seulement parmi les membres des hautes castes vouées à la guerre, qui pourtant n'en montrent pas moins généralement un orgueil et une susceptibilité de caractère peu en rapport avec les exigences de la discipline. De semblables dispositions se sont traduites plusieurs fois en faits d'insubordination très-graves, contre lesquels l'autorité a sévi très-fortement, quoiqu'elle ne dût cependant pas beaucoup s'inquiéter de ces symptômes de mécontentement, parce que la composition de ces mêmes corps sera toujours, tant que des événements politiques ne viendront pas changer la face des choses, une garantie suffisante de leur tranquillité. En effet, dans leurs rangs se trouvent mêlés des Musulmans et des Indous, lesquels, quoique nés sur le même sol, appartenant souvent à la même race, montrent les uns

pour les autres une aversion insurmontable et tellement vive qu'ils se servent mutuellement de surveillants; en sorte qu'un complot, quelque bien tramé qu'il fût, aurait difficilement le temps de mûrir avant d'être dénoncé au gouvernement. Cette espèce de police est commode, sans doute, et sert à contenir avec moins de peine les Cipayes mahométans, gens non moins audacieux que turbulents; mais aussi il faut lui attribuer en grande partie le peu d'esprit de corps qui règne dans les régiments noirs; à vrai dire, les soldats indigènes ne comprennent guère ce point d'honneur, cette estime de soi-même, qui, en Europe, forment la base du caractère des militaires; pour eux, l'uniforme semble n'avoir rien d'honorable, car souvent on les voit fréquenter, sans aucune espèce de honte, malgré les observations et même les défenses des officiers, les criminels condamnés aux travaux forcés pour vol ou assassinat. Enfin, l'on ne peut réellement compter sur eux durant le combat, qu'autant que les chefs européens marchent à leur tête et donnent aux soldats l'exemple du courage et du dévouement.

Dans le but de corriger par une surveillance continuelle de si dangereuses dispositions, et peut-être aussi pour assurer davantage sa puissance sur un immense territoire, le gouvernement de la Compagnie tient constamment, loin des grandes villes et de leurs dangereuses séductions, presque toutes les troupes noires dans des camps dont la situation satisfait à la fois les exigences de la politique et de l'hygiène; de sorte que les forteresses importantes sont générale-

ment gardées par des régiments européens. La désignation de ces garnisons, auxquelles la position plus ou moins agréable des villes confiées à leur garde donne, sous le rapport des douceurs de la vie, plus ou moins d'importance aux yeux des soldats aussi bien que des officiers, est souvent un sujet de mécontentement et de jalousie entre les troupes blanches de la Compagnie et celles du roi ; j'ai entendu plusieurs fois ces dernières se plaindre amèrement d'être sacrifiées à leurs rivales, pour qui les cantonnements les plus commodes et surtout les plus sains semblaient toujours réservés.

Ce reproche, qu'on pourrait croire fondé en raison de l'intérêt que doit avoir la Compagnie à ménager ses propres soldats blancs qui lui coûtent horriblement cher, ne l'est pas, du moins quant au fort Saint-George, dont le séjour est vivement recherché des troupes royales, à cause sans doute du voisinage de Madras, où résident les chefs de l'armée ; car aucun lieu au monde n'est plus triste que ce fort, ainsi que j'ai été à même de m'en assurer bien des fois, puisque, ayant retrouvé plusieurs de mes anciennes connaissances d'Hobart-Town (Van-Diemen), dans le 67^me^ régiment d'infanterie, venu depuis peu d'années des terres australes aux Indes, et à la garde duquel était confié ce poste important, je dus y faire d'assez fréquentes visites. Il contient quelques larges rues bordées de belles maisons et même de palais où demeuraient jadis les premières autorités de la Présidence ; des casernes superbes, de vastes magasins, plusieurs places d'armes aussi spacieuses que

régulières; enfin un arsenal dont les salles renferment, dit-on, cent mille fusils, des armes blanches en proportion, et les canons ainsi que les munitions nécessaires pour un corps d'armée considérable destiné à tenir la campagne pendant une année. Quel désastre pour la puissance anglaise dans l'Indostan, si un semblable amas d'approvisionnements venait à tomber, par quelques-uns de ces événements imprévus dont l'histoire moderne offre tant d'exemples, au pouvoir de ses ennemis! Tout cela fait sans doute du fort Saint-George une position militaire bien forte, bien importante, mais n'empêche pas que ses rues, ses places, ses palais et ses maisons, occupant un terrain sablonneux complétement dépouillé de végétation, abrité, du côté de la terre, par des bastions, et de celui de la mer par une haute muraille, ne soient de véritables fournaises où jamais l'air n'est renouvelé par le vent de mer, à moins que ce ne soit par les terribles ouragans qui ravagent assez fréquemment ces côtes durant la mousson de N. E. Alors, et ainsi qu'il était arrivé en octobre de l'année précédente, les maisons sont inondées par l'écume de la mer emportée par le vent; les toits, les fenêtres disparaissaient dans le tourbillon; et les édifices sont tellement ébranlés, que les insectes dégoûtants si communs aux Indes, fuyant leurs retraites ordinaires, tombent par myriades au milieu des habitants épouvantés. Le tableau que dans ces circonstances présente la ville, n'est pas moins lamentable; les quais sur lesquels le ressac se précipite avec fureur, sont bientôt couverts des débris de navires que

leurs ancres n'ont pu garantir du naufrage; les habitations sont renversées, et leurs couvertures volent par morceaux : les jardins, les campagnes se trouvent dépouillés de verdure en peu d'heures, et sur les chemins on voit des chariots ainsi que leurs attelages, et même leurs conducteurs, jetés pêle-mêle dans les fossés.

En parcourant ces larges routes qui sillonnent la ville blanche, je reconnus les ravages du dernier ouragan. Ces beaux arbres à l'ombre desquels circulaient autrefois les pauvres piétons, avaient disparu : les uns brisés par le vent, les autres devenus inutiles par leur isolement, étaient tombés sous la hache; en sorte qu'à présent le soleil darde sans obstacle ses rayons sur le sol qui, ainsi échauffé, répand dans l'atmosphère un air tellement lourd et brûlant, qu'on doit le considérer comme la principale cause des maladies épidémiques auxquelles, durant la saison des pluies, celle où nous étions, Madras est en proie, et dont nous devions, quelques jours plus tard, éprouver les funestes effets.

N'ayant aucune raison de prévoir un aussi cruel avenir, je profitais des courts instants de loisir que me laissaient les nombreuses obligations de société auxquelles j'étais condamné, pour visiter, sous la conduite de mes bons amis, MM. Chamier et Campbel, quelques-uns des monuments publics que je n'avais fait qu'entrevoir à mon précédent voyage. C'est ainsi que je pus admirer dans tous ses détails la jolie église protestante, que je trouvai à l'intérieur un modèle de propreté, d'élégance, et en même temps de simplicité.

Quel gracieux coup d'œil présentent ces stalles de bois précieux, symétriquement rangées au milieu du temple, et dont les surfaces, brillant autant de netteté que de poli, tranchaient d'une manière agréable sur la blancheur éblouissante du stuc qui recouvre les parois intérieures de l'édifice, ainsi que les colonnes par lesquelles la voûte est soutenue! Aucun tableau, aucune sculpture ne rompt la noble uniformité du coup d'œil et n'excite la mondaine curiosité des fidèles, qui, de leurs siéges, n'aperçoivent que la vaste table servant d'autel, la chaire où le ministre de la religion fait ses prédications, et la longue suite d'inscriptions tracées en caractères noirs sur la blanche surface des murs bordant les bas côtés. Ces inscriptions, monuments funéraires placés là en l'honneur des personnes distinguées par leur rang ou leurs talents, décédées à Madras depuis la fondation du temple, m'ont semblé plus conformes à la sainteté du lieu que les ornements prodigués dans nos églises catholiques, et qui en font des musées d'arts bien plus que des sanctuaires de la religion.

Cependant, une statue existait dans ce temple; mais elle se trouvait sous le péristyle, auprès de la porte d'entrée, et le marbre, au lieu de retracer les traits lugubres et amaigris d'un de ces prétendus saints dont les noms remplissent nos légendes, représentait la figure respectable, la physionomie bienveillante, ouverte, spirituelle, d'un fameux médecin qui, pendant longues années, avait dirigé, avec autant de talent que de succès, l'école de médecine de la Présidence, et con-

servé la vie à une foule de ses compatriotes, dont la reconnaissance lui avait élevé, après sa mort, cette statue, chef-d'œuvre d'un artiste distingué.

J'ai tenu d'autant plus à citer ce bel exemple de gratitude donné par les Anglais de Madras, qu'ils n'ont pas été également favorisés par les beaux-arts, dans leurs efforts pour faire passer à la postérité la ressemblance de plusieurs autres de leurs compatriotes ayant bien mérité de la patrie ou de l'humanité. La statue du fameux lord Cornwallis, le plus illustre des gouverneurs généraux des Indes britanniques, et le piédestal qu'elle surmonte, sont d'un mauvais goût, et ornent fort peu la place au centre de laquelle on les a mis. Guère plus remarquable m'a paru le monument du même genre, élevé récemment au souvenir de sir James Monroë, qui conduisait avec tant de talent, de douceur et de fermeté à la fois, les affaires de la Présidence, il n'y a encore que peu d'années, et dont le nom est resté en vénération parmi tous ses administrés, sans distinction de race ni de couleur.

Si ce monument ne fait pas beaucoup d'honneur au goût de l'architecte qui l'a construit, la place du moins qu'il occupe est choisie avec autant de discernement que de bonheur. En effet, il se trouve sur le chemin que parcourt cette foule d'équipages dans lesquels le beau monde va, chaque après-midi, respirer un air moins étouffant, sur le bord de la mer, et écouter les symphonies qu'exécutent plusieurs fois par semaine les musiciens des régiments composant la garnison du fort Saint-George.

Moi aussi je venais là un peu avant le coucher du soleil, en compagnie des charmantes familles de mes hôtes, entendre applaudir les meilleurs morceaux de nos compositeurs, et voir passer sous mes yeux les jolies femmes que souvent je retrouvais, peu d'heures après, dans les salons de mes connaissances, chez lesquelles j'étais invité à dîner ou à passer la soirée. Parmi celles-ci, je comptais l'oncle du nabab d'Arcate, personnage distingué par la dignité de sa conduite, ses richesses et sa générosité. Il me pria d'assister à une *nautch*, espèce de réunion dont les bayadères font tout l'amusement, et j'acceptai son invitation avec d'autant plus d'empressement, que je n'avais encore assisté à aucune fête de ce genre, dont pourtant les Indiens font généralement un très-grand cas. A celle-ci devaient assister la plupart des personnes avec lesquelles j'étais en relation; de sorte que lorsque j'entrai à huit heures du soir dans la magnifique salle de réception du prince indien, elle se trouvait déjà ornée d'une société aussi nombreuse que choisie. Le maître de la maison vint au-devant de moi, prit mon bras de la manière la plus aimable, et me conduisit à une place d'où je pus voir tout à mon aise les danseuses déployer leurs grâces et leurs moyens de plaire. Mais j'avoue que toutes ces séductions ne me causèrent qu'un bien faible plaisir, en comparaison de celui que les bayadères de Yanaon m'avaient fait éprouver, quelques années auparavant. Était-ce l'attrait de la nouveauté ou l'ardeur d'une imagination que l'âge n'avait pas encore refroidie, qui me firent trouver ces dernières si séduisantes; ou

bien étaient-elles réellement plus jolies, plus attrayantes que celles que j'avais sous les yeux? Il y avait peut-être un peu de tout cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bayadères de Madras n'excitèrent chez moi presque aucune agréable sensation. Cependant elles étaient assez nombreuses, et même formaient deux bandes qui n'avaient entre elles d'autre analogie que le rôle qu'elles étaient appelées à jouer devant nous. L'une de ces bandes se composait de bayadères indostanies, c'est-à-dire consacrées au culte de Brama et au service des pagodes, par conséquent faisant métier d'enrichir ces dernières et elles-mêmes aux dépens de leurs adorateurs: aussi ne nous épargnèrent-elles ni les roulements d'yeux, ni les poses séductrices, auxquelles pourtant la présence des dames mettait des bornes, au grand chagrin des amateurs qui ne demandaient pas mieux probablement que d'augmenter les colliers de pièces d'or que ces filles portaient au cou, quoique plusieurs d'entre elles fussent cruellement flétries, et que les autres n'eussent rien de remarquable pour les grâces et la beauté. L'autre bande ne comptait dans ses rangs que des danseuses musulmanes, que leur longue robe de couleur sombre, l'absence de toute espèce de bijoux, leur air humble et malheureux, des physionomies sans aucune expression, faisaient regarder en pitié par leurs orgueilleuses rivales ainsi que par les spectateurs. Leurs débuts, je dois en convenir, n'eurent rien de brillant. Elles chantaient alternativement d'un ton triste et monotone, des stances arabes, puis tournaient plusieurs fois à la même place en faisant de petits pas

cadencés, tandis que la plus jeune d'entre elles, enfant d'une dizaine d'années, répétait le dernier refrain en décrivant un grand cercle autour de ses compagnes, auprès desquelles ensuite elle revenait. Mais peu à peu elles s'animèrent; leurs yeux, leurs physionomies prirent une langoureuse expression, à laquelle vinrent ajouter de nouveaux charmes; des mouvements voluptueux calculés pour faire ressortir successivement des appas auxquels, jusque-là, personne ne semblait avoir fait attention; de jolies mains, de petits pieds, des bras potelés, des tailles élancées dont de belles épaules et d'autres contours non moins arrondis, non moins attrayants, faisaient briller par leurs mouvements la moelleuse flexibilité. Aussi ne tardai-je pas à mettre ces danseuses arabes, à l'exemple des personnes qui m'entouraient, au-dessus de leurs rivales, non pas seulement à cause des attraits dont je viens de faire la séduisante énumération, mais plus encore parce qu'elles me parurent moins lascives, bien moins déhontées que les autres bayadères, et peut-être aussi, il faut en convenir, en raison de la rigueur presque inexorable qu'elles montrent à l'égard des Européens.

Quelque attachant que fût devenu ce spectacle, je n'en continuai pas moins mes observations sur tous les sujets intéressants qui m'entouraient; sur le somptueux ameublement, moitié asiatique, moitié européen, de l'appartement, au milieu duquel étaient étalés une multitude d'objets non moins riches que curieux, et surtout des merveilles d'orfévrerie indigène, ou bien

des ouvrages sortis autrefois des mains de nos plus ingénieux ouvriers pour être offerts en présent aux souverains indiens : entre autres, l'automate de bronze doré donné par le roi Louis XVI au nabab d'Arcate. Il représente un éléphant dont la trompe, la tête, les jambes et les autres parties du corps se meuvent avec une vérité admirable. Plus loin brillaient des pendules arrivées récemment de Paris, et figuraient de gracieuses petites statues, sorties également sans doute des beaux magasins de nos boulevards; toutes choses que mon hôte semblait priser beaucoup, et sur lesquelles il attirait successivement mon attention, quand, profitant des moments de loisir que les bayadères fatiguées laissaient aux spectateurs, nous nous promenions dans le salon.

Alors la société présentait un singulier coup d'œil : on l'aurait crue composée presque uniquement de femmes, tant ces grands personnages indiens, avec leurs robes de mousseline blanche comme la neige, transparente comme de la gaze et descendant jusqu'aux talons, leur démarche molle et efféminée, ressemblaient peu à des hommes. Je comprenais en ce moment toute la vérité de ce jugement sévère porté depuis longues années sur les princes de l'Indostan, soit musulmans, soit indous, que pas un d'eux ne possède assez d'énergie et assez de talents pour se mettre à la tête de ses compatriotes, dans le but de les délivrer du joug britannique. Tous ceux qui, par leur naissance ou leur titre de souverain, pourraient être redoutables au gouvernement de Madras, tels que le nabab de Tanjaour, descen-

dant du fameux Sévajhi, le fondateur de l'empire mahratte, celui d'Arcate, dont les prédécesseurs luttèrent à la fin du siècle dernier contre Hyder-Ali-Kan et son terrible fils Tippo-Saïb, enfin, plusieurs autres princes que les Anglais laissent régner encore, ne doivent donner personnellement aucun ombrage à ces derniers, car, vivant obscurément au fond de leurs harems, amollis par le luxe ainsi que par l'oisiveté, et tyrans de leurs sujets que ruinent leurs prodigalités, ils ne peuvent se passer ni des subsides, ni de la protection des maîtres de Calcutta. Cependant ces princes exercent en général une grande influence sur la population indigène qui les considère toujours comme leurs véritables chefs, et accourrait en foule sous leurs étendards, si jamais le signal de l'indépendance était donné par eux. Aussi, leurs cours, leurs palais, sont-ils remplis d'agents de la Compagnie, comme leurs places fortes des troupes de cette dernière, qui, dans son inquiète défiance, soumet à une sorte d'inquisition sévère les personnes, soit indigènes, soit étrangères, que la curiosité ou la sympathie pour leur malheur conduit auprès de ces puissances déchues.

Celle qui me faisait les honneurs de sa demeure devait sans doute à son éloignement du trône l'espèce de liberté dont elle jouissait; car son neveu, le nabab d'Arcate régnant, quoique peu à redouter, à ce qu'il paraît, sous tous les rapports, ne pouvait être approché que très-difficilement par les visiteurs, et jamais sans l'autorisation des premières autorités de la Présidence. Mon hôte pourtant, si l'on en jugeait par sa

figure distinguée, ses traits prononcés, un regard fin et imposant à la fois, enfin une physionomie qui semblait annoncer un caractère élevé et ferme, me semblait fait pour un plus grand rôle que celui auquel il était condamné. Aussi, en le voyant uniquement occupé de fêtes et de plaisirs, paraissant craindre qu'on pût le croire occupé de sujets plus sérieux, je gémis de l'abaissement dans lequel sont tombés les descendants de ces souverains indiens, qui vécurent sous la tente avec les Dupleix, les Bussi, les Labourdonnais, et combattirent avec courage si souvent à leurs côtés pour renverser cette même ville de Madras, aujourd'hui la prison de la plupart des chefs dépossédés de leurs royaumes dans la partie méridionale de l'Indostan.

Cette prison, du reste, est très-brillante; peut-être même paraît-elle fort agréable aux victimes de la politique britannique, car elles y vivent généralement d'une manière on ne peut plus confortable, aux dépens de la Compagnie, laquelle, de plus, se charge de la peine d'administrer leurs possessions, au grand profit de ses employés et du commerce anglais, si l'on en juge par le luxe de tout genre et le mouvement d'affaires qui règne au chef-lieu de la seconde présidence de l'Inde. Naguère encore, parmi les articles d'exportation que les navires venaient y charger, aucun ne formait une branche de trafic considérable ; mais depuis quelques années, le coton dont la culture a été encouragée avec succès dans les provinces voisines où existent même plusieurs fermes modèles entretenues

par le gouvernement; le coton, dis-je, arrive à présent de l'intérieur en quantités considérables, jusqu'aux magasins des négociants, que sa vente sans cesse croissante enrichit promptement. Cependant, comme leur principal commerce n'en est pas moins fondé sur l'échange qu'une foule de caboteurs indiens viennent faire chez eux, des productions de leur pays contre les marchandises anglaises, il a été fortement question dernièrement de rendre Madras port franc; et plus encore, de supprimer les droits énormes que payent les productions du territoire anglais, avant d'entrer sur celui des comptoirs étrangers. Les résultats probables de ces mesures auraient été de faire de cette cité l'entrepôt de tout le trafic des pays environnants, et d'arrêter la contrebande considérable dont Pondichéry, Yanaon, Tranquebar, ainsi que Karikal, sont les foyers. Mais cet essai pouvait compromettre, ou du moins affaiblir pendant quelque temps les revenus de la Compagnie dont les finances sont toujours obérées; il fut donc remis à une autre époque, et dès lors l'attention des sujets britanniques établis dans l'Inde dut se porter sans partage sur un autre projet qui, je crois, n'a pas eu, jusqu'ici du moins, une meilleure issue. Il était question d'établir sur une très-grande échelle entre les chefs-lieux des trois présidences et Canton, ainsi qu'entre beaucoup de points intermédiaires, des communications régulières et rapides, au moyen de navires à vapeur, dont la *Pointe de Galles*, port situé à l'extrémité méridionale de Ceylan, devait être le point de réunion, peut-être

même aussi de départ et de retour dans leurs voyages en Angleterre; car les auteurs du projet ne voulaient rien moins que faire correspondre les diverses parties de l'Asie avec l'Europe, par le cap de Bonne-Espérance. Du reste, cette voie aurait offert aux voyageurs partis de Madras, de Calcutta et des autres points intéressants situés sur les côtes orientales de la presqu'île, en dédommagement des ennuis d'une longue traversée, l'avantage d'être dispensés du voyage pénible qu'ils sont obligés de faire soit à travers tout l'Indostan, soit par mer au milieu de parages très-orageux durant six mois de l'année, pour aller prendre à Bombay les paquebots de Suez. Mais une aussi gigantesque entreprise demandait trop de capitaux, ainsi que le concours unanime des habitants d'une trop grande quantité de localités, pour être accomplie aisément; puis aurait-elle rapporté d'assez forts bénéfices pour payer un intérêt suffisant des sommes énormes dépensées à son exécution? cela est très-douteux : aussi les souscriptions ouvertes dans toutes les villes maritimes de l'Inde ne se remplissaient-elles que bien lentement, quoique généralement les capitalistes anglais soient, sous ce rapport, beaucoup moins exigeants que ceux de notre pays.

Il faut donc craindre que si, malgré tant de risques à courir, tant d'obstacles à surmonter, cette immense spéculation a lieu, elle n'ait pas plus de succès que celles du même genre qui, chez nos voisins, naissent et meurent par centaines chaque année. Car là aussi, quoi qu'en disent nos compatriotes anglomanes, on s'engoue de tout ce qui est nouveau, et on a fait pour

la navigation à la vapeur et les chemins de fer des folies non moins déplorables pour l'avenir des finances de l'État, que celles du même genre auxquelles nous sommes à la veille de nous livrer : folies qui prouvent que les nations peuvent malheureusement tomber en proie aux mêmes maladies morales qui poussent à leur ruine tant de particuliers, et ne déploient souvent guère plus de raison, plus d'expérience en économie politique que n'en montrent dans la gestion de leurs affaires beaucoup de gens accusés à juste titre d'inconséquence et de prodigalité.

Madras, du reste, puisant une grande partie de ses richesses dans le commerce qu'elle entretient avec toutes les contrées voisines de l'océan indien, gagnerait beaucoup à un ordre de choses qui rendrait plus faciles et plus promptes ses relations avec les pays étrangers; aussi la Compagnie paraît-elle décidée à la doter d'un port qu'on formerait au moyen de la longue jetée dont l'extrémité serait poussée assez loin dans la mer, pour qu'elle offrît en toute saison un abri où les caboteurs pourraient mouiller en sûreté, et les forts bâtiments embarquer ou mettre à terre sans peine leur chargement; commodités dont ils sont complétement privés aujourd'hui. Mais pourra-t-on jamais les leur procurer? je crains bien que non, même après avoir fait les plus grandes dépenses en constructions hydrauliques, tant le ressac est épouvantable sur le rivage pendant les ouragans. Cependant il serait bien à souhaiter que cet important travail pût s'accomplir, car fréquemment les navires sur lesquels s'embarquent

les marchands de cette opulente cité, pour aller trafiquer au loin, ou bien retourner en Europe, sont contraints de reprendre le mouillage par les avaries graves que leur ont fait essuyer les mauvais temps des moussons, même avant d'avoir laissé les terres d'Asie loin derrière eux, ainsi que nous en eûmes une preuve, en voyant revenir sur la rade auprès de *l'Artémise*, et complétement démâté, le paquebot anglais, *lord Paget*, parti depuis quelques jours seulement pour Londres avec de nombreux passagers.

Réduit à un pareil état de détresse, ce trois-mâts, auquel la ville ne pouvait fournir aucun moyen de réparation, n'aurait jamais été capable de continuer son voyage, si, après l'avoir fait prendre au large et conduire à côté de la frégate par nos embarcations, je ne m'étais empressé, pour complaire à la chambre de commerce de Madras, et en même temps remplir un des plus nobles devoirs de notre marine militaire, de lui fournir gratuitement tous les hommes, ouvriers ou matelots, et les apparaux dont il avait besoin pour réparer ses avaries. En très-peu de jours ces dernières n'existaient plus, et le *lord Paget* se trouva parfaitement espalmé pour faire voile vers sa destination (14). Je vis son départ avec d'autant plus de plaisir que celui de *l'Artémise* ayant été retardé par cet événement, je craignais qu'un séjour prolongé sur cette côte où l'on commençait à éprouver tous les inconvénients dangereux de la saison des pluies, c'est-à-dire, une chaleur aussi humide qu'étouffante, ne devînt fatal à notre équipage et ne

fit naître à bord les terribles maladies qui, à cette époque, déciment toujours la population noire de ces contrées. Mais malheureusement ni le florissant état de santé dont jouissaient tous nos hommes sans presque aucune exception, ni les précautions que j'avais prises pour en assurer la continuité, ni enfin un prompt départ terminant une courte relâche, ne purent nous soustraire à la cruelle épreuve que nous réservait ce perfide climat.

Depuis deux jours *l'Artémise* avait abandonné Madras, et, poussée par une brise favorable, était arrivée à petite distance de l'embouchure du Gange, lorsqu'un de nos meilleurs gabiers, frappé du choléra, expira presque sur-le-champ. L'apparition subite de ce fléau horrible au milieu d'un équipage composé presque entièrement de jeunes gens nés dans nos provinces méridionales, où il avait exercé, peu d'années auparavant, de si effroyables ravages, devait causer et causa en effet une forte impression de terreur sur des imaginations vives, ardentes et disposées, par le fait même du genre de notre voyage, à subir aisément l'influence de tout ce qui pouvait paraître extraordinaire ou effrayant. Mais heureusement, et par une anomalie assez ordinaire dans la marche du choléra, il mit un intervalle entre ses premiers coups et ceux par lesquels il devait répandre encore un peu plus tard le deuil parmi nous; en sorte que j'eus le temps, avant qu'il fît de nouvelles victimes, d'éloigner de plus en plus la frégate des parages dont l'atmosphère était empoisonnée, et même de parvenir

jusqu'au phare flottant mouillé à la tête des bancs entre lesquels il faut passer pour gagner les divers ancrages échelonnés, pour ainsi dire, dans le trajet de quarante lieues environ que les navires doivent accomplir pour remonter l'Ougly depuis la mer jusque devant Calcutta.

Cette navigation auprès de côtes basses, parfois submergées et battues souvent par les tempêtes, surtout dans les changements de mousson, époque à laquelle nous touchions, cette navigation, dis-je, est dangereuse pour les gros navires, qui, tirant beaucoup d'eau, sont obligés d'attendre, pour franchir les passages difficiles, que la marée et la brise soient également favorables. Nous devions en faire l'expérience d'une manière bien pénible. Pendant dix jours, nous restâmes mouillés à l'ouverture d'une passe longue de plusieurs lieues, peu large, et dont, à marée basse, la plus grande profondeur n'étant que de dix-sept pieds, un fort bâtiment délaissé, au milieu de ce dangereux parage, par la brise et la marée haute, à la faveur desquelles il s'y était engagé, talonne bientôt sur un fond très-dur, se brise, et sa carcasse, envahie bientôt par le sable, forme un nouvel écueil. En vain le pilote que m'avait donné, en dehors des bancs, un brick croiseur, espérait-il que les autorités maritimes de Calcutta, averties de la présence de *l'Artémise* à l'entrée du fleuve par les capitaines des nombreux navires qui, profitant de leur faible tirant d'eau, nous laissaient derrière eux, enverraient les bateaux à vapeur du gouvernement pour nous tirer de cette fâcheuse position; rien ne paraissait, et pour-

tant chaque jour de nouveaux soucis venaient augmenter la somme de ceux auxquels j'étais en proie. Le 6 septembre, le choléra avait signalé son affreux retour parmi nous, en enlevant plusieurs hommes, et en peu de temps l'hôpital se trouva tellement encombré de malades, que je fus contraint de leur abandonner une grande partie de la batterie, malgré toutes les fâcheuses conséquences morales et physiques que cette mesure d'hygiène pouvait entraîner à sa suite. D'un autre côté, l'état du temps et de l'atmosphère aggravait encore notre position : la pluie, qui tombait par torrents sans presque discontinuer, et les roulis, aussi violents que continuels, qu'imprimaient au navire les lames soulevées par un vent très-fort, nous forçaient à tenir constamment closes toutes les ouvertures par lesquelles l'air extérieur aurait pu venir chasser les vapeurs méphitiques dont l'intérieur de la frégate était infecté. L'épidémie avait fait d'effrayants progrès : cinquante matelots gisaient sur le lit de douleur; plusieurs membres de l'état-major étaient atteints par le fléau, dont tout le monde à bord ressentait plus ou moins la fatale influence; les provisions fraîches étaient épuisées; les médicaments même commençaient à manquer, lorsque enfin, le 12 au matin, une brise favorable s'étant élevée à l'heure de la marée montante, nous pûmes aller jeter l'ancre le soir à Sagor, en dedans de tous les bancs, et le lendemain matin devant Kedjérée, village situé sur la rive droite du fleuve, à trente lieues seulement de Calcutta.

Sur cette rade, où stationnent ordinairement les gros navires que leurs dimensions empêchent de remonter le fleuve plus haut, la mer est ordinairement calme; et comme le temps s'était remis un peu au beau, nous en profitâmes avec empressement pour ouvrir les écoutilles, les sabords de la batterie, enfin les ouvertures extérieures de l'entrepont. Dès ce moment, l'épidémie perdit de sa malignité. Les attaques de choléra devinrent moins graves; et comme l'agent comptable, M. Giost, que j'avais envoyé à Calcutta par un paquebot à vapeur qui passa près de la frégate, avait suivi mes instructions avec son zèle, son intelligence ordinaires, nous reçûmes bientôt des rafraîchissements de toutes espèces, dont l'effet fut aussi prompt que satisfaisant sur nos pauvres malades, aux souffrances desquels, du reste, la glace et les citrons, qu'à ma demande le gouverneur général s'était empressé de m'envoyer, avaient déjà apporté un notable adoucissement.

Cependant, craignant toujours que ce mieux ne fût qu'une intermittence du fléau, je voulus rester quelques jours de plus au milieu de mon équipage. Mais lorsque l'hôpital ne reçut plus de nouvelles victimes, et que les convalescents allèrent généralement bien, je me décidai à profiter de l'occasion d'un bateau à vapeur de la Compagnie, que le service avait attiré à Kedjérée, et qui retournait à Calcutta, où il me débarqua le 18 septembre, avant la nuit.

CHAPITRE IX.

APERÇU DE L'ÉTAT ACTUEL DE LA COMPAGNIE DES INDES EN ASIE. — DESCRIPTION DE CALCUTTA. — DÉPART POUR SUMATRA.

Jusqu'ici, le désir d'être utile à mes concitoyens en leur apportant le tribut de mon expérience et de mes observations, m'a soutenu. Aucune peine, aucune considération personnelle ne m'ont arrêté dans l'accomplissement de la tâche que je me suis imposée. Je l'envisage même, tout épineuse qu'elle est, sans éprouver de découragement; et cependant, il faut l'avouer, je ressens en ce moment une sorte de crainte, tant le sujet que je vais traiter me semble difficile et important à la fois.

En effet, devant moi s'étendent les vastes possessions britanniques en Asie; cet objet de l'envie des grandes puissances européennes, et qui est pour tous les hommes qui s'occupent d'économie politique, un sujet de discussions interminables, aussi bien qu'une source de notables erreurs. Il faut donc que je vienne encore une fois opposer courageusement ma manière de voir à de fausses théories ainsi qu'à des notions inexactes adoptées généralement chez nous, et que

je montre l'Inde non comme elle a été ou telle qu'on la suppose généralement en France, c'est-à-dire toujours riche, formant un État puissant aux mains de nos rivaux et réservée à un brillant avenir, mais telle qu'elle est réellement, c'est-à-dire, couverte d'une population horriblement misérable, qui d'un côté pressurée par la Compagnie anglaise, de l'autre dépouillée par la Grande-Bretagne des diverses branches d'industrie auxquelles elle dut jadis ses richesses, se voit réduite à regretter le joug de ses anciens tyrans, les Musulmans, et est en proie à une sourde fermentation, ce symptôme avant-coureur certain des grandes révolutions et de la chute des empires.

Je n'irai donc pas fouiller dans l'histoire du passé: le cadre étroit de cet ouvrage ne me le permet pas; puis, j'ai trop besoin de l'attention du lecteur pour le fatiguer de détails à peu près inutiles, lorsque je vais être contraint de tant les multiplier, dans le but d'éclaircir une question qui, toute réduite qu'elle sera, n'en exigera pas moins, pour être bien comprise, de longs développements.

Il est nécessaire pourtant que je fasse voir, avant d'expliquer l'état politique actuel de l'Inde britannique, comment la Compagnie, si puissante, si redoutée autrefois de ses sujets et de ses voisins, a perdu beaucoup de son importance à leurs yeux, dès le moment où, succombant enfin sous la jalouse animadversion du peuple anglais, elle s'est vue dépouillée successivement des principaux priviléges qui assuraient son pouvoir sur l'Indostan. Je serai même contraint de

dire quelques mots touchant l'origine de sa suprématie en Orient, et la manière dont elle est parvenue à l'établir; non pour répéter ces diatribes que beaucoup de nos écrivains lancent journellement contre les moyens employés par la souveraine de la presqu'île indienne pour en soumettre les innombrables populations à son joug, car elle n'a fait, suivant moi, qu'imiter ce que plusieurs nations européennes ont pratiqué dans les mêmes contrées, mais seulement afin de montrer quelle influence les événements passés ont eue sur la situation présente, et auront vraisemblablement sur les destinées futures des possessions anglaises en Asie.

Depuis longtemps les Portugais régnaient en maîtres sur la majeure partie des côtes de l'Inde, lorsque, sous le règne d'Élisabeth, la capture d'un très-gros navire allant de Goa à Lisbonne et conduit à Londres, fit connaître aux Anglais toutes les richesses du commerce de l'Orient. La vue de ces richesses, excitant l'esprit d'entreprise naturel à leur nation, de riches négociants, auxquels se joignirent plusieurs grands seigneurs de la cour, firent des expéditions pour la côte Malabar, celle que les voyages de Gama avaient le mieux fait connaître aux Européens, et bientôt un comptoir fondé à Surate devint le centre des affaires de la nouvelle Compagnie. Ses affaires furent heureuses. La décadence du pouvoir portugais dans ces contrées l'avait débarrassée d'un concurrent dangereux; mais quand elle voulut étendre ses relations aux îles de la Sonde, elle trouva dans les Hollandais éta-

blis sur Java, des rivaux qui toujours l'ont empêchée de prospérer de ce côté. Et plus tard, à l'époque où elle forma ses premiers établissements sur les bords du Coromandel, ce furent les Français contre lesquels ses agents eurent à lutter.

Cette lutte est connue; elle fut opiniâtre; et jusqu'au moment où des fautes sans nombre eurent amené la perte totale de notre puissance en Asie, la Compagnie anglaise n'arracha que bien lentement de nos mains ou de celles de nos alliés indigènes, et au prix de combats meurtriers, chacune des provinces méridionales qu'elle possède dans l'Indostan. Mais lorsqu'elle se trouva enfin délivrée de rivaux aussi redoutables, ses possessions s'étendirent avec d'autant plus de rapidité, que les circonstances servirent parfaitement ses projets d'envahissement. Le trône du Grand Mogol s'écroulait de toutes parts; les gouverneurs des provinces se rendaient les uns après les autres indépendants de leur souverain, qui pour les faire rentrer dans l'obéissance, ou bien pour se défendre contre leurs attaques, appelait à son secours les Anglais, dont il récompensait richement les efforts en sa faveur. D'un autre côté, les querelles continuelles des princes indous et musulmans entre eux donnèrent à la Compagnie de fréquentes occasions de s'agrandir aux dépens des uns et des autres, et plus tard, de les asservir pour la plupart. C'est ainsi qu'elle devint propriétaire presque en même temps, vers le milieu du siècle dernier, du Bengale dont Calcutta fut le chef-lieu, et des provinces qui composent aujourd'hui la présidence de Madras.

Si à cette époque la cour des directeurs à Londres eût suivi les conseils des grands hommes d'État qui dirigeaient ses affaires dans l'Inde, elle aurait renoncé à de nouvelles conquêtes et ne se serait occupée que d'établir solidement sa puissance sur les contrées soumises à son joug, en y introduisant un système de gouvernement capable de dédommager les pauvres Indiens de tant de calamités passées, et de leur inspirer de l'attachement pour leurs nouveaux maîtres : meilleur moyen de faire s'accroître la prospérité publique, et par conséquent les revenus du fisc. Ces conseils étaient d'autant plus sages et opportuns, que l'Indostan, appauvri par tant d'invasions successives, n'avait plus de trésors pour ses vainqueurs, et que le Bengale, ainsi que les provinces du Coromandel, à peine échappées à de longs troubles civils, se trouvaient dans un désordre affreux sous tous les rapports. Les habitants, décimés par la guerre, la famine et les maladies contagieuses, laissaient les terres en friche et étaient plongés dans la plus profonde misère; les cultivateurs gémissaient sous l'inique mode d'impôt territorial introduit par les vainqueurs mahométans; la justice était au plus offrant; les exactions, les concussions les plus abominables restaient impunies; enfin, dans leur déplorable situation, les malheureux indigènes tournaient les yeux vers les Européens, avec l'espérance que la nation au pouvoir de laquelle ils étaient tombés, les tirerait du gouffre de calamités au fond duquel ils gémissaient depuis tant de siècles. Ils purent un moment se flatter que leurs vœux seraient

exaucés; on s'occupa beaucoup en Angleterre des moyens d'adoucir leurs maux : plusieurs nouveaux systèmes d'impôts fonciers furent même successivement essayés sur les lieux, et auraient pu causer quelque amélioration dans le sort des contribuables, si la Compagnie ne s'était trouvée constamment dans la nécessité d'accroître les charges de ses sujets, au lieu de les diminuer, comme l'humanité semblait le lui commander. En effet, son attention et ses finances furent complétement absorbées par cette longue et sanglante guerre du Misore qui lui livra le royaume de Tippo-Saïb, notre malheureux allié, et par celle qu'elle fit aux Marhattes, dont les résultats furent l'acquisition de pays fertiles, lesquels, réunis aux plus occidentales provinces maritimes situées à l'ouest du cap Comorin, composèrent une troisième présidence, celle de Bombay. C'est ainsi que, par sa politique et par ses armes, elle était parvenue, en 1824, à étendre sa puissance depuis les frontières d'Ava jusqu'aux rives de l'Indus; mais alors elle se trouvait chargée d'une dette si considérable, que ses revenus ne pouvaient déjà plus suffire aux dépenses, et cela au moment où d'un côté la nécessité de conserver son influence dans l'Inde la poussait constamment à des expéditions ruineuses; tandis que de l'autre, ses employés, mécontents des nouvelles mesures d'économie prises envers eux, donnaient par leurs plaintes amères gain de cause, pour ainsi dire, aux vives réclamations de la nation anglaise contre les faveurs dont elle était comblée par le gouvernement.

Comment aurait-elle pu, ayant à lutter contre tant d'obstacles, contre tant d'ennemis, risquer d'augmenter encore le désordre de ses finances en diminuant les impôts, unique moyen cependant d'améliorer le sort de ses sujets? aussi elle ne l'essaya même pas, et se contenta, afin d'atténuer autant qu'il était en son pouvoir les funestes conséquences des attaques incessantes dirigées contre elle, de suivre avec une nouvelle ténacité le système d'isolement des Européens, où elle s'était toujours efforcée de tenir l'Inde britannique et ses populations.

En effet, là régnait le pouvoir absolu ; les seuls employés du gouvernement ou les hommes dévoués à ses intérêts pouvaient pénétrer dans l'intérieur de la presqu'île et s'éloigner des grandes villes maritimes fréquentées par le commerce européen, et d'où même un fait, un mot susceptible d'exciter la défiance des autorités, faisait expulser l'indiscret sur-le-champ. Les marchands anglais accourus pour prendre leur part des richesses que le trafic de ces vastes contrées avec l'Europe et la Chine faisait couler dans les chefs-lieux des trois présidences, et assez heureux pour y être admis, se soumettaient, il est vrai, à cette inquisition si contraire aux idées de l'époque, mais n'en excitaient pas moins, par leurs plaintes et leurs récriminations en Angleterre, les préventions répandues généralement parmi leurs compatriotes contre la maîtresse de l'Indostan. Deux causes également puissantes produisaient ces préventions : l'une était la jalousie qu'inspirait aux marchands de la Grande-Bretagne le monopole du com-

merce de Chine laissé aux mains de la Compagnie, et principalement le soin avec lequel cette dernière leur fermait l'accès de ses possessions, sous le prétexte que toute espèce de changement à l'état de choses existant dans l'Inde ne procurerait aucun nouveau profit aux manufactures britanniques, parce que, suivant elle, la consommation de leurs produits ne pouvait augmenter; tandis que l'introduction sur son territoire d'une foule de gens remuants et dangereux pour la tranquillité du pays compromettait gravement sa puissance. L'autre cause, quoique tout à fait différente de la première, n'en était pas moins à craindre pour la souveraine du Bengale; car nous la trouverons dans la jalousie qu'ont inspirée toujours en Angleterre, à tous les rangs de la société et principalement aux classes moyennes, les fortunes prodigieuses de ses employés, et l'ostentation, le faste scandaleux qu'ils affichaient à leur retour en Europe aux yeux de leurs compatriotes, dont un grand nombre pensait, non sans quelque raison peut-être, que ces trésors étaient le fruit des plus indignes exactions exercées sur les malheureux Indiens.

Dès l'année 1825, la Compagnie, fortement attaquée aux chambres et menacée d'attaques plus vives encore, fut contrainte d'adoucir un peu la rigueur des mesures prohibitives dont le commerce de la métropole et les commerçants eux-mêmes étaient l'objet aux Indes. Ceux-ci furent admis, sauf quelques restrictions, à exercer leur industrie dans toutes les parties maritimes de la presqu'île. Ils y vinrent en

foule, et bientôt la cour des directeurs à Londres acquit la funeste conviction que ses craintes sur les dangers que la libre admission des Européens dans l'Inde ferait courir à son pouvoir, n'étaient que trop fondées.

En effet, les détails les plus secrets de l'administration de ces contrées livrés ainsi à la publicité, celle-ci devint le point de mire des attaques de la foule d'ennemis de la Compagnie. La misérable situation des indigènes, l'énormité de l'impôt territorial, la manière dont il est perçu, les abus auxquels cette perception donne lieu, enfin le mode de gouvernement lui-même, furent le texte des diatribes journalières de tous les journaux de l'opposition en Angleterre; et malheureusement pour la Compagnie de même que pour son protecteur le ministère, ses assertions sur le peu de progrès que pouvait faire chez elle l'importation des marchandises anglaises, se trouvèrent complétement condamnées par l'événement; car à peine la presqu'île fut-elle devenue un libre débouché pour les manufactures britanniques, que celles-ci virent leurs produits demandés en bien plus grande quantité qu'auparavant. Les tissus de coton et de soie fabriqués à très-bas prix en Angleterre à la faveur de machines ingénieuses, vinrent paralyser, par une trop redoutable concurrence, la même branche d'industrie qu'exploitaient particulièrement les Indiens, et ravir à ces derniers leurs principaux moyens d'existence. Ainsi arriva le malheur dont la cour des directeurs, en mettant des entraves à l'admission du commerce anglais dans l'Indostan, avait voulu garantir ses sujets. Ses vues

étaient donc bonnes et sages, quoique blâmées avec tant de sévérité. Mais déjà était engagée entre la nation et la maîtresse de Calcutta la lutte que cette dernière s'efforçait de soutenir dans l'intérêt des populations soumises à son joug, et sans doute aussi pour la conservation de ses revenus, contre un commerce actif, exigeant, qu'aucune considération d'humanité ne saurait arrêter dans ses opérations, et qui avait pour auxiliaires l'opinion publique ainsi que les classes si puissantes chez nos voisins, celles des capitalistes et des manufacturiers. Aussi cette lutte ne dura pas longtemps, et lorsque, en 1833, la charte de la Compagnie dut être renouvelée, elle ne le fut qu'avec beaucoup de peine, et ne sortit des débats animés dont elle fut l'objet aux chambres où les ministres et leur parti combattirent pourtant en sa faveur, que mutilée et dépouillée des principales clauses qui faisaient la force et la richesse de la reine de l'Inde. Le trafic avec la Chine, dont celle-ci avait eu jusqu'alors le riche monopole, fut déclaré complétement libre; toutes les barrières mises de temps immémorial à l'introduction des étrangers dans l'intérieur des possessions britanniques en Asie, durent disparaître pour toujours, et, plus encore, les Anglais eurent le droit d'y acquérir des propriétés : les marchandises de la métropole purent, moyennant un simple droit de douane payé au lieu de leur débarquement, se répandre dans toutes les parties de l'Asie britannique; enfin, et comme s'il eût voulu prendre sa part des dépouilles de cette puissance dont son appui n'avait pu

empêcher la ruine, le ministère décida que dorénavant un comité composé d'employés de l'État, nommés par lui et présidé par un de ses membres, serait investi du droit de contrôler tous les actes administratifs et politiques émanés de la cour des directeurs; en sorte que celle-ci se trouva complétement sous la dépendance du gouvernement.

Cet état de choses durait depuis cinq années, lors de mon arrivée à Calcutta; et si, pendant cette période de temps, ses résultats avaient été très-favorables au commerce de la métropole dont les importations dans ces contrées avaient presque quintuplé, ils ne se montraient pas aussi avantageux aux intérêts de la Compagnie; car, ainsi que la plupart des hauts fonctionnaires des présidences l'avaient prophétisé dès longtemps avant que les changements fussent accomplis, leur tâche était devenue beaucoup plus difficile, et malgré tous les efforts qu'ils faisaient pour la remplir dignement, les ressorts de l'administration allaient chaque jour en se relâchant de plus en plus. Au lieu du pouvoir absolu que leurs prédécesseurs avaient exercé pendant si longtemps, pouvoir que l'on peut considérer comme la véritable cause du haut degré de puissance auquel était parvenue la Compagnie, les gouverneurs généraux ne possédaient plus qu'une autorité affaiblie et contestée. Comment aurait-il pu en être autrement, lorsque toutes les villes de l'Indostan, grandes ou petites, maritimes ou de l'intérieur, se remplissaient d'une foule d'Anglais, les uns aigris contre l'autorité locale par le souvenir du joug qu'ils avaient

enduré avant 1833 ; les autres venus d'Angleterre depuis cette époque, il est vrai, mais également animés d'un esprit d'opposition d'autant plus dangereux pour la domination sous laquelle ils vivaient, que, justiciables seulement de tribunaux composés de juges nommés par le roi, ils n'avaient presque rien, pour ainsi dire, à redouter de la vindicte du gouvernement de l'Inde? Aussi ne manquaient-ils généralement aucune occasion de lui nuire, soit en écrivant contre son administration ; soit en critiquant sans mesure et avec l'intention bien marquée de les frapper de déconsidération, tous ses actes, même les plus sages ; dans les nombreuses gazettes que la liberté de la presse fit éclore à Calcutta, Madras et Bombay ; soit enfin en ébranlant l'espèce de fidélité que ses agents avaient gardée jusqu'alors au pouvoir qui les paye et même les enrichit.

Ceux-ci, il faut aussi en convenir, ont vu l'ancien ordre de choses sous lequel ils étaient habitués à servir, subir de si grands changements, qu'il n'est pas étonnant que leur confiance dans le pouvoir de la Compagnie se soit beaucoup affaibli. En effet, cette cour des directeurs d'où émanaient autrefois les arrêts qui changeaient la destinée de souverains de l'Inde ou de provinces entières, seule dispensatrice des grâces et des récompenses pour les employés, semble maintenant avoir perdu complétement son ancienne énergie, et ne plus porter qu'un intérêt secondaire aux affaires importantes dont la conduite lui est confiée : bien plus encore, elle paraît s'être complétement

soumise aux caprices du ministère anglais, qui dispose arbitrairement et sans aucune responsabilité, en faveur de ses créatures, des plus hauts et des plus lucratifs emplois du gouvernement de l'Inde, sans s'informer la plupart du temps de la capacité ou des antécédents de ses protégés, ni même si ces nominations n'excitent pas les réclamations des gens dont elles blessent les droits acquis par de longs et bons services en Asie. Or comme cet exemple, tout mauvais qu'il est, offre trop d'attraits pour ne pas être suivi par les directeurs eux-mêmes, il arrive qu'aujourd'hui, dans l'Inde britannique, la plupart des places de l'administration ne sont plus données comme autrefois aux hommes de mérite ou qui ont rendu les meilleurs services, mais à ceux qui comptent à Londres le plus de protecteurs.

On concevra combien un pareil laisser-aller doit faire tomber la Compagnie dans la déconsidération de ses agents : et au fait, cette déconsidération est portée si loin, que les gouverneurs et les autres principales autorités, tenant pour la plupart leur position de la faveur des ministres, semblent n'agir que sous l'influence de ces derniers et ne faire que très-peu de cas des directeurs, dont les instructions, du reste, ne leur parviennent le plus souvent que modifiées considérablement par le comité de surveillance établi à Londres depuis 1833. Pour des causes à peu près semblables, et auxquelles les rivalités ainsi que les jalousies si communes aux chefs-lieux de présidences entre les hauts fonctionnaires viennent encore donner une

plus grande importance, les hautes cours de justice, auxquelles les lois donnent des attributions politiques très-étendues, affectent une indépendance presque complète, et se montrent même les adversaires dangereux du gouvernement local, dont elles ne manquent jamais de contrôler sévèrement les actes, toutes les fois qu'elles en trouvent l'occasion, sous le double prétexte de protéger les populations indigènes et de défendre les priviléges des Européens qui, d'après les nouveaux statuts, sont placés sous leur juridiction.

Il est inutile de dire que la masse des employés plus ou moins subalternes partage sous ces divers rapports la manière de voir ou d'agir de leurs chefs : même dédain, même désaffection pour le pouvoir qui les emploie; même soif d'argent, et par conséquent même aversion pour toute espèce de mesures d'économie qui tendraient à diminuer leurs appointements (15). Pour eux, comme du reste pour la plupart des sommités de l'administration, la Compagnie semble n'être qu'une mine d'or à l'exploitation de laquelle chacun travaille pour son avantage privé, et nullement dans l'intérêt général; en sorte que le moindre désappointement d'ambition ou de fortune crée souvent au gouvernement un ennemi, soit occulte, soit déclaré, qui livre sans balancer au public de la métropole le secret des fautes ou des abus de l'administration à laquelle il appartient. L'armée elle-même n'est pas exempte de cette contagion; l'esprit de mécontentement et d'insubordination y fait de rapides progrès. Il est causé parmi les troupes blanches, et particulière-

ment dans les régiments du roi au service de la Compagnie, par la préférence que celle-ci, disent les mécontents, accorde, dans toutes les circonstances, à ses troupes noires sur celles qui sont composées d'Européens, tandis que les Cipayes se plaignent de ce que, concourant comme ces derniers à la formation de l'armée, remplissant le même service et partageant leurs dangers, ils ne peuvent marcher de pair avec eux, et ne jouissent pas des mêmes prérogatives honorifiques, quoique par des mesures récentes on ait paru vouloir les leur octroyer presque complétement, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

A ces froissements d'amour-propre que le caractère hautain et dédaigneux naturel aux Anglais rend encore plus pénibles pour les soldats ou les officiers indiens, vient se joindre une autre raison de mécontentement, d'une portée bien plus grande encore que celles dont il a été question plus haut. Je veux parler des efforts tentés sans cesse par le parti saint, aujourd'hui si nombreux aux Indes, pour répandre la foi chrétienne parmi les indigènes, non pas seulement par la persuasion ou les séductions, mais en gênant l'accomplissement des solennités de leur culte. Afin de parvenir à leur but, ils contraignent les fidèles qui s'y rendent de payer au fisc une certaine taxe : ils mettent aux prises les dernières classes de la population avec les castes élevées, et les encouragent à refuser de remplir, dans les fêtes religieuses, comme elles le font de temps immémorial, les fonctions inférieures que leur assigne la religion ou l'usage, entre autres celle de

traîner les immenses chars sacrés qui jouent un rôle si important dans le culte de Brama. Cette résistance, dont les Indous des hautes castes n'avaient jamais eu encore d'exemple et qu'ils considèrent comme un sacrilége méritant la plus sévère punition, a répandu un très-vif mécontentement parmi eux, et surtout dans les troupes natives des présidences du Bengale et de Bombay, où elles sont en général composées d'hommes appartenant aux sommités de la population, fortement attachés aux prérogatives de leur position sociale, et qui, plutôt que d'y renoncer, se porteraient aux derniers excès de l'insubordination. Un pareil événement serait d'autant plus à craindre, que plusieurs des premiers chefs de l'armée, animés soit de la fureur du prosélytisme, soit du désir de complaire à un parti puissant, semblent chercher à justifier, par une conduite aussi aveugle qu'impolitique envers leurs subordonnés indigènes, l'opinion généralement répandue parmi ces derniers, que leur liberté religieuse est gravement menacée.

Le gouvernement de l'Inde sera-t-il assez énergique pour réprimer, comme il paraissait en avoir l'intention lors de mon séjour à Calcutta, le zèle inconsidéré des ministres protestants? On doit le désirer pour lui; car autrement il court le risque de voir ses troupes noires se mutiner sérieusement. Peut-être même l'auraient-elles déjà fait si les événements politiques dont l'Inde est le théâtre aujourd'hui, en mettant un terme à la vie oisive que menaient ses soldats dans les garnisons ou les camps, n'eussent ramené à leur véritable élément ces stipendiés pour qui le métier des armes

n'étant qu'un moyen de s'enrichir par le pillage, doivent nécessairement supporter avec impatience le temps de paix pendant lequel ils sont soumis à une discipline sévère, et réduits à une modique paye.

C'est ainsi que la Compagnie voit non-seulement ses provinces se peupler chaque jour davantage de gens ennemis jurés de sa prospérité, je dirai même de son existence, mais encore ses propres agents abandonner sa cause, et l'armée, son principal appui dans des contrées que les armes lui ont soumises et que les armes seules peuvent lui conserver, en proie à des symptômes de désorganisation. D'un autre côté, dans la métropole, et au sein même du parlement, elle se trouve en butte à de continuelles accusations de cupidité et de barbarie envers ses sujets, et, ce qui est bien plus grave aux yeux des Anglais, d'une coupable indifférence pour les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne; enfin, on lui reproche une convoitise insatiable pour les possessions des souverains indiens.

Ces diverses accusations ont été si souvent répétées en Europe, qu'elles y sont considérées comme prouvées, et mes compatriotes les adoptent d'autant plus aisément sans examen, qu'en agissant ainsi, ils suivent l'exemple de nos voisins d'outre-Manche. Cependant je ne balance pas à tenter ici, dans le seul intérêt de la vérité, de leur montrer ce que cette opinion a, suivant moi, d'injuste et d'erroné.

Sans doute, et je l'ai répété bien souvent dans le précédent chapitre, quand il a été question des établis-

sements anglais ou français sur la côte Coromandel, que les populations industrielles et agricoles de l'Indostan sont horriblement misérables; mais la faute doit-elle en être attribuée entièrement à la Compagnie? Je ne le pense pas, et je dirai même qu'elle a fait et fait encore à présent, pour améliorer le sort de ses nombreux vassaux, tout ce qui est en son pouvoir, autant du moins que le lui permettent les circonstances et l'absolu besoin où elle est de ses revenus. Elle a suivi à l'égard de ces derniers la même marche que suivent envers les leurs nos gouvernements les plus libéraux; c'est-à-dire, qu'elle a multiplié les établissements publics pour l'éducation de toutes les classes d'indigènes; prescrit la formation de sociétés agricoles, ainsi que d'une foule de fermes modèles dans chaque présidence, et encouragé le commerce intérieur : par ses soins, les communications entre les provinces, autrefois gênées d'une façon déplorable par des cordons de douanes locales, sont à présent parfaitement libres; enfin elle emploie un mode de perception des impôts directs ou indirects, aussi approprié aux mœurs, aux coutumes et aux besoins des populations, qu'ont pu l'indiquer de nombreux essais.

Toutes ces diverses mesures philanthropiques ont-elles eu aux Indes des résultats plus avantageux qu'elles n'en ont rapporté généralement en Europe? Non : par la raison qu'elles n'y étaient pas accompagnées, non plus que chez nous, de ce qui peut seul les rendre fructueuses, je veux dire la diminution

des taxes, lesquelles sont reconnues trop lourdes pour les classes inférieures et particulièrement les cultivateurs, dans tous les pays, même les mieux gouvernés, sans que pour cela on ait osé les diminuer de peur que les dépenses publiques, qui vont sans cesse en augmentant, ne pussent être comblées par les revenus.

Tel est le cas où se trouve la maîtresse de Calcutta, et sous ce rapport sa position est d'autant plus difficile, que d'une part elle a perdu considérablement à la suppression de son monopole du commerce de l'Angleterre avec la Chine, et que de l'autre elle doit lutter sans cesse contre les exigences de la métropole, aux yeux de laquelle l'Indostan n'étant qu'une source de profits où elle a le droit de puiser, ne s'inquiète du sort des Indiens qu'autant que leur consommation de ses marchandises ne s'accroît pas autant qu'elle croyait devoir l'espérer. Or, comme cette consommation n'augmente qu'aux dépens de l'industrie indigène, une des principales branches de revenus pour la Compagnie, il arrive que depuis 1833, les finances de cette dernière ont considérablement perdu de ce côté : ajoutons à cela le danger qu'il y aurait pour son service, on pourrait dire même sa sûreté, de chercher à diminuer de nouveau la plus lourde de ses charges, le payement de ses employés, gens qui la considèrent généralement comme une association de marchands, la traitent en conséquence, et lui gardent encore une vive rancune des économies faites il y a quelques années aux dépens de leurs appointements, quoiqu'ils sachent

très-bien que chaque année les frais d'administration dépassent de beaucoup son budget, et que par conséquent son énorme dette augmente rapidement.

Le gouvernement de l'Inde britannique est donc plus excusable encore qu'un autre de ne pas diminuer les impôts qui pèsent sur ses peuples. Bien plus encore : si on considère sa position sous son véritable point de vue, on comprendra comme moi, j'en suis persuadé, la nécessité où il se trouve de les augmenter sans cesse pour suffire aux charges nouvelles que les événements politiques lui imposent constamment. En effet, la Compagnie lutte aux Indes contre tous les embarras qui accompagnent ordinairement l'exercice d'un pouvoir étranger imposé violemment aux populations. Nul doute qu'elle eût voulu suivre le sage conseil des plus grands hommes d'État auxquels la direction de ses affaires dans l'Indostan a été confiée durant la seconde partie du siècle dernier, celui de borner ses conquêtes au Bengale, ainsi qu'aux provinces voisines de Madras, et d'établir solidement sa puissance sur ces belles contrées en y rendant les peuples libres et heureux; meilleur moyen en Asie comme en Europe de s'assurer de leur fidélité. Mais l'ambition de quelques gouverneurs généraux, l'impatience du repos ordinaire à des troupes dès longtemps accoutumées à se partager les trésors des populations vaincues, enfin, la turbulence ou mieux encore la haine que ces dernières, qu'elles soient indoues ou musulmanes, portent aux dominateurs chrétiens de leur pays, l'ont empêchée, malheureusement, de suivre

ce prudent avis. Une fois engagée dans la voie des conquêtes, il ne lui a plus été possible de s'arrêter : à un ennemi abattu dont les dépouilles tombaient en son pouvoir, en succédait un autre auquel il fallait livrer, pour le soumettre, des combats non moins longs, non moins sanglants et suivis de dévastations effroyables.

Tant que chacune de ces guerres accrut en même temps le territoire de la Compagnie et son trésor, c'est-à-dire, la rendit à la fois plus riche et plus puissante, elle ferma naturellement les yeux sur les dangers à venir, et les oreilles aux malédictions des nations asservies. Mais enfin arriva le moment où, ayant subjugué et dépouillé de leurs richesses presque tous les anciens souverains de la presqu'île indienne, elle dut combattre à son tour pour conserver une aussi riche proie contre les peuples pauvres, belliqueux, occupant les régions montagneuses qui entourent de l'est à l'ouest par le nord le vaste Indostan, et dont les sauvages indigènes voient se déroulant à leurs pieds jusqu'à la mer les belles plaines si souvent ravagées par leurs aïeux. Dès lors elle fut condamnée à soutenir des guerres presque aussi ruineuses pour le vainqueur que pour le vaincu. A peine les belliqueux Marhattes et les remuants montagnards du Malabar étaient-ils soumis après une défense opiniâtre, qu'il fallut exterminer les Pindaries, espèce de Condottieri, dont les diverses bandes servant sous les ordres de chefs indépendants les uns des autres, mais réunissant leurs forces quand l'intérêt commun l'exi-

geait, portaient la dévastation de tous côtés, rançonnaient les princes trop faibles pour résister, ou bien s'emparaient de leurs États.

Cette redoutable association, dans les rangs de laquelle la misère et la soif du pillage poussaient une foule d'hommes énergiques, comptait environ cent années d'existence, et possédait un vaste territoire au centre même de l'Indostan, quand elle succomba sous les armes anglaises qu'elle avait osé braver. A peu près semblable fut le sort que subit bientôt après la confédération des chefs rajeputes, dont la soumission livra complétement au pouvoir ou à l'influence de la Compagnie des contrées vastes sans doute, mais d'un revenu peu considérable et difficiles à gouverner.

Ces divers événements eurent lieu au commencement du siècle actuel, et cependant ne furent pas les seuls du même genre qui en signalèrent les premières années. En 1815, les divers petits souverains du Népaul s'étant ligués ensemble, attaquèrent les possessions anglaises limitrophes de leurs États. Ils commandaient à des hommes braves, guerriers et pouvant résister avec succès aux Européens, à la faveur des montagnes dont leur pays est hérissé; mais bientôt divisés entre eux par les intrigues et l'or de l'ennemi, celui-ci les battit et recula encore les frontières britanniques de ce côté. Cette défaite essuyée par ses voisins n'empêcha pas le roi des Birmans de tenter à son tour, quelques années plus tard, une levée de boucliers contre les dominateurs de l'Inde. Il fut vaincu; mais les vain-

queurs payèrent cher sa défaite, puisque, en dédommagement des sommes immenses que leur coûta cette guerre et de la perte de leurs meilleures troupes détruites par le fer et les maladies, ils n'eurent que trois provinces à peu près désertes, horriblement malsaines et couvertes de forêts marécageuses.

On ne peut donc admettre que la Compagnie, en soutenant ces diverses guerres où elle avait tout à perdre et rien à gagner, ait eu d'autres motifs que celui de contenir des voisins turbulents, ennemis de temps immémorial des populations de la presqu'île, et de conserver à sa puissance ce prestige de force irrésistible auquel elle doit, plus encore qu'à ses armées, la tranquillité des innombrables populations soumises à sa puissance. Puis comment supposer qu'elle se soit condamnée uniquement par ambition aux dépenses énormes et aux dangers continuels où l'entraîne nécessairement l'occupation d'une foule de royaumes qui, naguère encore indépendants les uns des autres, se trouvent aujourd'hui forcément réunis sous le même joug?

En regardant la carte de l'Inde (16), on ne peut se défendre d'un grand étonnement quand on voit l'immense développement du territoire britannique, et qu'on songe à toutes les difficultés que doit présenter son administration : il est divisé sans doute en trois présidences; mais chacune d'elles formant une sorte de gouvernement distinct sous plusieurs rapports, n'en reconnaît pas moins la suprématie de celle de Calcutta où réside le gouverneur général. Il ne faut pas

se figurer pourtant que la partie de l'Asie comprise entre les deux rives opposées de la presqu'île indienne, bornée au N. par le Népaul et le royaume de Runjet-Sing, à l'est par le pays d'Ava soumis au roi des Birmans, enfin à l'ouest par l'Indus, appartienne complétement à l'Angleterre; car on partagerait ainsi une erreur répandue généralement en France et que je crois bon de redresser dans l'intérêt de notre politique. Au centre même de l'Indostan, il existe en effet plusieurs États, sinon indépendants, du moins gouvernés par des souverains indigènes, que la Compagnie laisse régner pour ménager l'orgueil de la population musulmane, ou peut-être aussi afin d'éviter de nouveaux frais d'occupation : mais elle n'en exerce pas moins sur eux une surveillance tellement inquiète, qu'elle les oblige de recevoir à leur cour des résidents, espèce de surveillants; et dans leurs places fortes, des garnisons, dont, sous le prétexte de protection, l'entretien reste à la charge du pays. C'est ainsi qu'est traité le successeur de Tippo-Saïb, dont la défaite et la mort firent tomber aux mains des Anglais la plus belle partie du royaume de Mysore, aujourd'hui composé seulement de quelques provinces, qui, malgré la proximité de Madras d'un côté, et de l'autre du Malabar, où se trouve le camp de plusieurs régiments de Cipayes, n'en sont pas moins le théâtre de fréquentes insurrections, tant leur population musulmane est belliqueuse et montre de haine pour la domination des chrétiens. Beaucoup moins turbulents sont les sujets du Nizam, dont les

vastes possessions, peu éloignées des limites septentrionales du Mysore, occupent, avec les États du rajah de Berrar, prince indou comme lui, et comme lui soumis aussi à la soupçonneuse politique des maîtres du Bengale, occupent, dis-je, au cœur de la presqu'île, une vaste étendue de territoire qui est une des parties les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Indostan. La Compagnie exerce un patronage bien moins étendu sur les divers chefs auxquels est soumis le Cind, pays limitrophe de celui du Nizam, et que jusqu'ici sa pauvreté et le caractère indépendant de ses habitants ont garanti de la protection britannique.

Si, toujours la carte de l'Inde sous les yeux, le lecteur porte son attention vers les régions qui s'étendent au N. et à l'E. des pays dont je viens de parler, il verra se dérouler, le long des deux rives du Gange jusqu'aux bords de la mer, ces belles contrées que, depuis le milieu du siècle passé, la Compagnie a rangées successivement sous son obéissance : ce sont elles qui, toujours d'une fertilité admirable, fournissent aujourd'hui la majeure partie des revenus de l'opulente présidence de Calcutta, comme elles l'ont fait autrefois pour la cour des empereurs mogols, dont le dernier, shah Allun, que renversèrent du trône ses satrapes révoltés, a été, par sa générosité envers les Anglais, la principale cause de leur grandeur en Asie. Des cent provinces qu'arrose le Gange, dans son immense cours, viennent l'opium, l'indigo, le sucre, le coton, l'essence de roses, la soie, et beaucoup

d'autres articles précieux qui, excitant la convoitise des conquérants tartares ou persans, et plus tard des nations européennes, ont causé le malheur des populations de l'Indostan. N'est-ce pas en effet dans leur course vers ces riches plaines que les armées de Gengis-Kan et de Tamerlan, ainsi que celles de plusieurs autres semblables fléaux de l'humanité, également partis de Samarcande et d'Ispahan, répandirent la désolation sur toute la presqu'île? Ce qu'après chacune de ces dévastations les vainqueurs emportèrent chez eux d'or, d'argent et de pierres précieuses, est prodigieux; et quand ils ne trouvèrent plus assez de trésors pour satisfaire leur soif de pillage, ils s'emparèrent du sol et en réduisirent les anciens propriétaires à la condition d'esclaves. Dans toutes ces effroyables invasions aucune ville ne fut aussi maltraitée que Delhi, cité riche et populeuse, entourée de superbes provinces, sur lesquelles venaient s'abattre, pour ainsi dire, comme des bandes d'oiseaux de proie, les hordes de barbares, à mesure qu'elles avaient franchi, en se précipitant vers les contrées objet de leur convoitise, les pays montagneux, difficiles et pauvres, que l'Indus traverse du N. au S. Maintenant cette grande cité et son beau territoire, qui pendant si longtemps fut la résidence des empereurs mogols descendants de Tamerlan, sont divisés entre la présidence du Bengale et le roi d'Oude, devenu tributaire de la Compagnie depuis quelques années : condition onéreuse et humiliante qu'il partage, du reste, avec les chefs des braves tribus

rajeputes, auxquelles appartient le vaste territoire stérile, presque désert, s'étendant depuis Delhi jusqu'au golfe de Cutch, le long des rives orientales de l'Indus, et qui sert, bien mieux encore que ce fleuve, de défense aux frontières occidentales de l'Inde britannique.

A cette nomenclature des divers souverains dépendants du gouvernement de Calcutta, ou seulement protégés par lui, nous ajouterons quelques petits princes dont les ancêtres, vaincus et chassés de leurs États durant les guerres auxquelles la presqu'île fut sans cesse en proie le siècle dernier, n'ont laissé à leurs descendants que le souvenir d'une grandeur passée, et ce que de leurs anciennes possessions la pitié des dominateurs actuels de l'Inde a bien voulu leur restituer. Tels sont les rajahs de Rewah, de Bundelcumb et de Bhopal, dont les modestes domaines sont enclavés dans les dernières acquisitions de la Compagnie au centre de l'Indostan; le rajah de Travancore, qui règne sur les cantons limitrophes du cap Comorin; celui de Coorg, auquel son petit territoire voisin des rivages malabares fut conservé par les Anglais comme récompense de sa fidélité envers eux dans leur dernière guerre contre Tippo-Saïb; enfin, le chef de la principauté de Sattara, un des successeurs du fameux Sevajee, le fondateur de l'empire des Marhattes, qui, après avoir vu son père dépouillé de ses États par des vassaux trop puissants, auxquels plus tard les Anglais devaient faire subir le même sort, vit obscurément, mais tranquille du moins, dans une petite

forteresse située au S. E. et à peu de distance de Bombay.

On pensera, et avec raison, que ces divers princes, grands ou petits, ne sont, par le fait, que les vassaux de la maîtresse de l'Inde, quoique gouvernant d'une manière despotique leurs sujets, qu'ils écrasent d'impôts afin de pouvoir payer les lourdes charges que leur sont imposées par leur protectrice, et suffire en même temps aux dépenses excessives où les entraîne la vie molle et efféminée qu'ils mènent tous, sans presque aucune exception, au fond de leurs harems.

De pareils souverains sont donc bien peu à craindre matériellement du moins, pour la Compagnie, dont ils ne sont même, à proprement parler, que les fermiers; car, soit en leur arrachant sans cesse des subsides, soit en leur faisant entretenir les troupes campées chez eux, elle enlève la majeure partie des revenus de leurs États. Cependant, depuis 1833, époque à laquelle cessa l'isolement où la cour des directeurs à Londres tenait l'Indostan, cet état de choses a subi de notables modifications. Aujourd'hui les opprimés trouvent dans la presse du Bengale, ainsi que chez les Anglais établis parmi eux, de chauds défenseurs, qui font parvenir leurs plaintes jusqu'au sein du parlement, où elles ont été souvent accueillies favorablement; en sorte que déjà plusieurs fois la Compagnie a vu les princes ses tributaires, et même ses propres sujets, obtenir gain de cause contre elle auprès du gouvernement de la métropole; ce qui a porté un coup

fatal à son influence sur ces derniers, en leur montrant qu'ils pouvaient invoquer une autorité supérieure à la sienne, et que leurs orgueilleux maîtres n'étaient que les agents de la Grande-Bretagne.

Cette déconsidération, dans laquelle la Compagnie tombe de plus en plus aux yeux des populations indigènes, est, suivant moi, la principale cause des embarras qu'elle éprouve aujourd'hui. En effet, ne faut-il pas attribuer à cette terrible ennemie de tous les gouvernements les insurrections dont les diverses parties de l'Inde britannique sont de temps à autre le théâtre depuis quelques années, et qui, réveillant l'esprit remuant des nations indépendantes voisines des frontières, les excitent à braver le pouvoir que naguère encore elles considéraient comme l'arbitre de leur destinée. De là viennent ces guerres continuelles que, soit pour les contenir, soit pour punir leurs agressions, le gouvernement indien est forcé de soutenir contre elles; guerres d'autant plus contraires à ses intérêts, que, devant toujours être vainqueur, sous peine de voir une seule défaite décupler le nombre de ses ennemis, il est obligé d'avoir recours à de grands développements de forces qui augmentent sa dette déjà si considérable, et le mettent dans l'absolue nécessité de pressurer les populations, afin de combler autant que possible l'énorme différence qui existe entre ses dépenses et ses revenus.

Ainsi donc, toutes les accusations portées en Angleterre contre la Compagnie, contre sa politique envahissante, sa dureté envers les Indiens, enfin son

indifférence pour les intérêts de la métropole, ne sont pas aussi fondées qu'on le croit généralement chez nous; elle est entraînée par les circonstances, et subit les conséquences des changements qu'ont éprouvés les idées et les choses depuis cinquante ans. Son existence, autrefois respectée, honorée en Europe, est à présent considérée comme une monstruosité, et avec juste raison; car on ne peut admettre, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, qu'une association de marchands puisse être souveraine de cent millions d'âmes : or, cette opinion que répandent parmi les habitants de l'Indostan la foule d'Anglais établis dans ces contrées, et qui, bien plus encore, est professée publiquement par la plupart de ses employés, met la maîtresse de l'Inde hors d'état de se défendre des dangers qui la menacent de toutes parts.

D'un autre côté, quoique ses finances soient très-embarrassées, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, elle ne peut songer à faire de nouvelles économies sur les appointements encore beaucoup trop forts cependant de ses employés; parce qu'il y aurait pour sa sûreté un risque imminent à pousser plus loin des réformes qui non-seulement lui créèrent, il y a peu de temps, une foule d'ennemis dans ses diverses administrations, mais, plus encore, mécontentèrent fortement l'armée.

Chacune des dernières années est venue aggraver cette situation déjà si difficile. D'une part, la turbulence des Indiens a considérablement augmenté; de l'autre, les saints exigent impérieusement que les classes inférieures de la population indigène soient affran-

chies complétement de l'espèce de servage où les tiennent au nom de la religion les castes élevées. Dans quelles circonstances l'obligation d'accomplir ces changements subversifs de l'état de choses sur lequel est basée de temps immémorial l'organisation sociale de cent millions d'habitants, est-elle imposée au gouvernement indien? au moment où la Compagnie soutient contre les peuples belliqueux du Caboul et de l'Afghanistan une guerre ruineuse dont l'issue est plus que douteuse aujourd'hui. Cette guerre, véritable gouffre au fond duquel vont s'engloutir ses finances sans aucun profit pour elle, ne pouvait arriver à une époque plus inopportune. En effet, les débats de la Chine avec l'Angleterre font un tort immense au commerce de Calcutta et de Bombay. Les gouverneurs de ces présidences, rendus inquiets par les dispositions belliqueuses des nations indépendantes ou tributaires du N. O. de l'Inde, des tribus du Népaul et de l'empereur des Byrmans, demandent instamment à ce que les corps de troupes européennes, seule garantie solide, suivant eux, de la puissance britannique en Asie, soient considérablement augmentés. Enfin, tant de nouveaux sujets de dépenses se présentent lorsque l'Inde, épuisée de plus en plus par les exigences du fisc, va se trouver hors d'état de donner des revenus aussi forts que par le passé.

Tel est l'état présent des affaires de la Compagnie; et, suivant moi, l'avenir ne lui promet rien de plus heureux ni de plus brillant. Il est sensible que le mal intérieur qui la dévore ne pourra qu'augmenter,

puisqu'il n'y a aucun remède capable d'en arrêter les progrès. Je veux parler du désordre de ses finances; de l'affaiblissement toujours croissant des ressorts de l'administration, par suite de l'intervention du ministère et de l'indifférence de ses propres agents; puis ce qui est pire encore, de la déconsidération que répandent sur son pouvoir, aux yeux des populations indiennes, les attaques continuelles dont elle est l'objet, non-seulement dans la métropole, mais encore de la part des Anglais établis dans l'Indostan, qui presque tous, sans même faire une exception en faveur de ses employés, la considèrent comme une vieille idole vermoulue, aux dépouilles de laquelle chacun d'eux doit s'empresser de prendre sa part, avant que quelque événement imprévu vienne la renverser.

Quel sera cet événement? Une pareille question est difficile à décider dans un siècle aussi fertile en révolutions. On croit assez généralement en Europe que les Russes renverseront la puissance britannique en Asie; je ne partage pas cette opinion, et je doute, au contraire, que jamais une pareille entreprise soit tentée par eux: non pas qu'on doive la considérer comme impossible, ni même extrêmement difficile, mais parce qu'elle n'aurait aucun résultat avantageux pour les envahisseurs. Dans quel but tenteraient-ils de chasser les maîtres actuels de l'Indostan? Afin de prendre leur place, dira-t-on : ce serait une faute, puisqu'ils n'y gagneraient rien. En effet, il est constant que nos voisins ne doivent tenir à la possession de cette contrée qu'en raison des avantages qu'elle

offre à leur commerce d'exportation, puisque, pour la Compagnie, les frais d'occupation dépassent les revenus annuels. Or, la cour de Saint-Pétersbourg peut-elle espérer administrer l'Indostan avec plus de succès financier que n'en obtient cette dernière, et voir ses sujets lutter d'industrie commerciale ou manufacturière avec les Anglais? non sans doute, et elle le pourra d'autant moins que ceux-ci, en se retirant dans les grandes villes maritimes fortifiées, n'abandonneraient aux vainqueurs qu'un pays en proie à la plus épouvantable anarchie.

Je conviens que la Russie, déjà souveraine à peu près de la Perse, faisant paraître ses troupes en ennemis sur les frontières du N. O. de l'Inde britannique, causerait un soulèvement général parmi toutes ces nations qui portent impatiemment le joug de la Compagnie. Mais je demanderai encore ce qu'elle gagnerait à cette levée de boucliers, qui, sans avantages positifs pour elle en Asie, lui causerait immanquablement de graves embarras sur notre continent. Beaucoup de personnes, peu instruites de l'état commercial actuel de la presqu'île, se figurent que les Russes, maîtres du Pont-Euxin et des rives de la mer Noire, seraient capables, en étendant leur influence sur les régions que parcourt l'Euphrate, de faire reprendre au commerce de l'Inde les voies qu'il suivait anciennement entre le golfe Persique et Constantinople; de sorte que jusqu'à ce que cette importante cité soit devenue leur proie, Odessa, Sébastopol et les autres ports de la Crimée pourraient, au grand détriment de l'Angleterre, servir

en Europe d'entrepôt aux productions de l'Orient. Ces personnes ignorent sans doute que l'Inde a bien changé depuis l'époque où les Gama et les Albuquerque y abordèrent sur leurs vaisseaux. Alors elle fournissait à tout l'ancien monde des quantités considérables d'étoffes d'or, d'argent, de soie et principalement de coton, que nos aïeux recevaient des Vénitiens, dont les marchands fréquentaient Bassora et l'Arabie depuis plusieurs siècles. La découverte du cap de Bonne-Espérance fit passer ce riche monopole aux mains des Portugais, qui en furent dépossédés à leur tour par les Hollandais, auxquels les Anglais ainsi que les Français le ravirent presque entièrement, lorsque, un peu plus tard, ils couvrirent de leurs établissements les rivages du Malabar et du Coromandel. Mais pendant cette période de temps de bien grands changements sont advenus dans les relations commerciales de l'Europe avec l'Asie. Cette dernière a été dépouillée peu à peu, à mesure que nos fabriques se sont perfectionnées, des diverses branches de trafic qui l'enrichissaient; de manière qu'à présent, au lieu de fournir comme autrefois au monde civilisé tous les tissus de coton que celui-ci consomme, elle reçoit d'Angleterre la majeure partie de ceux dont ses propres habitants ont besoin pour se vêtir; tant l'industrie de nos voisins, éclairée par les sciences, a surpassé celle des Indiens. Il en est à peu près de même pour tous les articles manufacturés que l'Indostan nous vendait autrefois; en sorte que ses exportations en Europe se bornent au-

jourd'hui, sauf quelques très-faibles exceptions, au sucre, au coton, à l'indigo et à la soie brute, toutes choses que notre sol ne peut produire ou ne produit pas en assez forte quantité pour nos besoins.

Or, je le demande, quels profits les marchands moscovites trouveraient-ils, alors même que la cour de Saint-Pétersbourg disposerait à son gré de toutes les voies de communication entre le fond du golfe Persique et les rives de la mer Caspienne; quels profits, dis-je, trouveraient-ils, ou, pour mieux dire, comment parviendraient-ils à faire arriver jusqu'aux bords de la Méditerranée des marchandises d'un aussi gros volume à travers de vastes régions entrecoupées de montagnes et de déserts, où les chameaux sont les seuls moyens de transport connus? Ces moyens de transport étaient très-bons quand ils servaient pour des soieries, des brocarts d'or et d'argent, objets que nos aïeux payaient si cher; mais ils sont tout à fait insuffisants pour des balles de coton, des caisses d'indigo, ou des sacs de sucre, espèces de denrées qu'il est aussi dispendieux que malaisé d'amener de l'Inde en Europe autrement que par le cap de Bonne-Espérance.

Ce que je viens de dire touchant la voie de communication par l'intérieur de l'Asie entre l'Indostan et la Méditerranée, s'applique également à celle qui s'est établie depuis quelques années par l'isthme de Suez, et sert de texte aujourd'hui à une foule de suppositions politiques dont la plupart tombent devant la réalité, c'est-à-dire, devant une juste appréciation des

choses et de la situation des lieux. Parmi ces suppositions, je citerai particulièrement comme peu fondée celle qui attribue à nos voisins l'intention de substituer à la route par le cap de Bonne-Espérance, celle qui traverse la mer Rouge et aboutit à Alexandrie; car jamais, quelque chose que l'on fasse, alors même que la Grande-Bretagne parviendrait à s'emparer du royaume de Mehemet-Ali, jamais, dis-je, on ne pourra faire rendre par cette dernière route en Europe, à aussi bas prix qu'en se servant des moyens de transport employés aujourd'hui, les denrées que fournit l'Inde à notre continent. Non, ce n'est pas là le véritable motif du vif désir que montre l'Angleterre de s'assurer la libre pratique du chemin qui conduit de la Méditerranée à Bombay. Suivant moi, son unique but, en agissant ainsi, est de s'assurer pour toutes les circonstances avec ses possessions asiatiques, des communications promptes et affranchies des retards d'une navigation lointaine, non afin d'y envoyer des ballots de marchandises que ses navires à voiles y portent à travers l'Atlantique et l'océan Indien avec autant de promptitude qu'il est nécessaire pour les besoins du commerce, mais dans le but d'y faire passer rapidement, sur ses bâtiments à vapeur, des corps de troupes quand les intérêts de sa puissance l'exigeront, ou bien les nombreux émigrants dont elle paraît disposée à encourager la venue dans l'Indostan, afin de britanniser, si je puis m'exprimer ainsi, des contrées qu'elle craint de voir lui échapper. Une semblable précaution peut être très-avantageuse

aux intérêts de la Grande-Bretagne, mais ne l'est pas du tout à ceux de la Compagnie, qui voit, ainsi que je l'ai dit plus haut, chaque Anglais arrivant chez elle grossir la masse de ses détracteurs dont les attaques incessantes ruinent à la fois son influence morale et matérielle en Asie.

Pourra-t-elle soutenir longtemps une pareille lutte, dans laquelle toute la nation semble lui être contraire, et le ministère ne la soutenir qu'à regret? Je ne le crois pas; et bientôt, probablement, nous la verrons, succombant sous son énorme dette; écrasée par des frais d'occupation devenus hors de toute proportion avec ses ressources; enfin, trop affaiblie, sous le double rapport financier et politique, pour résister longtemps, sans éprouver d'échec, aux belliqueuses nations qui menacent ses frontières; bientôt nous la verrons, dis-je, réduite à la triste alternative d'offrir à la couronne, comme elle l'a fait, dit-on, en 1833, de lui céder la souveraineté de l'Indostan, à condition d'être indemnisée; ou bien, si ses propositions sont toujours repoussées, de perdre, par quelque révolution que l'état politique de l'Asie ne fait que trop pressentir, une puissance dont les fondements branlent de toutes parts.

Cependant, on ne peut admettre que le gouvernement anglais, si gêné lui-même dans ses finances, se montre plus généreux ou moins sage aujourd'hui qu'il ne l'était il y a quelques années. En effet, comment supposer qu'il se condamne bénévolement à la double obligation de payer d'énormes indemnités et de se

possessions en Asie? Il me semble difficile de répondre à cette question d'une manière qui ne heurte pas trop l'opinion exagérée de mes compatriotes sur la grandeur de la puissance britannique aux Indes; cependant je n'en oserai pas moins émettre ici mon opinion, toute contraire qu'elle paraîtra aux idées généralement reçues en France, et peut-être l'époque n'est pas éloignée où les événements prouveront qu'elle n'était pas sans fondement.

Pour quiconque connaît l'état actuel de l'Inde, il est clair que si l'on met à part le sentiment d'orgueil national que montrent nos voisins à conserver le sceptre de l'Asie, et l'avantage que trouve le ministère anglais à doter richement ses nombreuses créatures aux dépens de la maîtresse de Calcutta, il est clair, dis-je, que la Grande-Bretagne ne tient à la souveraineté de l'Indostan qu'en raison des débouchés considérables que ses manufactures trouvent à leurs produits dans ces contrées. Ce qui prouve la vérité de ce que j'avance, c'est le peu d'intérêt qu'elle porte aux affaires de la Compagnie, sur laquelle son commerce pèse comme un poids d'airain, et que ses sujets ainsi que son gouvernement déconsidèrent aux yeux des populations indiennes par leur manière de la traiter, en même temps qu'ils ébranlent chaque jour son pouvoir, en exigeant d'elle, au nom de la philanthropie ou de l'intérêt national, des concessions incompatibles avec sa conservation. Il est donc permis de supposer, d'après cela, que si la métropole trouvait le moyen d'assurer l'avenir de son commerce avec l'Asie, sans être con-

trainte de prendre à sa charge les frais d'une dispendieuse et précaire occupation, elle ne balancerait pas à l'adopter. Or, je pense que peut-être avant l'expiration de son privilége actuel, la maîtresse de la presqu'île, réduite aux abois par le mauvais état de ses finances, la diminution de ses revenus et par les guerres continuelles que la turbulence de ses voisins du N. O. la force de soutenir sans cesse aujourd'hui contre eux, ou bien enfin par le soulèvement général de ses sujets, qui n'attendent qu'une occasion favorable de secouer le joug, se verra forcée d'abandonner successivement les provinces de l'intérieur, et de ne conserver de ses anciennes possessions que Calcutta, Madras, Bombay, et quelques autres places maritimes qui sont les grands entrepôts d'où les marchandises britanniques se répandent dans toute l'Asie. C'est alors, probablement, que le gouvernement anglais interviendra d'une manière positive dans les affaires de la Compagnie, qui se trouvera heureuse de lui céder, à tout prix, les débris de sa grandeur passée.

Cette révolution ne produira, malgré sa gravité apparente, que très-peu de résultats fâcheux pour le commerce de nos voisins; puisque, d'une part, il restera maître des principaux marchés de l'Indostan, sur lesquels, en raison du bas prix de ses articles et de l'habitude contractée dès longtemps par les habitants de ces contrées de se servir de marchandises anglaises, il n'aura aucune concurrence étrangère à redouter; d'une autre part, l'occupation de tant de

points bien fortifiés et peuplés d'une foule d'Européens, assurera suffisamment la tranquillité ainsi que les intérêts de ces derniers contre les mauvaises intentions des souverains indigènes, dans le cas fort douteux où ils oseraient s'attaquer à de pareils rivaux. C'est ainsi que la Grande-Bretagne conservera tous les avantages lucratifs dont la possession de l'Inde lui assure aujourd'hui la jouissance, sans se charger des frais énormes d'une occupation qui ne peut que devenir de plus en plus difficile, précaire et coûteuse.

Je ne me dissimule pas que cette manière de voir trouvera des incrédules non pas seulement parmi les personnes qui ne connaissent l'Inde que par des relations anciennes ou peu exactes, mais plus encore chez les voyageurs à ces contrées fameuses où, dans les chefs-lieux de présidence, tout semble se réunir pour offrir l'apparence de la richesse ainsi que de la prospérité et, par conséquent, séduire l'imagination du nouveau débarqué sur ces bords lointains.

En effet, comment des Européens qui le plus souvent connaissent à peine nos capitales et sont restés à peu près étrangers aux habitudes de luxe qu'on y trouve dans les hautes classes de la société, ne seraient-ils pas séduits, surtout après un voyage maritime non moins long que pénible, par l'air grandiose de Madras, Bombay ou Calcutta, la manière brillante dont les Anglais y vivent, et l'accueil fastueux qu'ils font aux étrangers? Aussi ces derniers ne peuvent résister que difficilement à tant de séductions, et ce n'est qu'à travers ce voile trompeur qu'ils jugent

l'Inde et la puissance de la Compagnie. Moi-même je cédai d'abord à cette dangereuse épreuve, que du reste supportent victorieusement bien peu de nos compatriotes, même des rangs les plus élevés, lorsqu'ils font, je ne dirai pas le tour du monde, mais seulement un voyage en Angleterre ou en Écosse : comme eux je fus ébloui par le faste au sein duquel vit la société que je fréquentais, et comme eux aussi je crus que dans ce pays tout le monde devait être riche et heureux; mais mon erreur fut de courte durée, et le prestige brillant s'évanouit dès mes premières investigations pour connaître la vérité. J'ai présenté plus haut les résultats de ces investigations; je m'attends qu'on les trouvera bien vagues et bien bornées; cependant, je n'en espère pas moins obtenir grâce pour leur insuffisance, devant les personnes qui, lisant cet ouvrage, voudront bien considérer combien le cadre en est étroit, comparé à l'immensité du sujet que j'avais à développer; et je réclame avec d'autant plus d'instance cette indulgence, que maintenant se présente devant moi un autre sujet non moins vaste, non moins difficile à traiter, la description de Calcutta, l'immense métropole de l'Inde, surnommée en Europe et en Asie la cité des palais.

Il faudrait des volumes pour donner une juste idée de cette ville riche et populeuse; et pourtant, toujours arrêté par les mêmes obstacles, je vais être contraint, faute d'espace, de me borner à quelques détails sur sa situation, ses principaux monuments, et ses habitants; ou, pour mieux dire, essayer de faire

partager aux lecteurs les diverses impressions que m'a causées l'aspect de tant de choses si différentes de ce qu'on voit ordinairement chez nous. Ce n'est pas que la position de Calcutta ait rien de grandiose ou de romantique; car, appuyée à la rive gauche de l'Ougly, aux bords tristes et marécageux, elle se déroule sur une plaine aride dont pas un monticule n'interrompt la monotone surface; en sorte qu'au moment où, après avoir remonté le fleuve pendant quarante lieues le nouvel arrivé est enfin parvenu devant la ville, il ne peut apercevoir que le cordon d'édifices bâtis le long de l'eau et formant le premier plan d'un tableau fort peu imposant, puisqu'il n'a pour fond que le ciel et les sommets d'une foule de hautes cheminées d'usines d'où s'échappent sans cesse des tourbillons de fumée. Mais si l'ensemble du coup d'œil ne répond pas aux frais d'imagination que le voyageur aura faits sans doute avant de se trouver en présence d'une cité aussi fameuse, les détails qui se multiplient sous ses yeux, quand il descend à terre, lui offrent de nombreuses compensations. Il reconnaît aisément le fort Williams, à ses vastes bastions se projetant jusqu'auprès du fleuve, à ses canons, ses ponts-levis garnis de factionnaires, et aux magnifiques glacis qui l'entourent. Un peu moins loin, sur la droite, commence cette rangée de maisons garnies de superbes boutiques et de spacieux magasins, devant lesquels règne, pendant plus de deux milles, un large quai couvert, du matin au soir, des gens affairés qu'y dégorgent sans cesse plusieurs rues aboutissant presque toutes à des débarca-

dères, où se pressent des centaines d'embarcations et une multitude de domestiques ou de portefaix indiens.

C'est au plus fréquenté de ces débarcadères que me déposa sur le rivage le canot du bateau à vapeur qui m'avait apporté de Kedjeree; et je ferais difficilement comprendre l'embarras que j'éprouvai lorsque je me trouvai à pied au milieu de cette troupe de mendiants m'offrant tous leurs services avec d'autant plus d'importunité qu'ils devinaient probablement mon ignorance des usages du pays et des localités. Mon brave agent comptable était venu, il est vrai, au-devant de moi pour me prévenir que le gouverneur mettait à ma disposition un appartement dans sa maison du fort; mais imitant l'exemple de mes collègues de la marine royale britannique, je ne voulus pas profiter de cette faveur, à cause de l'état peu confortable de l'habitation et de son éloignement du centre de la ville. Je cherchais en vain à m'échapper de la foule, quand heureusement j'aperçus l'équipage qu'avait loué pour moi, comme un meuble indispensable dans l'Inde, M. Cullen, négociant anglais distingué sous tous les rapports, auquel j'avais envoyé précédemment des lettres d'introduction de la part de M. Dent, mon ancien compagnon de voyage sur *la Favorite*, dans la traversée du Chili à Toulon : dès ce moment, mes embarras cessèrent, et en moins d'un quart d'heure de course la voiture me déposa à la maison de mon nouvel hôte, qui m'accueillit avec le plus aimable empressement.

Je sacrifiai les premiers instants de mon séjour aux

devoirs d'étiquette : je vis le gouverneur général lord Auckland, ainsi que les premières autorités de la présidence, parmi lesquelles il s'en trouvait plusieurs auxquelles j'avais été chaudement recommandé par nos amis communs de Madras. Comme la plupart de ces éminents personnages faisaient leurs dernières dispositions pour suivre le chef du gouvernement durant la longue tournée qu'il allait incessamment commencer dans les provinces occidentales, mes relations avec eux furent extrêmement bornées. Heureusement que les circonstances me favorisèrent davantage auprès de quelques employés d'un rang moins élevé et surtout auprès du haut commerce qui voulut reconnaître, sans doute, en me comblant d'attentions, les services que j'avais rendus, peu de temps auparavant, aux armateurs et passagers du navire *le Pluvier*.

Me trouvant ainsi de connaissance avec beaucoup de personnes que leur instruction et leur position sociale mettaient à même de me donner tous les renseignements que je pouvais désirer, mon temps se trouvait aussi agréablement qu'utilement employé; et si chacune de mes soirées était sacrifiée aux plaisirs mondains, je consacrais le reste à l'étude du pays curieux et de la population singulière au milieu desquels je vivais. Le matin, suivant mon habitude dans les relâches, quittant de très-bonne heure mon appartement, j'allais parcourir les divers quartiers avant que la chaleur du soleil, ou plus encore la présence des Européens dans les rues, me forçassent

de cesser ma promenade pédestre, comme dangereuse pour la santé ou bien en contravention avec les préjugés qui défendent d'aller à pied aux gens un peu comme il faut.

Enchanté de pouvoir dérober ainsi à l'étiquette quelques moments d'exercice si nécessaire à ma santé et à mon esprit également fatigués, je reprenais bien souvent mon rôle d'observateur pérégrinant. Les quartiers, les édifices les plus intéressants de la ville avaient successivement ma visite ; et comme ma demeure était voisine de l'hôtel du gouverneur général et peu éloignée du quai, c'est-à-dire au centre du mouvement, ce fut principalement sur cette partie intéressante de Calcutta que se portèrent d'abord mes observations.

En vain je me suis reproché maintes fois de ne pas trouver le premier de ces deux monuments digne de la réputation que lui ont faite nombre de voyageurs. Jamais je n'ai pu y voir autre chose qu'un édifice lourd, sans grâces, et ressemblant plutôt à un hôpital qu'à la résidence d'un vice-roi. Cependant sa position est bien choisie : il figure au milieu d'une vaste place dont il est séparé par de superbes grilles de fer ornées de quatre belles portes donnant passage à autant de chemins qui conduisent à travers de vertes pelouses jusqu'aux principales entrées du palais. Mais malheureusement, celui-ci n'étant pas assez exhaussé sur sa base, semble comme écrasé par cet entourage brillant. Ensuite le style d'architecture suivi dans sa construction n'a rien de grandiose ni d'élégant : il se

composé de quatre pavillons carrés flanquant les angles d'un corps de logis de la même forme, également à deux étages, et surmonté d'un dôme au sommet duquel figure une statue colossale de bronze, représentant, dit-on, l'Angleterre, le casque en tête, une lance dans la main droite et dans la gauche une couronne de laurier. Cette résidence du représentant de la Compagnie, malgré tous ces ornements dispendieux, a, surtout le soir, un air triste, qui était dissimulé autrefois, sans doute, par le faste royal des gouverneurs généraux du Bengale, autour desquels se pressaient alors une foule de courtisans ou de serviteurs; tandis qu'aujourd'hui, soit que les émoluments de la première autorité aient subi de trop fortes diminutions; soit que ce même esprit d'économie dont, à présent la plupart des employés du gouvernement semblent animés, ait gagné les hôtes du palais, le fait est que les cours, les appartements si spacieux, si multipliés, de cette vaste demeure, m'ont paru non moins solitaires que mal entretenus.

Le spacieux bâtiment qui contenait, avant 1833, l'école où les jeunes gens venus d'Angleterre pour entrer comme administrateurs au service de la Compagnie, recevaient les premières notions des fonctions qu'ils devaient remplir plus tard, n'a rien non plus de séduisant. En effet, malgré tous les efforts de l'architecte pour en cacher les formes dénudées, au moyen de portiques et de colonnes appliquées contre les murs de la façade, il m'a rappelé tout à fait l'aspect peu ar-

tistique de la caserne du quai d'Orsay à Paris. Les autres monuments publics moins anciens, du moins ceux que j'ai été à même de visiter, m'ont paru signaler quelques progrès chez les artistes du Bengale. Je citerai à l'appui de cette opinion le palais de la cour suprême, au péristyle léger et élégant; l'hôtel de ville aux superbes salles pour les bals et principalement pour les festins, aux larges escaliers décorés de la statue de lord Cornwallis et des portraits de plusieurs autres gouverneurs généraux distingués de l'Inde; je citerai encore le local des séances de la Société asiatique, cette institution savante qui, malgré sa récente formation que trahit le dénûment de son cabinet de curiosités, n'en compte pas moins au nombre de ses membres beaucoup d'hommes instruits et d'un mérite supérieur. Enfin, et pour finir cette liste des édifices remarquables que j'ai pu voir à Calcutta, je parlerai du nouvel hôtel des monnaies, superbe construction qui ferait honneur aux plus somptueuses capitales du monde civilisé.

La façade de cet édifice rappelle, en effet, ce que les Grecs nous ont légué de plus gracieux, de plus élégant dans ce genre. Elle a 91 mètres environ de longueur; le portique du centre est copié sur celui du temple de Minerve à Athènes, et le style dorique attique règne sans presque aucun mélange dans l'ensemble de cette noble production de l'art architectonique. Son auteur, le capitaine du génie des ponts et chaussées Forbes, le même qui, en sa qualité de directeur de l'établissement, me le fit parcourir dans tous ses détails; son au-

teur, dis-je, n'a rien négligé pour donner à son œuvre toute la solidité possible et la rendre en même temps propre à sa destination. Les mécaniques sont construites d'après les modèles les plus nouveaux et les plus perfectionnés. Un immense réservoir placé à l'intérieur de l'usine communique avec celui qui fournit de l'eau aux machines à vapeur, et en même temps il garantit la sûreté de l'édifice contre les dangers du feu. Enfin, des fondations presque entièrement composées d'énormes blocs d'une espèce de pierre très-dure, dont les premières assises sont à près de 7 mètres au-dessous du niveau du sol, assurent d'une manière inébranlable la solidité de cette belle construction, quoiqu'elle soit bâtie sur un terrain d'alluvion que le fleuve baignait autrefois dans les grandes eaux, et qui maintenant en est séparé par un large quai.

Bien souvent, dans mes courses matinales, je me suis arrêté à cette place et ne l'ai jamais quittée qu'à regret. D'un côté, la Monnaie avec son fronton dont les formes élégantes se dessinaient sur un ciel sans nuages, tandis qu'au milieu de ses légères colonnes se jouaient les premiers rayons du soleil levant; de l'autre, l'Ougly, couvert d'une multitude de navires et d'embarcations de toute espèce, présentait un spectacle vraiment enchanteur. Déjà, de toutes parts, autour de moi, régnait ce mouvement qui annonce une ville maritime commerçante. Des groupes de matelots de toutes couleurs, voulant profiter de la marée favorable, conduisaient à la hâte

des alléges pesamment chargées auprès des bâtiments mouillés à peu de distance du rivage ; d'autres préparaient les charmants bateaux de plaisance sur lesquels des familles européennes allaient commencer leur voyage vers les provinces de l'intérieur; ou bien poussaient au large d'immenses coches d'eau, malgré les cris des nombreux passagers indigènes entassés sur les ponts; enfin, des bandes d'ouvriers se répandaient peu à peu autour des bassins où de forts trois-mâts et des bricks échappés heureusement, mais non sans avaries, aux derniers coups de vent, étaient en réparation. Parmi ceux-ci, je reconnaissais les clippers, espèce de navires construits exprès pour transporter en toute saison, et avec la plus grande célérité, de l'opium en Chine. Aussi ne me lassais-je pas d'admirer les formes sveltes et fines, les mâtures frêles et élancées, les longues vergues de ceux qui, espalmés complétement, allaient mettre sous voiles pour Canton, quoique la mousson étant contraire, ils dussent s'attendre à naviguer par des temps presque toujours mauvais, au milieu des écueils et des récifs.

Auprès d'eux, et vis-à-vis de la vaste enceinte où sont réunis, dans le voisinage de la Monnaie, à petite distance du rivage, les bureaux ainsi que les magasins de la marine du gouvernement, stationnaient plusieurs bateaux à vapeur dont le prochain départ était suffisamment annoncé par les tourbillons de fumée noirâtre que vomissaient leurs hautes cheminées.

Si mes yeux, franchissant tout à fait la surface de

l'Ougly, large dans cette partie comme la Seine l'est au Pont-Royal en hiver, se portaient sur l'autre rive, ils ne rencontraient qu'une plaine dont l'aspect tristement uniforme n'était égayé par aucune habitation un peu considérable; car telle est, à certaines époques de chaque mois, l'effrayante rapidité du fleuve, que jusqu'ici la crainte d'être contraint de franchir souvent un obstacle aussi dangereux a empêché les habitants de Calcutta de s'établir en grand nombre sur le bord opposé.

Mais si, ramenant mes regards sur d'autres objets curieux moins éloignés de moi, et contraint d'abandonner la place à la foule qui allait toujours en augmentant sur le quai, je dirigeais mes pas vers l'intérieur de la ville, un nouveau champ d'observations s'ouvrait devant moi. Des hommes venus de toutes les régions de l'Asie passaient sous mes yeux; des Arabes, des Persans, des Malais du grand archipel d'Asie, des habitants du Thibet, des Byrmans, des Chinois, enfin des indigènes nés dans les diverses contrées de l'Indostan, attiraient successivement mon attention soit par la variété de leurs traits, ou par leurs costumes nationaux plus bizarres, plus singuliers les uns que les autres. Au milieu de cette multitude de piétons paraissant tous affairés, circulaient lentement de longues files de charrettes indiennes dont les roues faisaient entendre au loin un bruit tellement aigre et criard qu'il pénètre, au grand désespoir des habitants du voisinage, jusqu'au fond des appartements les plus reculés. Attelages et conduc-

teurs sont également misérables : ce dont on s'aperçoit d'autant mieux, qu'étant généralement employées au transport des marchandises, elles se groupent d'ordinaire auprès des magasins qui occupent le bas de chaque maison et augmentent ainsi l'air négligé, malpropre même, qu'ont ces dernières, quoiqu'elles soient presque toutes très-spacieuses, à plusieurs étages et solidement bâties. Beaucoup même étaient peintes en couleur claire et avaient des espèces de portiques à colonnes, suivant l'usage adopté par les Anglais dans l'Inde, où ils prodiguent sans beaucoup de discernement à leurs demeures comme aux monuments publics tous les styles de l'architecture grecque : mais les façades portaient les traces, peu agréables à la vue, des pluies de plus d'un hiver; les croisées paraissaient trop étroites et manquaient de symétrie; parfois des tourelles mêlaient leurs formes gothiques à une architrave d'ordre corinthien; ou bien le maître du logis, sacrifiant d'une façon barbare son amour-propre de propriétaire à ses aises, avait transformé des fenêtres en portes pour communiquer du premier au second étage par un escalier extérieur. Rarement plusieurs maisons d'une construction à peu près régulière se trouvaient contiguës. Presque toujours elles étaient séparées entre elles, soit par des hangars remplis d'ouvriers, soit par des fabriques dont les machines à vapeur répandaient une épaisse fumée dans les environs, soit, enfin, par ces mauvaises cases où les gargotiers indigènes préparent à manger pour les manouvriers. En sorte que partout où

ma vue se portait, elle était attristée par les contrastes les plus choquants en fait d'architecture, et plus encore par ce mélange de luxe et de misère qui froisse l'âme. Ajoutons que ces vastes habitations ont généralement plutôt l'air de couvents que de demeures particulières, et qu'on ne parvient ordinairement dans l'intérieur qu'après avoir passé sous des portes lourdes, sans grâces, et presque toujours souillées, de même que les rues, de toutes sortes d'ordures qui exhalent une fort mauvaise odeur.

Ces rues sont pourtant larges, aérées, entourent le palais du gouverneur, et par conséquent forment le quartier le plus riche, le moins mal soigné de la ville; car, à mesure qu'on s'éloigne des quais, les voies publiques deviennent de plus en plus tortueuses, étroites, et les inconvénients que je viens de signaler paraissent de plus en plus choquants. Aussi, afin probablement de s'y soustraire, les opulents civiliens, ainsi que les riches négociants, ont-ils fait choix depuis quelques années pour leur résidence, du nouveau quartier de Choringhi, séparé du fleuve par le fort Williams et situé sur des terrains qui, restés vagues jusque-là, se garnissent chaque jour davantage de belles habitations. Elles sont construites dans le goût anglais, c'est-à-dire à un seul étage, entourées de vastes galeries et séparées les unes des autres par des pelouses ou des parterres de fleurs qui produisent une agréable diversion au milieu de cette immense plaine sur laquelle on aperçoit encore, il est vrai, quelques autres cons-

tructions plus ou moins bien arrangées, suivant les règles de l'architecture, mais où il n'existe presque aucun vestige de cette verdure si précieuse dans les pays chauds. Ce n'est pas cependant que les autres parties de la ville soient complétement dépourvues de cet agrément; car lorsque je parcourais les deux immenses rues qui la traversent dans toute sa longueur du nord au sud et parallèlement au fleuve, je rencontrais plusieurs places au centre desquelles figurent des boulingrins ombragés d'arbres, dont les noms, empruntés à la liste des plus fameux hommes d'État de la Compagnie, montreraient suffisamment que ces quartiers, quoique éloignés du fleuve et du fort, sont d'une fondation récente, lors même que les monuments publics environnants ne le prouveraient pas suffisamment.

En effet, c'est là que sont situés, en majeure partie, les colléges, écoles, chapelles, églises de tous les cultes, établissements de charité dont Calcutta est dotée richement, et qui, je dois le dire à l'honneur des habitants européens de cette grande cité, sont en général parfaitement entretenus. Parmi ces établissements, plusieurs, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater plus tard, sont consacrés au soulagement des indigènes pauvres ou malades. Sans doute que sous le voile de philanthropie sont cachées bien des atteintes portées par la religion chrétienne à celle de Brama; mais qu'importe le motif, le bien est fait, et c'est beaucoup. Le gouvernement lui-même semble ne pas avoir oublié que le bien-être matériel de la popula-

tion native est confié à ses soins. J'en acquis la preuve de la manière la plus agréable, un matin que, revenant chez moi fatigué par la promenade et la chaleur, je me trouvai auprès du vaste bassin situé à petite distance de la demeure du gouverneur. L'eau en est claire et très-bonne à boire : aussi voit-on constamment une foule de femmes et de jeunes filles indiennes, portant sur leur tête de grands vases de formes élégantes, descendre ou monter les escaliers qui sont pratiqués de distance en distance dans le revêtement de pierre du bassin ; tandis que des groupes d'hommes, peut-être leurs parents ou même leurs maris, sont couchés nonchalamment sur l'herbe épaisse dont l'humidité du sol et des arbres touffus entretiennent toujours la fraîcheur, et qu'une superbe grille de fer défend contre la foule des passants.

Quoique cette place soit vraiment délicieuse, elle n'est fréquentée que par les pauvres gens. Un Européen ou même un Indien appartenant aux classes supérieures croirait déroger s'il venait s'y asseoir à l'ombre et respirer la fraîcheur de l'eau. Moi-même je me crus obligé de sacrifier au préjugé et d'abandonner ces lieux où j'aurais passé de si bons moments, pour aller me renfermer dans une maison au fond de laquelle, malgré les mille soins du maître pour m'y faire jouir de toutes les douceurs du confortable asiatique, j'étouffais de chaud et étais assailli par des nuées de moustiques, deux calamités auxquelles il est presque impossible de se soustraire à Calcutta pendant la saison des pluies.

Afin de se défendre contre la pire de ces deux calamités, celle des moustiques, on emploie au Bengale, comme dans le reste de l'Inde, des murailles de gaze, et ce n'est qu'à l'abri de ces fortifications transparentes que les blancs peuvent jouir de quelque repos la nuit, ou se livrer à une occupation sédentaire le jour; autrement l'ennemi, caché sous les lits, les tables et les fauteuils, dévore impunément sa proie, et avec d'autant plus de facilité que, dans ces chaudes contrées, les vêtements ne sont formés, le plus souvent, que de tissus de coton extrêmement légers. Mais, grâce au moustiquaire protecteur, on doit peu redouter ses atteintes cruelles ; ensuite, le panka, cette espèce de ventilateur toujours en mouvement au-dessus du lit, forme un courant d'air qui empêche l'insecte malfaisant d'approcher et même de faire entendre son bourdonnement inquiétant.

Là ne se bornent pas les services que le panka rend aux Européens transplantés en Asie : on le retrouve dans tous les appartements des maisons de Calcutta; il sert à rafraîchir, ou, pour mieux dire, à renouveler constamment l'air autour des visiteurs ou des maîtres du logis, dans le salon, la salle à manger, et même au-dessus du lit de chaque chambre à coucher. Il est toujours suspendu tant que dure la saison des chaleurs, et mis en mouvement dès qu'une visite arrive ou que l'on se met à table pour manger, ou enfin si l'on veut prendre du repos, soit de jour, soit de nuit : de sorte qu'il n'est pas un homme de bureau, depuis le chef jusqu'au surnuméraire, qui,

pendant son travail, ne doive être ainsi doucement éventé ; car autrement il serait bientôt haletant et baigné de sueur.

Cette machine si utile est balancée dans les gonds qui la tiennent fixée au plafond par la corde que tire sans cesse un Indien accroupi sur le plancher de la salle voisine; et souvent je n'ai pu m'empêcher de faire de singulières réflexions en voyant un nègre aux regards de feu, aux formes athlétiques, passant ainsi des nuits entières à côté de la chambre à coucher d'une jeune et jolie femme dont il n'était séparé que par une faible cloison. Il est vrai que le pauvre diable, excédé de fatigue, cherchait plutôt à mener de front le sommeil et ses ennuyeuses fonctions, qu'à savoir ce qui se passait à côté de lui. Pourtant ce fait, ou du moins cette grande confiance que les dames blanches montrent dans ce cas aux Indiens, n'en dépose pas moins en faveur de la continence et de la soumission de ces derniers.

Chaque pays a ses usages, et les gens raisonnables doivent, dit-on, s'y conformer. Je suis tout à fait de cet avis; mais, en cette circonstance, je ne suivis pas ce principe, du moins dans mes appartements, parce que je pensai que, pour les personnes non encore habituées aux effets du panka, un courant d'air frais venant les frapper au moment où la transpiration est abondante, peut avoir de dangereuses conséquences pour leur santé, principalement durant le sommeil. Je me résignai donc à passer les nuits sans goûter presque aucun repos, et les journées à errer sous les

galeries dont, à l'instar des autres maisons de Calcutta, celle de mon hôte était entourée du côté de la cour; heureux quand je pouvais y trouver, malgré l'abri des constructions voisines et les calmes très-communs à cette époque de l'année, un peu d'air à la faveur duquel je pusse respirer moins difficilement et travailler quelques instants à mettre en ordre les notes que j'avais recueillies le matin.

Avec quelle impatience j'attendais le moment où le soleil s'étant beaucoup rapproché de l'horizon, le bon M. Cullen venait me chercher pour aller prendre le frais sur la terrasse de sa maison! là, tout en fumant le cigare et buvant le grog ou de l'eau sucrée, nous causions de mille sujets sur lesquels mon compagnon, homme aussi sage qu'instruit, et souvent ses amis venus se joindre à notre petite société, me donnaient les renseignements dont j'avais tant besoin.

Assez heureux pour faire tomber quelquefois la conversation sur le commerce de l'Inde, j'apprenais les diverses anomalies qu'il avait éprouvées depuis le commencement du siècle, et les véritables causes de ces anomalies. Jusqu'en 1825, il jouit d'une brillante prospérité; mais à cette époque éclata la guerre des Byrmans, et le gouvernement du Bengale, ayant besoin de fonds considérables pour la soutenir, ouvrit des emprunts où vint s'engloutir la majeure partie des capitaux de Calcutta. Alors les banquiers durent nécessairement, pour soutenir une aussi formidable concurrence, augmenter les intérêts des sommes

déposées entre leurs mains; et ils y furent d'autant plus obligés que les diminutions considérables opérées par la Compagnie sur les appointements de ses employés rendirent les capitaux de plus en plus rares ou leurs possesseurs de plus en plus exigeants. Déjà plusieurs fortes maisons, dont une, entre autres, manqua, dit-on, pour une somme prodigieuse, avaient succombé dans cette lutte que diverses opérations financières du gouvernement indien avaient rendue encore plus critique pour elles, quand, en 1833, le renouvellement de la charte de la Compagnie ayant ouvert l'Indostan aux spéculateurs de la Grande-Bretagne, ils y accoururent en foule pour profiter de l'extension prodigieuse que prit, dès ce moment, le commerce du Bengale avec la Chine et l'Europe. Si les capitalistes établis dès longtemps à Calcutta avaient été prudents, ils se seraient défiés davantage de la concurrence de ces rivaux; mais, entraînés sans doute par un faux amour-propre, ils ne voulurent rien changer à leur manière de conduire les affaires, ni au somptueux genre de vie qu'ils avaient toujours mené; aussi cette imprudente conduite ne tarda pas à porter ses fruits. Leurs bénéfices ayant considérablement diminué, ils se lancèrent, comme il arrive toujours en pareil cas, dans des opérations hasardeuses, avec l'espoir de combler le déficit annuel que subissaient leurs revenus. La catastrophe ne se fit pas longtemps attendre, puisqu'en 1837 je trouvai la plupart des maisons de banque et de commerce, les unes très-embarrassées dans leurs

affaires, les autres complétement ruinées. Leurs pertes provenaient surtout des spéculations sur l'indigo, pour la fabrication duquel elles avaient fait des avances énormes aux planteurs, afin de satisfaire aux besoins sans cesse croissants de l'exportation. Mais la production ayant bientôt surpassé la consommation, les marchés d'Europe se trouvèrent encombrés de cette denrée, dont la prompte dépréciation, conséquence naturelle de cet état de choses, causa la ruine des fabricants et des bailleurs de fonds.

Depuis lors, l'équilibre s'est rétabli, et aujourd'hui cette branche de trafic a repris une partie de son ancienne activité; mais telle est la multiplicité des chances auxquelles elle est soumise, tant à cause des caprices du commerce en Europe que de l'instabilité des récoltes qui rarement sont bonnes deux années de suite, que les capitalistes de Calcutta s'occupent maintenant du sucre presque exclusivement.

De temps immémorial, cette denrée a été fabriquée en grande quantité par les naturels de l'Indostan, d'où elle se répandait dans toutes les contrées d'Asie. Le sucre que les compagnons du vainqueur de Darius virent, non sans étonnement, aux mains des habitants des provinces orientales de leur conquête, provenait sans nul doute du Bengale, qui, dès ces temps reculés, était en possession, comme de nos jours, du droit d'en fournir à tous les pays voisins du golfe Persique et de la mer Rouge. Cette source de richesses était encore abondante au milieu du siècle dernier : elle avait résisté à toutes les effroyables invasions des

barbares dans la presqu'île; mais elle se tarit presque complétement aussitôt que la domination des Anglais eut remplacé celle des musulmans : ce qu'il faut attribuer sans doute aux troubles qui suivirent ce changement de domination, et aussi peut-être à la mauvaise administration de la Compagnie, alors beaucoup plus occupée de conquérir des provinces qu'à faire prospérer celles sur lesquelles s'étendait son autorité.

Mais aussitôt qu'en 1776 elle se trouva souveraine maîtresse du Bengale, un de ses premiers soins fut de chercher à tirer la fabrication et le commerce du sucre de l'avilissement dans lequel ils étaient tombés. En même temps qu'elle multipliait ses réclamations auprès de la métropole, pour obtenir que le produit de ses possessions fût traité par les douanes comme provenant de colonies britanniques, les autorités de Calcutta concédaient gratuitement par ses ordres de vastes domaines à des Européens, à la condition de les transformer en champs de cannes à sucre, et d'y établir des sucreries. Malheureusement, aucune de ces louables tentatives ne fut couronnée de succès : d'une part, la chambre des communes continua de considérer le sucre des Indes orientales comme produit étranger, malgré l'opinion contraire manifestée par une partie de ses membres, qui étaient d'avis d'admettre les demandes de la Compagnie, soit dans le but de faire baisser le prix d'une denrée devenue pour le peuple de première nécessité, ou bien de satisfaire la haine que bon nombre d'entre eux portaient, comme négro-

philes, aux planteurs des colonies à esclaves, contre lesquels ils méditaient dès cette époque leurs projets d'émancipation. De l'autre part, les nouvelles plantations, faites généralement sur des terrains restés longtemps en friche, ayant été dévorées par les fourmis ailées, un des plus redoutables fléaux des cultivateurs indiens, le projet d'établir de grandes cultures fut abandonné.

Cependant, l'impulsion une fois donnée, les bons résultats ne tardèrent pas à se faire sentir; et nonobstant de si fâcheux désappointements, cette branche d'industrie eut bientôt recouvré une partie de son antique splendeur. Depuis quelques années surtout, elle a fait de rapides progrès, et, grâce à la perturbation que l'affranchissement des noirs a jetée dans les cultures des colonies à sucre, à présent cette denrée est livrée en abondance à l'exportation. Une foule de caboteurs arabes, malais, indiens, la transporte sur tous les points maritimes de l'Asie; et lorsqu'aux moyens grossiers employés par les indigènes pour la préparer, on sera parvenu à substituer nos machines perfectionnées, puis que la ruine des Antilles et des établissements européens en Amérique sera consommée par l'émancipation des esclaves, nous verrons l'Inde devenir le grenier à sucre, pour ainsi dire, du monde civilisé. En attendant cette époque, que je crois peu éloignée, les produits des sucreries du Bengale sont toujours considérés en Angleterre comme marchandise étrangère, et ne parviennent à soutenir la concurrence des colonies britanniques de l'ouest

qu'à la faveur du bas prix de leur fabrication, du peu de valeur des terres et de la modicité du salaire des cultivateurs. Ce dernier a bien subi depuis quelques années une augmentation progressive, qui, probablement, croîtra à mesure que le besoin d'ouvriers se fera de plus en plus sentir; mais, suivant toute probabilité, jamais il ne deviendra assez fort pour empêcher que le sucre indien ne puisse être livré sur les marchés de notre continent à un taux auquel cette denrée n'est pas encore descendue jusqu'à présent.

C'est également à la faveur des mêmes avantages que le coton, cette autre production de l'Indostan, est devenu, depuis le commencement du siècle, une source de bénéfices pour les négociants des trois chefs-lieux de présidence. Jadis les marchands européens le l'achetaient à la côte de Coromandel et à celle de Malabar que transformé en étoffes de mille espèces ou en mousseline; à présent, ils ne le prennent plus que dans son état naturel, au grand détriment des nombreuses castes de tisserands indigènes qui se trouvent ainsi privés de leurs moyens d'existence : mais, d'un autre côté, l'agriculture y a considérablement gagné, puisqu'elle fournit annuellement pour plus de 10 millions de coton à l'exportation; aussi la Compagnie ne néglige-t-elle rien, ni les primes, ni les encouragements, pour améliorer la qualité de cette production, dont, à ce qu'il paraît, la préparation, sous le rapport de la propreté, laisse encore beaucoup à désirer, malgré les efforts des sociétés agronomiques formées sous les auspices de l'administration dans

la plupart des cités un peu considérables de la presqu'île.

De même que le commerce de l'indigo et du sucre, celui du coton est sujet à de grandes anomalies : d'abord il partage nécessairement la détresse de même que la prospérité des manufactures britanniques qui consomment une forte partie des cotons indiens ; ensuite il subit les conséquences souvent désastreuses des variations aussi brusques que fréquentes auxquelles cette denrée se trouve en butte à Canton, marché où Madras et surtout Bombay en expédiaient le plus de chargements, avant que l'Angleterre et la Chine fussent brouillées.

Le trafic de l'opium, dont cette dernière contrée recevait de l'Inde pour la somme immense de 72 millions environ par année, a dû nécessairement beaucoup souffrir de la guerre qui règne depuis plus de deux années sur les côtes de l'empire céleste, où son exploitation par la contrebande a été le principal sujet de la rupture entre les deux nations.

Avant les hostilités ce trafic était très-animé, quoique pour des causes à peu près semblables il eût subi précédemment, et notamment en 1836, plusieurs échecs dont le contre-coup s'était fait sentir fortement aux finances de la Compagnie, pour laquelle l'opium est l'objet d'un monopole très-productif.

Quelques provinces seulement jouissent du privilége de cultiver l'espèce de pavots qui fournit cette drogue pernicieuse ; mais ce privilége est le prétexte de tant de vexations, de tant de mesures fiscales oppressives,

qu'il est considéré généralement par les cultivateurs plutôt comme un malheur que comme un bienfait.

Je citerai encore une production dont la transformation en étoffes riches et variées formait autrefois une des branches d'industrie les plus lucratives des habitants du Bengale; je veux parler de la soie, dont les brillants tissus trouvés en Syrie par les premiers croisés et transportés par eux en Europe, servirent de modèle aux ouvriers de Grèce et de Sicile, mais ne purent être complétement imités que plusieurs siècles après par les manufactures de Lyon. Durant ce long intervalle de temps, nos aïeux, en les achetant au poids de l'or, enrichirent les marchands vénitiens et génois dont les caravanes venaient les prendre sur les bords du golfe Persique et de la mer Rouge où elles furent apportées par les navigateurs arabes, jusqu'à l'époque où Gama ayant franchi le cap de Bonne-Espérance, Lisbonne devint l'entrepôt des productions de l'Orient. Aux Portugais succédèrent dans le monopole de ce riche commerce, d'abord les Hollandais, puis les Anglais et les Français, mais seulement vers la fin du siècle dernier. Alors ce commerce avait considérablement perdu de sa première activité, et nos voisins devenus nos émules dans la fabrication des étoffes de soie, depuis le fatal édit de Nantes, ne tiraient plus du Bengale que la matière première dont leurs manufactures avaient besoin.

L'Indostan se trouva donc à peu près dépossédé de la plus riche de ses sources de prospérité : et telle fut la rapide décadence de cette branche d'industrie

qu'à l'époque où la Compagnie des Indes eut enfin obtenu du parlement, après une lutte longue et animée contre la société de marchands à laquelle était concédé en Angleterre le monopole de la soie de Turquie, eut enfin obtenu, dis-je, au prix de plusieurs sacrifices, que la soie brute du Bengale fût traitée plus favorablement par le fisc de la métropole, elle dut envoyer à grands frais, dans ses possessions, des ouvriers italiens pour montrer aux Indiens à la préparer. Cette mesure sage eut les résultats qu'on devait en attendre; les produits des magnaneries indigènes s'améliorèrent beaucoup, et aujourd'hui ils sont recherchés sur les marchés d'Europe pour certains détails de la fabrication.

Cependant il y a encore au Bengale plusieurs espèces de soie qui, ne convenant pas sans doute à l'exportation, sont restées dans leur état grossier primitif; entre autres celle qui provient des vers nourris avec les feuilles du Palma Christi. Elle est aussi blanche, aussi fine que le coton et se file de même. Les tisserands natifs en font une étoffe qui, à cause de sa souplesse, de sa force et de sa durée, est, quoique grossière, très-recherchée des populations de l'Asie.

Voilà à peu près tout ce qui reste d'une industrie qui autrefois faisait entrer des sommes prodigieuses dans l'Indostan. On fabrique bien, il est vrai, à Calcutta, des foulards peints pour la consommation locale, et d'autres qui sont expédiés en Angleterre pour y être imprimés, puis vendus en Amérique principalement. Mais ces mouchoirs se confectionnent

généralement dans les manufactures montées à l'européenne et non dans les chaumières des ouvriers natifs. Il en est de même de tous les genres d'étoffes de coton. Là où il s'en faisait des millions de pièces annuellement, à peine peut-on s'en procurer quelques-unes aujourd'hui, et encore la plupart du temps sont-elles tissées avec des fils apportés d'Angleterre ou bien préparées dans les filatures que l'on a élevées aux environs de Calcutta depuis peu d'années. En sorte qu'il est vraiment fort difficile de se procurer aujourd'hui aux Indes de la toile ou de la mousseline à peu près semblable à celle qu'on y vendait par cargaisons, il y a moins d'un quart de siècle. Partout on vous offre des tissus anglais où la matière première a été épargnée, et qui sont par conséquent tout à fait inférieurs pour la force et la durée aux tissus indiens du même genre.

Lorsqu'on eut terminé cette bien courte énumération des principaux articles que l'Indostan livre à l'exportation européenne, je ne fus pas étonné quand j'appris que cette dernière était inférieure de 80 millions à l'importation; différence considérable, et que pourtant doivent encore avoir fait s'accroître considérablement les événements qui se passent en Chine d'une part, et de l'autre les efforts incessants du commerce de la métropole pour se créer de nouveaux débouchés aux dépens de l'industrie indienne. Pour lutter contre cette espèce de déficit toujours croissant, la Compagnie n'a pas d'autre ressource que les produits du sol. Aussi avons-nous vu qu'elle emploie tous

les moyens à sa disposition, hors le meilleur peut-être, la diminution des impôts fonciers, pour encourager l'agriculture. Cependant elle ne parviendra jamais au but tant que les denrées de ses possessions ne seront pas traitées en Angleterre comme provenant de colonies britanniques. Elle a pour soutenir sa cause dans cette circonstance deux puissants partis : l'un composé des armateurs qui ne trouvent la plupart du temps à Calcutta que du salpêtre pour fond de chargement à leur retour en Europe; l'autre que forment les consommateurs de la métropole, gens fort mécontents, et avec raison, de payer extrêmement cher le sucre dans le seul but de prolonger encore un peu l'existence des colonies où l'affranchissement des esclaves a eu lieu. Mais d'un autre côté la Compagnie a maintenant contre elle ses anciens auxiliaires, les protecteurs des noirs qui, à présent que leurs protégés sont émancipés, usent de toute leur puissante influence sur le gouvernement pour dissimuler et retarder les conséquences désastreuses de leur ouvrage, c'est-à-dire, la ruine des colonies à nègres. Malgré eux pourtant, la cause des sucres de l'Inde fait sans cesse des progrès : chaque jour le ministère britannique se voit forcé de faire quelque concession sous ce rapport à l'opinion publique; en sorte que l'on peut compter voir bientôt les produits des sucreries du Bengale accueillis comme nationaux sur les marchés de la Grande-Bretagne.

Cette révolution dans le régime des douanes britanniques arrivera très à propos pour le commerce de

l'Indostan et pour celui de Calcutta en particulier, lequel, par suite des secousses qu'il a reçues depuis dix ans, éprouve une langueur dont les symptômes se laissaient facilement apercevoir lors de mon séjour dans cette immense cité. Le mouvement des affaires y avait beaucoup perdu de son ancienne activité; les navires arrivaient au port en moins grand nombre qu'autrefois, et beaucoup attendaient longtemps leur cargaison de retour. Ces énormes trois-mâts que la Compagnie employait au transport des thés de Canton à Londres, avant que le monopole de ce trafic lui fût enlevé en 1833, et qu'elle a vendus aux armateurs particuliers, ne paraissent plus que rarement aux lieux où naguère encore ils étalaient avec orgueil leur fastueux armement. Enfin, dans la plupart des chantiers où se construisaient, il y a quelques années, une foule de gros ou de petits caboteurs, on ne voit plus que des trois-mâts désarmés dont les karias (espèce de fourmis ailées) dévorent les parties hors de l'eau, tandis que leurs carènes sont sérieusement endommagées par les vers rongeurs, plus dangereux dans l'Ougly que partout ailleurs, et aux attaques desquels les marins ne parviennent que difficilement à soustraire leurs vaisseaux.

Pour combattre cette stagnation des affaires, la Compagnie s'efforce non-seulement d'augmenter la somme des productions territoriales de la presqu'île en faisant établir à grands frais des plantations de thé dans le pays d'Assam, une des provinces frontières du Bengale que la dernière guerre a enlevée aux Birmans,

et sur le territoire de laquelle ce précieux arbuste croît, dit-on, spontanément; mais encore cherche à ouvrir dans toutes les parties de l'Asie des débouchés aux produits de ses possessions, ainsi qu'à ceux des fabriques de la métropole. Partout ses agents pénètrent jusqu'au cœur de l'Asie occidentale où les marchands s'empressent de suivre leurs traces. Grâce à elle, l'Indus, dont les rives étaient à peine connues des Européens en 1830, est aujourd'hui parcouru dans tous les sens par les Anglais, que des traités ainsi qu'une protection suffisante mettent à l'abri de la rapacité des chefs indigènes, et auxquels des foires qui se tiennent maintenant à des époques fixes sur les bords de cet immense fleuve, permettent d'exploiter avec de notables profits le trafic de ces contrées.

Par ce résumé du commerce de l'Inde britannique avec l'Europe, quoiqu'il soit bien incomplet, on peut juger combien devait avoir d'intérêt pour moi la conversation de mon hôte et celle de ses amis, qui appartenaient presque tous aux sommités de la finance ou des diverses administrations publiques. Leur manière d'envisager les choses me parut aussi profonde que sage; et l'impartialité avec laquelle ils rendaient justice aux talents supérieurs de la plupart des hauts fonctionnaires de la Présidence, acheva de faire évanouir la défiance avec laquelle j'avais d'abord, je l'avoue, accueilli leurs opinions : défiance qu'on approuvera, j'en suis convaincu, si l'on réfléchit que, cherchant la vérité sur les individus comme sur les

choses, je ne pouvais trop craindre de subir cette influence des jalousies et des préventions, qu'aux Indes plus qu'ailleurs peut-être, l'observateur impartial doit toujours redouter. Ici le bien et le mal étaient tour à tour signalés avec une égale franchise, une égale loyauté; et je dois dire que lorsque, suivant mon habitude, j'ai comparé ces jugements avec ceux que j'entendais porter ailleurs sur les mêmes sujets, je n'ai eu à modifier que bien faiblement tout ce qu'on m'y avait dit des bonnes intentions de la Compagnie en faveur de ses sujets, et de son désir de soulager leur misère, autant du moins que lui permet l'absolue nécessité où elle se trouve d'accroître son revenu. Ce qu'on ajoutait des manières courtoises, de la moralité de ses hauts employés, tout cela était vrai. Mais aussi elles se trouvaient également fondées les plaintes émises, d'abord contre les impôts indirects, ceux surtout qui ont pour objet le tabac, le sel et le papier timbré; ensuite contre la multiplicité des amendes, l'exagération des droits de pilotage et de douane, la manière peu énergique dont l'autorité défend les pauvres cultivateurs indiens de l'avidité des traitants, qui les rançonnent sans pitié; puis enfin contre la mauvaise intelligence au milieu de laquelle vivent les agents supérieurs, leur indulgence pour le relâchement que montrent en général les subordonnés dans l'exercice de leurs fonctions, surtout depuis que le départ de lord Bentink a laissé reparaître les nombreux abus que ce gouverneur général si sévère, si passionné pour l'ordre et le bien, avait détruits.

Mais pendant que nous causions, le soleil s'était rapproché de plus en plus de l'horizon. Les troupes de secrétaires, ces grands oiseaux qui me rappelaient tout à fait les marabous que j'avais vus sur les bords du Sénégal, allaient se percher pour la nuit sur les sommets des plus hautes maisons, sans crainte d'en être expulsés, tant les habitants montrent de prédilection pour ces hôtes utiles auxquels la police a, pour ainsi dire, confié le soin de débarrasser la ville des immondices dont, sans cela, elle serait infectée. Ils venaient se reposer familièrement auprès de nous, avant d'aller former leurs longues files sur les balustrades du dôme et des toits en terrasse de l'hôtel du gouverneur. A ce signe annonçant l'approche de la nuit, nous quittions ordinairement notre belvéder pour monter en voiture et aller, suivant l'usage, respirer la fraîcheur du soir, ou plutôt pour voir les élégantes de Calcutta se promenant sur les bords du fleuve, auprès du fort William dont nous longions bientôt les superbes glacis couverts d'un tapis de verdure que des rambades garantissent de la foule des passants.

En parcourant des yeux cette verdure à travers la poussière que faisaient lever nos chevaux, j'enviais le sort heureux des soldats qui s'y promenaient paisiblement, tandis que nous, soumis à une étiquette ridicule, nous ne pouvions jouir d'un genre de plaisir si utile pour la santé dans les pays chauds. Il est vrai que parfois je m'en dédommageais en accomplissant avec mon obligeant compagnon le tour des

fortifications, et même en les visitant à l'intérieur. Elles sont immenses, bien entretenues, hérissées de canons, et construites d'après le système le plus nouveau. Leurs nombreux bastions et leurs longues courtines renferment des casernes, des magasins, des salles d'armes, et de plus, une multitude de maisons occupées par les officiers de tous grades et de tous les corps appartenant à la garnison. Il est vrai qu'elles sont, de même que les spacieux édifices réservés aux premières autorités de la Présidence, en cas d'invasion de l'ennemi, très-peu fréquentées par leurs locataires, car ceux-ci n'y restent que le temps strictement nécessaire pour remplir les fonctions dont ils sont chargés, et les abandonnent dès qu'ils le peuvent pour leurs demeures de Calcutta. Aussi ont-elles un air triste et solitaire qui aurait fait évanouir facilement tous mes regrets, si j'en avais conservé, de ne pas avoir accepté l'offre du gouverneur général d'élire mon domicile dans un pareil lieu, où je serais certainement tombé malade de chaleur et d'ennui, comme du reste il arrive généralement aux personnes qui se trouvent forcées d'y résider longtemps. Les rues, les places semblent désertes; l'air, que les remparts empêchent de se renouveler, y est étouffant, et je ne respirais un peu librement que lorsque, ayant franchi un des ponts-levis servant d'issue à cette espèce de prison, nous nous retrouvions en liberté. Je préférais ordinairement sortir par celui qui conduit aux vastes terrains non encore occupés formant la limite méridionale de la ville, et au milieu desquels

on a placé, à peu de distance d'une petite rivière, le superbe hôpital des troupes, lieu de douleurs où vient mourir chaque année une foule de militaires européens, victimes du climat et de leur intempérance. A côté est la prison dont les salles, malgré leurs larges dimensions, peuvent à peine contenir la foule de malheureux Indiens qu'y entasse journellement, non moins que la misère, une police accusée à la fois de négligence et de l'arbitraire le plus criant. Sur le vaste terrain compris entre ces deux édifices, les glacis du fort et la petite rivière dont j'ai parlé plus haut, se trouve le champ des courses de chevaux. C'est là qu'à certaines époques de l'année, et sous les yeux de tout le beau monde de Calcutta, les opulents employés du gouvernement, les banquiers et les négociants que les catastrophes commerciales ont épargnés, viennent risquer des sommes énormes sur la réputation de vitesse de coursiers amenés à grands frais de toutes les parties du globe, et dont je les voyais sur la promenade conduire eux-mêmes avec orgueil les superbes attelages. Les plus remarquables parmi ces beaux animaux provenaient d'Angleterre : ils me parurent l'emporter en grâce et en vigueur sur leurs rivaux de Perse ou d'Arabie, quoiqu'il fût aisé de reconnaître déjà dans leur attitude l'influence délétère d'un climat brûlant, auquel résistent difficilement les quadrupèdes apportés des régions tempérées. Après eux se faisaient distinguer par leurs formes pleines et arrondies les chevaux apportés dernièrement du cap de Bonne-Espérance; les coursiers de Batavia à la petite taille,

aux regards de feu, au corps infatigable; ceux du nord de l'Inde, que domptent les redoutables cavaliers du Caboul ou de l'Afghanistan, et dont les membres nerveux, ainsi que l'air sauvage, formaient un contraste frappant avec les formes élégantes, la physionomie intelligente et douce à la fois de leurs concurrents venus des bords de la mer Rouge et du golfe Persique.

Tous, quel que soit le pays d'où ils proviennent, coûtent très-cher, et, de plus, leur entretien est extrêmement dispendieux. Chacun d'eux a un palefrenier qui ne le quitte jamais, couche la nuit à ses côtés, le défend de la piqûre des insectes, et le jour l'accompagne dans toutes ses courses, l'anime de la voix, lui fait oublier la fatigue par ses caresses, et parvient ainsi à inspirer à son compagnon une affection dont on voit bien rarement de pareils exemples chez nous entre les hommes et cette race d'animaux. Aussi, comme il est bien tenu! Quelle propreté brille sur ses harnais! avec quelles précautions on choisit, on prépare sa nourriture! enfin, il est généralement l'objet des soins les plus minutieux de la part du maître aussi bien que des valets.

Au reste, il faut convenir que ces soins sont rendus absolument nécessaires à sa conservation, par la manière extrêmement prompte dont on lui fait accomplir les traites les plus longues; car au Bengale, surtout pendant la saison des chaleurs quand l'atmosphère est calme, les Européens ont la coutume, afin d'établir autour d'eux un courant d'air,

de se faire conduire en voiture avec la plus grande rapidité. Mais à la tombée de la nuit, quand la foule des promeneurs fashionables se porte sur les bords du fleuve pour y respirer la fraîcheur du soir, alors les équipages vont lentement et présentent un coup d'œil que je ne me lassais pas d'admirer. Dans ces légères calèches que traînaient de jolis attelages entourés d'une foule de domestiques indigènes dont les riches turbans étaient d'étoffes aux couleurs de leurs maîtres, se trouvait ce que la société renfermait de plus distingué. On me fit même remarquer dans une de ces calèches, les fils du fameux Tippo Saïb, ce dernier souverain du puissant empire de Mysore dont aujourd'hui la famille subsiste obscurément à Calcutta d'une pension que lui donne la Compagnie. De même que leurs pareils dans l'Inde, ces deux princes vivent, dit-on, dans une complète oisiveté, et paraissent, quoique d'un âge mûr, ne songer qu'à leurs plaisirs et avoir oublié complétement de qui ils sont les descendants. Le gouvernement les a pourtant confiés aux soins d'un colonel, militaire distingué; mais, d'un autre côté, elle exerce sur leur conduite une ombrageuse surveillance très-capable de les démoraliser.

Quand l'obscurité me contraignait d'abandonner la promenade, un autre champ non moins fertile en sujets intéressants s'ouvrait ordinairement pour moi; je me rendais dans les maisons où j'étais engagé à dîner, et par conséquent à passer la soirée. Là, me trouvant au milieu de l'élite de la société, je ne pouvais man-

quer d'être placé à table auprès de personnes remarquables par leurs connaissances et leur position sociale : aussi arrivait-il souvent que ces dîners, quoique bien longs, suivant l'usage suivi chez les Anglais, s'écoulaient trop rapidement à mon gré, tant je trouvais dans tous les invités de complaisance à répondre à mes questions. Je jouissais d'autant mieux de ce privilége du voyageur, qu'à ces festins d'apparat, les convives ayant dîné chez eux peu d'heures auparavant, mangent fort peu et donnent presque tout le temps du repas à la conversation. Du reste, la table n'en était pas moins couverte d'une multitude de mets dont, malgré les immenses cloches qui les recouvraient, j'aurais pu dire d'avance l'espèce, tant il y a peu de variété dans la cuisine britannique. Cependant je préférais, quoique j'en visse à peu près autant chaque jour, ces quartiers de bœuf et de mouton rôtis ou bouillis, ces poissons cuits à l'eau, le dinde à la sauce blanche et l'énorme jambon, son accompagnement ordinaire; je les préférais, dis-je, à ces ragoûts dits parisiens, fabriqués par quelque abominable gargotier, déserteur de navire marchand français, dont l'amphitryon qui le payait comme artiste culinaire distingué, me vantait sans cesse les talents, et paraissait fort étonné que je ne fisse pas fête à ces prétendus mets de mon pays. Cette résignation, j'en conviens, n'avait rien de bien méritoire de ma part, car si ces mets étaient détestables, ceux des cuisiniers anglais m'offraient une solide compensation. En effet, à part les sauces qui ne me plaisaient pas beaucoup,

je les trouvais très-bien préparés et d'excellente qualité. Les grosses viandes étaient assez tendres, les volailles grasses, les légumes fort bons, et le poisson surtout me parut excellent. Il est vrai que l'usage indien de jeter les morts dans le Gange dont l'Ougly est un affluent, faisant considérer avec horreur les hôtes de ce dernier fleuve par la population européenne de Calcutta, celle-ci n'en mange jamais, à moins qu'ils n'aient été tenus pendant très-longtemps dans des viviers où plusieurs espèces acquièrent un goût vraiment délicieux.

Nous étions pourtant dans la saison la moins favorable de l'année à la bonne chère. La végétation est brûlée par le soleil ; les animaux domestiques, accablés par la chaleur, sont languissants; le gibier est maigre et rare. Mais dès que le mois de novembre a ramené une température égale, assez fraîche même quelquefois pour forcer d'allumer du feu le soir dans les appartements, alors tout dans la nature prend une nouvelle vie; les jardins se garnissent des plantes de nos climats, les arbres se couvrent de fleurs et de fruits, la terre revêt sa robe de verdure, et les bestiaux de toutes espèces s'engraissent promptement : la race humaine elle-même éprouve les heureuses influences de ce changement dans l'atmosphère ; elle se ranime, on peut le dire, pour les six mois qui doivent s'écouler jusqu'à l'hivernage suivant. Durant cet intervalle de temps, à Calcutta, ont lieu les arrivages et les départs de navires; les affaires s'y font avec la plus grande activité, et chaque Européen, affranchi de la crainte

des maladies qui, peu de semaines encore auparavant, menaçaient sa santé, se livre ardemment pendant la journée à ses occupations, et le soir aux plaisirs de la table et de la société. Tout le monde prend une part active aux bruyantes distractions : les festins, les bals, les parties de campagne aux environs de la ville, se succèdent constamment.

Aussi je voyais toutes les personnes qui m'entouraient à table soupirer après cette heureuse époque, et je comprenais d'autant mieux leur impatience, que, contraint par l'étiquette, ce tyran de la société européenne dans l'Inde britannique, d'être constamment en uniforme, ou au moins en habit de drap, je souffrais cruellement de la chaleur, quoique les pankas fussent agités avec une nouvelle vigueur par les Indiens chargés de cet office important. Mais que pouvaient-ils faire contre la vapeur chaude que répandaient dans l'atmosphère des appartements, malgré un grand nombre de fenêtres, la multitude de lampes répandues de tous côtés et la foule de servants indiens, formant comme un rempart derrière leurs maîtres respectifs ?

A cet inconvénient se joignait de plus, pour moi, la fatigue que me causait le soin d'observer strictement tous les usages anglais ; usages dont beaucoup n'ont rien d'analogue chez nous, et qu'il faut pourtant observer avec soin, sous peine de passer pour un homme mal élevé. Les toasts, par exemple, tenaient mon esprit dans une perpétuelle anxiété : il me fallait, durant toute la durée du repas, découvrir à chaque instant

parmi un grand nombre de convives, dont la plupart m'étaient inconnus, celui qui m'avait expédié, pour me prévenir de son intention de boire *un verre de vin* à ma santé, son domestique qui presque toujours estropiait le nom de ma nouvelle connaissance, de façon à me le rendre complétement inintelligible. Souvent aussi, une tribulation d'un autre genre venait rendre en pareille circonstance mon rôle d'étranger plus difficile encore à remplir : je veux parler de la crainte que je devais naturellement éprouver de me livrer au ridicule, si je commettais des fautes grossières, lorsqu'il me fallait répondre dans une langue très-difficile à parler pour les Français, aux discours que le maître de la maison ou ses amis m'adressaient en l'honneur de *l'Artémise* et de son commandant. J'aurais certainement préféré, et peut-être aurais-je mieux fait de parler français ; mais comment être éloquent avec des personnes qui vous regardent d'un air impassible, et ne comprennent pas un mot de ce que vous leur dites d'agréable et de flatteur? Chez nos voisins, cette facilité de discourir à tout propos, et surtout dans les grands repas, est assez commune, même parmi les hommes des classes inférieures. Il est vrai que le sang-froid britannique leur est souvent nécessaire, pour ne pas être impatientés des choses banales et des nonsens qui leur sont ainsi débités avec un aplomb dont j'ai été cent fois étonné ; mais aussi, j'en conviens, ils entendent fréquemment de petits morceaux d'éloquence remplis de grâce, d'esprit et de belles pensées. Chez nous les prôneurs des Anglais veulent qu'en cela

encore ces derniers soient supérieurs aux Français : je pense qu'ils se trompent dans ce cas comme il leur arrive dans beaucoup d'autres du même genre. Parvenez à faire trouver grâce au ridicule devant nos compatriotes, et vous rencontrerez parmi eux au moins autant d'orateurs de table, gens d'esprit amusants, que chez nos prétendus modèles de l'autre côté de la Manche. Mais non, restons ce que nous sommes, un peuple gai, spirituel, intelligent, de mœurs douces, et sur le territoire duquel, malgré tout le mal qu'ils disent de nous, les étrangers viennent en foule, pour y jouir d'une vie agréable et prendre des leçons de bon goût aussi bien que d'urbanité.

J'ai été bien souvent à même de remarquer, durant mes longs séjours au milieu des Anglais, que les dames sont bien plus convaincues que l'autre sexe de la vérité de cette assertion. Combien nos coutumes leur paraissent préférables à celles de leur pays ; et avec quelle unanimité elles accordent la supériorité de manières, de grâces, à celles d'entre elles qui ont été élevées, ou bien sont restées plusieurs années dans nos grandes villes ! Bien souvent il m'est arrivé de rencontrer quelques-unes de ces dernières dans la société, et de me trouver, par une délicate attention de la maîtresse de la maison, placé auprès d'elles à table. Nous parlions de la France, de Paris, ce lieu de délices où toutes les femmes brûlent d'envie d'aller, si elles ne le connaissent pas, et de retourner si elles l'ont visité. Là, disaient-elles, nous sommes fêtées, chéries, traitées avec les plus grands égards, et non pas ren-

voyées de table au dessert, comme des pensionnaires, sur un signe du maître, ainsi que vous le verrez tout à l'heure. Ces messieurs, pour excuser sans doute ce que cette manière d'agir a de peu galant, prétendent, ajoutaient-elles, qu'enchantées de jouir, loin de leurs regards, de quelques moments de liberté, nous nous soumettons avec plaisir à cette sorte d'expulsion. Ne le croyez pas; car rien n'est plus pénible pour des dames qui souvent ne s'aiment pas, et pour une maîtresse de maison, qui la plupart du temps connaît très-peu ses invitées, ou ne leur porte pas grande affection, de se trouver face à face dans le salon, pendant au moins une heure, sans un seul homme pour faire diversion.

Autrefois cette espèce d'exil était beaucoup plus long, et les gentlemen en profitaient pour se livrer librement au plaisir de boire; en sorte qu'ils reparaissaient parfois devant le beau sexe dans un état de raison fort équivoque. Mais aujourd'hui les gens bien élevés boivent modérément, et ne profitent de l'absence des femmes que pour parler à l'aise des affaires publiques; puis après quelques instants de causerie, ils vont prendre le thé auprès d'elles dans le salon.

Je partageais d'autant mieux les griefs de mes interlocutrices, que le beau sexe européen de la haute société est à Calcutta, comme du reste dans les deux autres chefs-lieux de présidence, très-bien sous tous les rapports; il compte beaucoup de jolies femmes, et presque toutes sont aussi gracieuses que bien élevées; elles m'ont semblé même moins formalistes,

moins empressées de jouer à l'aristocratie que leurs compatriotes de Madras où les titres de ladys et de miladys, éclos sous le ciel indien et qui ne peuvent être transplantés en Angleterre, étaient pour moi inexpérience en pareille matière, une cause permanente de bévues que l'on ne me pardonnait pas toujours. Je ne veux pas dire pour cela qu'au chef-lieu du Bengale la société soit exempte de ces rivalités, de ces jalousies, de ces brouilleries enfin, auxquelles donnent lieu entre les fonctionnaires publics, l'ambition et la passion des préséances; passion à laquelle les dames sont peut-être plus sensibles que leurs maris. Loin de là, car je pense au contraire que dans la métropole de l'Asie britannique, on montre un beaucoup trop grand amour des places, ou pour mieux dire, des appointements : et ce culte de l'argent y est, il faut l'avouer, porté si loin, que généralement on calcule le degré de considération auquel a droit de prétendre un employé du gouvernement, non d'après le plus ou moins de talents ou de loyauté qu'il possède, mais sur la manière plus ou moins considérable dont ses fonctions sont rétribuées.

Cependant, malgré les conséquences fâcheuses de cette maladie morale qui fait aujourd'hui, convenons-en, des ravages non moins déplorables sur les bords de la Seine et de la Tamise que sur ceux de l'Ougly, la société de Calcutta n'en est pas moins, suivant moi, fort agréable pour les étrangers, surtout quand après quelque temps de connaissance, on veut bien oublier en leur faveur les lois sévères de l'étiquette. Alors ils

trouvent, au sein de ces réunions, quelque chose de cette facilité de commerce, de ce laisser-aller qui, en France, fait le charme de la vie. Les hommes sont généralement affables et de bonne compagnie; les femmes se montrent aimables, avenantes; beaucoup sont musiciennes, aiment à plaire, et parfois leur toilette montre que si elles avaient à leur disposition d'autres couturières que les tailleurs indiens et des modistes moins arriérées, elles laisseraient fort peu à désirer sous ce rapport.

Les rangs élevés de la population européenne possèdent donc au Bengale presque toutes les conditions désirables pour passer le temps d'une agréable façon; mais malheureusement il en est une qui manque, et sans laquelle les autres deviennent à peu près inutiles : je veux parler de la santé. En effet, il est bien peu de personnes, à moins qu'elles ne soient indigènes, dont la constitution puisse résister longtemps aux influences délétères du climat de l'Inde, à la chaleur dévorante de l'hivernage, et même aux variations subites de température qui signalent la saison opposée. Les hommes les plus vigoureux s'énervent; ils cherchent dans l'emploi des boissons alcoolisées ou seulement rafraîchissantes, un remède contre la pesanteur de l'air et l'affaiblissement de leurs facultés physiques : au bien-être momentané qu'ils éprouvent, succèdent bientôt les cruelles maladies de foie, ces terribles fièvres à la marche rapide comme la foudre, dont les victimes succombent en peu de temps ou bien vont mourir sous d'autres

cieux, auxquels ils avaient été demander le rétablissement de leur santé.

Les femmes ne sont guère moins malheureuses; leurs traits fanés et amaigris par l'impitoyable mousson de S. O. montrent suffisamment que chez la plupart d'entre elles, les maux de poitrine ébranlent sourdement une organisation délabrée par le climat. La fraîcheur, les appas qu'elles avaient apportés de leur pays, ont disparu en peu de temps; elles deviennent languissantes et tombent dans un état de souffrance habituel. Combien de fois n'ai-je pas contemplé d'un œil attendri ces jeunes femmes dont les figures blanches comme la neige et les charmants yeux bleus, tout en me rappelant les beautés anglaises, n'avaient plus rien de cette vie qui les animait autrefois! Mais aussi comment pourrait-il en être autrement avec le genre d'existence qu'elles mènent dans ces contrées? Là où l'exercice est absolument nécessaire pour combattre avec quelque succès l'engourdissement dans lequel une atmosphère embrasée plonge toutes les facultés physiques, ces dames restent presque constamment renfermées dans leurs appartements, n'en sortent que pour se montrer en voiture quelques moments sur la promenade, au coucher du soleil; puis aller à quelque réunion de cérémonie, soit un grand dîner, soit une soirée, pendant lesquels, vêtues le plus souvent comme le sont nos élégantes au cœur de l'hiver à Paris, elles étouffent de chaleur et boivent avidement des boissons glacées pour se rafraîchir. Aussi sortent-elles ordinairement de là épuisées, ayant accéléré les

progrès de la consomption qui les dévore sourdement, pour rentrer au logis, où, au milieu d'un faste vraiment oriental et malgré un nombreux domestique, elles ne trouvent ordinairement que l'ennui et l'isolement.

En effet, quoique mères presque toutes d'une nombreuse famille, elles sont privées de la douce consolation de voir leurs enfants grandir sous leurs yeux. Avant l'âge de dix ans ils sont envoyés en Europe, afin d'être soustraits aux maladies mortelles qui, sans cette précaution, les enlèveraient immanquablement avant qu'ils fussent parvenus à l'adolescence. Ainsi condamnées à une vie de souffrances physiques et morales, les dames anglaises de Calcutta, qui ne peuvent s'y soustraire en allant respirer l'air natal, ou faire une visite au cap de Bonne-Espérance, cherchent un soulagement à leurs maux, à bord des steamers du gouvernement que le service conduit souvent à l'embouchure du fleuve, où les pauvres malades peuvent du moins respirer pendant quelques jours l'air frais de la mer; d'autres, plus hardies encore, ne craignent pas de passer des mois entiers sur les bricks de l'État qui vont, malgré les plus grands mauvais temps, porter des pilotes aux navires cherchant l'entrée de l'Ougly. Quelques-uns de ces intrépides navigateurs féminins sont dédommagés de leurs fatigues par le bien que l'atmosphère humide de l'océan cause à leurs poumons desséchés. Elles auraient obtenu sans doute des résultats plus favorables encore à leur santé, d'un

séjour prolongé dans les régions montagneuses qui avoisinent le Bengale vers le nord; mais de semblables pérégrinations sont longues et rendues pénibles par la nécessité où se trouvent les voyageurs de franchir des plaines marécageuses couvertes de jungles, au sein desquels les voleurs ne sont pas moins à redouter pour eux que les bêtes féroces, à moins que, jouissant des prérogatives auxquelles ont droit les puissances de la Compagnie, ils n'aient une escorte considérable, et encore ne pourraient-ils échapper aux chaleurs excessives, ni aux fièvres, qui bien souvent ont transformé en cercueil le palanquin de l'Européen. Les grands personnages indigènes voyagent ordinairement sur des éléphants; et quelquefois les hauts fonctionnaires suivent leur exemple, dans les circonstances où il est nécessaire qu'ils déploient une certaine représentation; mais généralement le palanquin est le moyen de transport adopté par les Anglais et à la faveur duquel ils franchissent assez rapidement des distances immenses; entre autres celles qui séparent Madras ou Calcutta de Bombay. Durant plusieurs semaines ils cheminent ainsi nuit et jour à travers des contrées souvent inhabitées et couvertes, tantôt de forêts infestées de tigres, tantôt de montagnes sauvages où ils ne trouvent que de misérables hameaux, dont les naturels ne viennent qu'à regret, malgré l'assurance d'un bon salaire, remplacer leurs porteurs fatigués. En sorte qu'on a vu fréquemment des voyageurs, qui dans leur impatience de parvenir en temps opportun, soit à un des points occupés par

des garnisons où ils comptaient goûter quelques heures de repos, soit à Bombay, afin de profiter du prochain départ du bateau à vapeur pour Suez, avaient imprudemment maltraité leur attelage bipède, se trouver complétement abandonnés par celui-ci au milieu des campagnes désertes, et ne pouvoir se remettre en route que lorsque, après une longue attente, le chef du village le plus voisin leur avait envoyé enfin un nouveau relais.

Cette façon de changer de lieux est donc non-seulement très-fatigante, dangereuse même quelquefois, mais encore fort dispendieuse; et comme de plus elle ne peut être employée sans une autorisation spéciale des autorités supérieures d'une des Présidences, beaucoup de personnes préfèrent la voie de mer pour se rendre à Bombay, ou bien remontent le Gange et ses affluents en bateau, si elles ont l'intention de pénétrer dans l'intérieur de l'Indostan. C'est ordinairement ainsi que les officiers militaires ou civils de la Compagnie et leurs familles parviennent aux endroits indiqués pour leur résidence. Cette espèce d'exil, dont la durée est souvent de plusieurs années, ne m'a pas semblé avoir laissé de bien agréables souvenirs aux dames de ma connaissance qui l'avaient subi. Le luxe asiatique au sein duquel se passait leur vie; ces distractions, ces jouissances d'amour-propre que leur procurait le magnifique cortége qui les accompagnait partout, non moins que ces parties de chasse gigantesques, où, montées sur des éléphants richement caparaçonnés, elles allaient à la suite de leurs

maris ou de leurs parents, voir succomber des tigres après de sanglants combats; enfin la vue de ces temples, de ces palais merveilleux, dont l'architecture extraordinaire et les murailles couvertes de pierres précieuses, imitant des guirlandes de fleurs, excitent l'admiration des voyageurs : tout cela, me disaient-elles, ne peut compenser aux yeux d'une Européenne, la monotonie de l'existence à laquelle elle est condamnée, dans une contrée et au milieu de populations qui lui sont également étrangères. Chaque jour augmente les souffrances physiques que lui cause une atmosphère constamment embrasée, et le voile d'ennui que jette sur son âme l'aspect de ces plaines de l'Indostan, dont la surface sablonneuse n'offre presque partout qu'une verdure pâle et monotone, achève d'anéantir toutes ses facultés. Le sort des femmes dont les maris n'occupent que des emplois subalternes est, comme on le pense bien, encore plus triste que celui des grandes dames, puisqu'elles éprouvent les mêmes ennuis sans jouir des mêmes compensations : aussi toutes, sans aucune exception, aspirent-elles au moment de revenir dans la métropole des Indes qui leur semble, par comparaison, le séjour du bonheur et des plaisirs.

Cependant Calcutta a éprouvé depuis quelques années de notables changements sous ce rapport : les crises commerciales et les diminutions successives faites par le gouvernement aux émoluments de ses employés, ont porté un coup funeste aux plaisirs et surtout à l'hospitalité, ce grand moteur des fêtes et des réu-

nions. Tous les gens riches, fonctionnaires publics ou négociants, ont considérablement réduit leurs dépenses : les uns afin de se créer des ressources pour un avenir que l'état des affaires de la Compagnie rend de plus en plus incertain ; les autres dans le but fort honorable du reste de calmer, en montrant autant d'ordre que d'économie dans la tenue de leurs maisons, les inquiétudes que tant de banqueroutes ont jetées parmi les capitalistes indiens. Loin de moi l'intention de faire supposer que la généralité des Européens composant la haute société du chef-lieu du Bengale ait oublié cette urbanité dont de tout temps les navigateurs se sont loués avec tant de raison : car alors je serais justement taxé d'ingratitude par le haut commerce qui m'a accueilli avec autant de bienveillance que d'empressement. Sans doute que parmi ses membres beaucoup ont banni de leurs demeures le luxe qu'on y voyait autrefois : des spéculations malheureuses sont la cause de cette réforme ; mais ils n'en accueillent pas moins généreusement leurs amis et même les étrangers.

Toutes ces modifications aux anciens usages ont dû nécessairement diminuer l'éclat que jetait naguère encore la société de Calcutta, et dont les magnifiques descriptions faites par une foule d'écrivains qui en furent les témoins, préparent des déceptions aux voyageurs à ces bords lointains. Moi-même, quoique toujours en garde contre les rêves de mon imagination, je fus obligé de renoncer à beaucoup des prestiges dont celle-ci, sur la foi de plusieurs auteurs, avait

entouré la cité des palais. En vain je cherchais cette cour fastueuse où, du temps des Cornwalis, des Hastings, des Bentink et de tant d'autres fameux vice-rois des Indes britanniques, les étrangers étaient accueillis avec tant de libéralité et de distinction ; en vain j'espérais voir ces fêtes magnifiques que les riches habitants, réunis à l'hôtel de ville, donnaient aux dames et aux puissances de la Compagnie : tout cela n'est plus qu'un souvenir, dont même l'état actuel des fortunes et surtout des esprits ne permettrait pas le renouvellement aujourd'hui. Est-ce à regretter ? Je ne le pense pas, malgré les désappointements éprouvés par ma curiosité; parce que ce luxe de représentation que le gouvernement encourageait jadis parmi ses agents pour éblouir les Indiens n'aurait plus aucun effet sur l'esprit de ces derniers, gens trop éclairés aujourd'hui pour en être dupes; ensuite, que les conséquences ordinaires de ce goût de dépense chez les employés publics et chez les particuliers, sont le désordre des finances, la ruine des fortunes privées et la démoralisation de toutes les classes de la population. Aussi la cour des directeurs à Londres, convaincue enfin par l'expérience de la vérité de ce principe, a-t-elle adopté un système tout à fait opposé à celui qu'elle avait suivi pendant longtemps. La plus stricte économie a succédé à une prodigalité sans bornes; mais malheureusement, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, les réductions ont été appliquées en raison inverse du rang et des appointements de ceux des employés auxquels ces réductions devaient être

appliquées. Parmi ces derniers, les petits ont été traités avec parcimonie, tandis que les puissants sont restés en possession ou à peu près des avantages dont ils jouissaient avant la réformation. Ainsi, par exemple, le gouverneur général qui, lors de mon séjour à Calcutta, faisait ses derniers préparatifs pour commencer, suivant un ancien usage dont l'utilité est fortement contestée, une tournée dans les provinces du N. O., emmenait avec lui beaucoup de ses principaux officiers militaires ou d'administration avec leurs familles, et devait être escorté, disait-on, par un corps d'armée de 15,000 hommes, chargé en outre de protéger la marche de bagages immenses. Aussi chacun enviait-il le sort des nombreux employés désignés pour l'accompagner, et faisait tous ses efforts pour obtenir la même faveur: en sorte que le départ de lord Aukland, qui devait avoir lieu dès les premiers jours de la belle saison, causait un grand dérangement dans la société. D'un autre côté, l'horizon politique se chargeait dans l'ouest; déjà la guerre semblait imminente avec l'Afghanistan; les affaires prenaient une mauvaise tournure en Chine; enfin, l'Angleterre ainsi que les États-Unis éprouvaient une violente crise financière qui achevait de justifier la vive inquiétude que le commerce montrait pour l'avenir. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que j'aie trouvé la bonne compagnie de Calcutta peu disposée aux fêtes et aux plaisirs. Comme beaucoup de personnes comptaient profiter de l'absence de la première autorité pour faire elles-mêmes quelques pro-

menades, soit dans l'intérieur des terres, soit aux contrées riveraines de la mer de Chine ou de l'océan Indien, je n'entendais parler que de départs. Alors, l'envie de courir les grandes routes me prit aussi, et j'acceptai avec empressement l'offre que me firent mon hôte ainsi que plusieurs de ses amis d'aller avec eux visiter le comptoir français de Chandernagor, situé sur la rive droite de l'Ougli, à quelques lieues seulement au-dessus de Calcutta.

Un matin donc avant le lever du soleil nous montâmes dans une bonne voiture attelée de quatre chevaux que conduisait à grandes guides leur maître, riche négociant et l'un de nos plus aimables compagnons de voyage. Il nous fit prendre en quittant sa demeure, lieu du rendez-vous, d'abord la place du Gouvernement, puis une des larges rues par lesquelles cette dernière est liée au quai que peu d'instants après notre équipage longeait rapidement. Sur notre gauche était le fleuve, à la surface duquel s'agitaient une multitude d'embarcations de toutes formes, de toutes grandeurs; à droite, nous dépassions avec la promptitude de l'éclair les hautes et larges maisons, les monuments publics dont cette partie de la ville est ornée : la superbe cathédrale de St-Jean; un vaste édifice où se réunissent journellement les marchands et les banquiers; le magnifique entrepôt des douanes, source de richesses pour la Compagnie; les ruines d'un fort dont l'étroite enceinte servit de berceau à cette puissance qui devait ranger, en moins d'un siècle, tout l'Indostan sous son joug et transformer un misérable bourg en une cité

de palais. Enfin je donnai en passant un regard d'admiration au bel hôtel des monnaies et un coup d'œil de connaissance à son voisin l'arsenal maritime où la veille encore je me procurais, à un prix assez modéré, les ancres et les bois de mâture dont *l'Artémise* avait besoin.

Mais déjà nous étions parvenus aux quartiers habités uniquement par des Indiens; la couleur européenne avait presque complétement disparu. Au bord de l'eau se groupaient une multitude d'hommes et d'enfants occupés à faire leur ablution du matin. Plus loin une bande de sectateurs de Brama, à l'air solennel et recueilli, sortaient de la porte voûtée d'un monument de pierre dont le fleuve baignait les premières assises, et au milieu duquel fumaient encore les restes du bûcher où venait d'être réduit en cendres un cadavre humain. Autour de moi tous les objets avaient une teinte asiatique qui intéressait ma curiosité et me fit trouver moins désagréable la mauvaise odeur qu'exhalaient les ordures dont étaient souillées les rues étroites et tortueuses où nous dûmes passer avant d'arriver à une sorte de boulevard circulaire qui enceint Calcutta extérieurement, et par lequel notre équipage gagna la route de Chandernagor. A mesure que nous avancions dans cette direction, les lieux prenaient un aspect de plus en plus champêtre : la ville était restée loin derrière nous; deux rangées d'arbres répandaient leur ombre sur le chemin au bord duquel j'apercevais, à travers le feuillage, tantôt de jolies maisons de campagne entourées de bosquets, tantôt de belles pelouses

de riz s'étendant à perte de vue. Cette perspective, que l'on retrouve dans presque toutes les contrées civilisées, n'avait rien sans doute d'extraordinaire; mais pour moi, à peine échappé à l'atmosphère étouffante de la cité des palais; pour moi que des jours sans repos et des nuits sans sommeil avaient beaucoup fatigué, la vue de cette verdure, l'élasticité de l'air qui dilatait mes poumons, et surtout le sentiment de liberté que me faisait éprouver le souvenir de l'espèce de captivité dont la veille encore j'éprouvais les ennuis, me causaient un plaisir difficile à exprimer. Mes compagnons de voyage eux-mêmes semblaient le partager: tous s'empressaient avec une aimable complaisance, comme pour me faire les honneurs du pays, de signaler à mon attention les objets qu'ils croyaient susceptibles de m'intéresser; Dieu sait combien j'usai de leur bonne volonté dans les dispositions où je me trouvais, et au milieu de mille sujets curieux à peu près nouveaux pour moi. A chaque instant passaient auprès de nous et traînés par de misérables rosses, des espèces de fiacres, dans l'intérieur desquels j'apercevais par les ouvertures de gros Indiens à moitié nus, qu'à leur obésité et à leur air d'importance je reconnaissais aisément pour des membres de ces castes élevées, auxquelles seules il est permis par les usages du pays d'aller en carrosse, ou bien à cheval, ou bien enfin en palanquins. Ceux-ci, comme les fiacres auxquels je donne ce nom parce qu'ils servent aux mêmes usages que cette sorte de voitures chez nous, circulaient sans jamais s'arrêter à travers la foule des

piétons qui se dérangeaient respectueusement pour les laisser passer et semblaient au contraire fort peu disposés à en faire autant pour nous : ce qui excitait un vif mécontentement autour de moi. On s'y plaignait amèrement de l'insolence toujours croissante des indigènes, sans même excepter les domestiques, depuis l'époque où les punitions corporelles que les maîtres croyaient devoir infliger à leurs serviteurs désobéissants et paresseux ont été défendues sous le prétexte que les Indiens sont des hommes libres, sujets anglais et par conséquent ne doivent pas être maltraités ou punis arbitrairement. On ajoutait qu'étant ainsi soutenus, les hommes des classes inférieures ne voulaient plus travailler, se montraient insubordonnés et toujours disposés à courir auprès du juge de paix, se plaindre des Européens qui les employaient ; tandis que ceux-ci, n'ayant pas autant de temps à perdre en poursuites judiciaires continuelles, s'abstenaient de porter plainte contre eux et les laissaient jouir ainsi d'une sorte d'impunité.

Il y a, j'en conviens, quelque chose de fondé dans ces griefs : sans doute qu'au sein des villes principalement, les Indiens se montrent envers les blancs beaucoup moins respectueux qu'autrefois, sont plus démoralisés, rendent moins de services et exigent cependant des salaires plus élevés ; mais, d'un autre côté, il est certain qu'autrefois, avant les nouveaux règlements, leur sort était fort malheureux ; on les maltraitait cruellement, et encore aujourd'hui, les jeunes civiliens ou officiers de la Compagnie ne mettent guère

de différence entre leurs servants et leurs chiens, sous le rapport des mauvais traitements.

Malheureusement les saints qui sont intervenus dans cette affaire, y ont apporté l'esprit de philanthropie exagéré, je dirai même l'esprit de parti qui caractérise leur secte; et au lieu de n'émanciper moralement leurs protégés qu'au fur et à mesure que ceux-ci devenaient moins paresseux et moins fripons, ils ont cherché non-seulement à les mettre tout de suite sur le pied d'égalité avec les blancs, mais, ce qui est pis encore, à renverser les barrières qui séparent les classes parias des castes supérieures, sans s'inquiéter des perturbations que cette manière d'agir causera tôt ou tard dans l'état social des naturels de l'Indostan. Les funestes conséquences de ces imprudentes tentatives commencent à se faire tellement sentir, même au sein de la population des campagnes, que les Anglais qui ont entrepris de grandes cultures se seraient vus contraints de les abandonner faute de bras, s'ils n'avaient trouvé de nombreux et actifs ouvriers parmi les hommes qui chaque année descendent par milliers des contrées montagneuses voisines du Bengale, pour venir se mettre au service des habitants de la plaine, où ils restent jusqu'à ce qu'ayant amassé une certaine somme d'argent ils retournent chez eux. Ces hommes s'emploient comme cultivateurs, manœuvres, porteurs de palanquin, palefreniers et domestiques. Partout ils sont recherchés des étrangers à cause de leur caractère soumis, de leurs habitudes sobres et tranquilles; toutes qualités dont

manquent généralement les serviteurs nés dans les villes. Je les reconnaissais aisément au milieu des piétons qui suivaient la même route que nous, ou bien allaient à la ville vendre des provisions. Ils étaient plus grands, plus forts, plus solidement bâtis que les Bengalis; mais ceux-ci leur étaient bien supérieurs pour l'élégance des formes, la régularité des traits de la figure, et avaient cet air efféminé qui distinguera toujours l'habitant des plaines de celui des montagnes, où des mœurs dures, l'habitude de la fatigue et des exercices violents impriment à la physionomie des hommes quelque chose d'inculte et de prononcé. Les individus du beau sexe présentent cette même différence et d'une manière encore plus sensible; car généralement les femmes du Bengale sont renommées pour leur beauté physique, et surtout la délicatesse de leurs traits. Aussi les Européens les considèrent-ils comme très-séduisantes sous tous les rapports. Cependant j'ai entendu dire à plusieurs Anglais qui avaient résidé longtemps dans les provinces centrales de l'Indostan, que les femmes y sont encore plus remarquables par les charmes physiques et les qualités morales. Au lieu d'être servilement soumises à l'autre sexe, comme le sont leurs semblables des contrées méridionales de la presqu'île, elles exercent sur lui au contraire une grande influence non moins par leur énergie, leur haute intelligence et leur dévouement, que par le charme de mille attraits extérieurs. On ne les dit pas gracieuses, mignonnes comme les Bengalis, mais on vante leur belle taille, la noble harmonie de leurs

formes, la dignité de leur maintien et surtout de leur physionomie: à ces avantages elles en joignent d'autres non moins séduisants; un teint blanc et coloré, de grands yeux noirs au regard doux et fier à la fois. Enfin, ce portrait n'est sans doute pas trop flatté, puisqu'on voit journellement des gentlemen subjugués par leurs charmes, quoiqu'ils en soient les possesseurs depuis longtemps, finir par sacrifier à ces syrènes leurs préjugés et leur liberté. Les hommes ne le cèdent en rien à leurs compagnes, sous le double rapport des avantages physiques et moraux; même beauté de corps, même vigueur d'âme, laquelle, unie à la force et à une certaine activité, leur donne probablement sur les indigènes des régions méridionales de l'Indostan, cette supériorité qu'ils doivent non-seulement au climat d'un pays beaucoup moins chaud que celui des plaines, en raison de son élévation au-dessus du niveau de la mer, mais plus encore au mélange de leur race avec celle des conquérants venus tant de fois du nord-ouest de l'Asie, depuis mille ans, conquérir et ravager la presqu'île indienne, sans jamais éprouver la moindre résistance de la part des peuples établis sur les bords du Gange inférieur. Mais aussi comment des nations pauvres, guerrières, endurcies aux fatigues ainsi qu'aux privations, vivant pour la plupart au sein de contrées montagneuses souvent couvertes de neige, et qui, chassées de leurs foyers par la faim ou l'amour du pillage, avaient subjugué pour ainsi dire en courant, malgré une résistance opiniâtre, les innombrables populations de la riche Delhi, de l'antique Bénarès et

d'Agra, aux magnifiques monuments, comment, dis-je, n'auraient-elles pas mis aisément sous le joug ces naturels du Bengale, si mous, si faibles, si efféminés, et pour lesquels les envahisseurs mahométans ont été de temps immémorial un objet de terreur? Tout à fait incapables d'une résistance matérielle quelconque, les habitants des fertiles bords de l'Ougly n'ont jamais combattu leurs tyrans avec d'autres armes que celles des lâches; la duplicité, la bassesse et la perfidie. Ils se vengent de leurs maîtres en les volant et les trompant aussi souvent qu'ils le peuvent. Cependant un long esclavage n'a pu entièrement éteindre chez eux une sorte d'énergie morale qui n'est pas sans quelque grandeur : si le Bengalis est également incapable de supporter les fatigues de la guerre et d'en braver les dangers; s'il est lâchement obséquieux auprès du vainqueur, le flatte et le trahit en même temps; d'un autre côté, il montre un stoïcisme admirable au milieu des plus grands malheurs, des plus horribles misères. Il ne sait pas combattre, mais il sait souffrir et mourir sans la moindre marque de faiblesse, et poursuit le cours de sa vengeance avec une persévérance que rien ne peut lasser.

Tels sont encore aujourd'hui les indigènes du Bengale ainsi que ceux de la plupart des provinces méridionales de l'Indostan. En vain les Anglais chercheront à se faire pardonner par eux, à la faveur de beaux principes de philanthropie, le mal qu'ils leur ont causé; jamais ils n'y parviendront, et quand arrivera le moment où ces innombrables populations se soulèveront contre leurs maîtres actuels, ceux-ci ne trouveront

pas dans toute la presqu'île un seul auxiliaire, un seul ami. En attendant cette époque, les sujets de la présidence de Calcutta profitent avec empressement, pour se soustraire à l'abaissement où les tiennent les dominateurs de l'Inde, de la protection que leur accordent les saints. Nous avons vu plus haut comment toutes les classes inférieures, sans en excepter même celle des domestiques, se conduisent à présent envers les Européens; et j'acquis la conviction que les hautes castes n'abusaient pas moins que les autres de ces dispositions philanthropiques, en voyant l'attitude hautaine, je dirai même presque dédaigneuse que prenaient à notre égard les Indous qui passaient auprès de nous en voiture, en palanquin ou à cheval. Quelques années auparavant ils se seraient arrêtés et même auraient mis pied à terre au lieu de nous dévisager avec impertinence, sans se donner seulement la peine de nous saluer. C'est ainsi que les plus belles théories mises en pratique par l'esprit de parti, et par conséquent sans modération, ne donnent le plus souvent que de mauvais résultats. Les philanthropes, ces législateurs actuels du monde, veulent voir les hommes non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être.

Comme la route que nous suivions, avant d'aboutir à Chandernagor d'où elle se dirige vers l'intérieur du pays, passe à Barrack-Pore, résidence d'été du gouverneur général et station ordinaire de plusieurs divisions d'infanterie noire, elle est très-fréquentée; en sorte qu'à chaque moment de nouveaux sujets d'observation se succédaient sous mes yeux. Cependant,

comme, malgré l'ombrage des arbres sous lesquels nous passions, la chaleur commençait à se faire sentir terriblement, et que l'inégalité du chemin, qu'à mon grand étonnement je trouvai mal entretenu en beaucoup d'endroits, causait parfois à notre landau des cahots très-fatigants, je désirais vivement arriver à notre destination; aussi vis-je avec plaisir les chevaux, qu'une rapide course de douze milles avait mis complétement sur les dents, remplacés par un nouvel attelage envoyé, dès la veille, nous attendre à une auberge sur le bord du chemin, et qui nous entraîna avec une nouvelle rapidité vers Barrack-Pore, où nous entrâmes peu d'instants après.

Bien souvent dans l'Inde, et surtout depuis mon arrivée à Calcutta, j'avais entendu vanter la superbe exposition et l'aspect enchanteur de cette retraite au sein de laquelle tous les gouverneurs généraux, même les plus illustres et les plus fastueux, étaient venus se délasser des soucis et des fatigues du commandement. Mes compagnons de voyage m'en entretenaient depuis notre départ de la ville, et pourtant, lorsque je fus sur les lieux, je ne trouvai pas leurs brillantes descriptions au-dessus de la réalité. Cette résidence n'a rien de remarquable sous le rapport de la majesté ou de l'étendue, elle est même d'une grande simplicité; mais tout en est charmant, délicieux, surtout quand on y arrive encore tout couvert de la poussière de Calcutta et les yeux fatigués de la teinte blanchâtre et monotone des maisons de cette immense cité. Le parc, les jardins à travers lesquels nous passâmes, et

qui longent les rives du fleuve, me rappelaient la belle verdure de nos climats. Partout où ma vue pouvait pénétrer, je n'apercevais que bouquets d'arbres répandus sur de gracieuses pelouses, au milieu desquelles de petits ruisseaux circulaient en murmurant; ici des touffes de fleurs natives et de rosiers du Bengale répandaient au loin leur doux éclat; là, une vaste pièce d'eau, encadrée d'un frais gazon avec lequel ses rives semblaient se confondre, était couverte d'oiseaux aquatiques. Enfin apparut tout à coup devant nous, au bout d'une allée dont les nombreux détours l'avaient caché jusqu'alors à nos yeux, le corps de logis principal de cette élégante habitation : il forme un carré long à un seul étage, duquel on domine tous les environs; on voit le fleuve dont la paisible surface est constamment sillonnée par une multitude de bateaux, les uns refoulant avec peine le courant au moyen de leurs rameurs et de la brise favorable, tandis que les autres, entraînés par les eaux, descendent rapidement vers Calcutta, ou bien s'arrêtent devant les maisons de campagne et les villages dont les bords du fleuve sont parsemés. De la principale façade du palais on jouit d'une perspective non moins agréable, quoique d'une autre espèce; la vue embrasse un lointain horizon, seule limite qu'elle puisse trouver à l'immense plaine qui s'étend autour de Barrack-Pore, et à laquelle une fertilité admirable ainsi que la manière parfaite dont elle est cultivée ont fait donner le nom mérité de paradis de l'Indostan. Les yeux n'y rencontrent pas, il est vrai, de ces chaînes de collines, ni même de ces acci-

dents de terrain qui rendent un paysage pittoresque; la surface en est complétement unie; mais de toutes parts elle se montre recouverte d'une magnifique nappe de verdure émaillée de bourgs, dont les blanches maisons et les pagodes aux toits rouges et pointus produisent un effet enchanteur.

Le premier plan de ce superbe tableau offre un genre d'attrait différent; il est rempli par des bosquets et des parterres de fleurs, au sein desquels paraissent les communs ainsi que plusieurs charmants cottages séparés les uns des autres par des pelouses, et destinés au logement des fonctionnaires attachés au gouverneur. Un peu à l'écart se laisse apercevoir à travers le feuillage, la ménagerie où naguère encore étaient renfermés les quadrupèdes les plus féroces et les plus curieux de l'Asie méridionale, et qui aujourd'hui est condamnée à la solitude par le manque de fonds nécessaires pour entretenir les animaux. Peut-être la première autorité britannique aux Indes a-t-elle eu tort de se dépouiller ainsi de ce faste, de cet éclat dont les princes indigènes ont d'autant plus soin de s'entourer, qu'ils les considèrent avec juste raison comme le meilleur moyen de tenir leurs sujets dans le respect. Est-il sage, est-il prudent en effet, aux maîtres de l'Indostan, de négliger ce moyen de conserver leur influence sur les populations, lorsque tant de gens semblent avoir pris à tâche de détruire chez ces dernières les idées d'infériorité et de soumission auxquelles ils doivent principalement leurs succès en Asie?

A une petite distance au delà des jolies habitations

dont je viens de parler, je distinguais, à travers le léger treillis d'enceinte, seule clôture qui nous en séparât, le camp des troupes noires avec ses longues files de baraques entremêlées de maisonnettes servant de logement aux états-majors du régiment, et de limites à une vaste esplanade arrangée pour les manœuvres et les revues.

Nous traversâmes lentement ces lieux ; de sorte que je pus faire en même temps mes observations et beaucoup de questions sur les divers objets qui attiraient mes regards. J'appris ainsi que dans les petits édifices de pierre construits devant chaque baraque, étaient renfermées sous clef les armes d'un bataillon, soit par précaution contre quelque mutinerie, soit afin que, soumises à une inspection continuelle, elle fussent conservées toujours en bon état. Partout je remarquai un air de confortable et de propreté ; les soldats me parurent bien tenus, vigoureux et en bonne santé ; la plupart d'entre eux étaient paisiblement assis sur l'herbe au milieu de leurs femmes et de leurs enfants occupés aux soins du ménage ; car aux Indes le gouvernement laisse les cipayes mariés conserver leurs familles auprès d'eux, même en temps de guerre, dans le but probablement de s'assurer, tout en cédant à un usage suivi en Asie de temps immémorial, des garanties contre l'inconstance naturelle aux guerriers indiens. Cependant une pareille faveur accordée à des troupes disciplinées à l'européenne doit avoir, et a en effet des conséquences fâcheuses ; d'abord pour les finances de l'État qui est obligé de

pourvoir à la nourriture de tous ces non-combattants; ensuite pour les mouvements des armées, ainsi obligées de traîner à leur suite une immense quantité de bagages et une foule d'individus dont le nombre est presque toujours cinq et même six fois plus considérable que celui des militaires. Les femmes, il est vrai, déploient durant les marches une très-grande activité; ce sont elles qui, devançant presque toujours l'avant-garde et montrant une intelligence toute particulière pour se procurer des vivres en pays ennemi comme en pays ami, préparent d'avance le repas de leurs maris à la halte prochaine; sous ce rapport elles ne sont donc pas embarrassantes, et rendent même des services pour la subsistance des troupes. Mais, d'un autre côté, combien ne gênent-elles pas souvent le commandant en chef dans ses dispositions stratégiques! car il doit assurer les moyens de vivre à cette tourbe de suivants aussi bien qu'aux cipayes, et choisir les campements de façon que tous les ménages trouvent suffisamment de l'eau pour leurs besoins; ce qui n'est pas toujours facile dans l'Indostan où les cours d'eau naturels sont assez rares; de sorte que fréquemment, ne pouvant mieux faire, il les fait camper auprès de quelque étang ou des endroits marécageux; alors se déclarent bientôt parmi cette multitude, la dyssenterie, les fièvres pernicieuses et le terrible choléra, auxquels succombent par milliers femmes, enfants, domestiques et soldats. En vain on a cherché à débarrasser les corps expéditionnaires d'une partie, au moins, de ces embarras-

sants accessoires; tous les efforts ont été à peu près superflus jusqu'ici; et comme les troupes blanches elles-mêmes ne peuvent s'en passer, la moindre expédition coûte des sommes énormes à la Compagnie, surtout aujourd'hui qu'elle est forcée de guerroyer au sein de contrées à moitié sauvages, peuplées de tribus belliqueuses, pauvres, n'ayant rien à perdre à l'invasion de leur territoire, et trouvant au contraire un riche butin à récolter en pillant les convois de l'ennemi ou massacrant ses soldats, ainsi qu'elles ont fait dernièrement dans les régions montagneuses du Caboul et de l'Afghanistan.

Déjà, à l'époque où j'étais à Calcutta, l'horizon politique se chargeait de ce côté d'une manière tellement inquiétante, que plusieurs divisions avaient l'ordre de se rapprocher des frontières de l'ouest; celle dont nous traversions les cantonnements était de ce nombre, et ce fut à cette cause que mes compagnons de voyage attribuèrent l'espèce de mouvement inusité qui régnait dans ces lieux, d'autant plus calmes et paisibles ordinairement, que, suivant la coutume adoptée aux Indes pour les camps anglais, ils étaient isolés des villages et même des hameaux.

Ces apparences de guerre ne déplaisaient pas aux troupes, pour lesquelles, au Bengale comme en Europe, les ennuis des garnisons, la discipline sévère et le service uniforme du temps de paix, paraissent mille fois plus pénibles que les fatigues et les dangers des champs de bataille. Mais il n'en était pas de même des personnes sages et prudentes; elles déploraient les nou-

veaux embarras politiques et financiers où cette invasion des contrées occidentales de l'Inde allait plonger la Compagnie; et cela au moment où le Népaul, les Birmans et l'empire de la Chine montraient envers elle des dispositions très-peu amicales. Ces personnes craignaient, et avec raison, comme l'événement l'a prouvé, que cette levée de boucliers, tentée dans le seul but de soutenir en Asie la grande réputation de puissance des maîtres de l'Indostan, n'eût pas d'autres résultats que de faire connaître combien leurs forces militaires étaient numériquement inférieures au chiffre adopté généralement, et d'amener quelque désastre capable de détruire complétement l'influence morale à la faveur de laquelle ils sont parvenus à tenir jusqu'à nos jours, sans beaucoup de peine, tant de peuples divers sous le joug.

Tandis que nous devisions sur ce sujet important, notre équipage était parvenu à l'endroit de la rive gauche du fleuve où un bac devait nous transporter sur le bord opposé. Devant nous se trouvait le comptoir danois de Sérampour, avec ses maisons blanches entourées de jardins que dominait le spacieux bâtiment, aujourd'hui solitaire, dans lequel, pendant de longues années, des frères Moraves s'efforcèrent, mais en vain, de convertir à la religion chrétienne et de rendre moins dépravés les indigènes des dernières classes de la population. Ces respectables missionnaires ont été obligés de renoncer, faute de néophytes, à cette noble œuvre, quoiqu'ils l'eussent toujours remplie avec la charité, le désintéressement et la persé-

vérance ordinaires à leur secte. Là, comme presque partout où je les ai vus, ils remplissaient sans bruit leur saint ministère, et avec une abnégation d'autant plus méritoire, que depuis longtemps Sérampour est à peu près abandonné par ses anciens maîtres. En effet, ces édifices publics, ces maisons particulières qui charmaient nos yeux par leur riante apparence, je les aurais trouvés probablement déserts, et peut-être en ruine, si je les eusse visités.

Quoique devant cette place l'Ougly soit encore assez large, notre passage s'opéra facilement; et montant dans la voiture que le gouverneur de Chandernagor avait envoyée au-devant de ses futurs hôtes, nous recommençâmes à courir rapidement vers notre destination.

Quoique toujours plat et voisin du fleuve, le pays à travers lequel nous courions changeait peu à peu d'aspect, à mesure que notre équipage, après avoir quitté la grande route, parcourut celle qui le conduisit bientôt sur le territoire français. Elle serpentait à travers des campagnes en friche, où les plantes parasites déployaient à l'envi leur luxuriante végétation. Un peu plus loin j'aperçus quelques champs de riz et de blé; puis des débris de maisons et de murs répandus çà et là près de la route au milieu de massifs d'arbres fruitiers que depuis bien longtemps la main de l'homme n'avait pas débarrassés de la partie inutile de leur trop riche feuillage. Tout annonçait une terre fertile et une nature aussi généreuse que féconde. Cette magnifique verdure des tropiques rafraîchissait

mes yeux, mais mon âme était attristée par l'air d'abandon et de solitude répandu sur ces lieux où de toutes parts je voyais les vestiges d'une prospérité évanouie. Des ruines jonchaient le sol; et quelques misérables Indiens végétaient là où s'élevaient autrefois de superbes habitations ainsi que de grands villages remplis de cultivateurs et de tisserands. La route était mal entretenue, presque déserte; rien n'annonçait l'approche d'une ville, quoique nous fussions auprès de Chandernagor, au centre de laquelle, après avoir longé pendant quelques minutes le bord de l'eau, notre voiture s'arrêta enfin devant la demeure du gouverneur, par qui nous fûmes accueillis avec autant de générosité que de grâce; et bientôt un excellent déjeuner me fit oublier les réflexions pénibles que je venais de faire, ainsi que le souvenir de la fatigue inséparable d'une aussi longue course accomplie durant la plus chaude saison de l'année.

Le repas se prolongea assez longtemps; ce dont j'eus d'autant moins envie de me plaindre, que je recueillis une foule de renseignements sur notre établissement, dans la conversation de plusieurs convives, gens notables du pays, et surtout dans celle de mon hôte, chez lequel j'eus bientôt reconnu cette haute capacité qui l'avait fait choisir par le gouvernement pour aller, sous le modeste titre de chef d'un petit comptoir, traiter plusieurs questions importantes avec les premières autorités de Calcutta. Nous causions encore, que déjà les voyageurs anglais s'étaient retirés dans leurs appartements; je suivis cet exemple, non pour

faire la sieste, mais afin de mettre en ordre les notes que j'avais récoltées depuis le matin.

En comparant les unes aux autres celles dont je venais d'augmenter ma collection, je compris clairement que Chandernagor n'est plus que l'ombre de ce qu'il était autrefois, non pas même durant la seconde partie du dernier siècle, alors que la fortune de la France luttait encore contre celle de l'Angleterre en Asie; mais en 1820, quelques années seulement après qu'il nous fut rendu avec son territoire d'une lieue carrée, tout au plus, par les maîtres du Bengale. Dans ce temps, les indigènes sujets de la France remplissaient plusieurs vastes aldées, où ils jouissaient d'une opulence et d'un bien-être inconnus à leurs compatriotes soumis au joug britannique. Ils fabriquaient une forte quantité de toiles blanches très-estimées pour leur finesse et leur solidité, dont une partie se consommait sur les lieux, tandis que le reste prenait le chemin de Pondichéry pour y être teint en bleu. Enfin, les terres se couvraient annuellement de riches moissons de blé et de riz. Une longue suite de fautes commises par l'administration a fait complétement évanouir cette prospérité : des milliers de tisserands et de cultivateurs ont fui un pays où ils mouraient de faim; de sorte qu'aujourd'hui le commerce de toiles est réduit à presque rien et les terres sont fort mal cultivées. Sous plusieurs autres rapports notre comptoir ne présentait pas un moins triste spectacle peu de temps encore avant mon passage. Il y régnait entre la plupart des fonctionnaires une dé-

plorable mésintelligence, causée par des conflits d'amour-propre, ou, pour mieux dire, par l'importance que chacun d'eux cherchait à se donner, non pas en servant bien l'État, mais, au contraire, en affichant l'opposition la plus vive aux actes de la première autorité, lorsque cette dernière cherchait à faire respecter son pouvoir, ou bien s'efforçait de réprimer leur penchant à l'arbitraire envers les malheureux Indiens. Quelle peine en effet ne devait pas trouver celle-ci à remplir cette partie si intéressante de ses obligations, dans un pays où l'aisance étant considérée comme l'apanage des Européens, tous les employés du gouvernement, depuis le plus infime jusqu'au plus élevé, veulent jouir d'un confortable, je dirai même d'une opulence nullement en rapport, du moins chez nous, avec la modicité de leurs émoluments!

Cette soif de jouissances matérielles, cette impatience de toute espèce de joug conduisent immanquablement les hommes qui s'y abandonnent, à l'amour du lucre et à l'insubordination; deux causes de désordre dont on ne voit que trop souvent les résultats fâcheux dans nos colonies indiennes, toutes les fois que les gouverneurs ne sont pas pourvus de cette fermeté, de cet esprit d'ordre, enfin de cette capacité nécessaire pour faire taire les mauvaises passions chez leurs subordonnés, et, ce qui est bien plus difficile encore, pour détruire les anciens abus. Telle est pourtant la tâche qu'avait accomplie M. Bédier à Chandernagor, où depuis son arrivée la bonne intelligence

paraissait rétablie entre les divers fonctionnaires publics. Par ses soins l'ordre régnait dans toutes les branches de l'administration; la prospérité commençait à renaître au sein de notre pauvre établissement, et les Indiens affluaient aux aldées afin d'y reprendre leurs anciens travaux, soit comme tisserands, soit comme laboureurs. Le nouveau gouverneur était parvenu, grâce au crédit dont il jouissait auprès des hautes puissances du Bengale, à obtenir la suppression de la ligne de douanes qui entourait nos possessions et que les produits anglais ou français ne pouvaient franchir sans payer un très-fort droit au fisc de la Compagnie. De sorte que l'importation et l'exportation des denrées étrangères ou indigènes se trouvaient complétement libres sur le territoire français, ce qui améliorait considérablement la condition des habitants de notre petit comptoir. Encouragé par ce succès, M. Bédier avait tenté de faire étendre cette faveur jusqu'aux marchandises venant directement de France, et sans qu'elles eussent à payer des droits devant Calcutta. Par ce moyen, Chandernagor serait devenu une espèce d'entrepôt de nos produits nationaux. Mais une pareille concession compromettait trop gravement les intérêts du trésor de la Présidence, pour qu'elle pût être accordée; aussi cette affaire ne présentait-elle aucune chance de succès.

Si la première autorité de Chandernagor avait échoué dans cette tentative en faveur de notre commerce, elle était parvenue à mettre un terme aux justes plaintes des armateurs et capitaines de nos bâtiments

marchands. Ceux-ci réclamaient vivement contre les dépenses considérables et la perte de temps où les entraînait le nouveau mode d'opérer que l'administration de notre établissement avait adopté à leur égard depuis quelques années, dans le seul but, à ce qu'ils prétendaient, de procurer une augmentation d'appointements à quelques employés. Autrefois, et comme cela se pratique dans beaucoup de places maritimes, la visite que chaque navire doit subir pour la garantie des assurances avant d'entreprendre une nouvelle traversée, était faite par deux capitaines français choisis pour experts, et escortés de leurs maîtres charpentiers, ce qui ne coûtait aux armateurs qu'une somme modique. Cette manière d'opérer, si simple et si économique à la fois, avait été remplacée par une autre, non moins lente que dispendieuse. Il fallait que le juge de paix de Chandernagor, transformé en autorité maritime et accompagné d'un greffier, ayant l'un et l'autre droit à des vacations et à des frais de déplacement, vinssent jusqu'à Calcutta à bord du navire passible de la visite, puis revinssent chez eux dresser le procès-verbal de leur opération. Tous ces voyages étaient à la charge des intéressés, qui de plus se trouvaient dans l'obligation d'accomplir souvent le trajet entre les deux villes, non-seulement afin d'activer la vérification de leurs expéditions, mais plus encore pour reprendre leur rôle d'équipage, qu'ils avaient été obligés, dès leur arrivée au port, de remettre suivant l'usage à l'administration, laquelle, négligeant de le renvoyer à l'époque fixée, retardait parfois leur

départ de plusieurs jours, au grand détriment des spéculateurs.

M. Bédier comprenant combien un pareil état de choses était pernicieux pour notre commerce maritime au Bengale, avait soumis à l'approbation du gouverneur de Pondichéry un nouveau règlement, par lequel la bourse et le temps des capitaines devaient être considérablement ménagés.

Ces derniers avaient donc enfin trouvé un protecteur éclairé et un avocat dont la voix serait entendue; mais malheureusement ce protecteur ayant accompli la mission qui l'avait amené aux Indes, allait retourner à Bourbon où de hautes fonctions l'attendaient, laissant ainsi les améliorations accomplies par lui peu assurées, et par conséquent d'une durée très-problématique. D'un autre côté, ses administrés devaient perdre en lui un puissant appui auprès des premières autorités britanniques qui montraient à M. Bédier une considération, une bienveillance qu'elles n'avaient que bien rarement témoignées à ses prédécesseurs : non pas que ces derniers manquassent des talents et des connaissances nécessaires à l'accomplissement de leurs fonctions, mais parce que la plupart d'entre eux s'étaient résignés à ne jouer, vis-à-vis des hauts fonctionnaires de la Présidence, qu'un rôle tout à fait secondaire. Empressons-nous d'ajouter que ce rôle leur était pour ainsi dire commandé par la position où ils se trouvaient.

En effet, comment avec des émoluments à peine comparables à ceux d'un employé très-inférieur de la

Compagnie, auraient-ils pu venir à Calcutta où le faste et la représentation sont inhérents au pouvoir, aussi souvent que la défense des intérêts de nos nationaux paraît l'exiger? leur dignité ou leur modique fortune aurait été compromise. Or, pour éviter l'un et l'autre de ces deux écueils, ils ne visitaient que très-rarement la métropole des Indes britanniques, et se contentaient d'adresser par écrit au gouverneur général leurs réclamations, qui le plus souvent restaient sans réponse.

Le seul moyen, suivant moi, d'obvier à ces inconvénients majeurs, et de faire complétement droit aux réclamations de nos capitaines, serait la nomination à Calcutta d'un consul général qui, en cette qualité, réunirait tous les pouvoirs administratifs et politiques; c'est-à-dire, remplacerait les autorités de Chandernagor dans leurs relations avec les armateurs français; soutiendrait les intérêts de ceux-ci auprès des puissances du Bengale, en même temps qu'il donnerait au gouvernement tous les renseignements nécessaires sur les moyens à employer pour faire prospérer notre commerce dans ces pays lointains.

Celui-ci a grand besoin en effet qu'on s'occupe de lui; car je l'ai trouvé plus malheureux encore qu'à mon voyage sur *la Favorite*: même absence de bonne foi; même penchant au pacotillage; en sorte qu'il n'inspire aucune confiance et ne trouve aucun crédit. Les armateurs ne pouvant, faute de capitaux, faire préparer d'avance par des correspondants, durant la saison favorable, des chargements de retour pour leurs navires, il arrive que les capitaines auxquels la

gestion des cargaisons est confiée d'ordinaire, arrivant tous à la même époque, sont contraints, afin d'abréger autant que possible un dispendieux séjour dans les ports indiens, de vendre leurs marchandises à la hâte et d'acheter de même les productions du pays. Alors s'établit nécessairement entre eux une concurrence d'autant plus nuisible à leurs intérêts, que les trafiquants indigènes ne manquent pas d'en profiter pour faire monter considérablement le prix de leurs denrées et tomber celui des articles français. Ainsi victimes de la ruse, les capitaines ne cherchent que trop souvent à s'en venger par des moyens peu licites : les marchandises qu'ils livrent sont mauvaises et presque toujours au-dessous de l'échantillon : ce sont la plupart du temps des fonds de magasins ou bien des articles confectionnés exprès pour l'exportation, c'est-à-dire, de qualité tellement inférieure, que les chalands n'en veulent plus. De manière que nos manufactures se sont à peu près fermé elles-mêmes un débouché qui naguère encore était aussi large qu'avantageux.

Tel est le fâcheux état où j'ai trouvé notre commerce sur les côtes de l'Inde, et telles sont aussi les causes qui l'ont ruiné à Calcutta, ce grand marché de l'Asie, où depuis dix années il a toujours été en déclinant. Sans doute que les perturbations très-graves auxquelles les affaires de cette place importante ont été livrées, avant et surtout après 1833, en sont en partie cause; mais on ne peut se dissimuler pourtant que les fautes commises par nos armateurs y ont

aussi beaucoup contribué. Là ils suivent les mêmes errements qu'aux autres places maritimes de la presqu'île, commettent des fautes pareilles et en sont punis de la même façon. Ils vendent à bas prix et achètent fort cher; aussi, pour contre-balancer ces désavantages, ils trompent les chalands et se livrent à la contrebande toutes les fois que s'en présente l'occasion. Les conséquences d'une semblable conduite ont été nécessairement, d'abord le discrédit dans lequel sont tombées nos marchandises, discrédit porté si loin qu'elles sont journellement vendues à l'encan pour presque rien; puis un surcroît de surveillance des autorités douanières anglaises, qui, pour mettre un terme à la fraude exercée par nos compatriotes, placent aujourd'hui des gardiens à bord des navires étrangers, au grand chagrin des capitaines; dont les dépenses, rendues déjà si lourdes par les frais de pilotage, d'ancrage, etc., sont ainsi considérablement augmentées.

Si ces diverses charges sont trouvées très-pesantes, et avec raison, par les armateurs des navires qui transportent les riches cargaisons que la France fournit au Bengale, elles doivent le paraître bien davantage à ceux dont les bâtiments font le cabotage entre Bourbon et les côtes de l'Indostan où ils ne viennent prendre que du riz et du blé, articles dont la vente ne donne ordinairement qu'un gain très-minime, je dirai même très-précaire, puisque les droits qu'ils doivent payer à la sortie du territoire anglais augmentent ou diminuent, à ce qu'il paraît, suivant le plus ou moins de

besoin que nos colonies situées à l'est du cap de Bonne-Espérance ont de ces denrées de première nécessité. Le nombre des navires pratiquant ce genre de navigation est pourtant considérable, et il l'est d'autant plus que les capitaines cherchent à employer ainsi utilement l'intervalle de temps, quelquefois assez long, qui doit nécessairement s'écouler entre leur arrivée d'Europe à Bourbon et l'époque où la récolte du sucre étant terminée dans la colonie, les chargements pour France se trouvent prêts. Ils payent ordinairement le riz et le blé qu'ils exportent de Calcutta avec du numéraire, quelques balles de marchandises sèches, de l'eau-de-vie, et principalement avec des vins en caisse ou en barrique. Rarement la vente de ces divers articles donne des bénéfices satisfaisants; il paraît cependant que la consommation de nos vins rouges a fait quelques progrès au Bengale pendant ces dernières années; mais malheureusement cette amélioration n'a eu lieu qu'aux dépens des vendeurs, lesquels, contraints de livrer cette denrée à vil prix, afin de s'en débarrasser, en ont ainsi propagé l'usage. Espérons que, malgré l'accroissement de valeur que cette production de notre pays ne peut manquer de prendre tôt ou tard à Calcutta, et la difficulté que l'on trouve à la conserver dans une contrée dont le climat aussi chaud qu'humide la détériore rapidement, l'importation en augmentera au lieu de diminuer. Les armateurs qui viennent directement de nos places maritimes à la métropole des Indes y importent également des vins; mais leurs espérances

de bénéfices sont basées principalement sur la défaite des articles de Paris, comme modes, bijouterie, parfumerie, objets de luxe en tous genres, effets d'habillement pour hommes, enfin provisions de table, toutes choses dont on fait dans ce pays de luxe et de bonne chère une très-grande consommation. En échange de ces articles ils reçoivent de l'indigo, du coton, du salpêtre, plusieurs sortes de gommes odoriférantes, des drogues médicinales et de la laque, espèce de résine qui s'emploie beaucoup dans la fabrication des chapeaux de soie. Il est encore une source de profits qui n'est pas sans importance pour nos capitaines, surtout quand ils ont su gagner par une conduite sage et honorable, leur bonne tenue et leur habileté comme marins, l'estime ainsi que la confiance des riches habitants européens ou indigènes : je veux parler du transport des passagers en Europe, branche d'industrie très-lucrative que la beauté des navires marchands français, le confortable de leurs installations intérieures, et par-dessus tout la manière très-distinguée dont l'art culinaire y est cultivé, doivent faire tomber entièrement aux mains de nos compatriotes, si toutefois, je le répète, ils parviennent à inspirer de la considération aux Anglais : but qu'une conduite un peu légère, des opinions politiques exagérées, enfin la jalousie qui les anime généralement les uns contre les autres, ont fait manquer à beaucoup d'entre eux.

Depuis plusieurs heures je travaillais avec ardeur, dans mon appartement, à rassembler sur ces divers sujets une partie des notes dont je me suis servi pour

les traiter un peu longuement ici, lorsque je fus arraché à cette occupation par la visite des notables indigènes de notre comptoir, qui venaient me faire leur salamalec. Autant que je pus le deviner, à travers la réserve excessive dont toujours vis-à-vis des étrangers les Indiens s'enveloppent, surtout dans les entrevues officielles, ceux-ci me parurent satisfaits de leur sort; ce qui confirma cette opinion, ce fut l'empressement avec lequel ils me demandèrent s'il était vrai que Chandernagor dût être cédé aux Anglais, et le plaisir qu'ils témoignèrent en obtenant une réponse négative.

Quand la cérémonie fut terminée, le soleil s'était beaucoup rapproché de l'horizon, et la chaleur du jour commençait à diminuer; j'en profitai pour aller rendre sous la conduite de mon aimable hôte, aux premières autorités de notre comptoir et aux sommités de la bourgeoisie, les visites que, suivant l'usage observé aux Indes, ce pays de l'étiquette, elles étaient venues me faire le matin, peu d'instants après mon arrivée. Cette obligation dont je ne m'étais jamais acquitté auparavant qu'avec ennui, fut cette fois pour moi, grâce à l'agréable compagnie dans laquelle je me trouvais, une véritable partie de plaisir. Je parcourus la ville et ses environs, vis les monuments les plus intéressants ainsi que l'intérieur de plusieurs maisons qui me semblèrent arrangées avec autant de luxe que de goût; mais le nombre en est très-borné, tant la population blanche et les fortunes ont diminué à Chandernagor depuis la paix. L'établissement semblait désert, les édifices publics étaient négligés; la plupart des

constructions particulières me parurent désertes et en ruine. Au milieu des rues, même de celles qu'à leur largeur et à leur régularité je reconnaissais pour le plus beau quartier de la ville, croissaient en foule des touffes d'herbes parasites, dont le pied était enfoncé dans la boue des mares formées par les dernières pluies, tandis que leur feuillage se trouvait flétri par la poussière blanchâtre dont le moindre souffle de vent soulevait des tourbillons autour de nous. Une faible dépense aurait suffi pour faire disparaître ces traces d'abandon; mais ici comme à Karical je reconnaissais les résultats du système d'égoïste parcimonie que l'administration de Pondichéry, forcée de subvenir aux dépenses d'un personnel beaucoup trop nombreux, suit à l'égard des comptoirs sur lesquels s'étend son autorité.

Celui-ci mérite pourtant de sa part plus d'attention que les autres, car, malgré le pitoyable état où l'a réduit un fisc insatiable qui, pour augmenter le revenu public de quelques roupies, a compromis et même détruit la prospérité présente et à venir de ce petit pays, celui-ci, dis-je, a conservé de sa splendeur évanouie quelque chose qui séduit tous les étrangers. On y voit une jolie église catholique, de petites pagodes dont la construction est aussi élégante que pittoresque, des rues spacieuses et tirées au cordeau, beaucoup de jardins et de bosquets dont le vert feuillage voile d'une manière très-agréable la blancheur éclatante des maisons qu'ils entourent, enfin un large quai le long duquel s'étendent les demeures du gouver-

neur et des notables de la colonie, qui de leurs fenêtres peuvent jouir du plus admirable coup d'œil. Sous leurs yeux coule majestueusement l'Ougli, sillonné constamment par une multitude d'embarcations de mille formes différentes, depuis les coches énormes chargés de passagers jusqu'aux légères pirogues de pêcheurs qui côtoient les masses de verdure dont les eaux baignent le pied, ou bien s'enfoncent dans les canaux naturels que l'on voit aller au loin se perdre au sein d'immenses rizières, après avoir serpenté à l'ombre des ridgaux de grands arbres par lesquels le fleuve est bordé en cet endroit.

Au moment où ayant terminé mes visites je jetai avant de rentrer pour dîner un dernier regard sur cette admirable perspective, le soleil se couchait; plusieurs de ces bateaux de plaisance sur lesquels des opulentes familles européennes parcourent l'Indostan par curiosité ou pour changer de résidence, venaient d'accoster le quai, et les voyageurs s'empressaient de descendre à terre afin de jouir du plaisir de la promenade. Leurs nombreux domestiques, la foule d'indigènes qu'attirait la curiosité ou l'espoir de mettre à contribution la générosité des nouveaux débarqués en leur rendant quelques services, les habitants que la fraîcheur de la nuit engageait à sortir de leurs demeures, enfin l'éclat des lumières qui commençaient à briller sous les galeries et dans les appartements des maisons voisines, tout cela donnait un air de fête à ce quartier que j'avais vu solitaire quelques heures seulement auparavant. Alors je me figurais ce que

devait être ce petit pays, lorsque rempli d'une population industrieuse et renfermant dans son sein quantité de particuliers opulents, il voyait accourir à ses bals et à ses réunions tout ce que la haute société de Calcutta contenait de plus distingué. Aujourd'hui cette splendeur est complétement évanouie; la ville est presque déserte, le peu de nos compatriotes qui l'habitent encore vivent presque tous dans la médiocrité; et pourtant chez eux le caractère gai et sociable de leur nation a résisté à tant de malheurs: les fortunes n'existent plus, mais l'urbanité, le goût des plaisirs et de la société leur ont survécu. Les brillantes ladys de la métropole des Indes abandonnent encore à présent leurs palais, pour venir assister aux modestes bals de Chandernagor, où, heureuses de pouvoir se soustraire au joug assommant de l'étiquette, elles s'amusent mille fois plus que dans leurs fastueux salons. Il y a même spectacle à notre établissement sur les bords de l'Ougly, et la salle est ordinairement pleine; comme je fus à même de m'en assurer par mes propres yeux, quand, après un fort beau dîner auquel M. Bédier eut l'aimable attention de réunir mes compagnons de voyage du matin et mes nouvelles connaissances du jour, j'allai en aussi bonne compagnie assister à la représentation de Michel et Christine, que donnait une troupe d'acteurs français venue de je ne sais où.

Le théâtre, à la porte duquel nous ne parvînmes qu'après avoir franchi, en palanquins non sans peine, plusieurs mares formées spontanément par un violent

grain de pluie, était installé dans un vaste local nouvellement construit pour l'école d'enseignement mutuel. Un simple rideau formait la scène; deux violons et une clarinette composaient l'orchestre, derrière lequel, sur des banquettes improvisées et à la lueur de trois ou quatre quinquets fumeux, figurait une fort intéressante collection de dames et de demoiselles, dont je reconnus plusieurs pour des compatriotes à leur air avenant et gracieux; les autres étaient des Anglaises, venues de Calcutta ou bien du camp voisin de Chandernagor. Parmi ces dernières se trouvaient de jolies femmes, presque toutes Irlandaises, et qui me semblèrent se livrer au plaisir du spectacle avec cette chaleur d'âme, cette vivacité d'émotions, naturelles au beau sexe de leur pays. Du reste, la pièce ne fut pas trop mal jouée. La jeune première, actrice d'une physionomie agréable, remplit assez bien son rôle, et fut très-applaudie ainsi que le jeune premier, quoique parfois l'un et l'autre manquassent complétement de mémoire ainsi que de naturel; mais tout cela fut pardonné par l'auditoire qui, à ma grande satisfaction, tint compte aux pauvres acteurs de leurs efforts pour l'amuser. Cependant il n'accueillit pas avec autant d'indulgence les deux sujets composant le reste de la troupe, et peut-être avec raison : car l'un, gros homme, directeur, à ce que je présumai d'après son air d'importance; l'autre, sa femme, vieille, brèche-dents, coquette et cherchant à dissimuler les infirmités de sa bouche par des grimaces et un grasseyement fort peu séduisants, surtout quand elle

chantait, remplirent fort mal leur rôle : aussi, préférant le sommeil dont j'avais tant besoin après une journée si bien remplie, au plaisir de les entendre plus longtemps; je me sauvai au moment où ils se disposaient à chanter de compagnie plusieurs morceaux d'un opéra anglais, et allai dormir paisiblement jusqu'au lendemain matin que je regagnai Calcutta avec mes compagnons de voyage de la veille, auxquels notre hôte avait bien voulu se joindre, pour venir passer avec moi les derniers instants de mon séjour sur le terrible navire anglais.

La lenteur avec laquelle se traitent les affaires au Bengale, me contraignit de prolonger mon séjour plus que je ne l'aurais voulu; car au milieu de toutes ces distractions, le besoin de repos moral, le dérangement de ma santé que la chaleur excessive du climat empêchait de se rétablir, et, plus que tout cela, l'envie de me retrouver au milieu de mon équipage, dont j'étais séparé depuis près de deux semaines, me faisaient désirer vivement de retourner à bord de la frégate. Pour me distraire, M. Cullen, et ses amis s'empressaient de m'offrir chaque jour de nouvelles occasions de satisfaire ma curiosité; tantôt ils me mettaient en rapport avec des personnes distinguées par leurs talents et leurs connaissances; tantôt nous allions visiter ensemble quelques-unes de ces belles maisons de plaisance que les riches négociants parsis ou indous possèdent aux environs de la ville; et ce fut à une de ces dernières que je passai une après-midi qui m'a laissé sous beaucoup de rapports d'intéressants souvenirs. Je fus engagé d'une manière fort aimable

[illegible] par le maître du logis, un des premiers banians (ou marchands indiens) de Calcutta, qui même, voulant sans doute me faire admirer en détail tout ce que sa propriété, pour laquelle il avait dépensé des sommes prodigieuses, renfermait de curieux, témoigna le désir que je me rendisse de bonne heure à son invitation. Je cédai d'autant plus volontiers à cette aimable sommation de notre amphitryon, que sa renommée d'homme de talent, instruit, supérieur aux préjugés religieux sous lesquels sont courbés ses compatriotes, enfin le rang élevé de sa famille, m'inspiraient une forte envie de le connaître : je me promettais donc autant de profit pour mon instruction que de plaisir à cette partie; mon attente ne fut pas trompée.

En effet, je vis une des plus belles habitations de campagne du Bengale, véritable villa italienne avec ses toits en terrasse, ses galeries spacieuses soutenues par plusieurs rangs de colonnes, et d'immenses salons meublés magnifiquement à l'européenne; de tous côtés, dans les appartements et même le long du superbe escalier qui conduisait du rez-de-chaussée à l'étage supérieur, des statues et des tableaux d'un grand prix s'offraient à la vue; enfin, le poli admirable et la blancheur éclatante du stuc dont les murailles étaient revêtues du haut en bas, achevaient de donner à l'édifice un air grandiose et de bon goût. Les jardins, quoique de nouvelle création, comme le reste de la propriété, étaient superbes; une petite rivière, des ponts, des kiosques, des bouquets d'arbres, de fraî-

chés pelouses faisaient ressortir d'une manière avantageuse les moindres mouvements de terrain.

J'admirais ces œuvres des beaux-arts européens transplantés en Asie ; mais, malgré moi, toute mon attention se portait sur le maître de la maison dont la physionomie expressive, le regard spirituel, la grande facilité à s'exprimer en anglais, l'air assez ouvert, quoique empreint de cette espèce de dignité ordinaire aux Indiens d'une haute condition, me plaisaient beaucoup. Une immense fortune, beaucoup d'instruction, une profonde connaissance des lois britanniques, l'heureux accord d'une âme ardente avec le calme de l'âge mûr, enfin son titre de descendant d'un de ces grands chefs de la population indoue du Bengale, auxquels l'empereur mogol Q Reng-Zeeb fit souffrir d'affreuses tortures pour les contraindre à trahir la foi de leurs pères, tous ces avantages réunis assurent au babou Dwarkanoth-Tagor, beaucoup d'influence sur ses compatriotes, influence dont il se sert pour les régénérer, en suivant les traces du fameux Ramohon-Roy, ce brame qui après avoir tenté, non sans quelque succès, de faire adopter aux Indiens une sage réforme dans leurs préjugés religieux, mourut il y a quelques années à Londres, où il était allé plaider leur cause devant le parlement.

Une pareille tâche est bien difficile, et exige de celui qui l'entreprend non moins de prudence et de talent que de connaissance des hommes et des choses. Avant tout, ce me semble, il doit être bien convaincu que les vieilles institutions sociales ou religieuses,

œuvre des siècles, toutes mauvaises qu'elles paraissent aux novateurs, sont presque toujours en rapport avec le caractère et les mœurs des peuples, et, qu'une fois détruites, elles ne peuvent être que bien lentement et bien difficilement remplacées. Ces institutions servent de frein aux classes inférieures, lesquelles n'adoptent généralement des innovations que ce qui flatte leur penchant naturel au désordre et favorise leurs dispositions à se soulever contre les rangs élevés de la société. On ne doit donc les soustraire à ce joug nécessaire que lorsque, à force de temps et d'efforts, l'on est parvenu à les instruire et à les éclairer: aussi pensais-je que notre hôte marchait dans la véritable route, en envoyant ses fils aux cours publics, pour y suivre les leçons des professeurs européens; ou bien en soutenant de sa bourse et de son crédit les établissements de bienfaisance au sein desquels beaucoup d'enfants des deux sexes, appartenant aux dernières classes de la population indigène, reçoivent, sous le patronage des riches habitants de Calcutta, une éducation conforme à leur position sociale; c'est-à-dire y deviennent, les garçons, des hommes rangés, industrieux et bons artisans; les jeunes filles, des femmes sages, actives et excellentes ouvrières, que l'on s'empresse dès à présent d'employer dans toutes les familles opulentes. C'est ainsi, je crois, que doit être comprise la civilisation des peuples : éducation libérale pour les hautes classes, et industrielle pour celles que le seul travail des mains peut conduire à l'aisance et par conséquent à l'amour de l'ordre public.

Je n'approuverai pas également les efforts tentés par notre législateur pour décider les Indous à ne plus suivre les préceptes de leur religion qui défendent de manger la chair des animaux et de boire des liqueurs fermentées. Je conviens que ce régime est bien sévère, peut-être même est-il la véritable cause du peu d'énergie physique que montrent les sectateurs de Brama ; mais, d'un autre côté, qui peut prévoir, qui pourra arrêter les inconvénients majeurs auxquels donnerait lieu immanquablement la suppression de cette barrière mise par le fondateur de la religion indienne au penchant que montrent les castes inférieures pour tous les genres d'excès sensuels; excès si dangereux dans les pays chauds? Avant de faire subir un pareil changement aux mœurs de cent millions d'âmes, il faut attendre que les lumières aient descendu peu à peu jusqu'aux basses classes, et les aient mûries pour une réformation: mais, je le repète, cette réformation doit s'opérer lentement, avec precaution; autrement, le prétendu réformateur, après avoir renversé les barrières qui contenaient les masses, sera bientôt épouvanté lui-même de la violence du torrent auquel il aura si imprudemment enlevé ses digues.

Afin d'accomplir ce grand œuvre, le babou avait recours à la presse populaire, cette redoutable source de bienfaits et de maux pour l'espèce humaine, ce levier si puissant dans les mains de nos modernes législateurs. Chaque jour paraissaient à Calcutta, ainsi que dans plusieurs autres villes principales de l'Indostan, des journaux écrits en langue vulgaire, où les

questions d'économie politique, de gouvernement, de morale et de religion, étaient, m'a-t-on dit, parfaitement traitées. Parmi les rédacteurs se comptaient des parents de notre hôte, auprès desquels, par un hasard heureux, je me trouvai assis, lorsque, l'heure du dîner venue, nous prîmes place autour d'une table magnifiquement servie. Mes voisins parlaient facilement anglais; je m'empressai d'en profiter pour les faire causer sur les divers sujets dont ils s'occupaient journellement, et qui méritaient toute mon attention. Après quelques instants, mes interlocuteurs, un peu échauffés par la bonne chère ainsi que par le vin de Bordeaux dont, en qualité de réformateurs, ils usaient sans aucun scrupule, et animés aussi sans doute par mes questions sur leur texte favori, entamèrent une polémique à laquelle je portai d'autant plus d'intérêt, qu'à travers l'exagération de manière de voir naturelle à des écrivains engagés dans une pareille lutte, et peu favorablement disposés pour la Compagnie, j'y remarquai un fond d'impartialité et une grande justesse de raisonnement. Un de ces derniers, homme érudit, d'un caractère sérieux, et que sa proximité de moi me permit d'écouter ou d'interroger avec plus de suite que les autres, répandit une clarté nouvelle sur plusieurs sujets que je n'avais compris jusqu'alors qu'imparfaitement. Il m'expliqua d'une manière très-lucide les bienfaits et les malheurs que la domination britannique avait répandus sur ses compatriotes depuis la fin du siècle précédent.

A cette époque, me dit-il, la population du Bengale

était non moins misérable que celle des provinces dépendantes de la présidence de Madras, dont les Anglais pressuraient également les indigènes, malgré l'état de misère affreuse où les avaient plongés les horribles ravages exercés sur ces contrées par Hyder-Ali, père du fameux Tippoo-Saïb. L'une comme l'autre étaient abandonnées sans aucune protection à l'avidité insatiable des agents de la Compagnie, qui, insensibles à tous les sentiments de justice et d'humanité, se livraient aux plus criantes exactions, dont ils allaient ensuite dévorer le fruit à Londres en dépenses extravagantes. La soif de l'or, l'impatience de tout frein à leurs passions, causaient entre eux les plus scandaleux débats; le gouverneur général devait lutter sans cesse contre les cinq membres du grand conseil pour lesquels de leur côté les juges de la cour suprême se montraient les rivaux implacables. Les finances étaient au pillage et la justice se vendait au plus offrant. La levée des impôts de tous genres étant laissée aux mains de collecteurs indigènes, gens sans entrailles pour leurs compatriotes, les laboureurs, ainsi que les artisans, mouraient de faim et de misère par milliers. En vain les opprimés demandaient justice contre leurs tyrans; non-seulement les tribunaux européens étaient sourds à leurs réclamations, mais encore la manière inique dont ils jugeaient les causes civiles ou criminelles soumises à leurs décisions avait répandu une sombre terreur parmi les natifs.

Tel était l'état des choses au Bengale quelques années encore après que le maniement des affaires pu-

bliques eut été confié, en 1772, au gouverneur général Warren Hastings. Il ne fallait rien moins que le génie administratif, le caractère inflexible de cet homme d'État pour faire naître l'ordre au sein d'un aussi effroyable chaos. Pourtant il n'y parvint qu'après une lutte longue et terrible contre les deux autres pouvoirs du gouvernement : lutte qui, en accumulant sur sa tête une masse de haines et de vengeances, devait plus tard le conduire à comparaître en coupable devant le parlement anglais. On ne peut nier que sa politique envers plusieurs souverains indiens n'ait été marquée au coin de la barbarie et de la plus insigne trahison ; mais, contraint de subvenir avec un trésor épuisé aux énormes dépenses de plusieurs guerres sanglantes et aux demandes d'argent que faisait sans cesse la cour des directeurs à Londres, laquelle, tout en recommandant à son représentant au Bengale de traiter les Indiens avec humanité, lui imposait tacitement par ses exigences l'obligation de les pressurer pour accroître ses revenus, le gouverneur Warren Hastings doit paraître moins coupable de les avoir dépouillés de leurs richesses ; surtout quand on considère qu'il s'est toujours montré le protecteur des indigènes, les a soustraits au joug d'airain des traitants indous, en même temps qu'il punissait sévèrement les juges prévaricateurs; enfin, que c'est lui qui a commencé les réformes administratives et financières auxquelles les populations de l'Indostan doivent quelques adoucissements à leur malheureuse condition.

Cependant, continuait mon voisin, combien cette

faible amélioration dans leur sort n'a-t-elle pas coûté d'essais infructueux ! Que de systèmes pour la répartition et la levée de l'impôt territorial ont été essayés, puis bientôt abandonnés comme inexécutables ! et pourtant celui qui est généralement adopté au Bengale comme dans les deux autres Présidences, ne satisfait ni le fisc ni les contribuables. Malgré toute sa surveillance, l'administration est continuellement trompée par ses agents indigènes, qui seuls connaissent le mécanisme de ce mode de perception trop compliqué pour être suffisamment compris des Européens. Il arrive de là que les habitants des provinces et principalement des campagnes se trouvent à la merci de cette foule de collecteurs subalternes, lesquels, s'entendant entre eux pour cacher leurs friponneries à l'autorité supérieure, les pressurent avec une sorte d'impunité. Aucune voix n'ose s'élever contre eux, surtout depuis que la majeure partie de ces grands propriétaires qui formaient autrefois l'aristocratie territoriale au Bengale, et sous la protection desquels vivaient les cultivateurs de temps immémorial, sont complétement ruinés par suite des perturbations que les essais successifs de tant de systèmes financiers divers ont jetées dans les institutions sociales de l'Indostan.

Avant que le système zimmendari (celui des fermiers généraux) eût été mis en vigueur, et que la Compagnie se fût considérée tout à fait comme propriétaire du sol, celui-ci était divisé entre un certain nombre de familles puissantes dont les chefs remplis-

saient, suivant l'usage adopté généralement au Bengale, les doubles fonctions de juges et de collecteurs des impôts, ce qui leur donnait à la fois la fortune et le pouvoir. Tous les conquérants qui avaient subjugué l'Inde s'étaient bien gardés de toucher aux prérogatives de cette espèce de noblesse à l'aide de laquelle ils administraient, ou, pour mieux dire, ils pressuraient sans peine les vaincus ; mais lorsque, malgré les pestes et la famine qui ravagèrent à plusieurs reprises ces contrées, pendant les premières années de leur occupation par la Compagnie, celle-ci exigea de ses nouveaux sujets des taxes aussi lourdes au moins que celles auxquelles les barbares musulmans les avaient soumis, la plupart des zimmendars ne purent remplir leurs engagements envers le fisc. Les diverses mesures que les autorités de Calcutta employèrent dans le but de faire remonter les revenus publics au taux énorme où ils étaient auparavant, n'eurent pas d'autre résultat que d'augmenter le déficit. Enfin on mit à exécution le système zimmendari, d'après lequel le territoire fut partagé en circonscriptions dont les habitants durent payer les rentes des terres à des fermiers qui, nommés pour un assez court espace de temps, par le gouvernement, s'engageaient solidairement envers lui à déposer dans le trésor, à des époques fixées, une somme équivalente au revenu annuel.

Dans ces contrées où les cultivateurs, n'ayant aucun droit à la propriété du sol, ne le labourent que pour le compte de l'État, leur fortune et même leur liberté

devaient être à la merci des zimmandars : car aux Indes, la rentrée du fermage des terres étant la grande affaire du gouvernement, les gens qui en sont chargés exercent à la fois les fonctions de magistrats et de collecteurs, c'est-à-dire qu'ils peuvent condamner à une peine plus ou moins forte, suivant l'importance de leur emploi, les contribuables en retard. Or, comme tout ce qu'ils peuvent extorquer de ces derniers en sus des taxes légales leur appartient, on peut croire sans beaucoup se tromper, que la population des campagnes est cruellement rançonnée. Il est vrai que dans le but de garantir celle-ci de ces vexations, on lui a réservé le droit de porter des plaintes devant les tribunaux, ou bien à l'autorité européenne ; mais comment de pauvres gens, voués pour la plupart du temps à la misère et au mépris, oseraient-ils élever la voix contre leurs tyrans? Puis, lors même qu'ils montreraient assez d'énergie pour braver les menaces de ces derniers et faire parvenir leurs réclamations jusqu'aux collecteurs anglais, ils ne rencontreraient probablement qu'une stérile commisération, puisque les chefs du gouvernement se trouvant dans la nécessité impérieuse d'accroître sans cesse les revenus, sont contraints de protéger les percepteurs indigènes, et même de fermer souvent les yeux sur leurs exactions.

D'abord, il est vrai, la Compagnie, afin de ne pas mécontenter une classe de gens puissants, ou dans la crainte de trop heurter des usages suivis de temps immémorial, confia ces places de fermiers généraux

aux chefs des grandes familles dont j'ai parlé plus haut; en sorte que les cultivateurs purent croire que leur malheureuse situation n'avait pas empiré. Mais leur erreur fut courte : ces zimmendars n'ayant pas été plus heureux dans leurs nouveaux baux que dans les anciens, et se trouvant dès la première année hors d'état de remplir leurs engagements envers l'État, virent, suivant les conditions onéreuses auxquelles ils s'étaient soumis plutôt que de descendre du rang qu'avaient occupé leurs pères; virent, dis-je, toutes les propriétés qu'ils possédaient saisies et vendues par autorité de justice pour indemniser le fisc, tandis que leur fermage, adjugé publiquement à Calcutta au plus offrant et dernier enchérisseur, tombait aux mains d'indigènes obscurs qui considéraient cette affaire comme une spéculation.

C'est ainsi que la population des campagnes reçut au milieu d'elle, comme arbitres de son sort et remplaçants de cette aristocratie qu'elle était habituée à vénérer, une foule de gens tout à fait étrangers à ses habitudes locales non moins qu'à ses intérêts, et dont le seul but était de s'enrichir pendant les cinq années, durée ordinaire de leur contrat. Les perturbations causées dans l'ordre social par ces changements ont été bien graves et leurs résultats d'autant plus déplorables pour les pauvres Indiens, que la plupart des opulents propriétaires auprès desquels ils trouvaient naguère encore des secours étant ruinés, ont abandonné les cantons où ils régnaient, pour ainsi dire, autrefois.

Sans doute, continuait mon interlocuteur, que nos provinces jouissent d'une tranquillité qu'elles ne connaissaient même pas avant que les Anglais en prissent possession. Leurs habitants ne voient plus comme autrefois les Marhattes et les autres peuples belliqueux du centre de la presqu'île, ou bien des armées de pillards guerroyant pour leur compte, venir les uns après les autres, et même souvent ensemble, à de courts intervalles, ravager les villes, incendier les villages et massacrer les laboureurs par milliers. Ces hostilités continuelles de souverain à souverain, de prince à prince, de raja à raja, qui rendaient les communications entre les diverses parties de l'Inde si difficiles, n'ont plus lieu à présent, et le commerce intérieur se fait librement; les propriétés particulières sont respectées, enfin, les crimes privés deviennent de moins en moins nombreux. Mais les populations ne doivent-elles pas trouver ce repos bien chèrement payé, quand elles songent par quels sacrifices elles l'ont acheté? En effet, si du temps de leurs souverains asiatiques, ces populations étaient rarement tranquilles durant une longue période d'années, du moins elles s'administraient elles-mêmes suivant leurs coutumes ainsi que leurs préjugés religieux, et réparaient promptement les ravages de la guerre en se livrant avec une nouvelle ardeur aux diverses branches d'industrie dont elles avaient rendu depuis bien des siècles l'ancien monde tributaire. Aujourd'hui tout est changé sous ces divers rapports; les peuples de la presqu'île conservent à peine un souvenir de leur nationalité détruite par la

Compagnie, sont administrés par des maîtres aussi étrangers à leurs mœurs qu'à leurs institutions, enfin payent des impôts non moins lourds que du temps des mahométans, quoique la concurrence des manufactures britanniques les aient dépouillés des principales branches d'industrie où ils puisaient leurs trésors. De sorte qu'on peut accuser les Anglais d'avoir fait plus de mal aux Indiens en moins de cinquante années, que les Tartares depuis des siècles, puisqu'ils leur ont enlevé à la fois les richesses et les moyens d'en acquérir de nouvelles.

Sous le prétexte de rendre la justice plus prompte et moins vénale, mais, par le fait, pour contraindre les indigènes d'adopter leurs coutumes et leurs lois, les maîtres du Bengale ont presque complétement changé la législation du pays; si bien qu'aujourd'hui les pauvres plaideurs, ne comprenant rien encore au code qu'ils doivent invoquer en leur faveur, et ayant affaire à des juges complétement ignorants, la plupart du temps, de la langue ainsi que des coutumes du pays, sont forcés de confier leurs intérêts à des praticiens anglais qui, suivant l'usage adopté par leurs collègues en Europe, embrouillent les plus simples causes et ruinent les clients.

La religion elle-même, cette base des institutions sociales des peuples de la presqu'île, et au moyen de laquelle sont tenus dans l'ordre des centaines de millions d'êtres humains, n'est pas davantage épargnée; chaque jour les législateurs actuels de l'Inde portent impudemment, au nom de la foi chrétienne, de nou-

velles atteintes à son libre exercice, et cherchant à diminuer la pompe de ses solennités; soit en soumettant à une foule de taxes les nombreux pèlerins qui s'y rendent de toutes parts; soit en poussant les castes inférieures à se soustraire à la prééminence qu'exercent sur elles les castes élevées. Tels sont, continuait-il en s'animant de plus en plus mon voisin à table, les divers genres d'oppression sous lesquels gémissent mes compatriotes. En Europe, on vante les progrès que l'ordre et le bien-être ont faits parmi nous; mais ces prôneurs de la civilisation britannique en Asie tiendraient sans doute un bien autre langage si, au lieu de rester dans les chefs-lieux des Présidences, au sein desquels règnent le luxe et l'abondance, et où les indigènes jouissent généralement d'une existence supportable, ils parcouraient les provinces: c'est là que s'offrirait à eux, sous son véritable aspect, la condition des Indiens, qu'ils verraient combien ces derniers sont infortunés et doivent maudire la présence des Européens chez eux.

Que sont par le fait, ajoutait encore ma nouvelle connaissance, auprès de tant de misères, les résultats si lents, si incertains, si bornés, des sacrifices que fait la Compagnie pour répandre vos sciences et vos arts mécaniques parmi les populations de nos grandes villes maritimes? Et parce qu'elle sera parvenue à rassembler dans des écoles quelques centaines de jeunes gens appartenant aux opulentes familles du pays, celles-là même qui supportent sa domination le plus impatiemment; qu'elle aura institué des cours publics

où les marins et les ouvriers indigènes peuvent acquérir gratuitement les connaissances nécessaires à l'exercice de leur profession, pense-t-elle avoir rempli ses obligations envers nous? Si elle est dans cette erreur et y persévère encore quelques années, de cruelles déceptions l'attendent. C'est à tort qu'elle croit les Indiens tout à fait incapables de briser son joug; et considère l'avilissement moral où sont tombés tous ceux de leurs princes qui pourraient un jour réclamer les armes à la main les royaumes usurpés par elle, comme une garantie suffisante contre toute velléité de liberté chez eux : la facilité avec laquelle elle a réduit les peuples de la presqu'île en servitude lui inspire une trop grande sécurité. Ces peuples, qu'elle méprise parce qu'ils souffrent sans murmurer depuis longtemps, ont montré pourtant maintes fois le courage indomptable du désespoir; et les hommes qu'on a vus souvent, pressés par un ennemi sans pitié, égorger leurs femmes, leurs enfants sur un bûcher, puis se précipiter eux-mêmes au milieu des flammes avec leurs richesses, ne sont pas des ennemis à mépriser; puis, quand il serait vrai que les populations des plaines fussent avilies par une longue servitude, ou énervées par la chaleur du climat, il n'en est pas de même de celles qui occupent le centre de l'Indostan; car au milieu d'elles vivent les descendants des compagnons des Tamerlan, des Gengiskan ainsi que de ces redoutables aventuriers descendus tant de fois des contrées montagneuses du Kandahar, du Caboul et de l'Afghanistan pour ravager l'Asie inférieure, ou

pour recruter les troupes des empereurs mogols. Ces hommes guerriers, et surtout les mahométans si nombreux parmi eux, ne supportent qu'impatiemment la domination anglaise; ils ne cédèrent autrefois qu'à la discipline européenne; mais aujourd'hui que beaucoup de leurs compatriotes ont servi et servent encore sous les drapeaux de la Compagnie, ils ne manqueraient au besoin ni de chefs, ni d'instructeurs; aussi n'attendent-ils qu'une occasion favorable pour reprendre leur indépendance. Que les orgueilleux maîtres de l'Inde éprouvent un échec dans une guerre où la défense de leurs frontières va inévitablement les entraîner contre les tribus belliqueuses du N.-O. de la presqu'île, et on verra si les habitants de l'Indostan sont tellement avilis qu'ils ne puissent combattre vaillamment pour leur liberté et leurs autels.

La cause que défendait mon patriote indien était trop noble et trop belle, elle trouvait trop de sympathie dans mon âme, pour que je me trouvasse le courage de lui faire sentir ce que son opinion pouvait avoir d'exagéré; je l'écoutais même avec tant de plaisir, que l'on était sorti de table depuis longtemps, et nous terminions une longue promenade dans les jardins, lorsqu'un domestique vint me prévenir que la société était réunie au salon.

J'y trouvai en effet tous les convives du dîner, auxquels étaient venues se joindre plusieurs personnes arrivées de la ville depuis quelques moments; et à la manière resplendissante dont la maison se trouvait éclairée, préparatifs dont l'expérience m'avait appris à

deviner la cause, je compris que j'allais assister à une noche; cet accessoire indispensable de toute fête un peu brillante chez les riches Indous. Celle-ci répondit tout à fait à la haute opinion que j'avais de la fortune et de la générosité de notre hôte. A peine étions-nous assis sur les sophas qui garnissaient l'appartement, que douze bayadères vinrent se ranger six par six devant les musiciens. Chaque groupe se composait de danseuses habillées uniformément, et qu'à leur costume j'accueillis gaiement, les unes avec leurs bijoux, leur ceinture pittoresque et brillante, pour des filles consacrées aux plaisirs des sectateurs de Brama; les autres, à leur air dégagé et malheureux, à leur robe de couleur sombre, pour des danseuses musulmanes. Durant la première partie du divertissement, je me crus condamné à revoir les mêmes pantomimes, à entendre la même musique que chez le nabab de Madras; mais nos bayadères, que la complète absence du beau sexe parmi les spectateurs laissait libres de leurs mouvements, s'animèrent peu à peu, et finirent par s'abandonner sans réserve à l'envie de nous faire partager les émotions délirantes qu'elles semblaient éprouver. Un feu de leurs grands yeux noirs, la mobilité de leur attrayante physionomie, la volupté qui présidait à leurs moindres mouvements, enfin la moelleuse élasticité de leurs corps, dont par moment de très-légers vêtements voilaient à peine les plus secrets appas, nous rendaient tous complices de la trahison du maître du logis; et Dieu sait jusqu'où auraient été poussées les séductions auxquelles nous devions être ex-

posés, si plusieurs de mes voisins britanniques, tout en lorgnant du coin de l'œil les objets de leur vertueuse indignation, n'avaient crié au scandale d'une manière si bruyante, que la séance fut levée, au vif regret cependant, à ce que je crus voir, de la majeure partie de l'assemblée. Quant à moi, dont la conscience était beaucoup plus large, du moins en apparence, que celle de ces puritains, je ne craignis pas de laisser voir l'amusement que m'avait procuré un spectacle aussi nouveau pour moi, et j'en riais encore, que déjà notre équipage parcourait la ville noire, à travers laquelle il devait passer avant de parvenir devant notre demeure.

Ce quartier, auquel la chaleur et la poussière m'avaient empêché de faire beaucoup d'attention quelques heures auparavant, m'offrait en ce moment mille sujets d'observation. La rue que nous suivions était brillamment éclairée par la multitude de lumières dont étincelaient les maisons qui la bordaient de chaque côté. Parmi ces dernières, les unes étaient de paille, et leurs nombreux locataires s'occupaient activement devant la porte à préparer le repas du soir: les autres, construites de briques, contenaient des échoppes où affluaient les chalands. De temps à autre nous passions devant les demeures de marchands européens, qui avaient préféré, et avec raison suivant moi, de jolies habitations entourées presque toutes de pelouses, de parterres de fleurs, et même de jardins, à ces immenses et tristes édifices dont se composent les quartiers commerçants de Calcutta. Là, dès

que les affaires sont suspendues par l'approche de la nuit, les banquiers, les riches négociants se retirent d'ordinaire au fond de leurs appartements, et bientôt la solitude et le silence règnent dans les rues : ici au contraire, où habite une foule immense d'artisans et de trafiquants indigènes, les familles entières, quand le soleil est descendu sous l'horizon et que l'heure du repas a sonné, descendent sur la voie publique; les hommes s'assoient par terre, et causent entre eux, tandis que les femmes, traînant leurs jeunes filles après elles, vont acheter les provisions nécessaires pour le souper de leurs maris et de leurs enfants, aux marchands de comestibles, lesquels, suivant l'usage indien, ont installé dès la tombée de la nuit leurs tréteaux au milieu de la rue. A la clarté des nombreuses lumières qui éclairaient ces boutiques en plein vent, je distinguais les scènes les plus singulières et les plus amusantes : aussi, étais-je sans cesse priant mon compagnon de voyage de modérer l'ardeur de son cocher dont les chevaux, malgré la foule au milieu de laquelle nous circulions, couraient de telle sorte, que je tremblais de voir à chaque instant quelque pauvre piéton écrasé par les roues de la voiture, quoiqu'on m'assurât que jamais de pareils accidents n'arrivent, grâce à la surveillance des deux coureurs qui, toujours à la tête de l'attelage, trouvent moyen de faire entendre, même au milieu du plus grand vacarme, leurs cris d'avertissement. Cependant nous allâmes moins vite, et je pus satisfaire un peu plus à loisir ma curiosité. C'est ainsi que je parvins à distinguer

deux gracieuses petites églises catholiques, dont le bon entretien fait honneur au zèle religieux des chrétiens portugais établis à Calcutta, où ils sont fort nombreux. Près de ces deux édifices, je remarquai également plusieurs pagodes qui attirèrent mon attention par leur bizarre construction et la variété de sculptures dont elles étaient couvertes depuis le bas jusqu'au sommet. Devant la façade de la plus considérable d'entre elles figurait un char gigantesque, surmonté de plusieurs énormes lanternes en papier peint et entouré de beaucoup d'autres attributs du culte de Brama, visiblement préparés pour une prochaine solennité.

En effet, le 4 octobre devait commencer, pour durer jusqu'au 12 du même mois, le dourga, grande fête des Indous, pendant laquelle ils mettent de côté toutes les occupations sérieuses, abandonnent tous les travaux pour se livrer au plaisir et assister aux principales cérémonies de leur religion. Les Européens, les musulmans eux-mêmes, partagent l'allégresse générale; de façon que toutes les villes indiennes, et principalement Calcutta, sont pendant huit jours livrées aux réjouissances publiques de mille sortes. Chacun célèbre cette époque en traitant splendidement ses connaissances. Les employés de la Compagnie ainsi que les négociants anglais, contraints de suspendre le cours des affaires, s'en dédommagent en suivant cet exemple. Aussi tous mes amis me pressaient-ils de prolonger d'une semaine mon séjour parmi eux. Mais la pensée que mon équipage, à

MOSQUÉE A CALCUTTA

peine échappé à une épidémie, était confiné à bord de la frégate sur une rade isolée et malsaine, me poursuivait partout; elle empoisonnait toutes les distractions que je pouvais goûter et me faisait attendre impatiemment l'époque où tous nos achats d'approvisionnement étant terminés, je pourrais rejoindre *l'Artémise*.

Cette époque arriva enfin, et le 2 octobre, après avoir remercié mes connaissances de la cordiale réception qu'elles m'avaient faite, témoigné à MM. Bédier et Cullen toute ma gratitude pour leur généreuse hospitalité (17), je m'embarquai à bord d'un bateau à vapeur du gouvernement qui allait à Kedjéry, et dont le capitaine reçut l'ordre de remorquer, de concert avec un autre navire de la même espèce alors au bas du fleuve, la frégate jusqu'en dehors des bancs.

Ce petit voyage, dans lequel plusieurs des amis que j'allais quitter pour longtemps, sinon pour toujours, voulurent bien m'accompagner, me souriait beaucoup, quoique deux semaines auparavant j'eusse parcouru les mêmes lieux. Cette fois je connaissais mieux le pays, et j'étais entouré de personnes capables de me donner tous les renseignements que je pouvais désirer. Aussi, dès le départ, je m'installai sur le pont, où, malgré la chaleur du soleil et quelques grains de pluie, derniers adieux de la mousson de S.-O. expirante, je restai constamment pour bien voir les deux rives du fleuve entre lesquelles le courant de la marée descendante, si rapide dans cette saison, nous poussait plus vite encore que nos machines.

aux prises avec des maladies endémiques dangereuses. Mais telle est l'influence exercée sur ses environs par le chef-lieu du Bengale, que, malgré des inconvénients aussi majeurs, ces cantons possèdent une nombreuse population, dont la majeure partie cultive les terres; tandis que le reste conduit la foule de larges bateaux qui passaient auprès de nous; les uns portant à la ville d'immenses tas de paille, de foin ou de bois à brûler; les autres se dirigeant vers les canaux naturels que le fleuve projette au loin dans les prairies, au-dessus desquelles je voyais bientôt se dessiner d'une façon tout à fait pittoresque leurs grandes voiles de nattes enflées par le vent.

La fertilité des terres, le voisinage de plusieurs bourgs, enfin la facilité des transports, ont engagé les Européens à élever en ces lieux des fabriques très-considérables; entre autres celle auprès de laquelle nous passâmes, et dont les vastes édifices à cinq étages, les cheminées vomissant des tourbillons de fumée, attirèrent particulièrement notre attention. Elle renferme, me dit-on, deux mille ouvriers indigènes employés constamment à filer du coton et à le tisser en étoffes qui servent principalement aux basses classes; ils fabriquent également du rhum, des huiles de coco et de moutarde que les Indiens emploient à l'éclairage des maisons et à l'assaisonnement de leurs aliments.

Ces divers produits trouvaient des débouchés faciles et lucratifs à la fois parmi le peuple de Calcutta, où ils parvenaient aisément après un assez court trajet par eau; en sorte que les propriétaires de la fab

faisaient de bonnes affaires; ce que du reste annonçaient suffisamment le mouvement et l'activité qui régnaient au bord du fleuve et sur le fleuve lui-même dans les environs de l'établissement. Devant cet endroit l'Ougly, quoique nous ne fussions qu'à cinq lieues seulement de la ville, s'était déjà élargi considérablement, et ses rives commençaient à perdre rapidement l'aspect riant et parfois même pittoresque qu'elles nous avaient présenté jusque-là. A mesure que nous avancions, les perspectives changeaient de nature; aux bouquets d'arbres, aux touffes de cocotiers ombrageant les cases des villages semés sur les rives, à ces rizières se déroulant jusqu'à l'horizon comme un immense tapis vert, succédaient peu à peu des marais ou des bruyères arides et désertes; le lit du fleuve s'étendait aux dépens des terrains limitrophes qu'il couvrait de ses eaux, ne laissant paraître que les rochers les plus élevés sur lesquels nous apercevions de temps à autre des crocodiles dormant paisiblement au soleil.

Notre navigation devenait donc de plus en plus monotone, surtout quand nous eûmes dépassé Diamond-Harbour, petit hameau situé sur la rive gauche, et que nous fit distinguer une maison carrée bâtie de pierre, sur laquelle flottaient les couleurs britanniques, que le maître du logis, aubergiste de son métier, y tient sans cesse déployées pour attirer les marins des bâtiments que, dans leur route vers Calcutta, les vents ou les marées contraires forcent de stationner devant cet endroit isolé. Souvent les navires s'y trouvent réunis en

grand nombre, principalement quand ils arrivent de la mer poussés par un coup de vent du large, car cet endroit est le premier mouillage où, en pareille circonstance, ils puissent espérer trouver un sûr abri. A mesure qu'on se rapproche de l'embouchure, les rades deviennent de plus en plus mauvaises, de plus en plus éloignées de terre, sont infestées de bancs, et la mer y grossit dès que fraîchit la brise. Nous l'apprîmes bientôt à nos dépens; car à peine eûmes-nous laissé en arrière ce point de relâche, que la houle augmenta, la brise tourna au mauvais côté, et nous ne naviguâmes plus qu'au milieu d'une vaste plaine liquide, dont par moments j'apercevais à peine les bords. Les eaux étaient troubles, souillées de vase, et à chaque instant passaient le long du steamer des cadavres humains en putréfaction, sur lesquels étaient juchées des bandes d'oiseaux de proie. Ce spectacle inspire un affreux dégoût, et pourtant c'est celui qu'ont perpétuellement devant leurs yeux les marins qui naviguent sur l'Ougly, dont les eaux, considérées comme sacrées par les sectateurs de Brama, sont pour ces derniers le plus envié des tombeaux, et la plus sûre voie pour aller en paradis. De façon que pendant les épidémies, qui si fréquemment désolent les populations de l'Indostan, les autorités anglaises chargées de gouverner les cantons riverains du fleuve, sont dans l'obligation de contraindre leurs administrés à brûler les milliers de corps morts abandonnés au courant, de peur qu'en s'amoncelant sur les rives ils ne répandent la peste dans le pays.

Ce ne sont pas seulement les mille espèces de poissons sillonnant le fleuve, et la multitude d'oiseaux de proie qu'attirent ces hideuses dépouilles qui rendent cette précaution superflue en temps ordinaire; car les tigres, dont les jungles voisines des eaux sont remplies, ne répugnent pas, quand la faim les presse, à venir prendre, dit-on, leur part de cet horrible festin.

Ces redoutables animaux règnent en maîtres sur les plaines désertes qui longent l'Ougly sans presque aucune interruption depuis Diamond-Harbour jusqu'aux dernières limites des terres vers l'Océan. Malheur aux pêcheurs qui, forcés par le mauvais temps de se réfugier au fond des anses de ces rivages, ne veillent pas bien la nuit à leur sûreté : enlevés par les hôtes féroces de ces lieux écartés, ils disparaissent pour toujours. Cependant de pareils méfaits ne restent pas toujours impunis, et malgré l'état fangeux de ces plaines, où les éléphants, dont on se sert généralement dans l'Inde à la chasse des tigres, ne peuvent pénétrer sans courir le risque d'être engloutis au fond des marais, les chasseurs européens, accompagnés par de nombreux piqueurs indigènes, n'en viennent pas moins, dès que la saison sèche est arrivée, poursuivre et détruire leurs dangereux ennemis jusqu'au fond des taillis ainsi que des grandes herbes où ils se retirent ordinairement à cette époque de l'année. Pendant l'hivernage au contraire, alors que les pluies et un air empoisonné les protégent contre les attaques des hommes, ces terribles quadrupèdes rôdent sans crainte auprès de l'eau, et se rapprochent des endroits

habités pour chercher leur proie, mais les phénomènes atmosphériques effrayants qui presque chaque année signalent cette saison si perfide pour les navigateurs viennent troubler leur sécurité. Parfois des orages pendant lesquels le tonnerre gronde d'une manière épouvantable les effrayent tellement, qu'ils oublient complétement leur férocité naturelle, ils semblent rechercher la protection de l'homme, et se précipitent tout tremblants dans les maisons. On m'a cité plusieurs faits extraordinaires à l'appui de cette assertion; entre autres celui d'un énorme tigre royal qui en pareille circonstance alla se cacher sous le lit d'un Européen résidant auprès de Diamond-Harbour, et y fut tué sans avoir fait la moindre résistance par le maître du logis, lequel, chasseur déterminé, se montra peu jaloux de remplir à l'égard d'un tel hôte les devoirs de l'hospitalité.

Les débordements du fleuve, qui sont fréquents dans une contrée où le sol est aussi bas, doivent détruire beaucoup de ces féroces habitants des jungles. En effet, il paraît que depuis la grande inondation de 1833, leur espèce, ainsi que celle de beaucoup d'autres animaux sauvages, a considérablement diminué de ces côtés; mais malheureusement la même inondation a été non moins funeste à la race humaine; et c'est principalement à ses effrayants ravages qu'il faut attribuer l'état de solitude auquel semblent condamnées les vastes plaines qui s'étendent sur les deux bords de l'Ougly depuis Diamond-Harbour jusqu'à la mer.

Là où l'on ne rencontre aujourd'hui que des marécages infects et des bruyères arides, ou des taillis impénétrables à l'homme, existaient naguère encore quelques villages, des champs de riz et de blé entretenus aux frais d'une compagnie de capitalistes qui avait obtenu de la Compagnie la concession gratuite des moins malsains et des mieux exposés de ces cantons. Par ses soins la population et les cultures augmentaient de manière à donner des espérances fondées pour l'avenir : en peu d'heures toutes ces espérances se sont trouvées anéanties. Au mois de mai 1833, à cette époque redoutée des marins naviguant dans l'Inde, où l'orageuse mousson de S. O. est arrivée avec son cortége ordinaire de pluie et de coups de vent, un ouragan du sud se déclare tout à coup, et souffle avec une si effroyable violence, que les eaux du fleuve, refoulées vers leur source par celles de l'Océan, débordent de toutes parts et submergent au loin la contrée. Tous les habitants des villages que leur proximité de la mer exposait davantage à sa fureur sont engloutis avec leurs maisons. Une partie de ceux qui résidaient moins loin de Diamond-Harbour parvinrent à se soustraire par la fuite au désastre, qui pourtant n'en coûta pas moins la vie à trente mille indigènes. Alors Calcutta vit ses rues encombrées d'une foule de malheureux dénués de tout et mourant de faim; de femmes abandonnées et surtout d'enfants que les mères offraient aux Européens comme esclaves, à la seule condition de leur donner à manger. Beaucoup de ces chétives créatures furent

ainsi sauvées de la mort; et l'on m'en a fait voir un grand nombre qui se trouvant très-heureux auprès de leurs maîtres, ne paraissaient nullement disposés à profiter de la décision des tribunaux européens sur leur sort; décision d'après laquelle ils devaient rester sept années en servage, nourris et entretenus, avant de pouvoir réclamer leur complète liberté. La plupart de ces enfants appartenaient aux familles des marins indigènes dont les navires ou les bateaux se perdirent corps et biens pendant l'ouragan, soit sur les côtes du golfe du Bengale, soit dans le fleuve; car pas un bâtiment n'échappa au désastre. Les bancs de l'embouchure furent jonchés de leurs débris, et à Kedgerée même plusieurs forts trois-mâts coulèrent avec leurs équipages sans qu'on pût leur donner aucun secours.

Comme nous touchions au renversement de mousson, époque de l'année à laquelle de semblables événements arrivent quelquefois, on comprendra mon vif désir d'abandonner des parages aussi dangereux, et où en outre j'avais lieu de craindre que mon équipage, à peine échappé à une cruelle épidémie, ne contractât des fièvres guère moins redoutables que le choléra. En effet, la rade sur laquelle était mouillée la frégate ne jouit pas d'une bonne réputation sous le rapport de la salubrité; les rivages environnants sont très-bas, couverts de vase, qui, échauffée quand la marée est basse par les rayons d'un soleil brûlant, répand dans l'air des miasmes perfides pour la santé des Européens. A ces considérations majeures touchant la conservation des matelots, viennent s'en joindre d'autres

qui forcent également les capitaines de garder ces derniers constamment à bord. La surface des eaux est souvent agitée par le vent ; le mouillage est fort éloigné des terres, et l'unique point habité sur la côte est le village de Kedgerée, amas de misérables cases entourant une maisonnette de briques dans laquelle réside un employé du gouvernement : cet employé est chargé non-seulement d'assurer la correspondance, au moyen de bateaux ou de courriers, entre Calcutta et les bâtiments mouillés sur la rade, et de veiller à un des sémaphores qui annoncent au gouverneur général les nouvelles de mer, mais encore de tenir la comptabilité du dépôt d'ancres conservé en cet endroit par la Compagnie pour l'usage des navires que les mauvais temps ont forcés, comme cela arrive très-fréquemment, d'abandonner les leurs sur les bancs de l'entrée du fleuve. Je trouvai donc, ainsi que je m'y attendais, le personnel de *l'Artémise* fort ennuyé d'un pareil séjour, et désirant ardemment de le quitter; aussi, quoique le jour touchât à sa fin, lorsque, ayant réglé les comptes avec le capitaine du bateau à vapeur pour mes frais de passage et ceux des officiers qui m'accompagnaient, nous rentrâmes enfin à bord, j'aurais appareillé sur-le-champ, si le pilote n'eût préféré attendre au lendemain.

Combien j'étais heureux de me trouver chez moi, au milieu de tous ces hommes, mes compagnons de voyage depuis plusieurs années, et qui devaient, pendant bien longtemps encore, partager ma bonne comme ma mauvaise fortune! Je les trouvai généra-

lement en bonne santé, et ceux d'entre eux qui avaient payé les derniers tributs à l'épidémie, étaient dans un état de convalescence très-avancé. La cruelle épreuve que nous venions de subir n'était donc déjà plus qu'un souvenir pour nous, et chacun, oubliant le passé, portait sur l'avenir un regard impatient et confiant. *L'Artémise* elle-même semblait être sortie plus brillante, plus gracieuse que jamais de l'espèce de chantier où je l'avais laissée deux semaines auparavant; ses batteries, alors encombrées de malades, étaient libres, claires et bien aérées, grâce aux soins de notre second, qui, avec son activité ordinaire, avait mis à profit les loisirs que la relâche laissait à l'équipage. Le gréement, la mâture étaient préparés pour la mer; les peintures avaient effacé les traces des pluies et des mauvais temps; en sorte que les nombreux curieux qui, malgré l'éloignement où Kedgerée se trouve de Calcutta, étaient venus visiter la frégate, l'avaient trouvée soutenant dignement sous tous les rapports l'honneur de notre marine militaire.

Ce fut du moins l'impression que semblèrent éprouver ceux de ces derniers qui m'avaient accompagné, quand elle accomplit, le matin suivant, à la faveur d'une jolie petite brise, le trajet de Kedgerée à Sagor, où la marée contraire nous força de laisser tomber l'ancre.

Trop facilement entraîné par les douces impressions que causait à mon amour-propre de marin et de Français l'étonnement de nos visiteurs en voyant sous le pavillon tricolore un bâtiment de guerre plus beau

que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors dans ce genre, et séduit également par la manière rapide dont nous avions franchi un passage qui souvent arrête longtemps les navires, je croyais que, toujours aussi favorisée par les vents, *l'Artémise* aurait bientôt laissé derrière elle les bancs et les écueils qui la séparaient de la grande mer. Mais ces illusions furent de courte durée, et peu d'heures après son arrivée au nouveau mouillage, je commençai à craindre le retour des mêmes contrariétés qui avaient signalé son entrée dans l'Ougly. Au coucher du soleil, le temps, si beau le matin, avait pris une mauvaise apparence; l'horizon se chargeait dans le sud; les baromètres baissaient; une grosse houle venait du large; la brume voilait entièrement à nos yeux les rivages du continent; enfin tout annonçait une bourrasque prochaine : elle ne se fit pas attendre; le lendemain au jour la pluie tombait à torrents, et nous étions fort désagréablement secoués par le vent et la mer. Intimidés par la mauvaise mine du ciel, et peut-être aussi par les cris de leurs nombreux passagers, les capitaines des deux steamers qui nous avaient suivis jusqu'à Sagor étaient retournés précipitamment dès la veille au mouillage de Kedgérée; tous les pêcheurs et les bateaux côtiers avaient disparu; une solitude profonde nous entourait; et si nos ancres n'eussent touché le fond, nous aurions pu croire être au large, subissant un coup de vent. Nous passâmes ainsi trois longs jours; enfin le beau temps revint, et notre rade, si solitaire quelques heures seulement auparavant, se couvrit d'une nom-

bonne compagnie. La foule de navires grands ou petits que la bourrasque avait retenus au dehors de l'embouchure, entraient à la hâte dans le fleuve, et venaient passer près de nous. Parmi eux figuraient plusieurs trois-mâts français arrivant d'Europe; ils se faisaient distinguer par la grâce de leur construction, une tenue élégante, des mâtures élevées, et par la manière rapide dont ils dépassaient les bâtiments anglais aux flancs larges, aux mâtures courtes, aux formes simples et sans ornements. Quelques-uns cependant de ces derniers me parurent devoir être rangés dans une autre catégorie; ils étaient très-soigneusement arrangés, taillés pour la marche, enfin avaient cette apparence de solidité confortable qui séduit les passagers et les décide à tenter de longues traversées. En les voyant, je pensai, et avec raison, que les armateurs britanniques, ne trouvant plus aux Indes aussi facilement qu'autrefois des chargements de retour, sacrifient, ainsi que les nôtres sont contraints de le faire depuis longtemps, les grosses cargaisons aux bénéfices souvent précaires que rapporte le transport des passagers: preuve indubitable à mes yeux de la décadence du commerce de nos rivaux au Bengale.

Tous les navires français qui défilaient pour ainsi dire sous mes yeux, n'étaient pas également bien espalmés; et plusieurs petits trois-mâts ou bricks à la mine pauvre n'avaient rien de flatteur pour notre amour-propre national. Ils appartenaient à cette classe de bâtiments marchands qui, employés à la navigation entre la France et Bourbon, font le cabotage sur les

côtes de l'Indostan et de la presqu'île malaise, en attendant que la récolte des sucres étant terminée dans notre colonie, ils trouvent des chargements à rapporter en Europe. Ce genre de trafic, quoique secondaire, n'est pourtant pas sans quelque importance, et pourrait même en acquérir bien plus, si les droits d'ancrage, de pilotage, etc., étaient moins onéreux, non-seulement dans les possessions de la Compagnie, mais plus encore à Bourbon ainsi qu'à Pondichéry, où cependant les intérêts généraux de notre commerce devraient l'emporter sur les intérêts de localité. Malheureusement il n'en est rien, et les autorités de ces colonies se montrent non moins sourdes aux réclamations des armateurs dont les navires sont employés à ce grand cabotage, que le gouvernement indien auprès duquel, il faut aussi en convenir, nos marchands ne sont nullement soutenus.

Ces diverses réflexions m'étaient suggérées par la vue des caboteurs indigènes, arabes ou malais, dont chaque marée amenait de la mer ou du haut du fleuve des bandes auprès de nous : tous arboraient les couleurs britanniques, et à la faveur de cette protection ils pouvaient, en payant des droits modiques, fréquenter librement tous les points maritimes de l'Indostan. Aussi est-ce par eux que Calcutta et Bombay voient affluer sur leurs marchés les productions de l'Asie, et que les négociants sont parvenus à répandre les produits des fabriques anglaises jusqu'aux lieux les plus reculés de cet immense continent.

Ce mouvement continuel de navires de cent espèces

et de formes plus singulières les unes que les autres, m'intéressait sans doute beaucoup, mais ne pouvait calmer l'ennui que j'éprouvais en voyant la frégate condamnée au repos, malgré le beau temps, par les brises faibles ou contraires et surtout par l'absence des bateaux à vapeur destinés à la remorquer, et qui, depuis leur fuite précipitée le soir même de notre arrivée à Sagor, n'avaient plus reparu. Le pilote que son expérience consommée, ses bonnes manières, et son titre de doyen parmi ses collègues, avaient fait choisir par le chef des mouvements du port de Calcutta pour nous conduire, partageait mon juste mécontentement; aussi attendait-il avec non moins d'impatience que moi une occasion favorable de nous sortir, sans l'aide d'aucun secours étranger. Cette occasion se présenta enfin le 11 octobre au matin; nous mîmes sous voiles; poussée par une brise favorable, *l'Artémise* franchit toutes les passes difficiles, et dans l'après-midi le vaste Océan s'ouvrit encore une fois devant nous.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

NOTES.

Note 1, page 23.

Sans doute que sept années amènent bien des changements dans les hommes et les choses; on n'en trouvera que trop de preuves en parcourant cet ouvrage, où je décris des pays dont j'ai longuement parlé dans le voyage de *la Favorite*. Cependant, quelque grands que soient ces changements, ils ne peuvent l'être assez pour avoir renversé complétement la face de ces mêmes pays sous le double rapport moral et matériel. Je cours donc le risque de reproduire souvent les mêmes pensées en traitant les mêmes sujets; et ma crainte de commettre une faute si grave pour un écrivain, est d'autant mieux fondée, que les relations de mes deux campagnes autour du monde étant complément, pour ainsi dire, l'une de l'autre, elles doivent nécessairement, afin que mon but soit rempli, celui d'instruire, être lues successivement.

Éviter cet écueil est chose bien difficile; je le sens en ce moment, où pour la seconde fois Bourbon s'offre à mes observations: aussi viens-je prier les lecteurs de fermer les yeux sur les nombreuses répétitions qui m'ont échappé déjà et m'échapperont sans doute par la suite, en considération de tout ce que ma tâche a d'épineux.

Note 2, page 29.

Depuis cent années au moins, Madagascar, cette grande île, que de tout temps, chez nous, les partisans de la colonisation ont choisie pour le théâtre de leurs essais, a vu si souvent notre pa-

villon planté sur ses rives, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, puis bientôt abandonné, que l'on doit craindre de lui voir subir, en moins de temps encore, le même sort à Noe-Beth. La France y perdra-t-elle beaucoup? je ne le pense pas. Ce sera tout simplement une tentative de plus faite en vain pour nous établir sur une terre qui jusqu'à présent a englouti, sans aucun bénéfice pour la France, ses hommes et ses trésors.

Lorsqu'à la fin du dix-septième siècle, celle-ci cherchait à s'établir sur les côtes méridionales de Madagascar, son gouvernement commettait une faute, comme l'événement ne l'a que trop prouvé, mais du moins il pouvait donner des raisons assez plausibles en faveur de ses projets. Chaque nation européenne, voulant consolider sa puissance sur les bords de l'océan Indien, formait des établissements partout où, dans son ignorance de l'état politique et commercial de ces contrées, elle croyait trouver des avantages pour ses armateurs et un point d'appui pour sa politique. Il était naturel que la France imitât leur exemple, et d'autant mieux qu'à cette époque où l'Ile de France et Bourbon étaient à peine habitées, elle manquait d'un point de relâche pour ses flottes dans leurs voyages vers ses comptoirs indiens. Depuis lors les choses ont bien changé. La première de ces deux îles, devenue, sous notre protection, une colonie importante, a subi le même sort que le cap de Bonne-Espérance et l'Indostan tout entier; elle appartient aussi à la Grande-Bretagne; et Bourbon seul, reste un peu important de l'ancienne splendeur de la France dans ces contrées, se trouve complétement isolée au milieu des plus considérables possessions de nos rivaux.

Ainsi donc, nous sommes revenus, après tant de sang répandu et de trésors dépensés, au point où nous étions il y a deux siècles, et, comme alors, sommes réduits à chercher encore sur les côtes de Madagascar un lieu de relâche pour nos escadres. Les circonstances sont-elles plus favorables à ce projet aujourd'hui que par le passé? Non, puisque en outre des obstacles que nous opposent, non moins à présent qu'autrefois, un climat horriblement malsain et le caractère remuant des Madécasses, il faut lutter contre l'influence sans bornes que les Anglais exercent sur ces derniers. Les tribus indigènes, qui jadis avaient accueilli nos émigrants favorablement, jouissent-elles encore de leur indépendance? Non, car les

féroces Ovas, nos ennemis jurés, les ont presque toutes subjuguées ou exterminées. Enfin sommes-nous en position d'espérer que celui de tous ces établissements successivement formés et abandonnés que nous nous déciderions à conserver, puisse, en cas de rupture avec la maîtresse de l'Inde, résister aux forces considérables que celle-ci enverrait de l'Ile de France, du cap de Bonne-Espérance, et même des ports de la presqu'île, pour s'en emparer? Non encore, à moins qu'il ne soit, comme beaucoup de personnes le demandent, entouré de remparts formidables et défendu par une nombreuse garnison. Sans doute qu'un semblable projet est plus digne d'une grande nation que ces essais de colonisation qui jusqu'ici n'ont pas servi à autre chose qu'à augmenter les dépenses, et donner inutilement de l'ombrage à nos rivaux. Mais un pareil établissement coûterait des trésors, et devrais-je heurter la manière de voir de ces mêmes personnes qui poussent le gouvernement à l'adoption d'un aussi dispendieux projet, j'ajouterai qu'il me paraît tout à fait inutile. En effet, quelle garantie de résistance offrira en temps de guerre, c'est-à-dire au moment où elle devra dédommager ses fondateurs des sommes immenses que sa construction aura coûté, une citadelle ou même une ville fortifiée, située à plusieurs milliers de lieues de toute possession française capable de la secourir, et dont la garnison aura à redouter, non-seulement les armes d'un puissant ennemi, mais de plus les nations indigènes voisines qui, dans cette circonstance, ne manqueront pas, comme elles l'ont toujours fait depuis trente années, de se déclarer contre nous? L'exemple de l'Ile de France, tombée sans presque coup férir aux mains des Anglais, malgré une population toute française et ses nombreuses ressources, vient suffisamment, il me semble, à l'appui de ce que j'avance ici.

On prétend qu'un pareil établissement, en outre de la protection qu'y trouveraient les navires de l'État en temps de guerre, leur offrirait un abri ainsi qu'aux bâtiments marchands, quand les uns et les autres seraient chassés des rades de Bourbon par les ouragans. On veut même en faire le rendez-vous des paquebots à vapeur au moyen desquels il serait question d'établir des communications suivies entre cette colonie et Suez; comme si les plusieurs centaines de lieues qui séparent notre unique possession dans cette partie de l'océan Indien de Madagascar, ne rendraient pas complé-

tement illusoires pour les navires de toute espèce, les avantages nautiques que peuvent offrir les côtes de cette île, alors même qu'un climat mortel n'en éloignerait pas suffisamment les équipages.

Non, il faut, suivant moi, que la France se soumette encore aux conséquences du rôle inférieur que ses malheurs passés la forcent de jouer dans l'Inde; tous les efforts matériels qu'elle tenterait en ce moment pour le changer, seraient aussi inutiles que dispendieux: elle doit attendre patiemment, tout en se préparant des chances favorables pour l'avenir, que sa rivale subisse à son tour la destinée de toutes les grandeurs humaines : moment qui n'est pas éloigné, car l'horizon politique de l'Asie est gros d'événements dont les résultats ne peuvent manquer d'être fatals à la puissance britannique. Que notre gouvernement ferme donc l'oreille à toutes les propositions qu'on lui fait sans cesse de fonder de nouveaux établissements sur Madagascar : autant d'essais en ce genre, autant de dépenses considérables faites par l'État sans aucun dédommagement pour lui. Ces propositions sont dictées, je n'en doute pas, par un bon motif, celui de donner une plus grande activité au commerce maritime, d'assurer un point de relâche à nos escadres ainsi qu'aux paquebots à vapeur, dont le passage à travers la mer Rouge dans leur route vers l'Égypte nous assurerait, à ce qu'on prétend, une sorte de participation aux affaires politiques qui s'agitent de ces côtés; prétention trop tardive ou prématurée, comme je le montrerai plus tard. Mais sous cette sollicitude pour l'honneur national, se cachent des intérêts de localité, lesquels, dans ce cas, étant d'une trop dispendieuse exigence, doivent être, ce me semble, négligés par nos gouvernants. Que ceux-ci décident d'une manière équitable l'importante question des sucres; qu'ils favorisent plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent les relations de Bourbon avec les diverses contrées riveraines de l'océan Indien, et ils auront rempli convenablement, suivant moi, leurs obligations envers cette colonie.

Note 3, page 42.

Le nombre des colons qui pourraient suivre ce dernier parti est bien faible en comparaison de ceux auxquels leurs créanciers

viendraient arracher l'indemnité que leur aurait accordée la générosité nationale. En effet, presque tous, luttant depuis longues années contre mille embarras financiers causés par la baisse de prix qu'a fait éprouver au sucre en France, la concurrence de cette denrée fabriquée chez nous, doivent généralement plus que ne valent leurs nègres et leurs habitations. Ces dettes, ils les ont contractées envers les capitalistes de nos grandes villes maritimes; de sorte que la nation, alors qu'en faisant un énorme sacrifice pour payer une partie de la valeur des esclaves libérés, croira dédommager les colons et leur assurer des moyens d'existence, ce sera aux mains de nos financiers métropolitains que tomberont les millions, et les planteurs auxquels ils étaient destinés, n'auront, pour la plupart, que la misère en partage.

Dans quelle cruelle alternative ne se trouveraient-ils pas! reviendront-ils en France pour y subir les cruelles conséquences de la perte de leur fortune, pour échanger leur genre actuel d'existence contre une vie de privations, contre la pauvreté; ou bien s'exposeront-ils, en restant dans leurs foyers, au sort qui les y attend, celui de maîtres tombés au niveau de leurs anciens domestiques, gens persuadés qu'ils ont de vieilles injures à venger, et que les préjugés qui séparent les deux couleurs aux colonies doivent être noyés dans des torrents de sang?

Que dans cette importante affaire de l'émancipation des esclaves, le gouvernement n'agisse donc pas avec précipitation, car il a des intérêts diamétralement opposés à ménager. D'abord, ceux de la métropole, dont les finances sont trop précieuses pour être prodiguées, même au nom de la philanthropie; ensuite, ceux des colons qu'on n'a pas le droit de dépouiller de leurs propriétés sans leur assurer un dédommagement convenable : dédommagement qui ne peut manquer d'être extrêmement dispendieux pour le trésor public, puisqu'il doit, d'une part, assurer l'existence des planteurs, et, de l'autre, mettre la métropole à l'abri de leurs futures réclamations. Ces deux obligations sont également très-difficiles à remplir : aussi ai-je toujours pensé, malgré mon vif désir de voir la servitude bannie de nos possessions, qu'il fallait marcher à pas lents dans cette voie, et attendre du temps seulement l'effet des mesures aussi justes que sages prises depuis vingt années, chez nous, en faveur des esclaves. C'est ainsi qu'on arrivera sans avoir im-

Note 5, page 53.

Cette question des sucres est tellement majeure, tellement brûlante aujourd'hui, il y a tant d'hommes d'État distingués occupés à lui trouver une solution capable de satisfaire tant d'intérêts opposés, que je ne l'aborde qu'en tremblant. Aussi, en me décidant à en parler ici, mon seul but est de présenter les résultats bons ou mauvais des réflexions que m'a suggérées le désir de voir le conflit entre les colonies et les fabricants de sucre indigène résolu d'une manière également tolérable pour les deux partis. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, on s'est éloigné du but en discutant; et les avantages ainsi que les inconvénients de chaque mesure ont été tour à tour exagérés. Les théories sont venues prendre la place de la réalité. Enfin, les avocats des deux parties adverses, dans leur envie de faire triompher la cause qu'ils ont embrassée, représentent les choses, non comme elles sont, mais telles qu'elles devraient être.

Qu'on ne pense pas que je vienne ici en partisan, quand même, des colonies ou de nos manufactures, joindre ma voix à celle de tant de personnes qui prétendent que les unes ou les autres doivent être nécessairement sacrifiées. Non, je crois au contraire que le gouvernement fera bien d'employer tous les moyens à sa disposition pour établir un juste équilibre entre elles, les faire travailler en même temps à la prospérité de la France et au bien-être des consommateurs, au lieu de se préparer, en supprimant une des industries rivales, des regrets amers pour une époque non éloignée.

En effet, si l'on cherche à percer le voile d'exagération dont chaque parti s'est efforcé d'envelopper la question, on verra qu'elle peut être ramenée à des principes très-simples, qui, une fois bien compris, donneront, j'espère, gain de cause à mon opinion sur ce sujet.

Quoique ne partageant pas complétement la haute opinion que les défenseurs des colonies ont de l'utilité dont ces dernières sont à notre commerce maritime, je conviens que leur ruine aurait des conséquences fâcheuses pour nos manufactures et notre marine marchande. Mais ces conséquences sont-elles tant à redouter, que pour s'y soustraire on sacrifie une branche d'industrie, laquelle, par ses nom-

breuses relations avec l'agriculture, et la quantité de provinces où elle est exploitée, peut être considérée comme nationale? Je ne le pense pas, et pour plusieurs raisons qui me semblent incontestables, aujourd'hui surtout que l'affranchissement des esclaves paraît être une chose arrêtée définitivement.

Comment! c'est à l'instant même où par cette mesure aussi impolitique qu'inopportune on rend plus que douteux l'avenir de nos pauvres petites colonies, que vous allez sacrifier à de prétendues espérances de prospérité commerciale et maritime une branche d'industrie florissante dont aucun événement ne peut priver la France, et qui, sagement protégée, doit livrer aux consommateurs, à un prix toujours décroissant, une denrée devenue pour eux de première nécessité!

En vain l'on prétend que la Martinique, Bourbon et la Guadeloupe pourraient offrir ces précieux avantages, si le monopole de la production du sucre leur était garanti. C'est une grande erreur. Les planteurs comprennent trop bien le danger de leur position, et en même temps sont trop malheureux pour oser jamais contracter de nouvelles dettes, alors même qu'ils trouveraient des bailleurs de fonds, dans le but d'améliorer leurs produits en perfectionnant, au prix d'énormes dépenses, leurs moyens de fabrication. Ils savent parfaitement que dans le cas fort douteux où l'affranchissement des esclaves ne leur serait pas aussi fatal qu'ils le craignent, tous leurs efforts, soutenus par de nouveaux sacrifices pour abaisser encore le prix du sucre, ne pourraient jamais les mettre à même de soutenir en Europe la concurrence écrasante que leur fera avant peu le sucre de l'Inde, lorsque la Grande-Bretagne admettra enfin chez elle ces denrées comme produits nationaux.

Qu'on ne se fasse pas illusion, l'heure dernière des colonies à sucre va sonner; et dans cette circonstance, le devoir de tout gouvernement sage et juste est de rendre leur agonie la moins désastreuse possible pour leurs habitants; d'un autre côté, il ne doit pas faire trop bon marché des intérêts de la métropole en faveur de ces derniers. Mais malheureusement nos ministres, violentés, suivant toute apparence, par les exigences des partis, paraissent sur le point d'oublier ce principe sage; ils se trouvent, on ne peut en disconvenir, dans une position très-épineuse, mais, sans doute, elle ne les décidera pas à assumer sur leurs têtes une immense res-

possibilité, en jugeant définitivement de quel côté restera l'avantage dans la lutte d'intérêts engagée depuis dix années entre notre industrie sucrière indigène et nos possessions d'outre-mer.

J'ai exposé plus haut les raisons qui, suivant moi, s'opposent à ce que nos manufactures soient sacrifiées. Ces raisons sont basées, sur le peu de chances de durée que présentent les colonies; puis, l'impossibilité où elles vont se trouver bientôt, par la force même des circonstances, de suffire à la consommation de la métropole; enfin sur leur capture probable par les Anglais, en cas de guerre maritime. D'un autre côté, le moyen qu'on paraît vouloir employer pour les débarrasser de la concurrence à laquelle elles attribuent leur état de souffrance, est mauvais sous tous les rapports, puisqu'en l'employant, on sacrifie complétement les finances de la France et les intérêts de sa population à des avantages futurs plus que douteux. En agissant ainsi, les ministres se préparent des embarras dont ils ne pourront jamais sortir. En effet, pense-t-on qu'avec une administration aussi changeante que la nôtre, une loi ait assez de force pour détruire complétement une branche d'industrie à laquelle se lient d'immenses intérêts agricoles et manufacturiers? Est-il donc si difficile de voir que nos fabricants de sucre indigène, en consentant pour la plupart au rachat de leurs usines, se promettent tacitement de les faire payer le plus cher possible à l'État; et de plus, se réservent le bénéfice des chances qui, un peu plus tard, leur permettront de rompre le marché sans restituer les millions reçus? Ils prévoient très-bien que les événements militeront en leur faveur et forceront tôt ou tard le gouvernement d'avoir recours de nouveau à leur industrie pour se tirer de l'impasse où il se sera engagé. Ne savent-ils pas aussi que derrière eux se groupent une foule de gens, soit propriétaires de terres ou fermiers, soit spéculateurs, engagés d'une façon ou d'une autre dans la fabrication du sucre de betterave, qui n'attendent que la consécration du principe de remboursement par les chambres législatives, pour accabler celles-ci de leurs demandes en dédommagement des pertes que le nouvel ordre de choses leur aura causées, et auxquelles l'on devra faire droit, sous peine d'être taxé d'injustice ou d'inconséquence? Le sacrifice demandé à la nation est de quarante millions! heureuse si elle en est quitte pour le double de cette immense somme, et de plus, n'est pas

obligée de faire de nouvelles avances dans quelques années pour raviver l'industrie que l'on veut étouffer aujourd'hui !

D'après les calculs présentés au Palais-Bourbon, les énormes capitaux livrés comme indemnité aux fabricants de sucre indigène, doivent être remboursés en dix ans au trésor par les douanes; et c'est sur de pareilles promesses que beaucoup de personnes ont donné leur assentiment à la mesure proposée, sans songer qu'au temps où nous sommes, dix années sont dix siècles, pendant lesquels les colonies à sucre seront ruinées immanquablement, soit par l'affranchissement des esclaves, soit par la crise commerciale qui s'opère actuellement en Europe; ou bien enfin, par les machinations de l'Angleterre, laquelle n'attendra pas même une déclaration de guerre pour pousser nos Antilles dans le gouffre où les siennes expirent en ce moment.

Ces observations sont trop claires et trop patentes pour ne pas avoir frappé quelques-uns des hommes d'État aux yeux desquels le rachat des sucreries indigènes paraît le seul moyen de sortir de la situation difficile où les ont mis les exigences des partis; aussi cherchent-ils à les combattre, en prétendant qu'une fois cet acte accompli, dans le cas où nos colonies succomberaient, le commerce maritime de la France irait alors dans tous les pays du monde échanger les produits de nos manufactures contre le sucre nécessaire à la consommation de la métropole; de façon que, suivant eux, cette dernière trouverait au nouvel état de choses une ample compensation de la perte des deux industries sucrières rivales. Comment ne prévoient-ils pas qu'alors, comme il arrive aujourd'hui, nos armateurs trouveraient partout la concurrence anglaise contre laquelle nos fabriques ne peuvent lutter? Nous tomberons ainsi immanquablement dans la dépendance de l'étranger pour une denrée de première nécessité, et que dans ce moment notre sol peut nous fournir au delà même de nos besoins.

Enfin, j'ajouterai un dernier mot en faveur de l'opinion émise par moi sur cette grande question. Je dirai franchement que le remboursement de la valeur des fabriques de sucre indigène me paraît une mesure non pas seulement impolitique, onéreuse pour les finances, mais peu morale, en ce qu'elle encourage, sanctionne même, pour ainsi dire, cette coupable disposition, contagieuse pour beaucoup de gens, qui depuis 1830 a fait de déplorables progrès parmi

les personnes s'occupant de spéculations; encourage, dis-je, cette disposition à considérer les finances de l'État comme une mine, dont l'exploitation doit appartenir au plus puissant ou au plus rusé; en sorte qu'aujourd'hui, la plupart des capitalistes qui, seuls ou réunis en compagnie, se sont chargés de l'exécution de quelque grande entreprise d'utilité publique approuvée par les chambres, ne l'ont fait qu'avec l'intention tacite de forcer un jour ces dernières à intervenir dans leurs affaires d'une manière favorable pour leurs spéculations, par la crainte d'exciter la clameur publique, en laissant en souffrance des intérêts généraux. Or, je le demande, n'est-ce pas là l'histoire de beaucoup de fabriques de sucre de betteraves qui certainement n'auraient pas fonctionné aussi longtemps, ou même n'auraient pas été établies, sans l'espoir qu'avaient leurs fondateurs de les voir achetées par l'État?

Ainsi donc, puisque les colonies ne doivent pas être sacrifiées, parce que leur ruine serait une iniquité criante envers leurs habitants et ferait un grand tort à la marine ainsi qu'au commerce français; que, d'un autre côté, la destruction des sucreries indigènes serait une mesure aussi imprudente que dispendieuse, et compromettrait d'une manière très-grave les intérêts de notre agriculture et des consommateurs, il faut que le gouvernement, protecteur impartial de tous ces intérêts, se montrant insensible aux clameurs par lesquelles les avocats des colonies ou ceux des fabricants de la métropole aspirent à faire pencher la balance en faveur de leurs clients, il faut, dis-je, que le gouvernement, tout en laissant aux producteurs l'indépendance raisonnable, sans laquelle ils ne peuvent améliorer leurs produits, parvienne à faire marcher de front les deux industries rivales, au moyen de droits calculés d'une manière équitable et libérale à la fois, mais perçus sans ménagements pour l'égoïsme et la mauvaise foi, ces ennemis jurés du bien général.

Note 6, page, 58.

De tous les corps militaires, celui auquel notre gouvernement montre le plus de confiance, c'est sans contredit la marine; son genre de service l'exige, et quelque grande qu'ait été cette confiance, surtout depuis la paix de 1814, jamais, ou du moins bien rarement,

l'administration a eu lieu de s'en repentir. Combien de fois n'a-t-elle pas rendu justice à la manière économique dont les nombreuses expéditions lointaines entreprises ces dix dernières années ont été exécutées, ainsi qu'aux diminutions considérables que présentent aujourd'hui les dépenses de nos fortes stations en pays étranger! Tous les officiers qui ont des commandements indépendants, capitaines comme amiraux, comprenant combien cette faculté dont ils sont investis de tirer sur leur simple signature des sommes considérables sur l'État, est honorable pour eux, et en même temps leur impose de graves obligations, ne négligent rien pour justifier l'une et remplir dignement les autres. De quelle prudence, de quelle fermeté à la fois n'ont-ils pas besoin, quand leurs missions sont lointaines, pour défendre les intérêts confiés à leurs soins contre l'avidité et la mauvaise foi des marchands, qui tantôt se coalisent, dans le but de leur faire la loi; tantôt abusent sans honte de leur ignorance des localités; ou bien enfin, ne cherchent à l'emporter aux adjudications des fournitures, qu'avec l'intention de forcer, par des retards amenés adroitement, le commandant français à faire de nouveaux sacrifices pour avoir ses approvisionnements, plutôt que d'entamer des débats judiciaires ou administratifs, qui retarderaient considérablement son départ, et par conséquent pourraient compromettre le succès de sa mission! En vain nous cherchons de tous côtés dans ces circonstances des renseignements, soit auprès de nos compatriotes, soit auprès des négociants ou des fonctionnaires du pays; la crainte de se compromettre, ou l'envie de partager les dépouilles de l'étranger, leur ferme la bouche; aussi n'est-ce qu'à force de précautions, de surveillance, et surtout d'économie, que les chefs d'expédition parviennent à ménager les deniers de l'État.

Sans doute que, dans nos colonies et les places où se trouvent des consuls français, nous n'éprouvons pas les mêmes ennuis, les mêmes tribulations, puisque, sur notre simple demande, tout ce dont nos bâtiments ont besoin est fourni par l'administration coloniale ou l'autorité consulaire. Mais dans cette manière d'agir, il y a des inconvénients qui, tout indépendants qu'ils sont de la volonté des deux parties contractantes, n'en portent pas moins un assez grave préjudice aux intérêts du trésor, et sur lesquels je crois bien faire d'appeler l'attention du gouvernement.

En arrivant sur la rade, le commandant du navire de guerre doit adresser au gouverneur de la colonie, ou bien au consul si le pays est étranger, un état des munitions et des vivres dont il a besoin; état ordinairement basé sur les consommations mensuelles faites à bord durant les dernières traversées; de son côté, l'administration locale ou le consul s'empresse de procurer les articles demandés, et les livre aux commissions du bord chargées par les règlements d'en constater la quantité et la qualité. Tout cela est très-légal, conforme même aux principes de la plus sévère droiture, mais nullement, suivant moi, à ceux de l'économie. En effet, des deux parties contractantes, l'une, celle qui demande et reçoit les articles fournis par le commerce local, en ignore complétement le prix, et semble même ne pas devoir s'en informer; l'autre, celle qui achète et livre les approvisionnements, ne croyant pas avoir d'autre obligation à remplir que celle de fournir les objets portés sur les états de demande, se les procure à tout prix, et ne fait aucune observation touchant la dépense énorme où leur achat entraîne souvent l'État; dépense qui la plupart du temps pourrait être évitée, ou du moins diminuée par quelques mois de retard.

Pourquoi l'administration centrale qui rend les capitaines responsables des dépenses de leur navire dans les places étrangères où ne se trouvent que des agents consulaires, n'agirait-elle pas de même envers eux, pour tous les pays sans exception, sur les côtes desquels les appellent les éventualités du service. C'est à eux seuls qu'appartient, rationnellement parlant, de décider, comme j'ai pris sur moi de le faire à Bourbon, de l'utilité plus ou moins grande, plus ou moins pressée, des approvisionnements dont leur navire a besoin; d'autant plus qu'à la fin du voyage, c'est eux seuls que l'on rend responsables, sinon matériellement du moins moralement, des dépenses que l'expédition aura causées au trésor. Ainsi donc, je considère comme une mesure sage, équitable et tout à fait dans l'intérêt des finances de l'État, que les commandants des escadres ou des bâtiments de guerre naviguant isolément soient non-seulement chargés de l'approvisionnement de leurs navires dans les ports étrangers où se trouvent des consuls de notre nation, comme les règlements veulent qu'ils le fassent dans celles qui ne se trouvent pas de cette catégorie, mais encore soient autorisés à exercer un contrôle très-étendu aux colonies françaises, sur les achats du

même genre confiés jusqu'ici aux soins des seules autorités locales; et je ne balance pas à certifier que si cette mesure était adoptée, l'administration de la marine y gagnerait beaucoup sous tous les rapports.

Note 7, p. 77.

Ce qui arrive aux Antilles britanniques de l'Ouest est bien fait pour ouvrir les yeux des gouvernements qui voudraient imiter nos voisins dans leur philanthropie envers les nègres. En effet, que font-ils en ce moment pour soutenir les cultures dans leurs colonies? Pas autre chose que ce qu'ils ont fait il y a plus d'un siècle pour les établir. De même qu'à cette époque reculée, ils ont été mendier des bras aux populations européennes des archipels atlantiques; et quand ils ont eu acquis de nouveau l'expérience que la race blanche ne pouvait impunément cultiver le sol des contrées intertropicales, leurs regards, pour la seconde fois encore, se sont tournés vers les bords africains, pour leur demander des cultivateurs capables de remplacer les nègres qui, conduits en esclavage aux Antilles et rendus à la liberté, ne veulent plus travailler.

Mais, en encourageant les colons à employer ce dernier moyen de salut, les négrophiles anglais donnaient un démenti formel aux principes dont le triomphe coûte à la Grande-Bretagne la prospérité de ses colonies à sucre, et causera immanquablement la ruine de celles des autres puissances européennes, à commencer par la France. Le cas était difficile, embarrassant, il pouvait compromettre la haute réputation d'humanité, à la faveur de laquelle l'Angleterre est parvenue à s'emparer de tout le commerce du continent africain, et à se faire considérer, pour ainsi dire, comme l'arbitre de la destinée des colonies à esclaves. Mais a-t-elle été jamais arrêtée par de semblables considérations, ou du moins ne sait-elle pas couvrir adroitement d'un voile de justice et de philanthropie toutes les mesures, même les plus illibérales, que lui font prendre les intérêts de son commerce ou de sa puissance? Ainsi, par exemple, dans le cas dont il est question ici, ne cherche-t-elle pas à faire croire au monde entier, sans même en excepter les nations dont elle veut entraîner les colonies dans le précipice où sont tombées les siennes, ne veut-elle pas, dis-je,

faire croire que c'est pour la plus grande gloire de Dieu et de l'humanité qu'elle va aujourd'hui arracher de pauvres nègres à leur pays natal, par l'appât d'une aisance à venir qu'il ne dépend pas d'elle de leur assurer, pour les conduire aux Antilles, dont la population refuse de cultiver les plantations? Elle y parvient cependant, mais seulement, il est vrai, auprès de ceux de nos compatriotes pour lesquels tout ce qu'elle fait est toujours un sujet d'admiration : car aux yeux des personnes qui ont été, comme moi, à même de la juger sur ses actes, et non d'après des semblants de philanthropie, cette espèce de recrutement de cultivateurs à la côte d'Afrique n'est qu'un trafic déguisé.

En effet, de quoi se compose ce renfort d'ouvriers noirs que les Antilles anglaises reçoivent aujourd'hui, surtout depuis que l'expérience a montré combien peu les blancs, même ceux des Açores et des Canaries, sont capables de remplacer les travailleurs nègres sous le ciel des tropiques? il se compose des captifs saisis sur les négriers par les croiseurs, et que, sous le prétexte de leur amendement religieux ou industriel, on livre pour sept années à des planteurs, dont ils doivent cultiver les terres en attendant l'époque de leur liberté. A ces pauvres serfs viennent se joindre ceux de leurs compatriotes qui, capturés également sur les négriers et conduits à Sierra-Leone depuis plus ou moins longtemps, se sont laissé séduire par les belles promesses des armateurs venus des colonies britanniques de l'ouest pour les engager, ou bien ont été contraints de prendre le même parti par les nombreuses vexations que, sous le prétexte de vagabondage ou de mauvaise conduite, leur font éprouver les autorités locales, dont la sévérité est excitée en cela par les ordres du gouvernement métropolitain.

Mais que sont les résultats de ces divers modes de recrutement auprès des besoins de laboureurs qu'épouvent les colonies anglaises, surtout à présent que le droit de visite, battu en brèche de toutes parts, va échapper à la Grande-Bretagne, et que les quelques milliers de nègres amassés à Sierra-Leone depuis quarante années, sont à peu près tous partis comme engagés pour les Antilles? Ces résultats sont à peine sensibles, tant le nombre des esclaves émancipés qui s'éloignent des travaux de la terre augmente rapidement. Aussi commence-t-on à demander des bras aux chefs africains qui, ne comprenant pas les subtilités légales auxquelles nos voisins

ont recours, pour voiler ce qu'il y a d'équivoque dans cette façon de se procurer des travailleurs, se croient revenus au temps où la traite se faisait ouvertement, et contraindront, sans nul doute, leurs sujets à devenir engagés, afin de palper la meilleure partie du prix de l'engagement; et cela d'autant mieux que les spéculateurs anglais, animés de l'amour du lucre, ne manqueront pas, quelle que soit la surveillance excercée sur leurs opérations, de les exciter à augmenter le nombre des émigrants par tous les moyens arbitraires ou même barbares, familiers aux souverains africains.

Comment calculer, avec de semblables parties contractantes, jusqu'où peuvent aller les iniquités causées par ce trafic? elles ne seront guère moins criantes que celles auxquelles la véritable traite donne lieu. Mais les apparences auront été habilement ménagées par le gouvernement britannique; et si quelque nation européenne également victime de l'affranchissement spontané des esclaves, veut, à son tour, aller un jour chercher des travailleurs sur la côte d'Afrique, les Anglais ayant atteint leur but, s'opposeront, au nom de la philanthropie, à ce que le moyen de sauver les colonies à sucre, employé aujourd'hui par eux, soit mis en œuvre par une autre puissance. Alors nos hommes d'État s'apercevront qu'une fois encore ils ont été dupes de la politique aussi adroite qu'égoïste de nos rivaux.

Je ne pense pas, du reste, que ceux-ci tirent un grand profit de ces moyens extrêmes auxquels le mal incurable dont leurs colonies sont frappées les contraint d'avoir recours. En vain ils espèrent que ces nègres, importés nouvellement de leur pays aux contrées intertropicales et mêlés à une population qui s'empressera de leur faire partager son aversion pour les blancs, rempliront fidèlement leurs engagements; non, sans doute, ils ne les exécuteront pas, et imitant le mauvais exemple qu'ont déjà offert les noirs libres engagés aux États-Unis, lesquels, à peine arrivés aux Antilles, se sont montrés non moins paresseux, non moins exigeants que les émancipés, ils feront bientôt cause commune avec ces derniers, exigeront, comme eux, de très-forts salaires, ou bien, comme eux encore, refuseront de travailler aux plantations ainsi qu'aux sucreries, et, au lieu d'être un secours pour les colons, accroîtront encore, au contraire, la masse de leurs ennemis.

N'ajoutons donc aucune croyance à ces comédies philanthropiques que jouent les premières autorités des colonies à sucre anglaises à l'arrivée des engagés africains dans leur gouvernement; comédies que les gazettes de Londres ont grand soin de citer toutes les fois qu'elles en trouvent l'occasion, comme une preuve de la bonne foi britannique; et soyons persuadés, au contraire, que si la France, entraînée par l'exemple et les conseils intéressés de sa voisine, consentait jamais à l'affranchissement des esclaves de ses trois petites colonies, il ne lui resterait plus aucun moyen de réparer le mal qu'elle aurait fait en agissant ainsi, d'abord à elle-même, puis à leurs habitants.

Note 8, page 108.

En effet, une longue séparation ne m'avait pas effacé du souvenir de mes anciens amis de l'Ile de France. Je les retrouvai aussi empressés, aussi affectueux, que sept années auparavant. Cette fois encore, ce fut au procureur général de la colonie, M. d'Épinay, à sa charmante femme; à leurs beau-frère et belle-sœur M. et Mme Laavergne; enfin, aux parents des uns et des autres, que je dus la plupart des heureux moments dont j'ai joui pendant cette relâche. Auprès d'eux ainsi qu'au milieu de la famille Pitot, avec le respectable chef de laquelle j'avais contracté, dès l'époque du passage de *la Favorite* au Port-Louis, de doux liens d'hospitalité, je rencontrai cette cordialité, cet abandon si précieux pour le voyageur exilé loin de toutes ses affections. Par leurs soins, le cercle de mes connaissances s'étendit promptement, et je fus comblé d'attentions par plusieurs compatriotes recommandables sous tous les rapports, qui m'accueillirent dans leurs maisons avec autant d'empressement que de générosité. Que tous mes amis de cette ancienne possession française qui liront ces lignes, veuillent bien se souvenir du capitaine de *la Favorite* et de *l'Artémise :* il le mérite, car pour lui, ses deux séjours parmi eux seront toujours les deux plus agréables épisodes de ses longues campagnes de circumnavigation.

Note 9, page 128.

Sans doute qu'Agaléga n'est qu'un rocher perdu au milieu de

l'Océan; mais comme dans quelques circonstances nos bâtiments de guerre peuvent se trouver dans le cas d'y relâcher, je crois devoir donner ici quelques renseignements nautiques qui mettront les capitaines à même d'aborder sans crainte cet écueil.

Ces renseignements leur seront, il me semble, d'autant plus utiles que la petite île dont il est question ici n'offre réellement ni mouillage, ni même d'abri aux navires. On assure bien, il est vrai, qu'à son extrémité S.-E., nommée pointe *Taille-Vent*, ils peuvent laisser tomber l'ancre tant que souffle la mousson de N.-O., celle qui dure depuis novembre jusqu'en avril, et aller ensuite stationner à la pointe N.-O. de l'île durant le reste de l'année, c'est-à-dire lorsque les vents alizés de S.-E. se font sentir. Mais, suivant moi, ce qui a paru aux pratiques du pays exécutable pour les caboteurs de l'Ile de France, ne doit pas être imité par des trois-mâts d'un assez fort tirant d'eau.

En effet, de ces deux ancrages le premier n'est que faiblement abrité contre les vents de l'ouest au nord; la houle y est constamment forte; il se trouve très-près des récifs; enfin, comme ceux-ci n'offrent aucun passage aux embarcations, les communications avec le rivage ne peuvent avoir lieu qu'au moyen des pirogues du pays. L'autre mouillage ne présente pas les mêmes inconvénients; le fond est bon jusqu'à un mille environ au large des coraux; la mer y est ordinairement belle, et une coupée dans les brisants permet aux canots d'aborder aisément à terre; mais tous ces avantages disparaissent devant le risque d'aller à la côte si la brise du large se déclare spontanément, ce qui arrive quelquefois avant qu'on ait pu appareiller. Ainsi donc, on peut considérer, généralement parlant, ces deux mouillages comme mauvais, sinon impraticables : pourtant les marins n'en doivent pas moins venir à Agaléga, parce que rien n'empêche qu'ils n'atteignent sous voile et sans aucun danger le but qu'ils se sont promis en y relâchant, celui de prendre des rafraîchissements, de l'eau et du bois à brûler, toutes choses qu'ils peuvent obtenir en assez forte quantité. Il ne faut pas cependant que la certitude de trouver un grand fond à toucher les récifs et d'avoir un feu allumé chaque nuit devant l'établissement durant leur présence sur cette côte, leur inspire une trop profonde sécurité; car les ras de marée sont communs, et parfois très-violents dans ces parages; de plus, des coups de vent,

voire même des ouragans, viennent de temps à autre signaler le commencement ou la fin de l'hivernage: j'ajouterai que les courants y sont très-variables en force et en direction. Il est vrai que, dans les circonstances ordinaires, ils s'éloignent peu de terre, et courent toujours, même lors des grandes marées, du sud-est au nord-ouest. On doit pourtant s'en défier; car un navire que le calme prendrait vis-à-vis de l'espèce de canal qui sépare l'île en deux parties pourrait être entraîné très-près des brisants, ainsi qu'il est arrivé à plusieurs navires de la station anglaise durant ces dernières années.

Du reste, la navigation de cette partie de l'océan Indien exige beaucoup de précautions, tant la plupart des îles dont il est parsemé sont entourées d'écueils à peu près inconnus. Je citerai particulièrement l'île Plane, située au nord d'Agaléga et de l'extrémité méridionale de laquelle se projette vers le sud un banc de roches porté sur les cartes comme recouvert de dix ou douze brasses d'eau, et sur lequel pourtant un baleinier a échoué en 1836, au moment même où, par un très-beau temps, on apercevait à peine la terre de ses barres de perroquet.

Note 10, page 157.

Ceylan, seule colonie royale britannique dans l'Inde, est un point trop intéressant du globe, surtout aujourd'hui qu'elle marche rapidement vers une grande prospérité agricole, pour que je me fusse borné à la description que je donne ici de Trinquemalay et de ses environs; aussi ai-je l'intention d'en présenter plus tard aux lecteurs un tableau aussi complet que me le permettent le cadre de cet ouvrage et les renseignements recueillis par moi à Colombo, chef-lieu de cette belle possession anglaise, lorsque j'y relâchai en novembre 1837.

Note 11, page 160.

L'amiral Keppel ne borna pas ses aimables procédés envers moi à la manière aussi bonne qu'affable avec laquelle je fus accueilli par lui. Il voulut que l'arsenal de Trinquemalay nous fournît les approvisionnements dont la frégate pouvait avoir besoin, et c'est

ainsi que je pus remplacer une ancre laissée parmi les rochers des Seychelles, des mâtures perdues ou brisées, ainsi que plusieurs autres objets d'armement qui commençaient à nous manquer; toutes choses que j'aurais payées un prix beaucoup plus élevé partout ailleurs dans l'Inde.

En citant un pareil fait, je veux non-seulement rendre un juste hommage au noble caractère de l'amiral Keppel, et payer une dette de gratitude, mais encore montrer un exemple du genre de procédés que doivent toujours observer entre eux les officiers appartenant à des marines militaires différentes : se rendre en temps de paix des services mutuels, protéger les marchands de tous les pays; et en temps de guerre, lorsqu'il faut se combattre, le faire avec courage, loyauté, mais sans cet acharnement, cette aversion nationale qui ferment les cœurs à tous les sentiments généreux et humains.

Note 12, page 229.

En ce moment s'agite une question qui est d'autant plus importante que non-seulement elle intéresse la seule peut-être de nos colonies offrant des chances de prospérité pour l'avenir, le Sénégal, mais encore met aux prises les partisans de la liberté illimitée du commerce et les personnes qui prétendent que ce dernier doit être parfois soumis, quand ses propres intérêts l'exigent, au joug du privilége. En abordant ici cette question, mon but n'est pas de me déclarer l'adversaire d'un de ces deux partis; loin de là; car je trouve que les arguments présentés par l'un comme par l'autre sont également bons; puis je crois devoir m'en tenir, touchant ce sujet, à ce que j'en ai dit dans le premier volume, à propos du commerce de Saint-Louis. Je viens donc seulement plaider la cause d'une pauvre petite colonie dont la prospérité ou la ruine semblent attachées à la solution de cette même question. Je veux parler de Pondichéry, à laquelle nos douanes ont fait tant de mal depuis trente années, et qui, non moins maltraitée par les autorités des possessions britanniques ou hollandaises aux Indes que par sa métropole, n'a pas d'autre débouché pour son principal produit, les guinées ou toiles bleues, que nos établissements sur la côte d'Afrique.

Telle est pourtant la dernière ressource que l'on veut lui ravir; et, pour entraîner notre gouvernement à cet acte aussi injuste qu'impolitique, il s'est formé une puissante coalition, composée de plusieurs grandes maisons de Bordeaux ainsi que de Nantes et des manufacturiers de Rouen.

Me sera-t-il aisé de faire comprendre clairement au lecteur comment notre comptoir sur la côte du Coromandel a pu exciter ainsi l'animosité d'aussi dangereux ennemis? Je n'ose m'en flatter; cependant, je vais essayer de remplir cette tâche, dans le seul but d'intéresser en sa faveur. Nous avons vu, dans le cours de cet ouvrage, que Pondichéry n'avait pas d'autre commerce un peu important que celui des toiles fabriquées en partie, il est vrai, sur le territoire anglais, mais toutes teintes en bleu dans les aldées françaises, pour lesquelles cette branche d'industrie est d'autant plus avantageuse qu'elle ne peut être exploitée avec cette perfection nulle part ailleurs aux Indes; ce qui est dû, à ce qu'il paraît, à la qualité des eaux bien plus qu'à l'adresse des ouvriers. Quel que soit le motif de cette supériorité, celle-ci n'en est pas moins la cause d'une exportation qui annuellement ne monte pas à moins de six cent quarante mille pièces de guinées, dont les deux tiers environ tirées écrues des possessions de la compagnie anglaise ont payé 5 pour cent de droit à cette dernière, qui, en outre, prélève également une taxe de 6 pour cent sur les cotons bruts passant de son territoire sur le nôtre.

Le trafic de cette espèce de tissus dont les bénéfices, tout bornés qu'ils sont, font vivre la population de notre comptoir, avait été toujours en croissant depuis la paix jusqu'en 1836; mais alors deux événements vinrent diminuer cette prospérité. D'abord les marchés de Java et de Sumatra, où deux cent quarante mille pièces étaient exportées chaque année, furent fermés à nos marchands par le droit de 25 p°/₀ dont les autorités de Batavia frappèrent cet article à son entrée sur le territoire hollandais; puis s'éleva au sein même de l'établissement une filature montée à l'européenne, qui, moyennant les avances de fonds qui lui furent prodiguées par l'administration coloniale, acquit, après toutefois quelques années d'épreuves malheureuses, une grande activité. Aussi ses intérêts se trouvèrent-ils bientôt en rivalité avec ceux des trafiquants non intéressés dans son exploitation, c'est-à-dire,

avec la presque totalité de la population de notre établissement indien.

D'abord les fondateurs de la filature se contentèrent de faire adopter leurs produits aux tisserands indigènes de préférence aux fils que fabriquaient les femmes du pays. Peu à peu ils étendirent le cercle de leurs opérations, et parvinrent à intéresser à leurs affaires, par conséquent à leurs succès, quelques-unes des plus fortes maisons de Bordeaux et de Nantes; puis, se trouvant ainsi suffisamment appuyés au sein de la métropole pour attaquer auprès du gouvernement l'industrie rivale de la leur, ils aspirent aujourd'hui à s'emparer du monopole de la fabrication des toiles bleues à Pondichéry. Les débats auxquels la traite des gommes au Sénégal donne lieu en ce moment leur offre une occasion favorable de réaliser leurs prétentions, en les couvrant, comme on le pratique d'ordinaire en pareil cas, du voile de l'intérêt général.

Il serait trop long d'expliquer ici comment le trafic des guinées entre Pondichéry et nos établissements sur les côtes occidentales d'Afrique a pris une telle extension, que ces derniers s'en trouvent encombrés. Peut-être que nos marchands indiens, privés tout à coup du débouché qu'ils avaient trouvé jusqu'en 1837 pour les toiles bleues à Java et à Sumatra, ont cherché à se débarrasser de la masse de ces dernières restées dans leurs magasins, en multipliant plus que les années précédentes les expéditions pour le Sénégal, dont les traitants, séduits par la baisse de prix ordinaire en pareil cas, se sont empressés de les acheter sans calculer que cette façon d'opérer amènerait immanquablement l'avilissement de cet article d'abord sur le marché de Saint-Louis, puis aux escales du fleuve où les Maures apportent les gommes. Sans chercher davantage quelle est la cause de cet encombrement, j'expliquerai seulement combien les conséquences en seront graves pour notre établissement du Coromandel, si le gouvernement, protecteur naturel de tous les intérêts, ne résiste pas aux obsessions des manufacturiers de Rouen et des capitalistes intéressés dans la filature de Pondichéry.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit bien souvent dans le cours de cet ouvrage touchant l'égoïsme, le peu de penchant aux améliorations, enfin, la soif du monopole que montrent généralement nos fabricants; je me bornerai à constater que ceux de Rouen en

donnent aujourd'hui une bien forte preuve par leurs efforts pour éloigner le commerce des toiles bleues de Pondichéry, afin de se délivrer d'une concurrence qui les gêne au Sénégal.

Ce débouché leur est-il complétement fermé? Non, sans doute, puisque, malgré cette concurrence qu'ils redoutent tant, ils ont vendu avec un profit convenable quarante mille pièces de guinées en 1826; mais, pour continuer la lutte, il fallait redoubler d'activité, diminuer encore le prix de la marchandise, à force d'industrie et d'économie dans la fabrication. La tâche a été trouvée trop forte, et ils ont préféré, comme moins dispendieux et plus commode, de solliciter l'exclusion des guinées de Pondichéry. En effet, qu'on ne se laisse pas séduire par les considérations spécieuses dont ils appuient leurs prétentions auprès du gouvernement. Ils disent, et c'est vrai, j'en conviens, qu'une partie des toiles bleues exportées de notre comptoir du Coromandel sont d'origine anglaise; mais ils n'ajoutent pas que ces toiles n'entrent sur notre territoire qu'écrues, c'est-à-dire, brutes, et ne pouvant guère être considérées que comme matière première jusqu'au moment où, teintes en bleu par nos ouvriers indiens, elles ont acquis une certaine valeur. Leurs avocats à Paris concèdent bien, à la vérité, que les étoffes de cette espèce, fabriquées à Pondichéry même, soient exemptées de la prohibition; mais ils ne font cette concession que parce qu'ils savent parfaitement que dans cette catégorie ne se trouvent guère que les guinées confectionnées avec les produits de la filature qui, à présent encore, fournit à peine la cinquantième partie de l'exportation, et fait payer ses produits 35 p°/₀ plus chers que les toiles bleues d'origine anglaise, sans qu'ils soient pour cela d'une qualité remarquablement supérieure. En sorte que cette concurrence n'aurait plus rien de redoutable pour eux, et laisserait à leur merci le commerce du Sénégal. Mais, en agissant ainsi, ils manquent de prévoyance, et ont mal calculé les chances de l'avenir; car si le prix des guinées dont les négociants de Saint-Louis ont absolument besoin pour la traite des gommes augmente sur le marché de la colonie, on y court le risque de voir les armateurs anglais qui fréquentent Portandic et les autres points voisins du Sénégal où ces ennemis de notre commerce cherchent à attirer les Maures, parvenir complétement au but qu'ils se proposent en leur offrant des guinées à beaucoup plus bas prix que nos trai-

tants, ce qui arriverait indubitablement si dans cette circonstance nos comptoirs indiens sont sacrifiés.

Les partisans de la filature de Pondichéry auxquels une pareille décision, si elle était arrachée au gouvernement, assurerait, à ce qu'ils croient, de grands profits, se trompent complétement, et payeraient probablement bien cher l'avantage qu'ils remporteraient sur leurs rivaux. Il est certain, en effet, que la compagnie anglaise, si l'exclusion qui menace ses toiles était prononcée, augmenterait sur-le-champ les droits de 6 p°|$_0$ qu'elle lève sur les cotons bruts à leur entrée sur notre territoire, pour se venger ou se dédommager du tort que le nouvel ordre de choses causerait à ses revenus. Alors, quel parti la filature tirerait-elle du monopole qu'elle aurait obtenu aux dépens de la prospérité de notre comptoir indien? Aucun; et, plus encore, l'enchérissement de la matière première dont elle ne peut se passer causerait sa ruine immanquablement.

Les manufacturiers de Rouen et leurs alliés les capitalistes intéressés dans la filature prétendent que les guinées expédiées de Pondichéry pour nos établissements africains sont mauvaises; c'est possible: mais pourquoi alors les achète-t-on en aussi grande quantité au Sénégal? Si nos armateurs indiens expédient des marchandises de qualité tant inférieure, ils en seront certainement les premières victimes, puisque leurs cargaisons seront dédaignées, repoussées, tandis que celles de leurs rivaux obtiendront la préférence. Mais non, la plupart de ces griefs sont mal fondés, et les manufacturiers de Rouen feraient mieux de combattre avec des armes loyales, c'est-à-dire en perfectionnant leurs moyens de fabrication, en se montrant moins avides de gain, enfin, en imitant les Anglais dans leurs efforts pour faire prévaloir leur industrie cotonnière sur celle des Indiens.

Quant aux actionnaires de la filature de Pondichéry, ils suivent une route qui n'est guère plus libérale et non moins dangereuse que celle dans laquelle leurs alliés de Rouen se sont engagés. Nous avons vu plus haut quel coup leur réserve sans doute la maîtresse de l'Inde, s'ils parviennent à fermer notre territoire aux guinées anglaises; or, ce coup qu'ils auront attiré sur notre colonie causera également la ruine de ses habitants.

Ainsi donc, si notre gouvernement prend la mesure qu'on le

presse d'adopter contre les trafiquants de Pondichéry, il accomplira la ruine de cet établissement pour ne procurer à l'industrie cotonnière de Rouen qu'un avantage précaire, qui en outre compromettra gravement l'avenir du trafic de la gomme au Sénégal, tandis que, d'un autre côté, les actionnaires de la filature de Pondichéry, principaux fauteurs du complot ourdi contre le commerce de nos établissements indiens, bientôt réduits eux-mêmes aux abois, subiront la juste punition que leur égoïsme aura attirée sur eux. Dans ce cas, comme dans presque tous ceux du même genre où ils se trouvent engagés à présent, nos ministres assumeront, s'ils cèdent aux exigences des manufacturiers, une bien forte responsabilité sur leurs têtes. Qu'ils n'oublient pas qu'avec ces derniers à un sacrifice devra bientôt succéder un autre sacrifice, et toujours aux dépens des autres genres d'industrie ou bien des consommateurs. De semblables faits ne s'accompliront pas sans exciter les justes clameurs des parties lésées; et nos gouvernants verront, au moment de l'attaque qu'ils auront à subir devant les chambres, en conséquence des réclamations des habitants de Pondichéry et du Sénégal, ils verront, dis-je, si leurs protégés actuels seront les derniers à se prononcer contre eux. C'est alors encore qu'ils apprendront à leurs dépens, de quelle juste réprobation est frappée chez nous toute idée de monopole, et en même temps quel danger court l'intérêt général du commerce, toutes les fois que l'administration sort du rôle qu'elle doit jouer envers ce dernier, celui d'un protecteur auprès duquel aucune considération privée n'a d'accès, et qui tient une balance exacte entre tous les intérêts comme entre toutes les branches d'industrie.

C'est à ce titre que je plaide ici la cause de nos compatriotes de Pondichéry; cause que déjà le ministre de la marine, ce défenseur naturel des colonies, a soutenue avec tant de supériorité contre celui du commerce, et qu'il gagnera, j'ose l'espérer, lorsque, avant peu, elle sera plaidée en dernier ressort devant une commission assemblée à cet effet : autrement, je le répète, les habitants indigènes ou de sang européen, ainsi dépouillés de leurs principaux, je dirai même de leurs seuls moyens d'existence, tomberont dans la plus profonde misère.

N'est-ce donc pas là une considération assez forte pour être opposée victorieusement aux injustes prétentions des fabricants

de Rouen; et l'administration de Pondichéry n'aura-t-elle fait depuis dix années d'aussi grands sacrifices financiers pour la filature élevée sous ses auspices, que pour la voir, aujourd'hui qu'elle prospère enfin, étouffer par une sorte de monopole la seule branche d'industrie que notre système de douanes ait laissée à ce malheureux pays?

Note 13, page 248.

Ces tardives restitutions de sommes amassées au préjudice du trésor public ont quelque chose de si singulier, et donnent une si haute idée de l'influence exercée par les *saints* ou *new light* sur la société anglaise aux Indes, que je crois devoir mettre sous les yeux des lecteurs, comme pièces justificatives, la traduction littérale de deux des nombreuses confessions anonymes de ce genre qui avaient paru dans les journaux de Madras depuis quelques années, lors de mon séjour au sein de ce chef-lieu de présidence.

Au s. trésorier du gouvernement.

Fort Saint-Georges, 9 janvier 1835.

Monsieur,

Vous voudrez bien recevoir la somme de 1,000 roupies (2,500 fr.) que je vous serai obligé de porter au crédit du gouvernement. Je le considère comme ayant des droits à cette somme, qu'il pourrait réclamer comme lui étant due.

J'espère, Monsieur, que vous m'excuserez de vous écrire une lettre anonyme; mais cette précaution empêchera des explications inconvenantes, et suffira, je pense, pour que le trésor rentre dans une somme qui lui appartient légitimement.

Je reste, Monsieur,
votre très-obéissant serviteur,
A. Z.

A la suite de cette lettre et dans le même journal se trouvait l'article ci-dessous:

La somme de 1,000 roupies a été, conformément au désir de

A. Z., donateur ou restituant, comme on voudra, mise au crédit du gouvernement.

Le s. trésorier du gouvernement.

Fort Saint-Georges, 30 février 1835.

Le s. trésorier du gouvernement a reçu une lettre dont voici l'exacte copie :

Une personne qui, étant au service de l'État, y a amassé, depuis quelques années, une somme par des moyens qu'elle considère aujourd'hui comme illicites, désire la restituer au gouvernement, à qui elle appartient de droit. Cette somme, y compris les intérêts, monte à 5,000 roupies (12,500 fr.), et est envoyée ci-jointe au s. trésorier, avec prière qu'un reçu paraisse dans la *Gazette* du fort Saint-Georges.

En conséquence de la lettre ci-dessus, la somme de 5,000 roupies a été portée au crédit du gouvernement.

Signé le s. trésorier.

Je me dispenserai de faire des commentaires sur ce qui précède; j'ajouterai seulement que si de pareils actes, auxquels peut-être le fanatisme religieux a eu beaucoup de part, et qui ont causé plutôt du ridicule que du scandale dans la société de Madras, pouvaient répandre quelques doutes sur la droiture de la généralité des employés européens de la Compagnie, je m'empresserais d'assurer qu'aujourd'hui on trouverait difficilement parmi les fonctionnaires un peu élevés des hommes auxquels leur conscience pût reprocher de semblables méfaits.

Note 14, page 170.

Au moment d'appareiller de Madras, je reçus de l'honorable chef d'une des premières maisons de banque de cette ville, et en même temps président de la chambre des communes, une lettre dont je donne ci-joint la traduction :

Au capitaine Laplace, commandant la frégate l'Artémise.

Madras, 31 août 1837.

Monsieur,

Nous ne voulons pas laisser partir *l'Artémise* de Madras sans vous exprimer, au nom des armateurs et du capitaine du navire *le Sir Édouard Paget*, aussi bien qu'au nôtre, comme agents de ces derniers, toute notre gratitude pour les prompts et importants services rendus par les charpentiers et matelots sous vos ordres, dans les réparations de ce bâtiment, lorsqu'il est revenu dernièrement de la mer presque entièrement démâté. Sans une pareille assistance, les difficultés et les retards que nous aurions éprouvés se seraient trouvés considérablement augmentés; et ce sera, nous en sommes persuadés, une source de satisfaction pour vous de penser qu'en outre du signalé service rendu aux armateurs d'un navire anglais, vous avez grandement contribué à améliorer la situation de nombreux passagers retournant en Angleterre, et qui auraient subi d'énormes dommages dans leur fortune si *le Sir Édouard Paget* n'avait pu être réparé en ce port.

Nous prenons la liberté de vous prier de faire agréer au capitaine Long, votre second, et aux officiers de *l'Artémise*, tous nos remercîments, pour la manière empressée avec laquelle ils ont toujours accueilli les demandes de secours que, d'après votre autorisation, nous leur avons souvent adressées, et nous vous offrons l'expression de nos vœux pour que votre voyage et votre retour en France soient également heureux.

Nous avons l'honneur d'être avec beaucoup de respect
vos humbles et très-obéissants serviteurs.
Arbuttnot et compagnie.

En insérant cette pièce, je ne cède nullement à un mouvement d'amour-propre, et n'ai pas d'autre but que de montrer combien, au prix de quelques sacrifices à peu près insignifiants pour l'État, les bâtiments de guerre peuvent rendre souvent d'importants services au commerce maritime : services qui sont à mes yeux d'une telle importance, que je ne balance pas à considérer leur accom-

plissement comme une des principales obligations imposées aux officiers de mon corps. Combattre et vaincre l'ennemi doit paraître, sans doute, bien flatteur, bien glorieux; mais protéger la marine marchande, lui offrir partout aide et protection, est une tâche non moins honorable pour les capitaines, et qui, bien remplie, augmente autant que les victoires la prospérité du pays.

Note 15, page 288.

Peut-être le lecteur trouvera-t-il des contradictions dans la manière dont j'ai jugé les mêmes fonctionnaires publics et les mêmes choses dans les deux chapitres où j'ai parlé de l'administration de la Compagnie des Indes; mais ces contradictions ne sont qu'apparentes, j'ajouterai même que je ne pouvais les éviter. En effet, obligé, par le genre de cet ouvrage, de traiter une matière aussi étendue que la puissance britannique en Asie, dans un nombre de pages qui suffirait à peine à la description d'une seule des mille parties de cette immense administration, je me suis trouvé dans l'obligation de m'en tenir souvent à des considérations générales, et de négliger, par conséquent, les nuances différentes que les sujets, quoique du même genre, peuvent offrir entre eux. Il en est résulté que lorsque, pour répandre plus de clarté sur un de ces mêmes sujets, il m'a fallu l'approfondir, j'ai paru quelquefois émettre une opinion contraire à celle que j'avais formulée quelques pages seulement peut-être auparavant; mais pouvait-il en être autrement, lorsque, dans un cadre aussi étroit, je faisais passer successivement sous les yeux des lecteurs le tableau des deux premières présidences de l'Inde anglaise, comparables, pour leur étendue et leur population, aux plus grands royaumes d'Europe, et dont les gouvernements, malgré la dépendance où l'un se trouve de l'autre, n'en présentent pas moins de notables différence, tant au personnel qu'au matériel? En sorte que la même chose peut-être qui a obtenu mes éloges à Madras a été critiquée par moi à Calcutta, et *vice versâ*, sans pour cela devoir être une cause d'accusation de contradiction contre l'auteur.

J'ai cru devoir présenter cette explication, afin de diminuer, s'il est possible, le nombre des reproches que l'on fera à mon

ouvrage, et dont la plupart, je ne le sens que trop, seront faits avec juste raison.

Note 16, page 297.

La carte de l'Indostan, placée à la fin de ce chapitre, et qui est généralement considérée à Calcutta comme la meilleure qu'on ait publiée jusqu'à présent, donnera une juste idée des possessions britanniques, ainsi que des royaumes indépendants qui les bornent de l'est à l'ouest par le nord. Elle sera fort utile au lecteur pour comprendre les descriptions que je donne de ces vastes contrées.

Note 17, page 421.

M. Cullen est au nombre de celles des nombreuses connaissances que j'ai faites parmi ses compatriotes durant ma longue campagne, qui m'ont laissé les plus heureux souvenirs. Non-seulement il m'a offert une noble hospitalité au moment où la réunion de plusieures causes, dont je crois inutile de parler ici, rendait ma position extrêmement embarrassante; mais plus encore, il n'a jamais voulu accepter aucune commission ni intérêt, pour les sommes considérables qu'il fournit à l'agent comptable de la frégate pour payer les achats d'approvisionnements que ce dernier fit dans les divers magasins de Calcutta. Ce désintéressement, dont mes précédentes relâches me faisaient comprendre tout le prix, honore beaucoup M. Cullen, et lui assure à mon estime et à ma gratitude des droits que je me trouve heureux de pouvoir proclamer ici.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

CHAPITRE VI. Arrivée à Bourbon. — Considérations générales sur l'émancipation des esclaves appliquée aux colonies françaises..... 1

— VII. Ile de France. — Résultat de l'affranchissement des noirs dans les colonies anglaises. 62

— VIII. Relâches à Trinquemalay, Karikal, Goudelour, Pondichéry et Madras. — Arrivée à Calcutta..... 142

— IX. Aperçu de l'état actuel de la Compagnie des Indes en Asie. — Description de Calcutta. — Départ pour Sumatra..... 275

NOTES..... 437

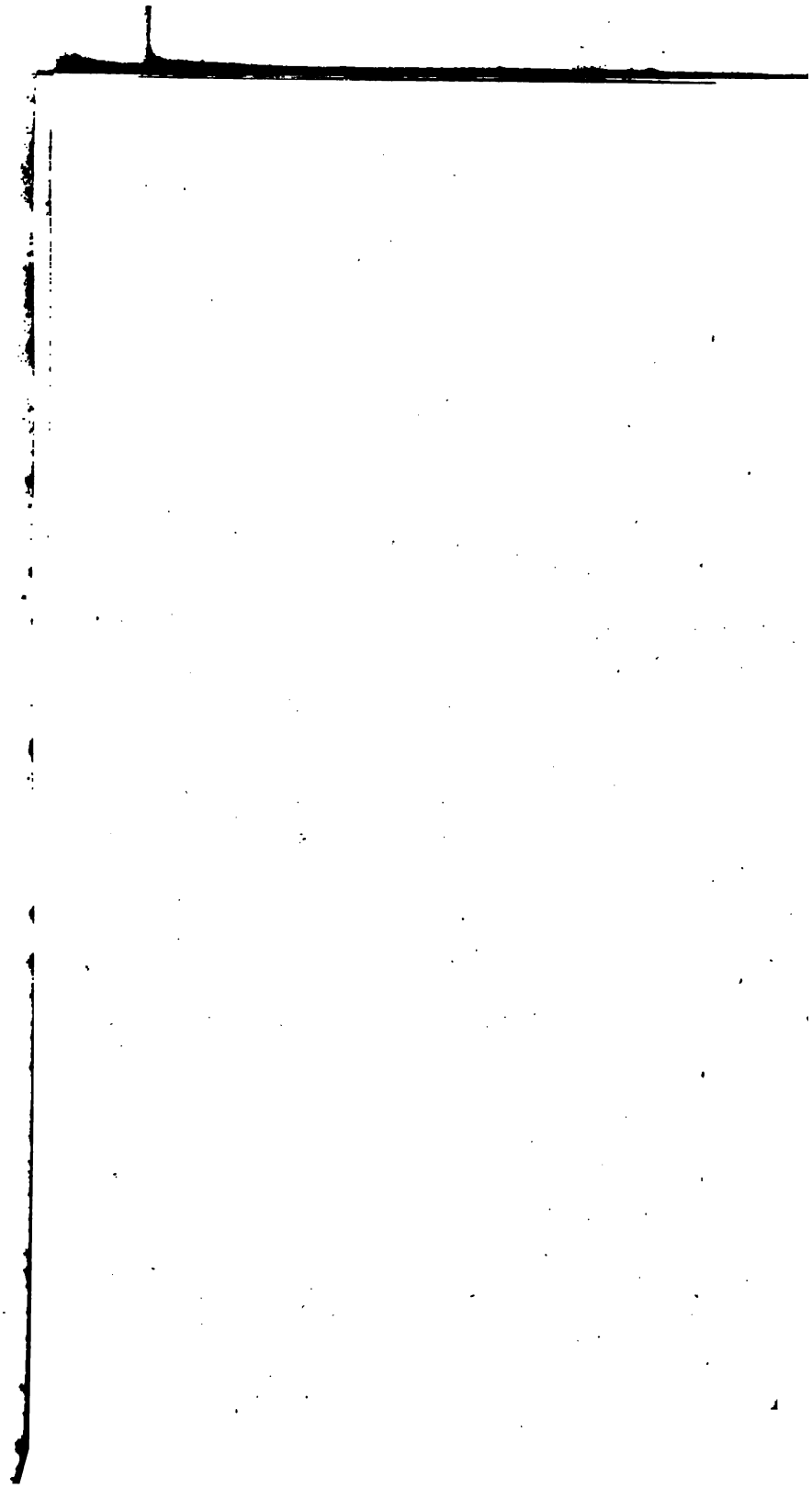


TABLE DES PLANCHES

DU SECOND VOLUME.

	Pages.
Moulin à huile à Agaléga	122
Vue intérieure du port de Trinquemalay	155
Mosquée à Karikal	181
Vue de l'une des portes de la grande pagode de Chillambarang.	218
Mosquée à Calcutta	420
Carte politique de l'Indostan	367